

# Entrée dans les ténèbres

Reportage au cœur du IIIème Reich



**Lothrop Stoddard**

# ENTRÉE DANS LES TÉNÈBRES

REPORTAGE AU CŒUR DU IIIÈME REICH

Lothrop Stoddard

1940

Traduction française depuis la version anglaise : 2026 par l'équipe du  
Saker francophone.

Version : 2026-01-23

<https://lesakerfrancophone.fr>

Version anglaise : [Into the darkness](#)



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International](#).

# Table des matières

<b>Table des matières</b>	<b>3</b>
<b>Table des illustrations</b>	<b>3</b>
<b>Contribution du lecteur</b>	<b>4</b>
<b>Formats et versions du présent ouvrage</b>	<b>5</b>
<b>1 L'Ombre</b>	<b>6</b>
<b>2 Black-out sur Berlin</b>	<b>22</b>
<b>3 Entrée dans le vif du sujet</b>	<b>34</b>
<b>4 Voyage de presse en Allemagne</b>	<b>43</b>
<b>5 Cette guerre honnie</b>	<b>55</b>
<b>6 Vienne et Bratislava</b>	<b>66</b>
<b>7 Un rationnement de fer</b>	<b>80</b>
<b>8 Les courses d'une Berlinoise</b>	<b>93</b>

<b>9 La Bataille pour la Terre</b>	<b>103</b>
<b>10 Le Front du Travail</b>	<b>123</b>
<b>11 L'armée des pelles</b>	<b>132</b>
<b>12 Les Jeunesses Hitlériennes</b>	<b>140</b>
<b>13 Les femmes du Troisième Reich</b>	<b>150</b>
<b>14 Les coulisses de l'aide hivernale</b>	<b>159</b>
<b>15 La socialisation de la santé</b>	<b>172</b>
<b>16 Une cour eugénique vue de l'intérieur</b>	<b>180</b>
<b>17 Ma rencontre avec Hitler</b>	<b>193</b>
<b>18 Berlin au cœur de l'hiver</b>	<b>205</b>
<b>19 De Berlin à Budapest</b>	<b>217</b>
<b>20 Le Parti</b>	<b>236</b>
<b>21 L'État totalitaire</b>	<b>255</b>
<b>22 Des portes fermées</b>	<b>269</b>

<b>23 Ma sortie des ténèbres</b>	<b>293</b>
----------------------------------	------------

## Table des illustrations

1.1 Affiche allemande promulgant le black-out . . . . .	19
2.1 Façade du Ministère de l'Éducation Populaire et de la Propagande en 1939 . . . . .	26
8.1 Carte de rationnement berlinoise (viande) . . . . .	94
9.1 Photographie de Walther Darré, ministre allemand de l'agriculture et des approvisionnements alimentaires . .	104
10.1 Robert Ley, dirigeant du Front du Travail . . . . .	126
12.1 Jeunesses Hitlériennes . . . . .	143
13.1 Mme Scholtz-Klink . . . . .	152
14.1 Jour du Plat Unique . . . . .	162
17.1 La chancellerie du troisième Reich . . . . .	196
20.1 Hommes de la SS . . . . .	243

# Contribution du lecteur

Cet ouvrage a été traduit et relu par une équipe de volontaires non rémunérés.

Si le lecteur trouve des corrections à apporter au présent ouvrage, ses retours, même mineurs, même pour une seule faute, sont les bienvenus à l'adresse : [relecture-livres@lesakerfrancophone.fr](mailto:relecture-livres@lesakerfrancophone.fr). Toute correction est suivie de la publication d'une version à jour de l'ouvrage.

Veuillez préciser dans votre message le ou les chapitre(s) concerné(s) et laisser des informations de contexte, comme la phrase entière autour de l'erreur que vous nous notifiez. Cela nous fera gagner beaucoup de temps.

# **Formats et versions du présent ouvrage**

Le présent ouvrage est mis à disposition aux formats PDF, EPUB (liseuse standard) et MOBI (liseuse amazon). Tous les livres du Saker francophone sont téléchargeables

- à l'adresse [lesakerfrancophone.fr/livres.html](http://lesakerfrancophone.fr/livres.html)
- régulièrement archivée sur [web.archive.org](http://web.archive.org).

Le lecteur peut également s'assurer de disposer de la dernière version de l'ouvrage, présentée sous le titre, en la comparant avec la version disponible en ligne.

## Chapitre 1

# L’Ombre

L’Europe toute entière est obscurcie par la guerre. Le phénomène est semblable à une éclipse solaire. Les nations qui sont en état de guerre subissent l’obscurité la plus intense, qui est continue. Les pays neutres connaissent un état intermédiaire ; la vie y est meilleure, mais loin de la normale.

Par nature, l’éclipse est un phénomène temporaire ; saisissant mais vite passé. L’éclipse qui masque l’astre de la civilisation européenne dure plus longtemps que cela. La lumière et la chaleur de la normalité ne reviennent pas. Et la zone intermédiaire de la neutralité est de plus en plus terne, au fur et à mesure que l’ombrage de la guerre croît en intensité.

C’est en chemin vers l’Italie que j’ai vécu le début de la guerre, à bord du paquebot italien *Rex* qui avait appareillé depuis les États-Unis. Ce fut un étrange voyage. L’énorme palace flottant, fier de la marine marchande italienne, n’avait embarqué qu’une poignée de passagers. L’influence automatiquement néfaste qu’induit la guerre sur les voyages de tourisme, additionnée de l’interdiction formulée par le Département d’État étasunien à l’encontre des passeports ordinaires, avaient endigué le flot de passagers, désormais réduit

à un filet quasiment symbolique. C'est donc à bord d'un navire quasiment vide que je fis le voyage en partance de New York.

La première classe du *Rex* est un miracle de luxe moderne. Et toute cette splendeur ne servait à combler que vingt-cinq passagers, en me comptant. Nous divaguions donc au sein de cette splendeur comme des petits pois dans une cosse géante. Quelques tables dans un coin de la grande salle à manger ; une maigre rangée de transats sur la vaste étendue du pont de promenade ; une pathétique poignée de fauteuils dans la grande salle de bal quand on projetait un film — tels étaient les seuls témoins d'une vie en communauté. Hormis les quelques stewards et commis qui avaient pour tâche de prendre soin de nous, personne. Il m'arrivait d'errer des heures sans voir âme qui vive. De quoi soulever un sentiment troublant. On se serait cru sur un navire fantôme, « en partance » pour nulle part et piloté par des mains invisibles.

Il n'y avait que peu de choses à glaner auprès de mes compagnons de voyage. La plupart d'entre eux étaient italiens, ne parlaient guère l'anglais, et ne s'intéressaient qu'à leurs propres affaires. Quelques hommes d'affaires étasuniens se montraient tout aussi préoccupés. À leurs yeux, la guerre constituait un ennui de tous les diables. Mon niveau d'espagnol ne me permettait pas de suivre le haut débit de paroles d'un diplomate chilien, voyageant avec sa famille, promis à un poste en Europe. La personne la plus intrigante à bord était un Japonais, voyageant seul, qui battait tout le monde au ping-pong, mais restait mutique en dehors de cette activité.

En poupe, la classe touristique était encore plus cosmopolite, avec un Étasunien solitaire perdu au cœur d'un mélange de nationalités, dont un jeune Arabe irakien rentrant à Bagdad à l'issue d'une formation suivie à l'Université de Chicago. Un fervent nationaliste, profondément méfiant envers toutes les Puissances européennes, surtout la Russie soviétique et ses possibles desseins au Moyen-Orient. Aussi bien en classe touristique qu'en troisième classe, on trouvait divers Allemands, pour la plupart de sexe fé-

minin, mais également trois hommes en âge de combattre. Tous, manifestement, étaient nerveux. Ils avaient parié sur le fait que le *Rex* ne se ferait pas arraisonner par les Anglais à Gibraltar, ce verrou britannique sur la Méditerranée. Si cela devait se produire, les hommes savaient que leur tentative aventureuse de rentrer au pays se terminerait en camp de concentration.

La traversée du détroit de Gibraltar constitue toujours une expérience mémorable. Celle-ci fut particulièrement impressionnante. Nous y pénétrâmes en milieu d'après-midi. Le ciel était perclus de masses nuageuses, zébrées d'éclats d'un soleil pâle et liquide. À un moment, un magnifique arc-en-ciel se dessina, reliant les deux côtés du détroit tel un gigantesque pont suspendu. Sur les rives africaines, les montagnes ciselées du Maroc se perdaient dans les brumes. En contraste, les monts espagnols étaient baignés de soleil, leurs pentes marron rehaussées d'un vert accueillant là où les premières pluies d'automne étaient venues adoucir l'aridité de l'été.

Puis, enfin, on vit se profiler dans toute sa hauteur la montagne de Gibraltar. Elle s'approchait. Nous poursuivions notre course à vitesse de croisière vers la Méditerranée qui s'étendait devant nous. Est-ce que les Britanniques allaient nous laisser passer ? Nul, hormis les officiers du navire, n'en savait rien, et ils refusaient d'en parler. Puis, alors que nous arrivions quasiment à hauteur de la Montagne, notre étrave vira brusquement et nous nous engageâmes dans la passe après avoir passé Europa Point. Les Britanniques allaient nous passer en revue !

Je me dépêchai de gagner un point de vue avantageux sur le pont supérieur pour scruter ce qui allait suivre, et mon compagnon de voyage japonais m'emboîta le pas. Alors que le *Rex* entrait dans la baie d'Algésiras, on distinguait le port de Gibraltar, plein de navires marchands. Alors que nous nous approchions, je pus distinguer, aux grands drapeaux tricolores peints sur leurs flancs, que la plupart d'entre eux étaient italiens. Sept cargos italiens et trois paquebots, tous retenus pour inspection. Nous jetâmes l'ancre à côté de l'[Augustus](#), un splendide navire arrivé d'Amérique du Sud.

Alors que l'on déroulait la chaîne pour mouiller l'ancre, mon co-passager se tourna vers moi avec ce sourire typiquement oriental, empreint de neutralité. « Très intéressant, » fit-il remarquer, en désignant la flotte immobilisée. « N'allez pas croire que le gouvernement japonais tolérerait cela pour nos vapeurs. »

Nous continuions de considérer les événements avec objectivité, en ce qu'ils ne nous concernaient pas personnellement. Mais la plupart de nos compagnons de bord ressentaient les choses très différemment. La vision de ces nombreux navires immobilisés provoqua l'agitation de tous les Italiens à bord. Lèvres serrées, les officiers affichaient leur impassibilité, et les stewards haussaient les épaules pour manifester leur désapprobation, mais les matelots, marmonnant, se rassemblèrent en petits groupes cependant que les passagers élevaient la voix avec indignation, surtout à l'approche d'un imposant navire-atelier qui, venant de la terre, s'approchait de nous. Il était rempli de marins et d'officiers britanniques, arborant le képi blanc de la Royal Navy. Je distinguai également deux agents de la police militaire, ce qui indiquait qu'ils en avaient après les Allemands.

Alors que le navire-atelier se trouvait juste sous mon poste d'observation, un jeune co-passager italien monta avec assurance et nous rejoignit. Comme il s'était déjà présenté comme fervent fasciste, je ne fus pas surpris de l'entendre exprimer ses sentiments contenus avec toute la vigueur de ses dix-sept ans.

« Voyez tous nos navires ainsi immobilisés ! » s'écria-t-il. « N'est-ce pas honteux ? »

Je ne pus réprimer une réplique facétieuse. « Ce n'est guère qu'une petite tape prodiguée par la patte d'un lion, » répondis-je posément.

L'appât fonctionna à la perfection. Il explosa carrément.

« Des lions ? » cria-t-il, en brandissant le point. « Pour moi, ce sont des chiens insolents. Attendez un peu. La guerre n'est pas terminée ; elle ne fait que commencer. Un beau jour, le Duce passera le mot. Nous réduirons alors cette vieille montagne en poussière, et

nous transmettrons les morceaux à notre vieil ami Franco en geste d'amitié entre nos deux nations latines. »

Cette annonce mit hors de lui un matelot occupé à peindre quelque chose à proximité. Il nous rejoignit, gesticulant du pinceau. « Je connais les manières des Anglais, » grogna-t-il, « j'ai fait la guerre d'Éthiopie. Ce qu'il me plairait de balancer mon pinceau sur la tête de ce type, là-dessous ! » Ledit type était un jeune officier de la Royal Navy, qui se tenait très droit à la poupe du navire-atelier. Je frémis à la pensée de ce qui aurait suivi si le matelot avait cédé à cette impulsion.

Sur ces entremises, la plupart des officiers britanniques étaient montés à bord, et je descendis pour suivre les événements. Le vaste salon d'accueil était parsemé de spectateurs. Je distinguai par la porte ouverte du commissaire de bord deux Britanniques passant en revue le manifeste du chargement du navire. Juste à côté de la porte, escortés par les agents de police, se tenaient nos trois Allemands en âge de combattre — des hommes robustes, âgés de la trentaine ou jeunes quarantenaires. Ils affichaient leur impassibilité. Cette posture stoïque découlait peut-être du fait qu'ils avaient passé l'après-midi à boire pour se calmer les nerfs, de quoi ressentir une agréable torpeur. Voici qu'on les faisait entrer dans le bureau du commissaire de bord. Leur entretien fut bref. Voici qu'ils en ressortaient, escortés par les agents de police, qui leur firent descendre les escaliers pour gagner la passerelle inférieure.

Je me hâtai de revenir sur le pont pour observer de nouveau le navire-atelier. Il faisait désormais nuit, mais sous l'éclairage de nos projecteurs de bord, je voyais quelques valises bon marché à bord du navire-atelier. Bientôt, un agent de police descendit la petite échelle de coupée ; suivi des trois Allemands ; puis du second agent et des officiers enquêteurs britanniques. Les Allemands, vêtus d'imperméables, se blottirent autour de leurs maigres bagages, et allumèrent une cigarette. Alors que le navire-atelier commençait à s'éloigner en pétaradant, le jeune officier précédemment menacé par le pinceau nous cria, avec un accent britannique des plus piquants :

« Vous pouvez partir à présent ! »

L'épreuve était derrière nous. Elle avait duré moins de quatre heures. Comme nous n'avions à bord qu'un peu de courrier et un peu de chargement transporté en express, il n'y avait aucune raison de nous retenir plus longtemps. Nous fûmes chanceux. D'autres navires, bien plus chargés que le nôtre, furent immobilisés durant des jours. Quoi qu'il en fût, nous levâmes l'ancre promptement et appareillâmes. Le scintillement des lumières de la ville de Gibraltar passa rapidement sur l'arrière, puis s'évanouit derrière Europa Point. Les sommets imposants du Rocher se profilaient vaguement dans la lueur de la lune. Puis ils disparurent à leur tour.

La météo se fit symbolique à notre approche de l'Italie. Durant la dernière nuit de navigation, nous subîmes une violent tempête marquée par d'incessants éclairs et coups de tonnerre assourdissants. À l'aube, un vent du nord, tempétueux et anormalement froid, se leva. La baie de Gênes était sillonnée de vagues écumantes, alors que le géant *Rex* glissa dans le port et s'approcha de son quai avec une lenteur prudente.

La Gênes historique, accrochée aux collines escarpées sur un fond de montagnes abruptes, était plus impressionnante que jamais. Mais le tableau contenait un élément étrange qui m'échappa au premier abord. C'est dans un second temps que je notais sa nature — une absence quasiment sabbatique de mouvement et d'animation, bien que le jour fût ouvré. Les grands parkings situés derrière les quais étaient quasiment vides de tout véhicule motorisé, et les rues qui s'étendaient au-delà étaient dépourvues de toute circulation en dehors des tramways et des véhicules tractés par des chevaux. L'Italie civile était à cours de carburant. Le précieux fluide avait été confisqué à des fins militaires.

Des amis m'attendaient à quai, et m'aidèrent à passer les formalités douanières, pour m'amener à la gare la plus proche, à bord de l'un des rares taxis anciens qui pouvaient encore circuler. J'enregistrai mes bagages à la gare, car j'avais prévu de quitter la ville tard dans la soirée même. Mes amis m'accompagnèrent ensuite en

tramway avec componction jusqu'à leur domicile situé à quelques kilomètres en banlieue. En chemin, je remarquai sur presque tous les murs pleins, apposé en grosses lettres : *Duce ! Duce ! Duce !* Il s'agissait du triple salut à Mussolini, répété sans fin. On trouvait également, mais moins fréquemment, la rengaine fasciste : *Croire ! Obéir ! Combattre !* Comme l'Italie était partiellement mobilisée, je vis de nombreux soldats.

Pourtant, malgré toutes ces exhortations, ni les soldats ni les civils ne semblaient habités d'une humeur martiale. Au contraire, chacun apparaissait préoccupé, marchant le plus souvent en silence, blotti dans ses habits pour résister aux bourrasques répétées de vent descendu de la montagne. Lorsqu'on eut quitté le cœur de la ville, le trafic routier se fit encore plus rare. Les quelques camions que l'on croisait fonctionnaient avec du méthane sous pression. Je le remarquai grâce à la présence des grands cylindres ajoutés sur leurs flancs. Ils ressemblaient à des reproductions démesurées des réservoirs *Prest-O-Lite* que j'avais connus comme jeune conducteur.

Au cours du dîner que nous partageâmes ce soir-là, mes amis et leurs invités parlèrent sans retenue. « Nous nous remettons à peine d'une sacrée trouille, » remarqua mon hôtesse, native des États-Unis. « Si vous aviez été sur place il y a 6 semaines, au début de la guerre, vous auriez compris la situation. Au début, nous avons eu peur d'y être directement entraînés, et avons redouté l'arrivée de bombardiers français dans notre ciel à tout instant. Voyez-vous, de notre balcon, par temps clair, on distingue les côtes françaises. »

« Le pire a été les coupures électriques<sup>1</sup>, » ajouta mon hôte. « Dieu merci, nous n'en subissons plus désormais. Mais attendez d'avoir gagné l'Allemagne. Vous comprendrez de quoi je parle. »

« Le peuple italien ne veut pas s'embarquer dans cette histoire, » affirma catégoriquement un notable. « Nous avons déjà traversé deux guerres — en Éthiopie puis en Espagne. Cela suffit pour

---

1. L'interlocuteur désigne les coupures de courant obligatoires pour se protéger des raids aériens, ainsi que l'occultation de toute lumière, NdT.

un bon moment. »

« S'il nous fallait intervenir par la suite, » intervint un officier de marine en retraite, « ce sera strictement pour défendre les intérêts italiens. Et même ainsi, nous obtiendrons d'abord nos garanties. Pas d'intervention sur la base de promesses. Nous n'oublions pas l'escroquerie que nous avons subie à Versailles. Nous ne laisserons pas cela se reproduire. »

« Je m'excuse de ne pas vous proposer de vrai café, » ajouta mon hôte. « Mais ce Mokkari, à base de riz torréfié, n'est pas mauvais du tout. Vous savez que nous ne sommes plus en mesure d'obtenir par voie de troc de café en provenance d'Amérique du Sud, et nous ne pouvons actuellement pas nous départir d'or ou de devises étrangères, hormis pour des importations vitales. »

« De fait, » ajouta un invité, « nous pourrions avoir un petit rationnement de café avec ce qui nous vient d'Éthiopie. Mais ce café est de si bonne qualité et atteint des prix très élevés sur le marché mondial. Le gouvernement préfère donc tout vendre à l'étranger pour consolider son stock de devises étrangères. »

« Nous nous sommes systématiquement appliqués à nous passer des importations de produits de luxe depuis la prononciation par la Société des Nations de sanctions contre nous, durant la guerre d'Éthiopie, » reprit mon hôte. « Vous seriez surpris de découvrir le niveau d'autosuffisance que nous avons atteint. »

« L'autarcie, » continua l'officier de marine à la retraite avec solennité, « est une bonne idée. Cela tient un pays en alerte. Cela crée de l'emploi. Cela stimule l'invention. Bien sûr, nous ne pouvons pas y parvenir à 100 %. Mais plus nous en approchons, mieux c'est. »

Au cours du voyage en train entre Gênes et la frontière allemande, mes contacts sociaux furent rares. Mes compagnons de voyage étaient italiens, et ma connaissance de cette langue est bien trop parcellaire pour mener une conversation intelligente. Mais je tombai sur un officier de l'armée qui parlait français, et un homme d'affaires parlant l'allemand.

L'officier se faisait optimiste, principalement en raison de sa foi envers Mussolini. « Notre Duce est un homme intelligent, » affirmait-il avec emphase. « Il nous maintient en dehors de cette guerre qui se déroule plus au Nord car il sait que ce combat n'est pas le nôtre. Pas encore, en tous cas. Si les conditions devaient évoluer, je suis sûr qu'il aura l'intelligence de choisir le bon camp. » D'évidence, les idéologies ne le perturbaient pas. À ses yeux, il ne s'agissait que d'une guerre de plus.

L'homme d'affaires était tout aussi peu préoccupé par les idéaux, mais ne partageait pas l'optimisme affiché par l'officier. « Cette guerre est folle, » grogna-t-il. « Je ne comprends pas comment les dirigeants, des deux côtés, ont pu la laisser se déclencher. Eux qui connaissaient toutes les implications de ces choix, auraient dû avoir assez de bon sens pour établir un compromis. Si la guerre se poursuit ne serait-ce que durant deux ans, les affaires seront partout irrémédiablement sapées, et se verront peut-être même nationalisées. Si cette guerre dure aussi longtemps que la précédente, toute l'Europe connaîtra le chaos. Pas un communisme organisé. Une pure et simple anarchie. »

« L'Italie n'a-t-elle pas tout à gagner, commercialement, à rester neutre ? » demandai-je.

Il haussa les épaules. « Oh, pour ça, oui. Nous développons d'ores et déjà de nouvelles affaires, et nous en trouverons d'autres. Mais nous allons perdre tous nos bénéfices de guerre, et plus encore, dans la déflation qui suivra la guerre. » Il soupira lourdement et se mit à contempler le paysage d'automne qui défilait.

Plusieurs Allemands prirent place à bord du train à Vérone. J'appris par la suite qu'il s'agissait de vacanciers sur le retour d'un bref séjour à Venise. Il s'agissait typiquement de touristes huns — les hommes, tête ronde et cheveux en brosse ; les femmes, d'une austérité désolante, spécimen typique de l'espèce d'Allemagne du Nord.

J'engageai pour lors la conversation avec l'un des hommes. Il me complimenta sur mon niveau d'allemand, et fut intéressé d'ap-

prendre que je me rendais près de chez lui. « Vous allez être surpris de découvrir la normalité qui règne en Allemagne, puisque la guerre est déclarée, » m'affirma-t-il. « Même si, bien entendu, sorti de la prospérité de votre pays en paix, les États-Unis, vous n'apprécierez pas certains des aspects de notre vie. Les black-outs et les tickets de rationnement, par exemple. Mais malgré tout, je suis bien content de rentrer. L'Italie est un pays magnifique, mais n'est pas *Gemütlich*. Les Italiens ne nous aiment pas, et nous le font sentir. C'est en tous cas le ressenti que nous laissent les habitants de ces régions d'Italie du Nord. Je me suis laissé dire qu'ils sont nettement moins anti-allemands plus au Sud. »

Notre train était entré dans la région jadis appelée Sud-Tyrol, annexée par l'Italie au lendemain de la grande guerre. Malgré deux décennies d'italianisation, le trait allemand fondamental de la région restait visible, des corps de fermes paysannes aux apparences de chalets aux ruines crénélées des vieux châteaux juchés sur des pitons rocheux, là où les chevaliers teutoniques avaient jadis exercé leur pouvoir. Je connaissais le Sud-Tyrol d'avant 1914, lorsque la région appartenait à l'Autriche, et j'étais donc intéressé de constater quels changements s'étaient produits. Même depuis la fenêtre de mon wagon, je constatai de multiples éléments témoignant de la colonisation italienne. Tous les nouveaux bâtiments étaient de style italien, et on distinguait de nombreux visages latins dans la foule des passagers de troisième classe qui montait et descendait à chaque arrêt. Les gares étaient pleines de soldats, de policiers et de carabiniers dans leur frac noir pittoresque et leur grand bicorne. Les touristes allemands observaient tout cela dans un silence pesant. D'évidence, ils n'avaient aucune envie de discuter de ce sujet pénible.

Alors que le train serpentait en remontant la vallée montagneuse de l'[Adige](#), la météo se faisait plus froide. Bien avant notre arrivée à Bolzano, le sol était saupoudré de neige — un phénomène des plus inhabituels au Sud du [col du Brenner](#) à la fin octobre. Nous percevions le premier souffle de l'hiver qui allait être le plus rude de

toute une génération, et qui allait s'abattre sur une Europe ravagée par la guerre. De chaque côté, les montagnes étaient recouvertes de leur manteau neigeux.

**Bolzano**, de son ancien nom Botzen, est une grande ville, capitale et centre administratif de la province. Ici, l'italianisation avait laissé des marques aussi importantes qu'évidentes. On avait construit de grandes usines neuves, dont la main d'œuvre était italienne. Les colons avaient été logés dans de vastes blocs d'immeubles modernes, constituant un quartier totalement nouveau de la ville. Sur les murs, on voyait inscrit en lettres géantes : « Merci, Duce ! » Il devait s'y trouver une vaste garnison, car les anciens baraquements autrichiens avaient visiblement été agrandis. On y avait apposé la célèbre déclaration de Mussolini : « Les frontières ne se discutent pas ; elles se défendent ! »

Lorsque nous parvînmes à Bolzano, le crépuscule d'automne était en train de tomber. Alors que nous patientions en gare, un panneau gigantesque installé sur une colline avoisinante éclata subitement de toute sa lumière, affichant le mot latin *Dux*. Lorsque le train s'ébranla sur la longue montée qui devait l'amener au Col du Brenner, les étendues neigeuses des hautes montagnes du Nord luisaient d'un halo rosé.

La crête du célèbre Col du Brenner constitue la frontière entre l'Italie et l'Allemagne. Elle constitue également la ligne de partage entre la paix et la guerre. Au Sud, l'Italie, armée et vigilante, mais neutre et jouissant donc d'un état relativement normal. Au Nord, l'Allemagne, une terre absorbée dans une lutte à la vie et à la mort contre de puissants adversaires. Le voyageur qui entre en Allemagne s'immerge dans les funestes ombres de la guerre au moment où il traverse ce portail montagneux.

C'est de nuit que je traversai le Brenner, si bien que je fus confronté à l'aspect le plus frappant de l'Allemagne en guerre — le black-out universel. Durant toute la montée du côté italien, les villes et les villages étaient inondés de lumière dont la source était une abondante énergie hydro-électrique. Je n'avais donc pas été

préparé à ce qui allait suivre.

Peu avant notre arrivée à la frontière, deux membres de la police frontalière allemande montèrent à bord du train pour récupérer les passeports. Comme le train se trouvait encore en territoire italien, ils portaient des vêtements civils, et leur statut n'était arboré que par des brassards à la croix gammée. Ces deux hommes n'étaient guère impressionnantes. L'un d'entre eux était petit et maigre, et avait un visage rusé. Le second, corpulent et costaud, avait le teint blafard et les yeux trop rapprochés.

À Brennero, la gare frontalière italienne où Hitler et Mussolini allaient par la suite se retrouver, l'équipage allemand du train monta à bord. La première chose que fit le chef de bord fut d'entrer dans mon compartiment et de tirer les rideaux d'occultation. Suivit l'agent chargé d'examiner les bagages et de recueillir les déclarations d'argent. Contrairement à la police frontalière, il était plutôt bel homme — visage coloré, yeux bleus, moustache blonde aux pointes relevées, et un uniforme gris bien ajusté. Après une inspection brève et courtoise, il déclara sèchement : « Seule la lumière bleue est autorisée. » Sur ces entremises, les ampoules électriques brillantes de mon compartiment furent éteintes, et il ne resta plus qu'un faible croissant de lumière bleue, nettement plus faible que les éclairages de secours de nos métros. Cet éclairage était si faible qu'il ne faisait guère que souligner l'obscurité. Sans l'ampoule jaune qui éclairait faiblement le couloir du train, il m'aurait été quasiment impossible de me déplacer.

N'ayant rien d'autre à faire que de rester assis, je me fatiguai de rester dans mon compartiment, et me mis à arpenter le couloir en quête de quelque chose à voir. À ma grande satisfaction, je vis que les fenêtres des portes du wagon n'étaient pas équipées de rideaux, ce qui me permettait de regarder dehors. Et quel spectacle s'offrit à mes yeux ! C'était la pleine lune, et la lumière de la lune, réfléchie par la neige fraîche, éclairait le paysage presque comme en plein jour. Les imposants sommets montagneux s'élançaient, dressant leurs cimes loin dans la nuit. Les hauts pins et sapins ployaient

les branches sous le poids de la neige. Ici et là, de petits hameaux de chalets tyroliens complétaient l'impression d'une carte de Noël s'étendant à perte de vue.

En dévalant les pentes des Alpes, le train pénétra dans une vallée plus large, au fond de laquelle coulait un torrent. Les maisons se faisaient plus fréquentes, les hameaux plus grands. De temps à autre, nous passions près d'une scierie, apparemment à l'ouvrage, puisqu'on distinguait de la fumée et de la vapeur s'élevant des cheminées. Mais, nulle part, pas la moindre lumière. Très rarement, juste une petite fente de lumière, lorsqu'une fenêtre n'avait pas été totalement obturée. Le paysage était aussi silencieux et désert que si la campagne toute entière avait été dépeuplée.

À Innsbruck, la première ville au Nord de la frontière, se trouve une gare de triage, et je fus mieux en mesure d'y évaluer le sérieux des précautions adoptées par les Allemands contre les attaques aériennes. Les motrices n'avaient pas de phares — uniquement deux petites lanternes qui n'éclairaient pas davantage que les lampes à pétrole placées à l'avant de nos métros. Dans la gare de triage, les feux de signalisation avaient été recouverts de peinture noire, écaillée uniquement de petites croix. Ci et là, des feux occultés, juchés sur de grands mâts, diffusaient une pale lueur bleutée. Sur les quais de gare, quelques ampoules à faible éclat, le strict nécessaire pour que les passagers puissent s'y repérer.

À partir d'Innsbruck, on m'autorisa à relever mon store, si bien que je pus rester confortablement assis dans mon compartiment à contempler tout à mon aise ce pays plongé dans le black-out. Le panorama, baigné de lumière lunaire, était tellement extraordinaire que je décidai de me passer de sommeil et de m'en repaître les yeux une grande partie de la nuit. Ce sacrifice fut largement récompensé.

Lorsque nous entrâmes dans les banlieues de Munich, je pus observer encore mieux les méthodes de mise en œuvre du black-out. Munich est une grande ville, et pourtant, elle était presque aussi sombre que les campagnes. Les croisements entre les avenues et les artères principales étaient régis par des feux tricolore à croix



FIGURE 1.1 – Affiche allemande promulgant le black-out. « L'ennemi voit tes lumières ! »

écaillées, mais du fait de leurs couleurs verte et rouge, ces lueurs n'étaient sans doute pas plus visibles du ciel que le bleu. Qui plus est, à cette heure tardive, le trafic était quasiment nul, en dehors d'un rare camion. Aucune trace de lumière blanche nulle part, et en dehors des voies ferrées, pas de lumière bleue non plus. En traversant cette grande ville plongée dans l'obscurité, le sentiment de silence et de vide contre nature se faisait véritablement oppressif.

Voici que les rues de Munich laissaient à leur tour la place à un

paysage de campagne. Les montagnes s'étendaient désormais loin derrière nous, et le plateau de la Haute Bavière, saupoudré de neige, s'étendait de toutes parts jusqu'à perte de vue, sous cette brume lunaire. La monotonie du paysage me berçait. C'est sans doute un sixième sens qui me fit m'éveiller à un moment intéressant. Le train traversait les collines de Thuringe. Elles étaient parées de leurs magnifiques forêts de pins, ployant sous le même fardeau neigeux que celles des Alpes tyroliennes. Ces forêts de Thuringe se développent en rangs aussi réguliers que des champs de maïs. Les collines sont entourées d'arbustes de tailles variées, qui leur donnent un étrange effet de mosaïque. Lorsqu'un rang, parvenu à maturité, est abattu, on ne distingue aucune trace d'entaille, et les jeunes pousses viennent le peupler. L'art forestier porté au summum de son efficacité.

Une fois passées les collines, le paysage continue de s'aplanir, et je m'endormis de nouveau, cette fois jusqu'au lever du soleil — l'astre pâle et faiblard de la fin de l'automne, car le Nord de l'Allemagne se trouve à la même latitude que le Labrador. Le soleil se dissimula bientôt derrière les nuages, et nous traversâmes des nappes de brouillard. Nous avions pénétré les plaines de l'Allemagne du Nord, et il serait difficile de se figurer un paysage plus fade. Maisons et usines sont toutes faites de briques jaunes peu amènes, encore ternies davantage par la fumée de charbon. Et les interludes de campagne sont tout aussi peu intéressants. La terre, pourtant bien soignée, paraît ingrate : elle ne nourrit le plus souvent que des pins rachitiques.

Dans certaines des gares les plus importantes stationnaient des groupes conséquents de soldats, peut-être des réservistes mobilisés en attente de leur train militaire. Ils étaient en tenue de campagne, du casque d'acier aux bottes lourdes remontant jusqu'à mi-tibia. Accessoirement, l'uniforme allemand actuel n'est pas le « gris de campagne » de la dernière guerre. Il s'agit d'un vert-gris fade, fort peu impressionnant, mais qui se fond très bien dans le décor, comme il se doit pour un uniforme de temps de guerre.

Les villes se faisaient plus fréquentes, jusqu'à nous pénétrer manifestement dans les faubourgs d'une grande agglomération. J'approchais de Berlin. De temps à autre, le train traversait de vastes gares de triage. Il était intéressant d'y noter la quantité de matériel roulant polonais qui avait été capturé. À l'instar de leurs homologues allemands, les wagons de fret polonais étaient peints en rouge terne, mais se distinguaient par l'aigle polonais tracé au pochoir avec les lettres *PKP*. Pour la plupart, on y avait ajouté l'inscription *DEUTSCH*, indiquant que ces wagons étaient devenus allemands.

Finalement, le train ralentit et pénétra dans la vaste gare d'[Anhalt](#), un bâtiment rectangulaire et sans grâce, et concentrant le trafic ferroviaire venu du Sud du pays. J'étais parvenu à Berlin, la capitale de l'Allemagne.

## Chapitre 2

# Black-out sur Berlin

Mon arrivée à Berlin ne fut pas des plus joyeuses. Le train accusait presque deux heures de retard, et aucun repas du soir ne fut servi, si bien que je dus me contenter du traditionnel petit-déjeuner du cow-boy — une gorgée d'eau et une cigarette. Je frissonnai sous l'enveloppe du froid automnal en descendant du train. Les bagagistes, apparemment, se faisaient rares dans l'Allemagne en guerre, et j'eus de la chance de pouvoir en réserver un pour porter mes abondants bagages.

La première chose que j'eus à faire fut de changer de l'argent, car je n'avais pas un pfennig sur moi. Il est interdit par la loi d'acheter des reichsmarks à l'étranger. Le voyageur emporte avec lui une lettre de crédit avant de quitter son pays. Une fois parvenu en Allemagne, il en fait usage et récupère des marks dits *enregistrés*, à un taux nettement plus avantageux que la cotation officielle de 2.4 marks pour un dollar. J'avais payé ma lettre de crédit à New York au taux de presque cinq marks pour un dollar. C'est-à-dire un mark pour vingt cents — une économie de presque 100 %. Le voyageur n'est censé utiliser cet argent que pour vivre sur place, et chaque traite est consignée sur son passeport ainsi que sa lettre de crédit,

ce qui permet aux autorités de vérifier ses dépenses au moment de son départ du pays. Néanmoins, la règle est assez libérale, et à moins que ces traites n'indiquent qu'il a vraiment par trop dépensé, il n'est généralement pas importuné. Bien sûr, on utilise des marks normaux. Le mark *enregistré* n'est qu'une expression comptable.

Dans l'un des offices que l'on trouvait dans toutes les gares d'importance, je retirai assez d'argent liquide pour mes besoins de quelques jours, et mon bagagiste me dénicha l'un des rares taxis disponibles. Le véhicule était tout aussi ancien que son chauffeur, mais ils me transportèrent sans encombre jusqu'à mon hôtel. Il s'agissait du célèbre **hôtel Adlon**, situé sur l'avenue principale de Berlin, **Unter den Linden**.

J'eus le plaisir, alors que je rangeais mes affaires, de recevoir le coup de téléphone d'un Allemand du nom de Sallett que j'avais informé de ma venue. J'avais fait sa connaissance alors qu'il était attaché à l'ambassade d'Allemagne à Washington. Il appartenait désormais à la section étasunienne du bureau des affaires étrangères, et je comptais sur lui pour me donner un bon départ. Comme on était un dimanche, je n'avais aucune démarche officielle à envisager, mais il me proposa de déjeuner ensemble pour discuter en avance de phase, et de venir prendre le dîner chez lui le soir-même.

Mais avant d'honorer mon rendez-vous pour déjeuner, je pris soin de me munir de tickets de rationnement — ces précieux morceaux de papier dont dépendait la vie de chacun. Accessoirement, il ne s'agissait pas de cartes, mais de blocs de tickets, une réminiscence des timbres d'échange émis par certains de nos magasins. Le réceptionniste de l'hôtel nota mon nom dans un grand registre, et me remit des tickets de rationnement pour une semaine, constituant de petits blocs de tickets aux couleurs variées. Chaque coupon ne donne droit qu'à un poids précis de pain, de beurre, de viande et d'autres denrées. À chaque repas consommé, il faut détacher du bloc les tickets correspondant à chaque plat, suivant les quotas indiqués sur le menu. Et il appartient au serveur de les récupérer dès que vous passez commande, car il doit pour sa part les remettre

en cuisine avant de vous apporter vos plats. Cette démarche est totalement détachée de l'achat et du règlement de la note. En dernière analyse, chacun de ces tickets de rationnement est ce que les Allemands désignent sous le nom de *Bezugschein* — un permis officiel d'achat d'un article de nature et de qualité spécifiques. Voici une illustration de cette idée : vous voulez acheter de la viande. Chacun de vos tickets vous donne droit à tant de grammes. Vous pouvez aller dans un restaurant bon marché et choisir la saucisse la moins chère, ou vous pouvez vous rendre dans le meilleur hôtel et commander un filet mignon parfaitement cuisiné. Le prix va être extrêmement différent entre ces deux cas de figure, mais le nombre de tickets de rationnement dont vous allez vous départir sera exactement le même.

Bien que je fûs invité à déjeuner, il me fallait donc apporter mes propres tickets de rationnement. En Allemagne, nonobstant le niveau de richesse de votre hôte, il ne disposait pas de plus de tickets de rationnement que les autres, et ne pouvait donc pas en céder à ses invités. Il en allait ainsi pour tous les repas servis dans les hôtels et restaurants. Cela ne s'appliquait pas lorsque l'hôte vous invitait directement chez lui. Il lui fallait alors tout préparer. Cela limitait fortement l'hospitalité domestique. On servait le plus souvent dans ces cas aux invités du poisson, du gibier ou quelque autre mets pour lequel le rationnement n'était pas concerné.

Le Dr. Sallett m'avait proposé de déjeuner avec lui au Kaiserrhof, un hôtel réputé situé à quelque distance sur la Wilhelmstrasse. Il s'agissait du quartier général mondain des Nazis, et lorsque des membres éminents du Parti venaient à Berlin depuis les provinces, c'est le plus souvent là qu'ils descendaient. Sallett me retrouva dans le hall d'entrée, resplendissant dans un uniforme diplomatique gris, coupé avec le chic que les tailleurs militaires savent façonner. Comme on était un dimanche, la salle à manger était préservée de la foule des jours de semaine. Les présents étaient tous plus ou moins du même type — des hommes vigoureux, pour la plupart trentenaires ou quarantenaires, dont certains avaient le visage dur,

mais qui tous présentaient un air d'assurance et d'autorité. Ils arboraient presque tous l'emblème du Parti, un bouton de la taille d'une pièce d'un demi dollar, figurant une croix gammée rouge sur fond blanc.

Mon premier repas au sein du Troisième Reich constitua une réussite distinguée. Comme on pouvait s'y attendre de la part de cet établissement nazi de premier plan, la nourriture était bonne et le service rapide. L'imitation de café, un *Ersatz* à base de seigle torréfié, était banal, mais le petit verre d'excellent vieux brandy allemand qui l'accompagnait y palliait. Après cela, mon ami Sallett m'expliqua les diverses choses que je devais faire pour me mettre à l'œuvre sans perdre de temps.

Une fois que nous nous fûmes quittés en nous donnant rendez-vous le soir même, je repris la Wilhelmstrasse à pied pour me familiariser avec mon nouvel environnement. Je remarquai le ravalement de façade dont avait bénéficié cette célèbre rue depuis mon dernier séjour, une dizaine d'années plus tôt. De l'autre côté de la vaste place par rapport au Kaiserhof se trouvait la nouvelle Chancellerie, et le côté opposé de la rue hébergeait ministère, tout aussi nouveau, de l'Éducation Populaire et de la Propagande — une institution que j'allais connaître de très près, puisque tous les correspondants étrangers relevaient de sa juridiction spéciale. Les deux immeubles étaient typiques de la nouvelle architecture nazie — un extérieur très austère, quelles que soient les splendeurs qu'ils contenaient. Il s'agissait d'une réaction volontaire aux exagérations ostentatoires de l'ancien style impérial, stigmatisé comme vulgaire et de mauvais goût.

Juste après la Chancellerie sied le palais du XVIII<sup>ème</sup> siècle, plutôt modeste, qui tient lieu de résidence officielle à Adolf Hitler. Protégé par une haute grille de fer, il est bien en retrait par rapport à la rue. Sur le toit flotte un drapeau à croix gammée distinctif pour indiquer que Der Fuehrer est chez lui. C'est ainsi que le désignent les Allemands. Ils ne le désignent que très rarement par son nom. Avec une sorte de révérence impersonnelle, il est, dans



FIGURE 2.1 – Ministère de l'Éducation Populaire et de la Propagande

l'esprit teutonique, Der Fuehrer, le Guide.

La grille qui protégeait le palais avait deux portes, permettant aux véhicules d'entrer et de sortir grâce à une allée en demi-lune. Ces portes étaient gardées par la Police de Sécurité, surnommée [Schupos](#), arborant un uniforme vert et des casquettes en cuir noir. Devant la porte du palais, deux sentinelles en uniforme de campagne gris montaient la garde. De l'autre côté de la rue se tenait un groupe important de curieux, observant en silence la résidence de leur dirigeant. Même les jours de semaine, des gens se massaient à cet endroit de l'aube au crépuscule. Une fois la nuit tombée, il

était interdit de flâner sur Wilhelmstrasse.

Les promeneurs du dimanche affluaient dans les rues, et comme la bruine du matin avait cessé, je pensai que le moment était bon pour examiner cette foule dominicale. J'arpentai donc durant une bonne heure sur Unter Den Linden, autour de la Pariser Platz, pour finalement regagner mon hôtel. Mon impression principale au sujet de ces Berlinois en temps de guerre fut celle d'une solide impassibilité. Ils affichaient un calme impassible, le visage dénué de toute expression. Je n'assistai presque jamais à une conversation animée ; je n'observai quasiment ni rires, ni même de sourires. Je m'arrêtai par deux fois rapidement dans un café. Dans les deux cas, les clients étaient assis à bavarder tranquillement, et les bribes de conversation que je perçus concernaient des affaires personnelles ou locales. Je n'entendis pas un mot au sujet de la guerre ou d'autres affaires publiques.

Les uniformes abondaient. Les soldats, de toute évidence en permission du dimanche, allaient et venaient, parfois en groupes importants. Ils ne flânaient jamais, mais progressaient d'un pas bruyant et rapide, les fers de leurs bottes martelant le sol avec bruit. La plupart d'entre eux présentaient un bon physique, semblaient bien nourris, de belle prestance et en bonne forme. Ici et là, je croisais un soldat d'assaut nazi, vêtu de brun et arborant le brassard rouge à croix gammée. Plus souvent, je vis des hommes de la SS — la Schutz Staffeln, ou Garde d'Élite, du Parti —, en uniforme noir. Par deux fois, je croisai des Jeunesses Hitlériennes, des garçons entièrement vêtus de bleu foncé, de la casquette en tissu aux pantalons bouffants enserrés dans des bottes. On échangeait de nombreux saluts méticuleux. Les soldats pratiquaient le salut de l'armée, en portant rapidement la main au casque ou au couvre-chef. Les autres prodiguaient le salut nazi d'un bras rigide.

La meilleure illustration de l'esprit général d'impassibilité qui caractérisait Berlin résidait dans l'attitude affichée vis-à-vis de l'Ambassade britannique, récemment fermée, située à un jet de pierre de l'Adlon. Elle était là, avec ses lions et ses licornes dorés décorant le

haut des portails. Je me serais attendu à ce que ce siège diplomatique de l'ennemi juré attirât quelque attention, en particulier un dimanche, jour où cette partie de la ville était envahie de visiteurs venus d'autres quartiers. Pourtant, et malgré des observations prolongées, je n'aperçus que des coups d'œil donnés à la dérobée en passant ; nul ne désignait du doigt le bâtiment, ni ne manifestait quoi que ce fût.

Autre élément d'étonnement : je trouvai le peuple très bien habillé. Je vis de nombreux costumes et pardessus qui n'étaient de toute évidence pas de prime jeunesse, mais invariablement propres et repassés. Sur le coup, je pensai que cet appareil était propre au dimanche, où chacun se met sur son trente-et-un, mais je ne détectais guère de différences les jours suivants. De fait, partout où je me rendis en Allemagne, je croisais des gens habillés de cette manière. Je ne vis personne, nulle part, qui fût dépenaillé ou mal soigné. On m'expliqua que les étoffes les moins chères, largement constituées à partir de bois synthétique mélangé à des fibres de récupération, prenaient facilement l'humidité, s'apesantissaient et étaient particulièrement difficiles à faire sécher. Quoi qu'il en fût, elles avaient bonne apparence, même si je doute de leur efficacité face à la pluie et aux rigueurs de l'hiver.

Mais il manquait une chose essentielle à ces vêtements ; à savoir le style. La gamme était réduite, et ces habits étaient d'évidence conçus pour leur utilité et non pour leur élégance. Les pardessus étaient pour la plupart du style lourd et démodé, et il en allait de même pour les vêtements de ces dames. Certes, je voyais un nombre considérable de dames bien habillées si l'on s'en tient au standard étasunien, mais on n'était guère enclin à se retourner après avoir croisé la Berlinoise moyenne, vêtue d'un manteau léger ou d'une veste de pluie, d'un chapeau de feutre uni, de ses bas de coton, et chaussée de souliers à talon plat. J'ajoute qu'elle ne se pare que peu voire pas de maquillage, et se fait rarement faire des ondulations dans les cheveux. Le Nazi strict désapprouve les parements plus avantageux, les considérant comme antipatriotiques.

Ma première observation indiqua également une chose qui fut confirmée par la suite : Berlin reste ce qu'elle fut toujours — une ville à laquelle manque la couleur et le charme indéfinissable de l'antiquité. Elle étale une architecture monotone, et cet effet de platitude est renforcé par le climat nordique embrumé qu'elle a à subir. L'automne s'y écoule sous les nuages, qui laissent fréquemment échapper des ondées. Même lorsque la météo déclare une journée comme dégagée, le soleil luit faiblement et bas sur l'horizon, étiolé par une voile de brumes.

Mais voici que tombait déjà le crépuscule de l'automne, qui me fit rentrer à l'Adlon. Je ne m'habillai pas pour le dîner, sachant que dans l'Allemagne en guerre, on ne portait même que rarement un smoking pour ce repas. Le costume sombre croisé est considéré comme tout à fait suffisant pour presque toutes les mondanités. Mes amis les Sallett résidaient à quelque distance de mon hôtel, mais j'avais réservé un taxi, et savais mon transport assuré. Le sujet des taxis était l'un des nombreux problèmes épineux de Berlin en guerre. En raison du rationnement strict appliqué à l'essence, les taxis se font déjà rares la journée, et la situation est encore pire la nuit. On n'est supposé les emprunter que pour les affaires ou en cas de réelle nécessité, et les chauffeurs ne sont pas autorisés à vous déposer sur des sites de loisir, pas même à l'opéra. Et ils ne parcourrent pas non plus les rues à vide en quête d'un client les hélant ; à moins de connaître un arrêt de taxis classique, il est quasiment impossible d'en trouver un dans la rue.

Le hall de l'hôtel brillait de mille feux quand je descendis, mais on avait tiré d'épais rideaux devant l'entrée. Je me faufilai pour partir à la rencontre de ce phénomène le plus spectaculaire de tous ceux qui touchaient Berlin en guerre, le *Verdunklung*, ou black-out. Lorsque les portes battantes se refermèrent derrière moi, je le reçus littéralement comme un coup dans la figure. La bruine était de retour, et il faisait aussi sombre qu'au fond d'une mine de charbon. La vaste avenue qu'est Unter den Linden était telle un gouffre obscur. Pas un seul éclairage public, à la seule exception des feux

rouges du carrefour voisin de Willhelmstrasse. Ils n'étaient guère utiles, au vu de la rareté de la circulation ; quelques voitures et bus occasionnels qui circulaient à faible allure. Mieux valait rouler avec précautions, car leurs phares étaient occultés afin de ne laisser sortir qu'un tout petit rayon lumineux. Alors que j'attendais mon taxi sur le trottoir, les passants progressaient à tâtons dans ce noir d'encre, progressant davantage à l'instinct qu'à la vue. Certains d'entre eux portaient des badges phosphorescents pour éviter les collisions avec d'autres passants. D'autres frayaient leur chemin avec de petites torches électriques, en ne les allumant que par intermittence et en prenant soin de n'en diriger le faisceau lumineux que vers le sol. Tout autre emploi d'une lampe de poche était strictement interdit. La lever pour déchiffrer le nom d'une rue ou trouver le numéro d'une maison vous exposait directement à une réprimande d'un des agents de police qui semblaient tapis partout dans l'ombre. De fait, contrevenir à cette interdiction pouvait fort bien vous amener au poste et à vous voir administrer une amende de cinquante marks, soit quelque vingt dollars.

Je pénétrai dans mon taxi non sans appréhension. Comment le chauffeur allait-il s'y prendre pour trouver l'adresse de mon ami, éviter les collisions, et simplement rester sur la chaussée, en une telle nuit ? L'homme semblait s'y être fait, car il mit en marche derechef, non sans tourner et manœuvrer mystérieusement dans ce labyrinthe de rues et d'avenues invisibles. Pour mon compte, je ne distinguai même pas la moindre maison d'un côté ou de l'autre des rues ; je ressentais leur présence proche et m'émerveillais à l'idée que la vie et la lumière foisonnaient derrières d'innombrables fenêtres occultées. Les seuls objets visibles étaient les feux occultés des véhicules que nous nous apprêtions à croiser, et parfois des tramways ou bus de ville qui pétaradaient dans l'ombre comme des fantômes. Leur cabine était éclairée par des lumières bleues, qui révélaient la présence éthérée de leurs voyageurs. La ville de Berlin en guerre était bel et bien devenue une « ville de l'obscurité et de la terreur. » Aucun mot ne suffit à décrire le caractère déprimant

et presque paralysant de cette atmosphère. C'est une chose qu'il faut vivre pour la comprendre.

Finalement, le taxi s'arrêta. Le chauffeur projeta un peu de lumière pour désigner deux portes, proches l'une de l'autre. « Ce doit être l'une de ces deux là, » déclara-t-il, et je sortis du véhicule et lui payai son dû.

Heureusement, j'avais apporté une lampe électrique depuis les États-Unis. Elle avait la taille d'un stylo et pouvait se clipser dans la poche de ma veste. Tous les Allemands qui la virent ne purent s'empêcher de la regarder avec admiration et envie. Sans me soucier des policiers qui pouvaient traîner dans le coin, j'en pointai le faisceau vers le haut pour distinguer le numéro de porte qui était comme il se doit disposé au dessus de celle-ci. Ce n'était pas le numéro que je cherchai. J'essayai la porte voisine. Elle ne portait aucun numéro et semblait condamnée. J'essayai la maison voisine. Les nombres partaient dans le mauvais sens. Et dans le même temps, la petite bruine s'était enhardie à tomber en véritable averse.

Je me sentais totalement impuissant, et décidai de demander de l'aide ; je sonnai à la porte de la première porte, et entrai dès que la serrure actionna. Alors que je m'engageais dans le couloir d'entrée, la porte de l'appartement s'ouvrit découvrant une jeune femme au visage avenant. J'expliquai ma situation, précisant que je ne connaissais pas du tout le quartier. Son visage s'éclaira, puis elle fronça les sourcils.

« Vous dites que le chauffeur ne vous a pas précisément indiqué l'endroit ? » s'exclama-t-elle. « Ach, c'est idiot ! Il mériterait qu'on porte plainte contre lui. Attendez une minute, et je vais vous montrer les lieux moi-même. » Elle disparut, et revint un instant plus tard vêtue d'un imperméable.

Je protestai : j'aurais pu trouver mon chemin sur la base de ses indications, mais elle ne voulut rien entendre. « Non, non, » insista-t-elle. « Traiter ainsi un étranger qui débarque à peine ! Il m'appartient de pallier aux insuffisances de ce chauffeur. »

Nous sortîmes hardiment tous les deux sous la pluie battante.

En chemin, elle m'expliqua que la résidence de mon ami, bien que son adresse fût documentée dans la même rue, avait sa porte d'entrée sur une avenue qui la croisait. Elle pensait également que c'était tout à fait stupide.

J'arrivai donc un peu sur le tard, et trouvai tous les convives déjà assemblés. À mon grand plaisir, l'invité d'honneur était [Alexander Kirk](#), notre chargé d'affaires à Berlin. Il y accomplit un travail diplomatique de premier ordre, à un poste particulièrement difficile. Généralement apprécié, il n'hésite pas à s'exprimer avec franchise lorsque nécessité s'en fait sentir. Et loin de s'en offenser, les Allemands semblent d'autant plus l'apprécier. Quelques semaines plus tard, M. Kirk décrocha de nouveaux lauriers en annulant la traditionnelle célébration de Thanksgiving de la colonie étasunienne, tenue dans un restaurant ou un hôtel. Il affirma qu'alors que l'Allemagne toute entière était sous un strict rationnement, des festivités publiques de cette nature auraient été du plus mauvais goût. Au lieu d'organiser cette fête, il invita ses concitoyens à un dîner privé dans sa résidence privée, sise dans une banlieue chic. Les Allemands considérèrent cette décision comme un sommet de courtoisie et de tact.

Les deux autres invités étaient [Herr Hewel](#), l'un des conseillers proches de Hitler, et le Dr. Otto Schramm, un chirurgien en vue de Berlin. Durant la soirée, le Dr. Schramm me parla d'une nouvelle graisse synthétique qui venait d'être inventée. On menait des expériences avancées pour produire non seulement un substitut de savon, mais également des composés comestibles pour compléter des graisses animales et des huiles végétales. De quoi, selon lui, remédier sous peu au principal danger alimentaire qui pesait sur l'Allemagne en raison du blocus, car on pourrait produire cette graisse à partir de composés chimiques disponibles en abondance. La conversation se poursuivit tard dans la nuit. Heureusement, je fus ramené à mon hôtel par la voiture de Herr Hewel, qu'il avait le privilège de pouvoir encore utiliser au vu de son statut officiel.

Juste avant d'arriver à l'Adlon, nous tombâmes sur une co-

lonne d'énormes camions militaires qui remontait Unter den Linden et sortait par la porte de Brandenburg. On m'indiqua par la suite que le matériel et l'armement étaient souvent déplacés tard dans la nuit en passant par Berlin. Ce déménagement devait être vraiment intense, car longtemps après avoir gagné ma chambre, je continuais d'entendre gronder des engins lourds dont les vibrations traversaient les épais murs de l'Adlon.

## Chapitre 3

# Entrée dans le vif du sujet

J'étais parti pour l'Europe comme correspondant spécial de la *North American Newspaper Alliance*, un syndicat de presse présent aux États-Unis, au Canada, et dans d'autres régions du monde. Mon sujet principal était l'Allemagne, avec des incursions ailleurs en Europe centrale. Comme la N.A.N.A. est un service de contenu thématique, ma tâche consistait à étudier la situation, à produire des articles d'interprétation ou locaux, et à réaliser des interviews importantes. Je n'étais pas intéressé professionnellement aux dépêches d'actualité. Pour réaliser un travail honnête, il me fallait conserver un esprit ouvert ; je tâchai donc de remiser dans un coin mes opinions personnelles. Et depuis mon retour, j'ai tâché de les y laisser.

L'endroit où je me trouvai au moment du déclenchement de la guerre en Europe contribua à l'adoption de ma part d'une attitude objective : j'étais alors à la Havane, à Cuba, où cette nouvelle n'avait eu d'effet que sur le prix du sucre.

Entre une enquête que je menais de concert avec H.H. Stansbury, un collègue de Washington, et la chaleur qui écrasait l'île, je ne portais qu'une attention distraite aux affaires européennes,

qui n'étaient guère couvertes par la presse de la Havane. Chacun était absorbé par la politique locale. Le gouvernement de Batista se préparait à célébrer l'anniversaire de ses origines révolutionnaires, pour la date mémorable du 4 septembre. La Havane pavoisait sous les drapeaux et les fanions, et l'on avait suspendu au dessus du port, sur le fort *El Morro* et la forteresse de *la Cabaña*, dénormes banderoles portant les inscriptions : BATISTA et CUARTO SE-TIEMBRE, qui embrasaient la nuit en lettres de feu. Et voici qu'avant la grande fête, il avait fallu que l'Europe explosât ! Sans surprise l'esprit cubain n'y prêta guère attention, en dehors de la fluctuation des cours du sucre.

Mais l'événement marqua mon propre esprit. J'avais déjà échafaudé la possibilité de couvrir par moi-même la situation en Allemagne, ayant pour ce faire certaines qualifications, comme une connaissance intermittente du pays depuis l'enfance, et un bon niveau de langue. J'avais également suivi les événements de ce pays de près au travers de mes études sur les affaires étrangères. Aussi, dès que je pus terminer mon enquête cubaine, je me hâtais de rentrer au pays, et je pus gagner New York à la fin septembre. Trois semaines plus tard, j'étais à bord du *Rex* en partance pour l'Europe. C'est donc avec un état d'esprit objectif que j'arrivai sur le théâtre de l'action.

Pour me mettre à l'ouvrage sans délai et avec efficacité, j'avais besoin de trois choses. Pour commencer, il me fallait présenter mes lettres de créance et obtenir les documents d'accréditation que se doit de posséder tout correspondant étranger en temps de guerre. Il me fallait ensuite établir des relations correctes et personnellement cordiales avec les dirigeants avec qui je serais amené à rester en contact. Dernière chose, et non des moindres, je devais établir des relations cordiales avec les membres éminents du corps de la presse étrangère — non seulement les Étasuniens mais également ceux d'autres pays neutres stationnés à Berlin. Le correspondant étranger expérimenté et capable est la meilleure des sources d'informations. En général il en sait davantage et dispose d'une vision plus

nette que le diplomate du même calibre. On peut en dire autant des tenants de professions indépendantes ou des hommes d'affaires établis de longue date dans le pays. Qui plus est, ces personnages, ainsi que les correspondants de presse, ont la parole plus libre. Il y a certaines choses que les membres du corps diplomatique hésitent à discuter sans réserve avec un journaliste, y compris « hors micro. »

Heureusement, je fus en mesure de prendre un bon départ sur ces trois terrains dès le lendemain de mon arrivée à Berlin. Le lundi midi, j'étais au ministère des affaires étrangères, situé au milieu de Wilhelmstrasse, où j'assistai à la conférence de presse destinée aux médias étrangers chaque jour à la même heure. Ces conférences étaient le plus souvent tenues dans un vaste salon oblong, recouvert de boiseries travaillées. Au milieu de la pièce, une immense table couverte de feutrine verte. D'un côté de la table, une rangée de dirigeants allemands, choisis au sein des ministères des affaires étrangères et de la propagande. L'un d'entre eux est désigné porte-parole du gouvernement pour la journée : il prononce les annonces et répond aux questions, soit directement, soit en cédant la parole à un autre dirigeant spécialiste du sujet en question. De l'autre côté de la table, les correspondants étrangers sont présents en petits groupes, représentant chaque pays européen neutre, ainsi que quelques Orientaux et une important contingent d'Étasuniens. L'assemblée moyenne compte entre cinquante et soixante-dix personnes, dont plusieurs journalistes de sexe féminin.

Le plus souvent, les relations personnelles entretenues entre ces porte-paroles du gouvernement et les correspondants étrangers sont amicales, et parfois même cordiales. Les dirigeants sont des personnalités intelligentes, soigneusement sélectionnées pour leur capacité à traiter avec des journalistes étrangers. Les correspondants, quant à eux, sont pour la plupart des journalistes d'expérience qui connaissent le jeu par cœur. Aussi, la conférence typique se déroule dans une bonne ambiance, teintée d'humour lorsque des parades sagaces répondent aux questions les plus rusées. Ces reparties sont fréquemment accueillies par des éclats de rire généraux.

Ce matin-là, après la conférence, je fus présenté aux dirigeants allemands, et rencontrais également plusieurs membres de la délégation de la presse étasunienne auxquels j'avais été recommandé ou que je connaissais déjà. Les Allemands étaient presque tous des diplômés d'université au niveau doctorant. Les membres de la section étasunienne étaient parfaitement adaptés à leur poste. Le Dr. Sallett, contact du ministère des affaires étrangères pour les Étasuniens, avait vécu des années durant aux États-Unis avant d'entrer dans le corps diplomatique, et avait travaillé à haut niveau pour Harvard. Le Dr. Froelich, chef du bureau étasunien du ministre de la propagande, a un diplôme de droit de Harvard, et son collègue junior, Werner Asendorf, est diplômé de l'Université de l'Oregon. Chacun d'eux a épousé une Étasunienne. Le Dr. Boehme, chef de la section de la presse étrangère, présente une personnalité engageante, dotée d'une vive intelligence et d'un sens de l'humour cynique ; il a voyagé aux quatre coins du monde, y compris aux Etats-Unis. J'en ressentis d'emblée que ces hommes nous connaissaient bien, et que nous l'on pouvait s'entendre harmonieusement avec eux.

L'après-midi même, j'assisstai à une seconde conférence tenue pour la presse étrangère, cette fois au ministère de la propagande. Ces conférences, également quotidiennes, traitent davantage de sujets spécifiques que des événements d'actualité. Des spécialistes du gouvernement présentent aux correspondants des sujets actuels militaires, navals ou économiques, et des personnalités éminentes sont présentes pour examiner ces sujets. Par exemple, à l'issue d'une grande bataille aérienne au-dessus de la Mer du Nord, le dirigeant d'escadrille et ses as du pilotage furent présentés aux journalistes étrangers pour produire leur version du récit et répondre aux questions.

Avant que l'inéluctable black-out mît fin à ma première journée de travail à Berlin, je me retrouvai accrédité au corps de la presse étrangère et j'avais soumis ma candidature pour une autorisation de transmission sans fil pour la presse. Il s'agit du privilège le plus

important accordé au correspondant de presse : il lui permet d'envoyer des dépêches à son journal ou à son syndicat, le paiement étant garanti par le destinataire. Qui plus est, ces dépêches sont communiquées sans le filtre de la censure. J'en ai la certitude, à la fois sur la base de ce qu'on m'en a dit et sur celle de mes propres expériences. Par exemple, j'ai soumis une dépêche dans une petite station secondaire à l'heure tardive de 18h15, heure de Berlin (12h15 à l'heure de la côte Est des États-Unis) et elle est parue dans toutes les éditions du *New York Times* le lendemain matin. Cela aurait été impossible si le moindre délai avait été induit par une vérification, aussi sommaire qu'elle fût, de la dépêche transmise sans fil.

Ce point soulève l'un des aspects les plus intéressants de l'Allemagne en guerre — la manière dont le système fonctionnait avec les journalistes de la presse étrangère. Dès le début, on me fit savoir, au ministère de la propagande, en quel lieu je me trouvais, et ce que je pouvais et ne pouvais pas écrire. Les sujets militaires et navals étaient évidemment fortement restreints, ainsi que les sujets comme les rumeurs sensationnelles qui tendaient évidemment à discrépiter le gouvernement allemand et à soutenir et aider ses ennemis. Il existait une sorte de *gentleman's agreement* avec le correspondant de presse : celui-ci devait souscrire aux règles prononcées pour guider sa conduite. S'il franchissait la ligne et qu'une dépêche, une fois publiée dans son journal de rattachement, contenait des éléments que les autorités allemandes considéraient comme erronés, injustes ou non professionnels, le correspondant était convoqué et recevait un avertissement lui enjoignant d'amender sa conduite. Si l'infraction était flagrante, il pouvait se voir formellement expulsé du corps de la presse étrangère, et perdre son statut officiel ainsi que tous les avantages qui y étaient liés. Il perdait alors toute utilité professionnelle, et pouvait tout aussi bien quitter le territoire allemand, même s'il n'en était pas formellement expulsé.

Ce *gentleman's agreement* fonctionne également avec la même évidence pour ce qui concerne les interviews. Lorsqu'on interviewe

une personnalité officielle, il faut soumettre son manuscrit au ministère de la propagande qui en réalise une traduction en allemand et le soumet à la personne interviewée pour approbation. D'évidence, le gouvernement a besoin de vérifier que ses porte-paroles sont cités avec justesse et que les déclarations faites à l'interviewer « hors micro » ne sont pas publiées. Cela implique souvent des changements considérables à appliquer avant qu'un brouillon soit validé. Mais une fois prononcée cette approbation, aucune autre vérification n'est réalisée, et l'interview peut être soumise à la transmission sans fil de la même manière que toute dépêche de presse. Technique-ment, rien ne vous empêche d'envoyer la version non corrigée. Mais évidemment, si l'interview publiée ne correspond pas au brouillon validé, la bonne foi aura été violée, et la confiance en votre fiabilité se sera envolée.

Le même fonctionnement s'applique au service de téléphone à l'étranger. La plupart des correspondants des journaux de pays européens neutres à Berlin disposent de permis téléphoniques semblables à celui concernant les transmissions sans fil pour les Étasuniens. Ces permis permettent au correspondant européen de communiquer ses dépêches par téléphone directement depuis son bureau à Berlin à son journal de rattachement. Ces conversations peuvent être soumises à vérification — par un système d'écoutes et par une transcription sur dictaphone. Cependant, lorsque ces vérifications sont appliquées, c'est apparemment dans le but de surprendre des indiscretions évidentes, comme des discussions sur des sujets militaires. Je n'ai jamais entendu parler d'une conversation téléphonique perturbée ou coupée. Ici encore, il n'est demandé au correspondant étranger de rendre des comptes que si une dépêche publiée dans son journal de rattachement contient des éléments considérés par les dirigeants allemands comme une violation des règles du jeu.

Au cours de mon séjour à Berlin, le ministère de la propagande mit au point une méthode ingénieuse pour accélérer l'expédition par courrier les dépêches de presse. Toute cette documentation

pouvait être déposée auprès d'un bureau spécial, étant convenu que le manuscrit serait lu et posté dans les vingt-quatre heures pourvu qu'aucun élément discutable n'y fût découvert. Ces documents étaient postés dans des enveloppes spéciales, et échappaient de la sorte à l'examen des censeurs ordinaires. En cas d'objection, le correspondant était prévenu, et des suggestions de corrections ou de suppression étaient proposées. Ici comme ailleurs, les objections semblent avoir été rares en dehors des raisons évoquées plus haut.

Le correspondant étranger peut aller très loin dans ses descriptions des événements et des situations générales. Les officiels allemands semblent avoir compris qu'il ne sert à rien d'essayer de bloquer les récits dans la presse sur les sujets irréfutables et largement connus. Je vais citer un exemple tiré de ma propre expérience. J'avais écrit une paire de « courriers » décrivant en détail les nombreuses vexations et privations subies par les femmes au foyer allemandes. Ces papiers avaient traversé sans problème le filtre du ministère de la propagande, mais je voulais connaître la réaction officielle qui leur serait accordée. Aussi, je demandai à un dirigeant, dont j'étais certain qu'il ne les avait pas encore lus, d'en prendre connaissance. Il les parcourut avec attention et me les rendit avec un sourire légèrement ironique. « Le lecteur étasunien pourra penser que les temps sont durs pour nous, » observa-t-il. « Je pense vraiment que vous omettez certains facteurs importants qui auraient pu rendre l'image moins sombre. Quoi qu'il en soit, » termina-t-il avec un haussement d'épaules, « les éléments que vous exposez sont tous véridiques, et je pense que vous vous efforcez d'être juste. Aussi, selon notre ligne de conduite en vigueur, nous n'avons rien à y redire. »

Bien entendu, la latitude dont jouit le correspondant étranger a des limites pratiques. S'il devait dégoter quelque information invavouable, il est plus que probable que sa dépêche en faisant état, bien qu'elle contienne des éléments avérés et ne relève pas des interdits habituels, serait cataloguée comme non désirable par le gouvernement allemand. Je connais un exemple où l'on affirma de but

en blanc au contrevenant qu'en publant de nouvelles découvertes exceptionnelles du même acabit, il s'attirerait de sérieux ennuis.

Il semble exister une discrimination bien marquée entre la latitude laissée aux correspondants de puissants pays neutres, par rapport à ceux provenant de petits pays relevant plus ou moins de l'orbite allemande. J'ai plus d'une fois entendu le correspondant de l'un de ces pays me dire : « Nous ne pouvons pas écrire aussi librement que vous autres Étasuniens. Si nous le faisions, le gouvernement allemand nous tomberait dessus directement, ou ferait parvenir à notre gouvernement des protestations diplomatiques marquées, qui ne manqueraient pas de retomber sur nos journaux de rattachement. »

De tels éléments indiquent tout à fait clairement que, dans son attitude apparemment libérale vis-à-vis des correspondants étrangers, le gouvernement allemand n'est animé par aucune motivation idéaliste. Sa ligne de conduite est strictement utilitaire. Les esprits sagaces à la tête du ministère de la propagande ont décidé qu'il était rentable de bien traiter les correspondants étrangers, et de les aider à publier leurs dépêches avec un minimum de paperasserie et de délais évitables. Rien ne satisfait plus que cela une plume. Mais ce n'est pas la seule raison à cela. Le fait que les dépêches produites à Berlin puissent parfois contenir des éléments défavorables à l'Allemagne tend à laisser penser à l'étranger que la ligne éditoriale de Berlin est relativement fiable, et cela contribue en retour à promulguer la propagande allemande à l'étranger. En définitive, il n'existe aucun risque de voir ces éléments défavorables fuiter en retour dans l'opinion allemande, car aucun journal allemand n'est autorisé à les imprimer.

Rien n'est plus frappant que la différence de traitement appliquée aux journalistes étrangers par rapport à celui qui est réservé à leurs homologues allemands. La presse allemande est rigoureusement contrôlée. De fait, les journaux allemands ne publient que très peu de dépêches d'actualité telles que nous les connaissons. Chaque élément publié est soigneusement passé au crible. J'ai été

témoin d'un exemple lumineux de ce phénomène, un jour que je fus invité par le chef du syndicat de presse allemande à rédiger une courte note concernant mes impressions sur l'Europe en guerre. On m'avait assuré que je pouvais écrire librement, et j'exposai donc franchement que les Étasuniens estimaient qu'une nouvelle longue guerre promettait de ruiner économiquement l'Europe, quel qu'en fût le vainqueur. Le ministère de la propagande refusa sans délai la publication, et l'on m'indiqua avec tact mais fermement que cette phrase, pour acceptable qu'elle fût si elle avait été destinée à mes compatriotes, n'était pas propre à être exposée aux lecteurs allemands.

S'il se déplace sur le territoire allemand, le correspondant étranger est soumis aux mêmes limitations qu'à Berlin pour envoyer ses dépêches. Il peut voyager aussi librement qu'en temps de paix dans la plus grande partie du territoire allemand — évidemment en train ou en autocar, le rationnement du carburant rendant impossibles les déplacements en véhicule personnel. La seule contrainte apparente qu'il subit est de devoir déposer son passeport en arrivant à l'hôtel. Mais certaines zones du Reich sont rigoureusement interdites. Impossible d'approcher la Ligne Siegfried, ceinture fortifiée de territoires jouxtant les frontières françaises, belges et hollandaises. Il lui est interdit de visiter les côtes fortifiées de la Mer du Nord et de la Baltique. Il ne peut pas entrer en Pologne occupée — du moins, pas pendant mon séjour en Allemagne. Il lui faut obtenir une permission spéciale pour pénétrer le Protectorat de Bohême-Moravie, et même lorsqu'il dispose de ce sésame, la surveillance exercée sur lui est telle qu'aucun Tchèque patriote n'oserait l'approcher.

Telles sont, en bref, les conditions de vie et de travail du correspondant étranger dans l'Allemagne en guerre. Au sein de ces limites, il peut travailler avec célérité et efficacité. Plusieurs portes lui sont interdites, et il vaut mieux pour lui ne pas essayer de les ouvrir. Mais il sait au moins à quoi s'en tenir, et les règles du jeu lui sont exposées clairement.

## Chapitre 4

# Voyage de presse en Allemagne

Lors de la toute première conférence de presse à laquelle j'assisstai au ministère de la propagande, nous fûmes informés qu'un voyage était en cours de préparation pour les correspondants étrangers ; il suffisait à ceux qui désiraient y participer de s'inscrire. Il s'agissait d'un périple de trois jours dans le centre de l'Allemagne et la Rhénanie septentrionale. L'objet de ce voyage était d'observer le « Front de l'Arrière » ; comment paysans et ouvriers apportaient leur pierre à l'édifice de guerre.

« Je vous conseille de vous inscrire, » me glissa le collègue étaisunien assis à côté de moi. « Je ne saurais me porter garant de l'étendue de ce qu'ils nous exposeront, mais vous disposerez d'un bon aperçu sur le pays, et vous ferez connaissance d'une bonne partie des correspondants de presse. Rien que pour ça, le périple devrait vous intéresser. »

Et c'est ainsi qu'au quatrième jour suivant mon arrivée à Berlin, j'étais prêt à reprendre la route. À midi, quelque quarante journalistes se retrouvèrent au ministère de la propagande avec leurs

quelques bagages. Notre groupe, cosmopolite, était composé principalement d'Européens, mais auquel s'ajoutait cinq Étasuniens, deux Japonais, et un Égyptien aux cheveux très bouclés et au teint *café au lait*<sup>1</sup>. Une journaliste danoise, plutôt jolie et âgée d'une petite trentaine, avait décidé de tenter l'aventure avec ce bataillon très masculin. Pour l'avoir observée au cours de plusieurs conférences de presse, je l'estimais en mesure de se débrouiller quelles que fussent les péripéties du périple.

Nous fûmes accueillis par un parterre d'officiels, dont certains allaient nous accompagner. Après un discours ampoulé, on nous présenta notre itinéraire : les lieux que nous allions visiter et ce que nous allions y faire. Il semble que les Allemands, avant de s'engager dans une visite, apprécient que tout soit organisé jusque dans le moindre détail. Un bon travail d'organisation, mais parfois un peu éprouvant, car en aucune circonstance il n'est envisageable de quitter le cadre ainsi prévu.

À l'issue de cette présentation, on nous invita à attaquer plusieurs plateaux regorgeant de sandwichs, qui ornaient la longue table autour de laquelle nous nous tenions. On apprend très vite en Allemagne une règle simple : manger à chaque fois que l'occasion se présente. Les restrictions et incertitudes alimentaires développent rapidement chez le visiteur une sorte de faim psychologique qui ne cesse jamais vraiment de lui hanter l'esprit. Nous fîmes donc honneur à ce buffet.

Après avoir quitté cette table bien garnie, nous sortîmes dans la rue, où nous attendaient deux énormes autocars de tourisme, à bord desquels nous embarquâmes. Tous les Étasuniens étaient restés groupés, si bien que nous nous retrouvâmes tous à bord du car numéro 1. J'étais assis près d'un journaliste belge, un hollandais et un hongrois. En descendant Unter den Linden en direction de Postdam, nous nous retrouvâmes sur l'un des axes les plus connus du Troisième Reich. Les kilomètres voyaient défiler les deux rubans

---

1. En français dans le texte, NdT.

de béton qui s'étaisaient à notre vue, toujours séparés par une large bande de gazon. Aucun croisement, aucune priorité à vérifier, car toutes les rues et voies ferrées orthogonales traversent cet axe au moyen de ponts ou de tunnels. Et néanmoins, cette voie de circulation magnifique était quasiment vide. Toute circulation privée étant interdite, ses seuls usagers étaient quelques voitures officielles, des camions militaires et des poids lourds.

À distance régulière de quelques kilomètres, je remarquai qu'un restaurant jumelé à une station essence avait été construit avec goûts. Nous nous arrêtâmes en milieu d'après-midi dans l'un de ces établissements pour prendre un autre repas. Notre faim y fut assouvie par des saucisses de Francfort chaudes, de la choucroute, du jambon froid, du fromage et du pain de seigle, le tout copieusement arrosé de schnapps et de bière. Avant de reprendre la route, on nous fit nous aligner devant l'un des autocars pour nous prendre en photo. La photographie de groupe constitue l'une des spécialités allemandes, si bien que l'exercice devint une sorte de tradition à chaque occasion notable. En sortit tout un album qui fut remis à chacun d'entre nous en guise de souvenir.

Alors que notre expédition poursuivait sa progression rapide vers le Sud-Ouest, un crépuscule brumeux succéda à l'après-midi. Nous savions qu'avec le black-out, les autocars allaient rouler dans l'obscurité totale. Pour nous égayer l'esprit, on ouvrit à l'arrière du car un grand carton, révélant une caisse d'eau-de-vie. Nos hôtes ne voulaient certes pas rater la moindre occasion de produire une impression favorable. Un préposé arpentaît l'allée de l'autocar pour verser à boire dans nos gobelets en papier. Ravi de découvrir que l'eau-de-vie provenait d'une maison française réputée, j'exprimai ma satisfaction à l'un des officiels du ministère de la propagande qui était assis en face de moi dans l'allée. Il sourit d'un air jovial, puis me fit un clin d'œil, fit un signe de tête en direction de la caisse d'eau-de-vie, et murmura : « Glissez donc une bouteille dans une poche de votre pardessus pendant qu'il en est encore temps. » Quelqu'un entonna une chanson. L'eau-de-vie produisait son effet.

Mon voisin étasunien me donna une tape sur le genou. « Voilà un voyage de presse comme on les aime, » gloussa-t-il non sans cynisme.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque nos autocars sillonnèrent les rues obscures de Weimar pour s'arrêter devant Haus Elefant. L'[Éléphant](#) est le nom d'un splendide hôtel de Weimar, tout neuf. Je comprends qu'il a été construit pour accueillir les touristes visitant cette ancienne ville pittoresque, mais ces derniers sont actuellement absents. Ce soir-là, nous prîmes part à un banquet présidé par le Gauleiter, ou gouverneur de la province du Thuringe, en compagnie de tous les notables nazis locaux. J'étais assis juste à côté de lui à table, et j'ai donc pu converser avec lui.

J'appréciai cet homme. C'était un *self-made man*, qui avait commencé comme matelot, un vrai « loup de mer » sur un grand voilier. Il s'était également instruit de lui-même, et illustrait le dicton de Lord Bacon, selon lequel l'abondance de lecture produit un homme complet, car il avait d'évidence assimilé le contenu de ses livres. Bien que sincèrement dévoué au programme et aux lignes politiques du Parti, il ne répétait pas, à l'instar de nombreux Nazis, les phrases toutes faites comme un perroquet, mais les interprétabit avec sagacité.

Mais je ne trouvais rien de remarquable aux autres notables locaux. Ils ressemblaient à mes yeux à nos propres politiciens de quartier. Rares étaient ceux qui avaient réalisé quelque chose de leur vie avant de décrocher un poste au Parti. Plus révélatrices encore furent leurs épouses, qui nous rejoignirent dans le grand hall de l'hôtel pour un Ersatz de café et des liqueurs à la fin du banquet. La plupart d'entre elles arboraient une élégance prétentieuse mais miteuse. Elles illustraient à mes yeux mieux que toute autre chose le fait que le National-Socialisme ne constitue pas seulement un bouleversement politique et économique, mais également une révolution sociale. Dans une vaste mesure, ce mouvement a porté au pouvoir la petite bourgeoisie. Bien sûr, on trouve dans l'appareil nazi plusieurs aristocrates et intellectuels. Et l'on y trouve égale-

ment pléthore de gens issus des rangs de la paysannerie ou de la classe laborieuse, dont certains, comme le Gauleiter de Weimar, auraient prospéré au sein de n'importe quelle société. Pourtant, la petite bourgeoisie semble prendre une place plus importante. On ne remarque pas tant ce phénomène à Berlin, car les éléments les plus compétents du Parti tendent à graviter autour du siège du pouvoir. Dans les provinces, le Spiessburgertum<sup>2</sup> se fait nettement plus sentir.

Un emploi du temps bien chargé nous attendait, si bien que nous nous levâmes tôt et reçûmes un petit-déjeuner magnifique selon les standards de l'Allemagne en guerre. Je n'en crus pas mes yeux en découvrant des œufs à profusion et du beurre sans restriction. Nous étions invités par le ministère de la propagande, si bien que pour nous, les restrictions alimentaires avaient été poliment levées. Un luxe, cependant, nous restait refusé — du vrai café. Ce tabou apparaissait comme indépassable.

Ayant ainsi pris des forces, nous embarquâmes dans nos autocars, fîmes un rapide tour des sites historiques de Weimar, et reprîmes l'autoroute. À peine sortis de la ville, nous fûmes retardés par un long convoi de camions militaires, bourrés de tout, des provisions et cuisines de campagne aux troupes et mitrailleuses. Encadré par des escortes de motocyclettes pétaradantes, il nous dépassait dans un grondement sans fin. Tout était d'un froid gris métallique.

Durant toute la matinée, nous parcourûmes les collines et vallées de la Thuringe, une campagne charmante parsemée de calmes villages et de belles petites villes. Paysans comme citadins semblaient bien nourris et chaudement vêtus. Les nombreux enfants qui nous faisaient des signes avaient les joues bien roses et le sou-

---

2. Le *Spiessbürgertum* désigne l'univers mental et le mode de vie de la petite bourgeoisie traditionaliste, caractérisé par son conformisme, sa mentalité étroite, son attachement aux conventions et son rejet de tout ce qui est différent ou innovant, NdT.

rire aux lèvres. La journée fut froide pour la saison. La neige venait poudrer jusqu'aux collines les plus basses.

Peu après midi, nous arrivâmes à [Wartburg](#). Durant presque deux heures, on nous balada comme des touristes en voyage organisé, en nous indiquant le moindre détail, comme l'emplacement exact du mur où l'encrier de [Martin Luther](#) est dit avoir raté le diable. Une visite d'un ennui mortel pour moi. Je n'étais pas venu en Allemagne en touriste, et je connaissais Wartburg de longue date. C'était les paysans, les fermes, les laiteries, les entrepôts frigorifiques — le secteur rural de ce « Front de l'Arrière » dont on nous avait tant rebattu les oreilles. Mais apparemment, cela ne figurait pas au programme.

Je fis part de ces réflexions à l'un de nos guides officiels. Il m'assura que je verrais des paysans le soir-même. Tout avait été bien organisé. Et nous poursuivîmes donc notre route dans une campagne aux collines de plus en plus marquées jusqu'à ce que l'obscurité nous accompagne sur les pentes des Monts du [Sauerland](#). Nous parvînmes bientôt à un ancien corps de ferme, transformé en auberge. Alors que nous nous asseyions à table pour un copieux dîner campagnard, nos paysans firent leur entrée. C'était bien des vrais : des hommes robustes, marqués par les éléments, lavés et habillés pour l'occasion mais encore imprégnés d'une légère odeur de bétail. On les distribua par deux à chaque table, et j'eus la chance d'avoir pour voisin de droite un brave homme des plus sympathiques. Dans les campagnes allemandes, on a pour tradition d'alterner les tournées de schnapps et de bière, ce qui produit une combinaison puissante, et nous nous entendîmes à merveille. Après plusieurs tournées, mon compagnon devint très loquace et se mit à exprimer son opinion sur les grands sujets, y compris celui de la guerre. Mais avant qu'il en eût trop dit, un jeune préposé se pencha à son oreille et lui murmura : « Mon vieux, tu as beaucoup bu. Tiens ta langue ! » Après cela, il se cantonna à des sujets moins risqués.

En milieu de soirée, nous laissâmes là nos compagnons buco-

liques et reprîmes la route pour gagner un bel hôtel de sports d'hiver perché au sommet du massif, où nous devions passer la nuit. L'hiver nous avait pris de vitesse, alors que nous n'étions que début novembre. La neige avait recouvert le sol de son tapis, et continuait de tomber, cinglée par un vent mordant.

Tôt le lendemain matin, frais et dispos, nous attaquâmes un nouveau petit-déjeuner « officieux » avant de reprendre à bord de nos autocars des routes de montagne enneigées descendant telles des serpents à travers de superbes forêts jusqu'à déboucher sur les plaines de Westphalie. Les pittoresques fermes en brique laissaient la place aux villes industrielles : nous pénétrions le « pays noir » d'Allemagne, centre névralgique industriel de la Rhénanie, constellé d'usines et obscurci par la fumée du charbon. La neige nous avait abandonnés des kilomètres en arrière. Les nuages surplombaient ce jour d'automne, et lâchaient quelques crachins.

Nous frôlâmes les faubourgs de Cologne, à peine le temps d'apercevoir au loin les tours jumelles de sa cathédrale. Nous roulions vers Dusseldorf, où l'on nous avait promis le clou de notre voyage. Il s'agissait d'un déjeuner avec les ouvriers de la grande usine de savon de [Henkel](#). Nous devions fraterniser avec eux durant leur pause déjeuner, partager leur repas, et en profiter pour discuter avec eux. Après le repas, tous les convives devaient assister à un discours prononcé par nul autre que le Dr. [Robert Ley](#), dirigeant du Front du Travail, l'organisation qui soude tous les ouvriers du Troisième Reich en un gigantesque ensemble. Une sorte de grand syndicat unitaire nazi.

Avec une ponctualité toute teutonique, nos autocars se garèrent devant l'usine Henkel exactement à l'heure prévue. Après une brève réception par l'équipe de direction, nous gagnâmes le réfectoire, une salle immense où pouvaient tenir plus d'un millier de personnes. Les ouvriers, hommes et femmes à parts égales, avaient déjà commencé à affluer. Ils étaient en tenue de travail ; les hommes en salopette sombre, les femmes pour la plupart en blouse. Ils s'étaient visiblement lavés avant le repas, car tous apparaissaient propres et nets.

Qui plus est, on ne s'attend pas à ce qu'une usine de savon soit particulièrement sale.

Ces travailleurs semblaient bien portants, même si peu d'entre eux affichaient des couleurs et que beaucoup avaient le teint blafard. Ils semblaient de bonne humeur, et avaient le sourire facile. Je remarquai même quelques flirts à la dérobée entre jeunes hommes et jeunes femmes. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agissait de Rhénaniens, d'un tempérament plus libre et plus gai que les Prussiens de l'Est, plus rigides et austères.

Les journalistes avaient été soigneusement mêlés aux ouvriers. Je pris place à une table d'une vingtaine de personnes. Face à moi étaient assis trois hommes : le premier d'un type banal, le second un grand blond massif, et le troisième un bel homme fin au teint sombre, ressemblant à un Français. À ma gauche, une femme au visage quelconque dans la quarantaine ; à ma droite, une petite blonde trapue arrivant sur la vingtaine.

À peine nous fûmes-nous assis qu'une nuée de serveuses investit la salle portant de grands plateaux chargés d'assiettes d'une épaisse soupe aux pommes de terre. Le plat suivant se composait de porc, de chou rouge et d'un mélange de légumes, servis dans de petits plateaux à compartiments. D'épaisses tranches de pain de seigle accompagnaient la soupe. Un solide déjeuner, et bien préparé. La sauce au jus était excellente, et servie en abondance. Je ne pus venir à bout de tout ce qui m'avait été servi.

Mes voisins de tablée avaient très faim, et s'attellèrent à se restaurer avec une telle application que la conversation peina à démarrer jusqu'à la fin du repas. La jeune femme assise à ma droite accepta avec un sourire la cigarette que je lui offris. Avant que j'eus le temps d'en proposer aux hommes assis en face de moi, chacun d'eux sortit son propre paquet et alluma la sienne. Je me mis alors à poser quelques questions bien choisies. Ils m'indiquèrent que le déjeuner que nous avions reçu était dans la normalité, qu'ils faisaient de plus grosses journées qu'avant la guerre, mais qu'ils touchaient un petit supplément pour les heures supplémentaires,

qu'une partie de l'usine avait été réorganisée pour produire des munitions, et que relativement peu d'hommes travaillant à l'usine avaient été appelés sous les drapeaux, car ils étaient nombreux à être des ouvriers qualifiés. Les informations que je pus obtenir s'arrêtèrent là, car ils tenaient absolument à me poser des questions sur les États-Unis.

Soudain, un gong retentit, et tous les regards se braquèrent sur le centre de la salle, où un personnage ventru en uniforme bleu était monté sur une table et saluait d'un sourire et d'une inclination de tête l'assistance à sa gauche et à sa droite en réponse à une vague d'applaudissements qui allait croissant. Il s'agissait du grand Dr. Ley. Son visage dodu était tout sourire alors qu'il répondait aux salutations. Puis il se mit à parler d'une voix forte et rauque, s'adressant aux ouvriers assemblés comme à des « soldats du Front de l'Arrière » et leur assurant que leur travail était tout aussi vital et digne d'éloges que les actions de valeur réalisées sur le champ de bataille. Il se lança ensuite dans une diatribe contre l'Angleterre et sa prétendue tentative diabolique d'affamer le peuple allemand, y compris femmes et enfants, par le blocus de la faim. Au tableau sordide des terribles années de privations qui avaient marqué la grande guerre succédèrent des assurances réconfortantes : le gouvernement avait rendu de telles privations impossibles, grâce à des préparatifs soigneux et à une planification méthodique. Les tickets de rationnement pouvaient être pénibles, mais on avait de quoi tenir et chacun, riche ou pauvre, était assuré d'obtenir sa juste part. « Cette fois-ci, » s'écria-t-il, « nous mangeons tous à la même gamelle ! » Il termina par un éloquent appel à se tenir aux côtés du Führer inspiré jusqu'à l'obtention d'une victoire totale et durable.

Le discours fut galvanisant, et toucha au but. Ces travailleurs l'écoutèrent avec une fervente attention, ponctuant les moments forts d'applaudissements manifestement spontanés. Le Dr. Ley est de toute évidence bon psychologue. Il connaît son public. Sans aucun doute, il tint à merveille ce jour-là le rôle de chef du Front du Travail.

Une fois le discours terminé et les ouvriers repartis au travail, nous autres correspondants de presse fûmes présentés au Dr. Ley, puis on nous fit visiter divers bâtiments de l'usine selon le cérémonial habituel. Il va sans dire qu'on ne nous mena pas à la zone consacrée à la fabrication de munitions à laquelle mon compagnon de table avait fait allusion en passant.

Nous regagnâmes l'hôtel — l'un des meilleurs de la ville — en milieu d'après-midi. Notre emploi du temps était resté vacant jusqu'à l'heure du dîner, si bien que nous fûmes un certain nombre à flâner en ville. L'une de mes connaissances avait attrapé la grippe et il lui fallait acheter des mouchoirs. Faute de bon de rationnement spécifique, il ne lui était pas possible d'acheter des mouchoirs normaux en coton ou en étoffe. Mais il finit par dégoter des mouchoirs en soie hors de prix, qui n'étaient pas couverts par les bons, s'agissant de *Luxuswaren* — des biens de luxe.

Le dîner servi dans la soirée s'avéra être un grand banquet, avec un excellent menu et de très bons vins millésimés. Les notables nazis étaient une fois encore présents, et ils faisaient meilleure impression que ceux de Weimar. Tous sauf le Gauleiter. Celui-ci avait l'air parfaitement sinistre ; le visage dur, l'œil cruel et une bouche pire encore. Un sadique, s'il en fut. J'imagine les sommets d'impopularité qu'il devait atteindre auprès des bons et braves habitants de Düsseldorf.

Le banquet, entrecoupé de discours, dura longtemps. Accessoirement, la méthode allemande qui alterne plats et discours me semble bonne ; bien meilleure que notre tradition qui consiste à ingurgiter tout le repas puis à rester assis à endurer une longue suite d'oraisons dans un état de satiété et d'ennui mélangés.

Nous descendîmes ensuite de la salle de banquet dans la rue sans lumière où, à l'aide de torches électriques, nous montâmes à bord des autocars obscurs et roulâmes à quelque distance pour assister à un événement spécial produit en notre honneur par les organisations locales de *Kraft durch Freude* — la Force par la Joie. Je vais décrire plus bas cette organisation caractéristique du Troi-

sième Reich dans le détail. Il suffit ici d'indiquer qu'il s'agit d'un système élaboré visant à égayer la vie des classes laborieuses de diverses manières.

Le programme de cette soirée, totalement établi par des « artistes locaux, » comprenait une chorale, de la gymnastique de groupe et des numéros de music-hall, dont la plupart étaient d'un amateurisme certain. Le clou du programme était une fanfare militaire, d'un esprit et d'un entrain vraiment électrisants.

Le lendemain matin, nous avions tout notre temps, le train pour Berlin que nous devions prendre ne partant qu'à midi. Je me fis donc servir mon petit-déjeuner dans ma chambre, et reçus non seulement des œufs mais également tout un plateau de viandes froides. Le ministère de la propagande tenait vraiment à nous faire profiter au maximum de notre voyage jusqu'à la fin !

Notre voyage retour ne fut marqué par aucun événement particulier. Nous voyagions dans un wagon spécial, mais les amères réalités de la vie nous ratrapèrent lorsque nous nous rendîmes au wagon restaurant et dûmes utiliser de nouveau nos tickets de rationnement pour obtenir un déjeuner aussi frugal que cher. Le train n'entra en gare de Berlin qu'à la nuit tombée. La soirée était brumeuse. En sortant de la gare, je ne voyais pas à un mètre devant moi. Il n'y avait aucun taxi à portée, et j'étais loin de mon hôtel, si bien qu'il me fallut emprunter le métro. Le système de métro berlinois est un réseau compliqué auquel il faut s'accoutumer avant de pouvoir s'y retrouver, et j'avais oublié son fonctionnement, d'autant que plusieurs nouvelles lignes avaient été construites depuis mon dernier séjour, des années auparavant. Heureusement, un collègue devait se rendre dans la même direction que moi, et vint à mon secours.

En montant les volées de marches vers la sortie du métro, laissant derrière moi une station brillant de mille feux empreinte de tout le génie inventif de la modernité, pour me plonger dans l'obscurité primitive, cela me parut symbolique des effets de cette guerre sur la civilisation européenne. Je pensais que ce black-out n'avait

rien de local. Il s'étendait au contraire comme un grand linceul sur trois grandes nations et risquait bien de s'étendre à d'autres pays. « Où, quand, et comment cela pourrait-il finir ? » me demandai-je en tâtonnant dans les ténèbres, pour enfin trébucher dans le hall d'entrée de l'Adlon.

## Chapitre 5

# Cette guerre honnie

Les Allemands détestent cette guerre. Telle était l'impression toujours plus ancrée qui marqua mon séjour dans le Troisième Reich. Partout où je me rendais, il en allait de même. L'opinion publique à Berlin au sujet de la guerre concordait avec celle que je découvris en voyageant dans le Centre-Ouest de l'Allemagne, jusqu'en Rhénanie, et sur la côte de la Mer du Nord, tout comme au Sud du pays jusqu'à Vienne. Cette attitude est partagée par les Nazis et les non-Nazis. Il n'y a entre eux, sur ce point, aucune différence.

Il nous reste à établir clairement les raisons de cette concorde. Elle n'est pas basée sur une opposition morale à la guerre en tant que telle. Au sein du Troisième Reich, le pacifisme relève de la trahison. Les pacifistes authentiques qui peuvent subsister en dehors des camps de concentration se camouflent si bien qu'à l'instar des lièvres d'Arctique en plein hiver, il deviennent indécelables dans le paysage.

Par conséquent, l'aversion des Allemands envers la guerre, bien que générale et authentique, ne découle que de raisons strictement pratiques. Les Allemands sont exaspérés d'être contraints à

se battre désespérément pour préserver ce qu'ils ont conquis. Au cours des trois dernières années, ils ont marché à pas de géant vers la réalisation de l'un de leurs rêves les plus anciens — la domination de l'Europe centrale. Bien avant que fût connu le nom de Hitler, *Mittel-Europa* était déjà une formule incantatoire. À tort ou à raison, les Allemands estiment que l'hégémonie sur le cœur de l'Europe est nécessaire à leur destin national. Comme cela se produit souvent en de tels cas, ils ont « rationalisé » leur désir au point d'estimer qu'il leur est dû. Il s'ensuit que toutes les actions menées pour parvenir à cet objectif apparaissent aux Allemands comme justes et convenables.

La Pologne acculée constituait le dernier obstacle local devant la *Mittel-Europa*. Au travers d'une suite de victoires diplomatiques stupéfiantes, Adolf Hitler avait aplani tous les obstacles sans tirer le moindre coup de feu. L'Allemand moyen en était arrivé à penser que le Führer allait terminer tout le processus sans recourir aux armes. Comme Al Smith, il déclarait : « Regardez son palmarès ! » Dans l'esprit allemand, la garantie anglo-française accordée à la Pologne était totalement injustifiée. Pourquoi, demandaient-ils, les Britanniques et les Français viennent-ils mettre le nez dans ces affaires qui leur sont totalement étrangères ? La plupart des Allemands ne croyaient pas que les Puissances Occidentales allaient prendre le risque d'une guerre générale pour la Pologne. Le peuple allemand n'était pas du tout prêt psychologiquement pour ce qui suivit.

Lorsqu'ils se retrouvèrent subitement confrontés à une lutte décisive contre les Puissances Occidentales, les Allemands furent traversés par deux émotions contraires : le dégoût envers ce qu'ils considéraient comme une guerre stupide et superflue, et la crainte envers les conséquences que cette guerre pourrait engendrer. Tous ceux avec qui j'ai parlé qualifiaient la guerre de bénie tragique. Certains allaient jusqu'à critiquer leur gouvernement pour avoir agi de manière précipitée. Ils pensaient que la guerre aurait pu être évitée en usant d'une diplomatie plus avisée. Mais ces mêmes

personnes n'en approuvaient pas moins l'objectif recherché, quel que fût leur degré de désaccord sur les moyens mis en œuvre pour y parvenir. Même les Nazis les plus ardents, qui affirmaient que Hitler avait emprunté la seule voie possible et qui affichaient une parfaite confiance dans la victoire ultime, révélaient la même irritation teintée de regrets. « Réfléchissez-y » expliquaient-ils, « nous nous occupions à plein temps de construire notre pays, et voici que nous avons mis de côté la plupart de nos projets de reconstruction pour aller nous battre contre ces satanés Anglais ! »

À cet égard, l'attitude de l'Allemagne est peut-être surtout comparable à celle du grand vainqueur d'un jeu de poker qui, sur le point de rafler la mise, se voit renverser la table d'un coup de pied.

Mais voilà que, superflue ou non, la guerre était là ! Telle était la dure réalité à laquelle se retrouva brutalement confronté le peuple allemand. Et les gens semblaient absolument sidérés. Au début, ils ne parvenaient purement et simplement pas à croire que c'était vrai. D'après tout ce que j'ai pu recueillir, leur attitude durant le premier mois fut celle d'un homme prisonnier dans un cauchemar, essayant de s'éveiller pour découvrir qu'il ne s'agissait que d'un mauvais rêve. L'action militaire éclair réalisée en Pologne ne produisit pas tant une jubilation populaire concernant les victoires obtenues que l'idée que l'effondrement rapide de la Pologne allait amener le Royaume-Uni et la France à accepter la situation, et que la guerre contre l'Ouest serait rapidement terminée.

Tel était l'état d'esprit général lorsque j'arrivai en Allemagne à la fin octobre 1939. Tous ceux avec qui je m'entretenais, des préposés et femmes de chambre de l'hôtel aux personnes rencontrées par hasard au restaurant ou au café me demandaient si je ne pensais pas que la guerre connaîtrait une issue rapide. Et il n'était guère besoin de leur tirer les vers du nez. Le plus souvent, ils mettaient spontanément le sujet sur la table très tôt dans l'échange.

Autre trait irritant pour l'esprit allemand : à mesure que le temps passait et que la situation militaire ne connaissait pas d'évolution, la guerre avait tendance à devenir ennuyeuse. Nul ne trou-

vait à s'extasier sur des escarmouches épisodiques, quelques combats aériens acharnés, ou un exploit occasionnel obtenu par un sous-marin. Car dans le même temps, les rudesses induites par une vie fortement rationnée au quotidien s'accumulaient. Les habitants des villes subissaient des manques alimentaires, et devaient tripataquiller leurs multiples cartes de rationnement à chaque fois qu'ils prenaient un repas ou se rendaient au marché. Les vêtements leur manquaient aussi, et sur ce terrain également, il leur fallait jongler dans toute une farandole de tickets et bons pour trouver à se vêtir. Pratiquement tout était rationné, et de nombreux produits étaient totalement absents du marché. Le black-out général avait perturbé, voire dénaturé, les liens sociaux. Même si, à ce stade, aucune souffrance n'était en soi insupportable, la vie quotidienne était pleine de ces petites irritations, et plus rien ne fonctionnait normalement.

Tout ceci faisait que l'esprit public était franchement déprimé. Les gens étaient inquiets, malheureux, et pleins d'incertitude face à l'avenir. Je pensai au départ que cela témoignait d'un moral vraiment bas, et commençai à me demander si le peuple allemand n'allait pas céder face à ces pressions.

Mais je revenais désormais sur cette opinion. D'une part, mon expérience passée m'avait enseigné que les Allemands ont toujours été de nature à se plaindre. Ils semblent apprécier de manier l'art du « grognement » — et les Berlinois sont possiblement les plus gros râleurs du pays. Les Allemands ont un mot d'argot pour cela. Ils désignent cela sous le nom « *meckern* », un mot qui qualifie au départ le bêlement hargneux du bouc. De fait, un Étasunien résidant de longue date à Berlin m'a affirmé qu'il considérait ce *meckern* comme un bon signe ; c'est lorsque les Allemands se taisent qu'il faut s'attendre au pire.

Je notai un autre point : chaque semaine qui s'écoulait, les Allemands enterraient un peu plus leur voeu pieux de parvenir à une paix rapide, et acceptaient l'austère réalité qui était qu'ils étaient sans doute engagés dans une guerre qui allait être longue et dure. Aussi, malgré certaines apparences superficielles, je compris que le

peuple allemand n'était pas d'humeur « défaitiste », pour reprendre l'expression française. Je n'entendis jamais le moindre Allemand, riche ou pauvre, haut placé ou de faible extraction, suggérer même à titre confidentiel que le Reich devait jeter l'éponge et accepter les conditions de paix conformes aux objectifs de guerre britanniques et français. Abandonner la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Autriche, par exemple, apparaissait comme impossible à la plupart des Allemands. En prenant le contrôle de ces territoires, les Allemands estimaient avoir obtenu ce qu'ils avaient voulu de longue date — une suprématie économique et politique inébranlable sur l'Europe centrale. Le Royaume-Uni et la France remettant en cause cette suprématie et voulant la renverser, il fallait affronter et briser cette attaque, quel qu'en fût le prix. Telle était, en résumé, l'humeur populaire fondamentale que je voyais mûrir et se durcir devant moi.

L'Angleterre était vue comme l'ennemi juré. L'hostilité semblait quasiment inexiste vis-à-vis des Français, considérés comme les idiots utiles des Britanniques. Cependant, l'hostilité populaire envers le Royaume-Uni gagnait en intensité jour après jour. Cela découlait indubitablement pour partie des violentes diatribes parues dans la presse et des déclarations publiques prononcées par les porte-paroles officiels ; pour partie, il s'agissait d'une réaction naturelle et inévitable contre le pays considéré comme responsable de tous les inconforts découlant de la guerre en cours et des dangers qui pesaient sur l'avenir. Mais durant mon séjour en Allemagne, ce sentiment anti-britannique apparaissait davantage comme une colère sourde que comme une émotion enflammée. Les gens ne scandaiient pas *Gott Strafe England !* comme cela s'était produit durant la grande guerre ; et l'on n'écrivait rien de tel que l'Hymne à la Haine de *Lissauer*. L'absence d'hystérie populaire était notable.

De fait, c'est toute la psychologie guerrière du peuple allemand contemporain qui semble tout à fait différente de celle d'il y a un quart de siècle. L'Empereur Wilhelm adorait le faste et les apparats militaires ; son armée constituait le fleuron de l'Empire, et

des auteurs comme Bernhardi glorifiaient la guerre, vue comme un exercice sain pour maintenir le peuple en forme ou même comme une « nécessité biologique. » Aussi, lorsque la guerre éclata véritablement en 1914, les Allemands y entrèrent en état de jubilation. Et durant un an ou deux, ils conservèrent cet état d'esprit hystériquement romantique.

Il n'existe plus rien de tel dans l'esprit allemand contemporain. Les sombres mémoires de la grande guerre ainsi que les malheurs chroniques qui l'ont suivie ont épargné à la génération actuelle les tentations d'héroïsme si facilement adoptées par ses pères. À dire vrai, l'Allemand moyen semble prêt à se battre et à mourir pour ce qu'il considère comme sa juste place dans le monde. Mais il ne s'encombre pas de sentiments à cet égard. Il se fait souvent cynique sur ce sujet. Il s'agit d'une simple tâche ingrate qui, si le devoir l'exige, sera réalisée.

Cela semblait convenir au gouvernement nazi, qui ne mena aucune tentative en vue de doper les émotions populaires par des étalages militaires ou politiques. Durant les mois que j'ai passés à Berlin et dans d'autres grandes villes, je n'ai assisté à aucune de ces grandes parades aux cuivres étincelants et aux uniformes rutilants que nous sommes si prompts à associer aux temps de guerre. Les seuls soldats que j'ai vus marcher au pas appartenaient au peloton qui venait prendre la relève de sentinelles en poste. Et le soldat allemand, sous son casque d'acier couleur de plomb, son uniforme vert-gris et ses lourdes bottes, est une personne extrêmement pratique. Il me semble bien qu'il serait compliqué pour le Teuton le plus sentimentaliste de s'enthousiasmer outre mesure pour ce combattant prosaïque.

Autre point notable : le fait que le gouvernement ne fit aucun effort pour habituer progressivement la population à la guerre. Bien au contraire. Les porte-paroles nazis vous affirment franchement avoir sévi avec la plus grande fermeté dès le départ et ont rendu les choses aussi dures que pouvait l'accepter la population civile. Ils affirment même que le rationnement serré des denrées alimentaires

et des vêtements dès le départ fut mis en place non seulement pour éviter le gaspillage et garantir les approvisionnements futurs, mais aussi pour que le peuple comprenne qu'il entrait dans une lutte pour sa survie, pour laquelle aucun sacrifice ne serait excessif.

La pilule fut dure à avaler pour un peuple aussi sidéré, déprimé et fébrile que le fut le peuple allemand durant les deux premiers mois de guerre. Je n'ai en mémoire aucun autre gouvernement ayant prescrit un traitement aussi drastique en des circonstances semblables. La formule habituelle consiste à agiter des drapeaux et à cultiver l'héroïsme à tout va. J'étais donc vivement intéressé de discuter cette méthode originale avec l'homme qui la mit en œuvre. Il s'agit de nul autre que le Dr. Paul Joseph Goebbels, chef de la vaste machine de propagande qui constitue peut-être le trait le plus marquant du Troisième Reich.

Ce Rhénan élancé et brun, avec son esprit agile, son humour cynique et ses gestes éloquent, constitue un excellent sujet d'interview. Son cerveau tourne à plein à chaque question, et il est plein de ce que les journalistes désignent sous le nom de « belles formules. » Il en sortit une dès le début de notre conversation pour stigmatiser le blocus britannique de l'Allemagne, en s'exclamant : « Il est grand temps que quarante millions de personnes cessent de dicter à quatre-vingt autres millions le moment où elles peuvent prendre une tasse de café. » Alors que le Dr. Goebbels chauffait son sujet, ses mots s'écoulaient avec la fluidité d'une machine bien huilée ; et je lançai : « Monsieur le Ministre, » en m'emparant du principal sujet que j'avais à l'esprit, « la chose qui me frappe le plus depuis le début de mon séjour actuel en Allemagne est la grande différence qui sépare l'esprit populaire actuel de celui qui régnait pendant la dernière guerre. Ni *hourras*, ni défilés, ni fanfares, ni fleurs, en opposition avec 1914. »

« C'est exact, » répliqua-t-il sur le vif, « et la raison en est très simple. En 1914, le peuple allemand ne connaissait pas tous les tenants et aboutissants. Il ne disposait pas d'objectifs de guerre clairement établis. Des mines de fer françaises ! Une tranche de

Belgique ! Gott strafe England ! Des slogans et de belles phrases ! Ce n'est pas ainsi que l'on mène une guerre. Et nos dirigeants de l'époque ne parvenaient pas à le leur faire comprendre. Ils appartaient à une caste aristocratique, déconnectée du peuple. »

« Et de nos jours ? » hasardai-je.

« À présent ? » contra-t-il. « Nous autres, national-socialistes, sommes des hommes du peuple. Nous connaissons la manière de penser de nos compatriotes et comment leur faire comprendre les choses ; Mais en réalité, les Britanniques nous ont mâché le travail. Ils nous ont livré sur un plateau nos objectifs de guerre en nous contraignant à la guerre. »

« C'est-à-dire ? » demandai-je.

« C'est-à-dire, » poursuivit-il, « que nous avons clairement fait savoir aux Britanniques que nous ne voulions pas perturber leur empire. Nous nous sommes soigneusement abstenus de toucher des points chauds comme l'Inde ou l'Irlande. Voyons, nous leur avons même proposé une garantie militaire pour l'intégrité de leur empire. Mais nous avons clairement énoncé, en retour, qu'ils devaient se tenir écartés de notre sphère d'intérêt — l'Europe centrale. Et ma foi, ils ont refusé cette façon de voir les choses. Ils essayent de nous écraser. Alors, cette fois, chacun des Allemands sait à quoi s'en tenir. »

« Et c'est pour cela qu'ils n'en parlent pas ? » demandai-je.

« Exactement, » répondit le Dr. Goebbels, hochant de la tête avec un petit sourire. « Nous autres Allemands n'aimons pas cette guerre. Nous pensons qu'elle est superflue — idiote. Mais puisque l'Angleterre en a décidé ainsi, nous voyons qu'il faut y passer. L'Allemand de la rue se sent comme atteint d'une rage de dent — le plus tôt ce sera fini, le mieux. Et il n'a pas besoin de fanfares éclatantes ou de fleurs pour en finir. C'est sur ce point que nos aristocrates se sont trompés la dernière fois. Ils ont oublié le vieux dicton de Bismarck selon lequel le patriotisme déclamé n'a rien à voir avec du hareng en salaison que l'on peut stocker en tonneaux pendant des années. Écoutez ! Si je voulais stimuler émotionnellement le peuple

allemand, je pourrais le faire en vingt-quatre heures. Mais il n'en a pas besoin — il n'en veut pas. »

« Alors, psychologiquement — » commençai-je.

Le Dr. Goebbels me coupa d'un revers de main. « Psychologiquement, » répondit-il, « nous sommes largement en avance. La dernière fois, je le reconnaiss, les choses ont été très différentes. Puis, au moment crucial, la France et l'Angleterre ont toutes deux produit de grands hommes — Clemenceau et Lloyd George, deux hommes du peuple. Si nous même avions pu produire un Bismarck ou un Hitler, nous aurions gagné. Cette fois-ci, nous avons les bons hommes, et les autres en sont dépourvus. Nous autres National-Socialistes comprenons intimement que c'est l'être humain qui compte — pas uniquement les ressources matérielles. L'Angleterre est socialement insensée. C'est un colosse aux pieds d'argile. Qui plus est, elle a un objectif de guerre négatif et adapté à une guerre défensive. Cette fois-ci, ce sont les Britanniques qui emploient des termes vagues comme "agression". Qu'en pense Tommy, dans sa tranchée, lorsqu'on lui dit qu'il se bat contre des "agresseurs" ? »

« Pourriez-vous développer un peu ce dernier point, M. le Ministre ? » demandai-je.

« Certainement, » répondit-il. « Plus on examine les objectifs de guerre britanniques, plus ils apparaissent négatifs. Les Anglais reconnaissent n'avoir rien de tangible à gagner dans cette guerre, mais au contraire beaucoup à perdre. Mais nous, en revanche, avons fort peu à perdre et beaucoup à gagner. Nous, Allemands, sommes quatre-vingts millions, tous unis. Et notre sphère d'influence d'Europe centrale se trouve juste à nos côtés,— tous sous le même toit. Tôt ou tard, rassemblés comme nous sommes, nous obtiendrons forcément ce dont nous avons besoin. Les Britanniques, au contraire, sont éparsillés sur toute la carte. Ils puisent leurs ressources aux quatre coins de la planète. Leur empire est trop dispersé, trop artificiel. Ils sont voués à perdre sur le long terme. »

« Alors, l'Empire britannique — », lançai-je.

« Comprenez bien, » m'interrompit le Dr. Goebbels. « Nous n'avions aucun dessein en ce sens. Nous l'avons clairement montré en concluant avec l'Angleterre le traité naval qui limitait la taille de notre flotte au tiers de la sienne. Compte tenu de cet acte, tout Allemand responsable qui aurait voulu méditer une attaque contre l'Empire britannique se serait rendu coupable de folie criminelle. Ce n'est qu'à présent, alors que l'Angleterre nous contraint à mener une lutte à mort, que nous contre-attaquons de toutes les manières possibles. Nous ne demandions qu'une chose : que l'Angleterre nous considère, nous aussi, comme une grande nation dotée de sa propre sphère d'influence. Après tout, c'est selon leurs mérites, pour ce qu'elles sont, qu'il convient de traiter les nations. *Vivre et laisser vivre*, telle était notre devise à l'égard de l'Angleterre. Ce sont les Britanniques qui ont voulu qu'il en aille autrement. »

« Les Anglais, » repris-je, « semblent penser que cette guerre oppose la démocratie et la dictature. »

« La dictature ! » rétorqua le Dr. Goebbels d'un ton glacé. « Le Parti national-socialiste n'est-il pas par essence le peuple allemand ? Ses dirigeants ne sont-ils pas des hommes du peuple ? Quelle naïveté d'aller imaginer que c'est cela que les Anglais désignent comme une dictature ! Le régime actuellement en place en Allemagne n'est pas une dictature, mais plutôt une discipline politique qui nous est imposée par la pression des circonstances. Cependant, puisque nous l'avons, pourquoi ne devrions-nous pas en tirer parti ? »

« Que voulez-vous dire exactement par là, M. le Ministre ? » m'enquis-je.

« Je vais vous donner un exemple, » répondit le Dr. Goebbels. « Voyez les différences qui nous séparent des Anglais sur la gestion de la radio. Nous ne laissons pas notre peuple écouter des émissions étrangères ; les Anglais le permettent. Pourquoi devrions-nous autoriser que notre peuple soit perturbé par une propagande étrangère ? Bien sûr, nous produisons des émissions en anglais, et le peuple anglais a légalement le droit de les écouter. Je comprends qu'ils sont nombreux à le faire. Et devinez quel est l'un des principaux su-

jets de discussion à ce sujet de l'autre côté de la Manche ? Il s'agit de déterminer si notre speaker a un accent d'Oxford ou plutôt de Cambridge ! À mon avis, lorsqu'un peuple impliqué dans une lutte à mort se complaît dans des arguties aussi frivoles, cela n'augure rien de bon pour lui. »

« Alors, M. le Ministre, » demandai-je, « jugez-vous qu'il est improbable de voir l'histoire se répéter ? »

Les yeux sombres du Dr. Goebbels étincelèrent. « L'histoire ne se répète jamais, » s'exclama-t-il en accompagnant son propos d'un grand geste. « L'histoire fonctionne telle une spirale — et nous pensons que, depuis la dernière guerre, nous avons réalisé un tour ascendant, cependant que la Grande-Bretagne tournait dans le sens descendant. Aujourd'hui, nous bénéficions d'une unité nationale, d'une discipline, et d'une direction largement supérieures à celles de 1914, et nettement supérieures à celles que l'Angleterre a pu produire à ce jour. Les revendications légitimes du peuple allemand ont été réduites à néant il y a une génération. On ne pourra pas les lui refuser une deuxième fois. »

Ce disant, le mondialement célèbre Ministre de l'Éducation populaire et de la Propagande se leva vivement, et m'accorda une vigoureuse poignée de mains. Je pus jeter un dernier regard au personnage mince et dynamique et à son vaste bureau orné de portraits historiques, et l'interview prit fin. J'avais tiré « la substantifique moelle » du plus haut niveau qui fût. Et plus on se penche sur le contenu de cette interview, plus il est éloquent — sur de nombreux plans ! Cette propagande était incontestablement du pur Goebbels.

## Chapitre 6

# Vienne et Bratislava

Une quinzaine de jours après mon arrivée en Allemagne, je partis à décrocher deux interviews hors de Berlin. La première eut lieu avec le général [Loehr](#), commandant en chef de l'armée de l'air à Vienne. La seconde fut avec Mgr [Joseph Tiso](#), président nouvellement élu de la toute aussi nouvelle République slovaque, et devait se tenir à Bratislava, la capitale. Aucun des deux hommes n'avait jamais été interviewé par un journaliste étasunien.

Comme j'étais l'invité du ministère de l'Air, un avion de transport militaire avait été mis à ma disposition. Je me rendis donc au principal aéroport de Berlin, accompagné d'un commandant de l'armée de l'air qui devait faire le voyage avec moi. Hanoverien au visage avenant et âgé d'une quarantaine d'années, il se révéla être un compagnon des plus agréables.

L'avion tri-moteur, de couleur gris-ardoise, prit son envol à l'heure prévue, et nous nous élevâmes bientôt au dessus des brumes au sol, rejoignant l'azur d'un matin d'automne vif et frais. Nous volions à une altitude de 2000 pieds environ, glissant au dessus des plaines du Nord de l'Allemagne — une mosaïque infinie de forêts et de champs, entrecoupée de lacs et parsemée de villages ou de villes.

Le ciel resta dégagé jusqu'à l'approche des monts de Bohème, où nous vîmes au contact d'une vague gonflante toute blanche, qui déferlait comme un torrent gigantesque sur la plaine de Saxe. Nous élevant rapidement au dessus de cette marée nuageuse, nous perdîmes de vue la terre durant la plus grande partie du survol de la Bohème. Je ne parvins à capter que de rares aperçus du Protectorat, lorsqu'une déchirure occasionnelle se présentait dans la couverture nuageuse. Je pus jeter un coup d'œil sur Prague. Sa citadelle palatiale ressemblait à un jouet. La [Moldau](#) ondulait en ruban argenté, comme pour décorer le paysage.

Alors que nous approchions des collines marquant la frontière entre la Bohème et l'Autriche, la mer de nuages qui s'étendait sous nos ailes était de nouveau ininterrompue ; seuls quelques sommets montagneux en émergeaient comme de sombres îlots surplombant une plaine blanche. En arrivant aux faubourgs de Vienne, les nuages perdirent en épaisseur et le pilote put naviguer à vue et nous assurer un atterrissage en douceur. Après un accueil chaleureux par les dirigeants de l'aéroport, le commandant et moi fûmes conduits à notre hôtel, une pittoresque auberge portant le nom de *Erzherzog Karl*, située sur la Kaerntner Strasse. Nous nous trouvions en plein cœur de Vienne, une ville que j'apprécie à chaque fois. Je l'avais connue dans toute sa gloire, avant la Grande Guerre, alors qu'elle était la capitale de l'Empire des Habsbourg, désormais disparu. Je l'avais retrouvée dans les sombres jours de l'après-guerre, lorsque la faim et le désespoir rodaient dans ses rues misérables. Et j'allais désormais la revoir sous un nouveau jour — reléguée au rang de chef-lieu de province du Troisième Reich.

Avide de ressentir les lieux, je me promenai dans la ville durant toute l'après-midi et la soirée, jaugeant les foules dans les rues, revisitant mes anciens repaires, et m'arrêtant ci et là dans un café. Physiquement, les gens ressemblaient beaucoup à ceux de Berlin. Je ne vis personne qui fût déguenillé ou affamé, ni ne fus accosté par aucun mendiant. Mais l'ancien esprit viennois n'était plus là. L'ambiance qui régnait était celle d'une lassitude résignée face à

un avenir incertain.

Pour autant, les Viennois n’arboraient pas la même raideur impossible que les Berlinois. Ils avaient gardé le sourire facile et se lançaient volontiers dans une conversation amicale. La différence la plus notable concernait les femmes, qui avaient conservé une partie de leur ancien *chic*<sup>1</sup> malgré les restrictions étouffantes imposées par les privations et les cartes de vêtements. Je fus particulièrement frappé à la vue de dames et de jeunes femmes parfaitement respectables, dans un café en vogue, sortir nonchalamment leur rouge à lèvres et rafraîchir leur maquillage.

Le lendemain, le commandant et moi nous rendîmes dès potron-minet au *Hauptkommando*, un énorme bâtiment, aussi vieux que glauque, haut de sept étages. J’y rencontrais le censeur militaire qui devait approuver mes interviews et m’accorder la permission de les transmettre aux États-Unis par ondes radio. L’homme était grand et svelte, et d’évidence autrichien, comme tous les officiers auxquels je fus présenté. Les formalités nécessaires une fois remplies, je me fis conduire au quartier général de l’Armée de l’Air, tout proche, où m’attendait le général Loehr.

Il me reçut dans un vaste bureau meublé d’une table de conférence extrêmement longue. Cela s’avérait pratique pour déployer une série panoramique de photographies aériennes s’étalant sur toute sa longueur. Le général les utilisa pour illustrer son récit de la grande offensive aérienne qu’il avait dirigée durant la campagne de Pologne. Homme vigoureux dans la force de l’âge, aux cheveux grisonnants et à la voix agréable, le général est d’apparence et de manières typiquement autrichiennes. Aviateur depuis toujours, ses exploits récents en Pologne marquaient l’apogée d’une brillante carrière.

Avec la ponctualité caractéristique du soldat, le général entama l’entretien sans perdre une minute. Son index énergique parcourait le panorama photographique qui s’étalait sur la table de confé-

---

1. En français dans le texte, NdT.

rence. « Imaginez-vous, » me dit-il, « un millier de trains chargés de troupes à la queue leu leu sur soixante kilomètres de voies ferrées subissant une attaque en masse par des bombardiers. » Pris à haute altitude, les clichés étaient donc d'une échelle réduite, mais au moyen d'une loupe, je distinguais les trains, isolés ou regroupés sur les voies, ou mis en attente sur les voies de garage ou dans les gares de triage. Je notais ci et là des escadrilles de bombardiers volant à plus basse altitude, et pouvais distinguer leur ouvrage par des volutes de fumée aux endroits où les bombes avaient explosé avec une précision mortelle sur la double voie ferrée.

Le général poursuivit par une description de la terrible désorganisation engendrée par cette offensive aérienne massive, menée sur une armée polonaise, qui battait en retraite du front de Posen pour former une nouvelle ligne devant Varsovie — des soldats sautant des trains sur les voies, perdant toute formation ; des chevaux et des canons débarqués péniblement des wagons de marchandise sans quai de débarquement. Cette armée harcelée restait pleine d'ardeur au combat et tentait de contre-attaquer, mais faut de coordination, ses efforts restèrent vains. Pour aggraver encore la situation, les lignes de téléphone et de télégraphe, qui en Pologne suivent les voies ferrées et non les routes, avaient également été détruites par les bombardements, si bien que les communications n'étaient plus assurées. Loehr me montra également des vues aériennes de la campagne parsemée de soldats polonais qui s'éparpillaient en petits groupes.

À la question de savoir quelles étaient les raisons de sa victoire rapide sur l'armée de l'air polonaise qui avait précédé le bombardement de l'armée de terre que nous venions d'évoquer, Loehr répondit en substance comme suit : l'armée de l'air allemande avait pour objectif principal la destruction de l'armée de l'air polonaise — si possible au sol. Aussi, dès le premier jour de guerre, tous les aérodromes opérationnels furent attaqués. En ce 1<sup>er</sup> septembre funeste, la météo était exécutable pour prendre l'air. Cela compliquait la tâche, mais les Polonais ne s'attendaient précisément pas à

une attaque aérienne générale, si bien qu'ils furent pris par surprise. Loehr attribuait une grande partie de sa réussite à l'excellence de la pratique du vol sans visibilité, qu'il présenta comme une spécialité allemande. Pris au dépourvu, les aérodromes polonais subirent de terribles destructions. Par exemple, l'explosion d'une seule bombe détruisit vingt-cinq avions stationnés dans un hangar de Cracovie. La première attaque fut suivie d'une seconde, lancée le même jour. Les Polonais furent une seconde fois pris par surprise, car ils n'imaginaient pas que les bombardiers allemands pussent être rechargeés et ravitaillés aussi rapidement. Ils furent donc surpris alors même qu'ils essayaient de récupérer les avions endommagés et de combattre les incendies qui faisaient rage sur les aérodromes.

Cette réussite allemande initiale ne fut pas sans contrepartie. Loehr reconnut franchement avoir subi de lourdes pertes au cours de ces premières attaques — des pertes qui auraient pu s'avérer problématiques si elles s'étaient poursuivies. Mais les dégâts considérables infligés aux Polonais par les Allemands avaient tellement affaibli l'armée de l'air polonaise que dès le deuxième jour du conflit, celle-ci était devenue incapable de toute action concertée, laissant de fait la suprématie aérienne à l'Allemagne. Par la suite, les activités aériennes polonaises restèrent limitées à des contre-attaques sporadiques menées par de petites escadrilles ou par des avions isolés. Après avoir ainsi brisé la puissance aérienne polonaise, l'armée de l'air allemande reporta son attention sur les voies ferrées et les forces terrestres.

Loehr déclara qu'au cours de cette campagne, la supériorité aérienne allemande initiale ne fut pas aussi écrasante qu'on l'imaginait généralement à l'étranger. Au début, il ne bénéficiait que d'un avantage numérique d'environ un tiers. Cet avantage était moindre que celui dont bénéficiaient les Alliés lors de leur assaut contre les Allemands du front de l'Ouest durant la grande guerre, pourtant sans jamais y obtenir de maîtrise réelle du ciel. Le général mit un terme à l'entretien en exprimant ses courtois regrets de ne pouvoir m'inviter à déjeuner comme il l'avait prévu, ayant soudainement

été convoqué à Berlin pour une conférence.

Je passai l'après-midi à mettre l'entretien en forme et à le transcrire en semi-code pour la transmission radio — un travail technique toujours consommateur en temps. Le censeur le valida en n'y apportant que des modifications mineures, et j'eus la satisfaction de savoir l'entretien envoyé au delà de l'océan. Je pus rentrer à l'hôtel juste à temps pour retrouver des amis avec qui je passai la soirée. Nous dinâmes aux Trois Hussards, un petit restaurant chaleureux réputé de longue date pour ses mets et ses vins. Il nous servir des vins à la hauteur de sa réputation, mais la qualité des plats s'était tristement dégradée. Dans l'Allemagne en guerre, affamée et rationnée, trouver une cuisine vraiment bonne est aussi invraisemblable que des briques fabriquées sans paille.

Au cours du dîner, nous discutâmes de la situation locale. Mon hôte et son épouse étaient tous deux membres du Parti et, de ce fait, très favorables à l'*Anschluß*. Ils reconnaissaient toutefois que l'intégration de l'Autriche au Troisième Reich avait engendré de nombreuses difficultés économiques. Une grande partie de l'industrie viennoise portait sur la production de biens de luxe à destination des marchés étrangers. Cette production avait énormément souffert depuis l'annexion, en raison de plusieurs facteurs, tels que la difficulté de trouver les matière premières ou le manque de devises étrangères, la concurrence allemande, et le boycott des marchandises allemandes (désormais étendu aux marchandises autrichiennes) à l'étranger, notamment aux États-Unis. Il avait personnellement eu à pâtir de la fermeture d'une usine dont il avait été le directeur. Contrôlée par des intérêts allemands, elle avait été fermée après l'*Anschluß*, car jugée non rentable. La situation n'avait cessé d'empirer jusqu'au déclenchement de la guerre, époque à laquelle l'essor de l'emploi dans l'industrie militaire, ajouté à la mobilisation, avait résorbé le chômage. Il estimait qu'à long terme, l'Autriche allait bénéficier de l'*Anschluß*, mais que la période de transition allait s'avérer éprouvante.

Ce soir-là, nous nous rendîmes à l'un des *music halls* les plus en

vue, où nous découvrîmes une programmation typiquement viennoise, pleine de saynètes et de blagues — dont beaucoup étaient des piques acérées contre la situation actuelle. J'exprimai ma surprise en soulignant que je ne pensais pas qu'une telle liberté de ton aurait été tolérée à Berlin. Mon hôtesse me rassura en riant : les Viennois avaient besoin de leurs blagues satiriques. Il s'agissait d'une tradition historique, et les autorités allemandes s'étaient laissées convaincre de ne pas asphyxier cette soupape de sécurité typiquement autrichienne.

Je fus également surpris par le nombre d'officiers et de soldats assis ensemble en de joyeuses tablées. J'avais déjà remarqué ce phénomène dans le Nord de l'Allemagne, mais pas avec une telle ampleur. Je me souvenais des lignes de séparation entre castes sociales aussi bien dans l'ancienne armée impériale que dans la petite *Reichswehr* professionnelle établie après la grande guerre, si bien qu'il ne fut pas immédiat pour moi de m'habituer à ces marques de fraternisation sociale. Cette nouvelle orientation découle de deux facteurs. En premier chef, la philosophie nazie entend briser les distinctions de classe et de caste, et souder l'ensemble de la nation en une *Gemeinschaft* consciente — une communion quasiment mystique, définie en contraste avec le reste du monde. Dans une nation ainsi socialisée, les barrières de castes traditionnelles, à commencer par celles en place entre soldats et officiers, mais aussi entre l'armée et les civils, deviennent manifestement inacceptables. L'armée allemande actuelle est sans aucun doute plus proche d'une *Volkssheer* — une armée populaire. Cette évolution est également favorisée par le fait qu'avec l'élévation du niveau d'instruction, la spécialisation et la formation technique de la troupe, officiers et hommes se trouvent sur un plan bien plus égalitaire. L'ancienne armée impériale, non mécanisée et constituée en grande partie de fils de paysans commandés par l'aristocratie terrienne des Junkers, était une institution radicalement différente.

Pourtant, en dépit de tous ces changements sociaux, la discipline militaire et l'autorité ne semblent pas avoir décliné. Aussi

cordiales que puissent être les relations entre la troupe en dehors du service, les claquements de talon et les saluts rigides sont tout aussi soigneusement exécutés qu'aux plus beaux jours de l'ancien temps.

Le lendemain matin, le commandant et moi prîmes la route dans un véhicule militaire pour aller mener mon entretien avec le nouveau président de Slovaquie. La petite République de Slovaquie, si récemment détachée de l'ancienne Tchécoslovaquie, constitue officiellement un État indépendant, mais dans les faits, il s'agit d'un protectorat allemand. La fiction de la souveraineté est poussée jusqu'à dans les moindres détails. Le commandant et moi avions tous deux fait viser nos passeports au Consulat de Slovaquie à Vienne pour disposer des autorisations nécessaires à ce voyage d'une journée en territoire « étranger. »

La météo clémence des deux derniers jours avait laissé la place à de lourds nuage ainsi qu'à une pluie fine. Une fois sortis des faubourgs de Vienne, le paysage ne nous offrit plus guère à voir que des marécages et des champs détrempés, tandis que nous descendions la vallée du Danube. Pour tuer le temps, j'entamai une conversation avec notre chauffeur militaire, qui avait un profil inhabituel — un homme dont la distinction naturelle était encore accentuée par des mains fines et un visage aux traits ciselés et sombres. J'eus la surprise d'apprendre que c'était un Allemand du Caucase, l'un des rares survivants d'une colonie florissante établie là-bas il y avait longtemps sous les tsars, mais anéantie par les bolcheviks lors de la révolution russe. Encore enfant, il avait pu s'échapper, avait erré dans de nombreux pays pour finalement gagner dans sa patrie ancestrale où il n'avait jamais posé le pied jusqu'alors. J'ajoute que la fréquence à laquelle on rencontre en Allemagne des revenants de la diaspora teutonique est surprenante. Outre l'Autrichien Adolf Hitler, quatre des hauts dirigeants nazis étaient nés à l'étranger — [Wilhelm Bohle](#) en Angleterre, [Alfred Rosenberg](#) en Russie, [Rudolf Hess](#) en Égypte et [Walther Darré](#) en Argentine.

[Bratislava](#) n'est qu'à une heure de route de Vienne. L'emplace-

ment de Bratislava est fort peu pratique pour une capitale. La ville est implantée sur la rive Nord du Danube. Sur la rive Sud s'étend le Troisième Reich, et en aval, à quelques kilomètres, se trouve la frontière de la Hongrie. Bratislava est donc prise en sandwich entre deux nations étrangères. Mais comme il s'agit de la seule ville de Slovaquie, il n'y a pas d'autre choix. Le reste du petit pays est un enchevêtrement de montagnes peuplées de paysans primitifs et dévots. Lorsque je me rendis au Ministre des Affaires Étrangères dans l'après-midi, les fenêtres de son bureau donnaient directement sur un sol étranger, de l'autre côté du fleuve. Il s'agit d'une situation tout à fait unique.

Nous parvîmes au pont frontalier vers midi. Les formalités habituelles de contrôle des passeports et de douanes furent accomplies du côté allemand, ainsi que le contrôle des devises. Bien que nous ne fûmes voués à rester hors du territoire du Reich que pour quelques heures, nous dûmes laisser nos marks à la frontière, et quitter l'Allemagne sans argent, hormis de la petite monnaie. Heureusement, nous étions invités par le représentant diplomatique allemand, ce qui nous évita la contrainte de nous procurer de la devise slovaque. Nous eûmes d'ailleurs de la chance d'avoir pratiqué ce trajet à ce moment-là. La nuit même, Adolf Hitler devait échapper de peu à l'explosion d'une bombe à Munich qui tua ou blessa nombre de ses vieux compagnons d'armes. Après cet incident, j'ai appris que toutes les frontières du Reich restèrent presque hermétiquement fermées durant plusieurs jours.

Après avoir traversé le pont massif enjambant un Danube boueux, notre voiture marqua l'arrêt au poste de douane slovaque. Cette formalité fut expéditive, et nous nous retrouvâmes bientôt à circuler dans les rues pour parvenir à la Mission Militaire allemande, où nous devions nous annoncer. Les gens qui arpentaient les rues de Bratislava étaient d'un type distinctement slave, le visage large et les pommettes élevées. La Slovaquie dispose de sa petite armée, et j'aperçus quelques soldats. Ils arboraient encore l'ancien uniforme réglementaire tchécoslovaque, qui ressemble à l'uniforme étasunien

à tel point qu'ils ressemblaient vraiment à nos propres « doughboys »<sup>2</sup>. Toutes les enseignes commerciales étaient en langue slovaque. Les plaques de rue affichaient deux langues : le slovaque et l'allemand.

Apparemment, les Allemands s'efforçaient d'éviter de heurter publiquement la susceptibilité slovaque. La main de fer semblait recouverte d'un gant de velours. La Mission Militaire allemande est discrètement logée dans une modeste villa donnant sur une rue tranquille ; et il en va de même pour la Légation, où nous nous rendîmes bientôt afin d'y rencontrer le représentant diplomatique du Reich. À vrai dire, le bâtiment ne suffirait pas à loger le représentant et sa famille nombreuse. Il est donc contraint de résider à l'unique hôtel de Bratislava.

Le représentant est un homme intelligent, comme il se doit pour occuper un poste aussi responsable. C'est également une nature joviale, ce qui m'apparut lorsque nous commençâmes à échanger des plaisanteries. Nous partîmes rapidement déjeuner à l'hôtel. Le repas me fut des plus instructifs. La Slovaquie est un pays neutre qui produit des denrées alimentaires en excédent, si bien que le rationnement n'y est pas de mise. Quelle joie de savourer une *Wiener Schnitzel* nappée d'une sauce à la crème aigre, accompagnée de légumes fondants dans un bon beurre doré ! Une ombre vint momentanément ternir le tableau lorsqu'on apporta un message à notre table : le président slovaque ne serait peut-être pas en mesure de me recevoir comme prévu, car il était retenu en conciliabule avec les dirigeants du parlement pour finaliser le nouveau code juridique slovaque. Mon visage dut trahir ma déception, mais le représentant me posa sur le bras une main rassurante. « Ne vous inquiétez pas, » sourit-il, « je vais passer un coup de téléphone et le convaincre de vous recevoir. » Il fut promptement de retour à table. En se rassoyant, il me glissa d'un clin d'œil complice : « C'est chose faite. »

C'est ainsi qu'en fin d'après-midi, je me précipitai après ma vi-

---

2. Surnom des fantassins étasuniens de la guerre 1914-1918, NdT.

site au ministre des Affaires étrangères pour ne pas manquer mon rendez-vous avec le président slovaque, cet homme d'Église. Les journalistes de Berlin m'avaient déjà averti : ce révérend gentleman était un fin politicien — plus saint que juste, selon la formule consacrée. Ma curiosité était donc vivement excitée.

L'entretien se déroula dans des conditions caractéristiques de cette république de fortune. Comme la résidence officielle du président n'est pas encore habitable, ses bureaux temporaires se trouvent au premier étage d'un immeuble. Seules deux sentinelles slovaques impénétrables positionnées à l'entrée de l'immeuble distinguaient celui-ci des autres immeubles du quartier. En réponse à notre appel, un jeune garçon ouvrit la porte. Je gravis un escalier de pierre, sonnai à la porte de l'appartement et fus immédiatement introduit en Sa Présence.

Le président était tout à fait informel, mais absolument impressionnant. Le Révérend Tiso était un homme massif — grosse tête, large visage, épaules larges, corps massif, et des jambes telles des troncs d'arbre. Paysan typique, malgré sa soutane noire, on voit qu'il est enraciné à sa terre.

Les nombreux ressortissants slovaques vivant aux États-Unis me vinrent naturellement à l'esprit, et ma première question fut de m'enquérir de ce qu'il avait à leur proposer. La réponse fusa, d'une voix profonde et riche : « Dites à mes frères slovaques des États-Unis que tout va bien ici ; que nous vivons de nouveau en paix à présent que la guerre en Pologne est terminée ; que l'ordre règne, et que notre nouvel État suivra son évolution naturelle grâce à ses propres forces intérieures. Je supplie les Slovaques d'Amérique de ne pas croire les nombreuses rumeurs qui circulent, à ce que je sais, concernant notre situation. Elles sont tout simplement infondées. »

« Parlez-vous, Monsieur le président, » m'enquis-je, « des informations selon lesquelles la Slovaquie ne constitue rien de plus qu'un État marionnette du Reich ? »

Le Révérend Tiso sourit calmement. « Combien de temps avez-vous passé dans ce pays ? » me demanda-t-il à son tour.

« Six heures environ, » reconnus-je avec une certaine auto dérision.

« D'accord, » répliqua-t-il sans faire de pause. « Restez ici une semaine et visitez la Slovaquie. Vous trouverez la réponse par vous-même. »

Cela sembla clore le sujet, si bien que je décidai d'opter pour un nouvel angle. « En quoi les objectifs et idéaux de la Slovaquie différent-ils de ceux de l'ancienne Tchécoslovaquie, dont elle constituait une partie ? »

« Notre objectif, » commença posément le président Tiso, « est la parfaite expression de la nationalité slovaque. La Tchécoslovaquie fut fondée sur la fiction d'une nation tchécoslovaque sans le tiret de césure — ce précieux tiret que l'on nous avait promis au départ, et qui devait nous assurer une place de membre à part entière d'une nation duale. Les Tchèques ne nous ont rien cédé. Ils affirmaient que nous n'étions guère que des Tchèques attardés, en dépit des profondes différences culturelles qui nous distinguent. Nous avons notre propre histoire, notre langue, nos arts — musique, chansons traditionnelles. Pendant des siècles, nous avons défendu cet héritage culturel ; contre les dirigeants étrangers. Et c'est sur la base de ces profondes fondations que nous nous proposons de bâtir notre propre vie nationale. »

« Quelle sorte de vie ? » contrai-je. « Observons les choses sous un angle pratique. Votre développement économique va-t-il correspondre à l'entreprise individuelle, à l'égalitarisme paysan, ou au national-socialisme ? »

Une fois de plus, le président répondit lentement. « Il est exact qu'aujourd'hui, nous constituons surtout une terre de paysans. Mais l'augmentation rapide de notre population fait du développement de l'industrie une nécessité urgente. Quoi qu'il en soit, nous tenons à ce que l'industrie serve les intérêts de la nation toute entière — pas uniquement ses propres intérêts. Je peux donc affirmer que notre objectif économique est notre propre type de national-socialisme, fondé sur des principes et des pratiques chrétiens. Nous

savons qu'il faut laisser redistribuer au capital de justes retours sur investissements. Mais nous tenons à ce que l'ouvrier reçoive de quoi vivre dignement, avec une sécurité contre le chômage et contre la pauvreté non méritée. Le gouvernement interviendra dans l'industrie pour appliquer des corrections — mais pas pour édicter des directions. »

Je passai au terrain politique. « N'est-il pas exact, » demandai-je, « que vous avez certaines minorités nationales non-slovaques, surtout des Hongrois et des Allemands ? Quelle place comptez-vous leur accorder ? »

« Nous leur assurons une liberté culturelle, » répondit le président. « ces minorités auront droit à leur langue, à leur système éducatif, et à une représentation au parlement en proportion de leur poids électoral. »

« Et quid de la majorité slovaque ? » demandai-je. « Quel est son positionnement politique ? »

« Il n'existe au parlement qu'un seul parti slovaque, » répondit le président Tiso. « Il s'agit du Parti National, dirigé jusqu'il y a peu par notre chef vénéré, feu le Révérend [Hlinka](#). Au cours des récentes élections, les Slovaques ont voté comme un seul homme, et les prochaines élections se tiendront dans cinq ans. Rien dans notre constitution n'empêche la création de nouveaux partis. Mais pour le moment, il n'y en a pas d'autre. »

Sur ces mots, ce président-prêtre se leva pour indiquer qu'il devait retourner à son rôle de bâtisseur de nation. « Un homme intelligent, » pensai-je. « Il connaît la musique. »

La nuit était tombée lorsque je sortis de l'appartement du président. Mais dans la Bratislava neutre, on y vivait des nuits normales. Aucun black-out. Quelle joie ne ressentis-je pas à marcher, malgré la pluie glacée, dans les rues bien éclairées, égayées par l'éclat des vitrines et à entrevoir les gens installés confortablement dans les restaurants et les cafés ! On apprend à estimer la valeur des plus simples commodités du temps de paix en s'en voyant privé

pendant un temps, même si cette paix apparente peut masquer une sévère répression.

## Chapitre 7

# Un rationnement de fer

Tout étranger vivant une semaine en Allemagne, s'il dispose d'une once d'intelligence, est voué à se poser la question : « Comment ces gens peuvent-ils supporter tout cela ? » Après un mois, il en vient à se demander : « Combien de temps vont-ils pouvoir le supporter ? » Et après trois mois, son verdict est sans doute : « Je présume qu'ils vont pouvoir encore tenir longtemps. » En tout cas, telles furent mes réactions. Et, sur la base des conversations que j'ai eues avec de nombreux résidents étrangers en Allemagne, je crois qu'elles sont tout à fait typiques. Je vais ici expliquer ce cheminement mental.

L'Allemagne est aujourd'hui une forteresse sous siège du blocus maritime britannique. Mais là où le Reich dispose, par ses voisins neutres, d'issues en apparence libres, sa liberté reste toute relative ; car ces pays neutres subissent la pression de la puissance maritime britannique dès qu'il s'agit d'aider l'ennemi juré de l'Angleterre. Durant la Grande Guerre, l'Allemagne s'était effondrée à cause de cette emprise écrasante. Pour éviter de subir le même sort, le gouvernement nazi a mis en place un système de rationnement d'une complexité stupéfiante, qui régit jusqu'au moindre détail.

L'étranger qui visite l'Allemagne en guerre se retrouve plongé dans ce système omniprésent dès l'instant de son entrée dans le pays, au moment où l'inspecteur des frontières lui remet quelques tickets de pain, de viande et de beurre soigneusement calculés pour lui éviter d'avoir à ressentir la faim avant d'être arrivé à destination. Par la suite, il se voit remettre des carnets entiers de tickets (que l'on désigne sous le nom de « cartes d'alimentation ») qui lui permettent d'acheter des quantités spécifiées de denrées alimentaires. Comme je l'ai écrit au [chapitre 2](#), la qualité de ces denrées dépend du prix qu'il est prêt à y consentir ; il peut également acheter certains produits de luxe très onéreux, comme du gibier qui (à l'exception de la venaison) est non rationné. Mais quelle que soit l'étendue de sa fortune, il ne lui est pas possible de disposer de plus de tickets que le quota légal. En dehors de circonstances bien particulières, il est traité à égalité avec le citoyen moyen du Reich. Allemand ou étranger, chacun est logé à la même enseigne.

On pourrait penser que des restrictions aussi drastiques ne peuvent que générer un marché noir florissant. Et de fait, l'existence d'un commerce sous le manteau est avérée. Mais cette pratique reste relativement marginale, et très clandestine, car la loi allemande expose à égalité l'acheteur et le vendeur à des peines pouvant atteindre les 10 années de travaux forcés. Pour la plupart des gens, le risque est donc trop important.

Il existe des différences légales en matière de rationnement. Néanmoins, ces différences ne se justifient pas par la fortune ou l'influence, mais par l'âge et l'activité. Les nourrissons et les petits enfants ont droit à des denrées spéciales pour assurer leur santé et leur croissance. À l'autre bout du spectre, deux classes sont désignées comme travailleurs « lourds » et « très lourds » — les personnes effectuant des labours particulièrement pénibles ou dangereux. Dans le milieu ouvrier, on prise cette classification presque davantage qu'une augmentation de salaire. La faveur la plus appréciée que nous octroya le ministère de la Propagande fut de nous classer comme *travailleurs lourds*. Cela nous accorda le droit à un carnet

de tickets de rationnement supplémentaire, représentant presque 50 % d'augmentation par rapport à la normale.

On peut s'interroger sur ce qu'est la normale. La réponse est que l'allocation varie de mois en mois ; et, chose intéressante, a tendance à augmenter avec le temps. Pour diverses raisons, le gouvernement a opté pour des restrictions au départ aussi sévères que supportables par le peuple dans les limites de la santé publique et du mécontentement par elles provoqué. Le calcul réalisé par les instances dirigeantes était que de petites additions consenties de temps à autre sur cette allocation pourraient produire des améliorations significatives au moral de la population. Cela s'est avéré tout à fait juste, et je puis en témoigner personnellement. Je n'oublierai jamais le jour nouveau qui éclaira mon existence lorsque my microscopique ration de beurre fut augmentée d'une noix par jour. La différence ne s'établissait qu'à quelques dizaines de grammes par mois, mais l'effet psychologique n'en fut pas moins considérable.

Ci-dessous un tableau des principales denrées rationnées pour le mois de décembre 1939. Le lecteur pourra facilement les convertir en onces en posant que 1000 grammes égalent 2.2 livres. Les rations normales que tout un chacun pouvait acheter, pour une semaine, sont présentées dans le [tableau 7.1](#) :

Le pain, la farine et les autres céréales sont également rationnés, mais les quantités sont telles que le rationnement a surtout pour objet d'éviter le gaspillage. Seul un très gros mangeur aurait pu épuiser son quota de pain durant mon séjour en Allemagne. La raison en est que le Reich dispose de ressources importantes sur ce plan, grâce aux généreuses moissons des années précédentes, ayant permis de conserver d'importants excédents. Les pommes de terre et les légumes sont également le plus souvent exempts de rationnement. Il en va de même des fruits, même si ceux-ci restent rares et de qualité médiocre si l'on s'en tient aux standards étasuniens. Les fruits tropicaux, et même les oranges, mandarines et citrons, restent rares. J'ai appris que la plupart de ceux que l'on trouve en Allemagne proviennent du Sud de l'Italie. Le lundi et

TABLE 7.1 – Tableau résumant les quantités de rationnement des principales denrées alimentaires en Allemagne, par semaine, pour le mois de décembre 1939

<i>Denrée</i>	<i>Masse (g)</i>
Viande	500
Beurre	125
Lard	62,5
Margarine	80
Marmelade	100
Sucre	250
Fromage	62,5
Œuf	1 (unité)

vendredi sont les jours de poisson. Les poissons consommés dans l’Allemagne en guerre proviennent pour la plupart de la Baltique, qui ne se trouve pas dans la zone de combats actifs.

Il suffit d’un coup d’œil sur le tableau 7.1 pour comprendre le point faible de l’alimentation allemande — les graisses comestibles. Les Allemands connaissent ce point de danger depuis longtemps, et le gouvernement a fait de son mieux pour remédier à ce problème, en augmentant la production intérieure et en accroissant les importations depuis l’étranger. Mais malgré ces efforts, la production intérieure de graisses en Allemagne ne s’établit qu’à 56 % en moyenne de sa consommation au cours des années qui ont immédiatement précédé la guerre. En anticipation du danger de guerre, le gouvernement nazi a sans aucun doute constitué de vastes réserves d’urgence de graisses. À l’automne 1938 déjà, Hermann Goering avait annoncé au cours du Congrès annuel du Parti à Nuremberg que le Reich disposait de 7 mois et demi de réserves de graisses, et les statistiques commerciales indiquent que ce chiffre est sans doute encore plus important désormais. L’Allemagne peut impor-

ter, et importe beaucoup de graisses, ainsi que de la viande et des produits laitiers, auprès de ses voisins continentaux. Ce commerce n'est évidemment pas soumis au blocus britannique. Mais les carences de graisses continuent néanmoins ; et si la guerre doit durer, il est possible qu'elles s'aggravent.

Les restrictions en vigueur induisent un régime alimentaire qui n'est guère équilibré. On manque évidemment de graisses, mais également d'aliments riches en protéines, en minéraux et en vitamines, comme les fruits, les légumes frais, et les produits laitiers, surtout le lait et les œufs. Le régime alimentaire actuel contient beaucoup trop de féculents, et je peux particulièrement en témoigner pour avoir pris 6 kilos durant un séjour en Allemagne de moins de quatre mois, et ce alors que mon poids n'avait guère varié que de la moitié de ce poids au cours des années précédentes. J'ai en outre rencontré de nombreuses autres personnes, étrangères ou allemandes, qui partageaient ce constat. Lorsque des personnes en bonne santé et équilibrées réagissent ainsi, c'est forcément que le régime alimentaire pose problème. Si on n'y remédie pas, c'est l'ensemble de la population qui va en pâtir sur le long terme.

Quoi qu'il en soit, si le rationnement est maintenu tel quel, les conséquences indésirables seront vraiment progressives, et n'affecteront significativement la force et l'efficacité de l'Allemand moyen que sur le long terme. Au moment où la guerre a éclaté, le peuple allemand bénéficiait dans l'ensemble d'un bon état de santé. Et ce bon niveau avait été maintenu sur la base d'un régime qui serait, selon les standards étasuniens, considéré comme maigre et monotone. Depuis de nombreuses années, les Allemands n'avaient déjà disposé que de faibles apports en graisses et en produits laitiers. La guerre n'a donc pas induit de changement brutal de l'abondance à la pénurie, mais plutôt une légère intensification de manques déjà chroniques. J'ai discuté de l'alimentation avec des ouvriers, et ils m'ont affirmé que, s'ils touchaient l'intégralité de leurs rations, ils se nourrissaient comme durant l'avant-guerre. Et cela recoupe les observations d'observateurs étrangers et compétents en la matière.

Le régime d'hiver des classes laborieuses a toujours été constitué de pomme de terre, de pain et de chou, avec du poisson, moins de viande, et encore moins de graisses. Ces gens n'ont jamais eu de quoi améliorer cet ordinaire. Ce sont les classes supérieures et moyennes qui ont été frappées le plus durement par les rationnements de guerre, et ce sont elles qui s'en plaignent le plus.

Elles ne manquent d'ailleurs pas de râler bruyamment au sujet de ce régime alimentaire, mais ces plaintes sont teintées d'un humour assez amer. Voici une blague typique qui circulait à Berlin durant l'hiver : « Recette d'un bon repas : Prenez votre carte de viande. Farcissez la dans votre carte d'œufs, et faites cuire sur votre carte de beurre ou de graisse jusqu'à doré l'ensemble. Ajoutez-y ensuite votre carte de pommes de terre, recouverte de votre carte de farine, et faites mijoter à volonté sur votre carte de charbon. Pour le dessert, mélangez vos cartes de lait et de sucre ; et versez sur votre carte de café. Après cela, frottez-vous les mains sur votre carte de savon, et séchez avec votre carte de tissus. Vous devriez être parfaitement rassasié ! »

Mais ces plaintes sont pour la plupart des réactions émotionnelles exprimées à l'égard de la dureté d'une situation considérée comme nécessaire. Elles n'induisent pas de condamnation du système de rationnement en tant que tel. Le peuple allemand a une mémoire poignante des terribles années de famine subies durant la Grande Guerre, et est prêt à subir presque n'importe quoi plutôt que de revivre cela. Le gouvernement affirme avoir établi un système permettant d'éviter toute famine, comprenant non seulement les cartes de rationnement, mais également une « rationalisation » totale de l'agriculture, avec des prix fixes du producteur au consommateur. Avant même que l'agriculteur ait semé ses graines, il sait que tout ce qu'il va faire pousser lui permettra d'en tirer un petit bénéfice. De l'autre côté de la balance, lorsque la ménagère va faire son marché, elle sait que les prix pratiqués par le commerçant sont encadrés par le gouvernement. Les limitations alimentaires en vigueur garantissent à l'Allemand le plus pauvre le strict nécessaire.

pour se nourrir, et garantissent que le plus riche n'en obtiendra pas plus que prévu. Tant que le peuple allemand croira que le système peut lui permettre de vivre sans avoir faim, la probabilité de voir se développer une révolte populaire pour de seules raisons alimentaires semble très réduite.

Le système m'a été expliqué par Walther Darré, ministre de l'agriculture, et responsable ultime de la situation alimentaire, qui m'a affirmé : « Nos cartes de rationnement ne constituent que le dernier maillon d'une chaîne économique que nous avons commencé à forger bien avant la guerre. Cette chaîne relie l'agriculteur au consommateur, et chaque maillon en garantit des prix stables sur toute la ligne. La carte de rationnement constitue l'aboutissement d'un processus soigneusement établi, qui garantit à chaque citoyen sa ration alimentaire nonobstant son niveau de revenus. Durant la Grande Guerre, les cartes de rationnement étaient un signe de manque. On ne les mettait en œuvre qu'en réponse à des pénuries dangereuses. Cette fois-ci, les cartes de rationnement, lancées dès le tout premier jour de la guerre, constituent un symbole de force. »

La déclaration de Herr Darré porte une double signification. Elle met en avant les avantages économiques du rationnement de guerre, ainsi que son effet de stabilisation sur l'opinion publique. C'est peut-être ce deuxième aspect qui est le plus important. Durant la Grande Guerre, le vieux gouvernement impérial allemand n'avait pratiquement rien fait pour contrôler l'alimentation au cours des deux premières années du conflit. S'en étaient suivis d'importants accaparements, des spéculations sur la misère, et une envolée générale des prix. Les familles riches disposaient d'importantes réserves cependant que les pauvres étaient tenaillés par la faim. Ces injustices flagrantes contribuèrent plus que toute autre chose au ressentiment populaire et à des troubles révolutionnaires. Chacun sait que le moral des civils se brisa bien avant celui des soldats exposés au front. Et cet effondrement civil finit par infecter les armées. Les dirigeants nazis ont gardé cet épisode en mémoire, et sont déterminés à ne pas le laisser se reproduire.

Quoi qu'il en soit, la tâche est ambitieuse, et la lutte complexe. Le blocus britannique a également induit des défis en matière vestimentaire. Le gouvernement s'est emparé de cette question aussi promptement que de celle de l'alimentation. Dès le tout début, les vêtements ont été strictement rationnés. Au départ, c'est la méthode du *Bezugschein* qui a été employée. Comme déjà évoqué au [chapitre 2](#), un *Bezugschein* est un permis officiel d'achat d'un article spécifique. Ainsi, si on a besoin de compléter sa garde-robe, on doit se rendre au centre de permis établi dans son quartier, et y exposer son besoin. Les responsables, comme ils vivent dans le quartier, ont généralement une bonne idée de l'honnêteté et de la fiabilité du demandeur. Lorsqu'on a bonne réputation, on obtient en général sur-le-champ ce permis, même si la file d'attente pour accéder à la formalité peut être longue. Dans les cas douteux ou suspects, on exige du demandeur qu'il rapporte son vieux manteau, costume, ses vieilles chaussures, voire même une chemise ou des sous-vêtements, pour prouver la réalité de leur usure. Dans les cas extrêmes, on a perquisitionné son domicile pour s'assurer qu'il ne cherchait pas à accumuler des réserves.

Ce système de fortune générait évidemment d'importantes pertes de temps, rendait les choses difficiles et provoquait l'irritation populaire. Il n'apportait pas non plus une image assez nette des besoins populaires. Avec l'opiniâtreté qui caractérise le caractère allemand, le gouvernement mena donc une étude poussée du problème. Cela déboucha sur l'instauration de cartes d'habillement à la fin de l'automne 1939. Des cartes distinctes ont été établies pour les hommes, les femmes, les garçons et les filles. Le gouvernement compte ainsi réguler à la fois la production et la consommation de manière efficace et prévisible.

La carte d'habillement pour femmes a été la première distribuée, et je me rappelle encore l'impression que j'ai eue en lisant la description qui en fut faite dans les journaux du matin. À mes yeux, sa complexité ressemblait quasiment à un exercice de mathématiques avancées. À l'instar des cartes alimentaires, elle se base

sur une méthode de coupons. Le côté gauche de la carte d'habillement décrit une liste d'articles disponibles, ainsi que le nombre de coupons nécessaires pour pouvoir acheter chaque article ; ainsi, comme pour les cartes alimentaires, ces coupons s'apparentent à de petits permis qui n'ont rien à voir avec les prix. La qualité de l'article acheté dépend des capacités financières de l'acheteur.

Du côté droit du carnet, on trouve les précieux tickets — et à ce stade, la lectrice étasunienne du présent ouvrage va subir un choc. Le carnet ne contient que cent tickets, fréquemment désignés comme des « points, » et ces cent points vont devoir couvrir ses besoins sur une période de douze mois, à partir du mois de novembre. Cent points, cela peut sembler beaucoup, mais attendez de comprendre comme ils vous glissent entre les doigts pour acheter le moindre vêtement ! Un mouchoir vaut un point. Un soutien-gorge en vaut quatre ; un jeu de sous-vêtements vous coûte 12 points, un jupon 15 points ; et ainsi de suite jusqu'au tailleur d'hiver qui va soustraire à votre carnet 45 points — presque la moitié de votre allocation annuelle.

Mais c'est la bonneterie qui va vous bouleverser le plus. Sur sa carte, l'Allemande a droit à une ration « normale » de quatre paires de bas par an — chaque paire vaut quatre points. Si elle insiste, elle peut en recevoir deux paires de plus ; mais en échange de huit points par paire pour le prix de sa témérité.

Le gouvernement, dans son paternalisme, veille à ce qu'elle ne se rue pas frénétiquement sur le magasin le plus proche pour y dépenser d'un coup tout son quota. Les points sont « gelés. » Un tiers d'entre eux sont disponibles sur-le-champ ; mais les dix tickets suivants ne deviennent utilisables qu'au 1<sup>er</sup> janvier ; et les suivants prennent leur validité par lots de 20, aux mois de mai puis d'août. Les cartes d'habillement sont nominatives. On ne peut pas les céder, et un coupon détaché de sa carte perd toute valeur. Toute tentative de fraude est punie d'une amende de 100 points, c'est-à-dire qu'il vous est impossible d'acheter quoi que ce soit pendant un an !

La minutie de ce système se perçoit jusque dans ses moindres détails. Même le fil à coudre et la laine à reprise sont précisément rationnés. Les différents textiles sont traités de manière très inégale ; ainsi, les articles en laine, notoirement rares, vous demandent deux fois plus de points que les articles du même type mais de composition différente. On s'efforce également de distinguer les articles de première nécessité, portés tant par les riches que par les pauvres, de ceux qui le sont principalement par des personnes aisées. Les premiers articles entament moins votre quota que les seconds, bien que l'écart ne soit pas considérable.

Les hommes subissent un rationnement plus drastique encore que ces dames. Ces bons messieurs doivent laisser filer 8 points sur leurs 100 pour chaque paire de chaussettes, 27 à 35 points pour une combinaison de corps<sup>1</sup>, et le montant calamiteux de 60 points pour un costume de ville. Ils furent donc particulièrement contents, à Noël, de l'annonce du « cadeau » offert par le gouvernement : la gracieuse permission de s'acheter une cravate. Ces dames ne furent pas en reste, qui furent gratifiées de l'autorisation d'acheter une paire de bas sans avoir à débourser le moindre coupon.

Il est à noter que toute une gamme d'articles importants, comme manteaux ou capes, bottes et chaussures, linge de lit ou linge de maison, reste hors de la portée du système de rationnement. Les vêtements pour nourrissons et pour très jeunes enfants ne sont pas non plus couverts par le rationnement, même si les garçons et les filles ont des cartes semblables à celles des adultes. Tous les articles non soumis à coupon sont à solliciter par la méthode de permis décrite ci-dessus.

La sévérité de ce rationnement vestimentaire apparaîtra sans doute comme révoltante aux yeux de tout Étasunien vivant à l'abri du besoin. Elle a consterné de nombreux Allemands avec qui j'ai pu discuter du sujet, et surtout des femmes, dont certaines levèrent les bras au ciel de désespoir, tandis que d'autres affirmèrent avec

---

1. Cela désigne les sous-vêtements d'hiver, NdT.

véhémence que le mécontentement des femmes allait atteindre des proportions telles que le gouvernement se verrait contraint de reculer avant qu'elles se retrouvaient vêtues de haillons. Les plus fervents Nazis ont tâché de minimiser ces privations — du moins, en ma présence. Ils m'ont rappelé que les Allemands sont des âmes économies, qui réservent leurs plus beaux habits et ont des vêtements de second, voire de troisième ordre pour l'usage courant. Aussi, la plupart des gens possèdent vraisemblablement une réserve d'habillement dans laquelle puiser pendant cette période d'urgence. Les dames nazies ont prédit en riant que la bonneterie à la mode à l'été prochain serait entièrement sur des teintes dorées — le doré des jambes directement bronzées au soleil. Mais je n'ai pas manqué de distinguer systématiquement une note de mélancolie dans leurs rengaines les plus patriotiques.

Les résidents étrangers se voient remettre les mêmes cartes d'habillement que les Allemands. Les visiteurs de passage n'en reçoivent pas, partant du principe qu'ils n'en ont pas besoin au vu de la durée de leur séjour. L'étranger avisé se munira à l'avance de tout le nécessaire. C'est ce que je fis, prévoyant jusqu'au cirage, car on m'avait informé qu'en raison du manque de graisses, les Ersatz utilisés au sein du Reich abîmaient le cuir. Aussi, à titre personnel, je ne fus pas gêné par ces restrictions, même si je restais continuellement hanté par l'idée de l'usure que leur infligeaient les blanchisseries allemandes. Mais malheur à l'étranger qui vient en Allemagne sans réserves de vêtements ! Il ne lui est même pas possible d'acheter un simple mouchoir de poche suivant les méthodes normales. J'ai assisté à des scènes déchirantes durant mon séjour au sein du Reich. Ainsi, cette dame étasunienne, arrivée d'Italie du Sud et descendue à l'Adlon sans bagages : ils s'étaient perdus en chemin. Elle n'avait pour seules chaussures que de légères sandales d'été. La pluie et le froid de l'automne lui firent prendre froid, au point qu'il lui devint impossible de sortir sans chaussures appropriées. Elle dut s'en remettre aux bons services de l'Ambassade des États-Unis pour se faire remettre sans délai un *Bezugschein* spécial.

Les restrictions sur l'alimentation et l'habillement ne constituent guère que les aspects les plus visibles de la vie quotidienne en Allemagne, dont toutes les composantes sont devenues spartiates. Posséder les cartes de rationnement ne constitue pas une garantie de pouvoir acheter à l'envi les articles concernés. Dans les grandes villes, notamment, on subit de fréquentes pénuries, surtout à cause de défaillances du système de transport ou de distribution. Faire ses courses demande beaucoup de temps, surtout perdu à attendre son tour dans les files d'attente. Les articles non soumis officiellement à des tickets de rationnement n'en sont pas moins rationnés, car on ne peut les acheter qu'en petites quantités; et même les personnes les plus riches ne peuvent pas vraiment acheter davantage que le strict et immédiat nécessaire. On n'est jamais certain de pouvoir acheter quoi que ce soit, car tout stock peut se retrouver temporairement ou définitivement épuisé. Pour un étranger, ce type d'existence devient rapidement très frustrant. Et l'étranger peut en venir à s'imaginer que les Allemands, subissant les mêmes frustrations que lui, ne pourront pas supporter bien longtemps un tel système.

Mais de telles généralisations sont le plus souvent infondées. Les Allemands ont enduré un apprentissage long et pénible par l'adversité. Ils vivent une vie qui n'a rien de réellement normal depuis l'éclatement de la Grande Guerre en juillet 1914. Vingt-six années se sont écoulées depuis cet événement funeste. Durant plus d'un quart de siècle, les Allemands ont subi toutes les vicissitudes — guerre, inflation, boom insensé, déflation, troubles civils, révolution nazie, et de nouveau la guerre. Allemands et Allemandes âgés de moins de vingt-six ans, sauf à avoir résidé à l'étranger, n'ont jamais connu, de près ou de loin, une vie nationale normale. Et seuls les plus de quarante ans disposent de souvenirs du « bon vieux temps » s'apparentant à davantage que de vagues souvenirs d'enfance.

Il convient toujours de garder à l'esprit le contexte historique si l'on veut évaluer correctement les réactions des Allemands à leur

environnement. Nous avons affaire à un peuple tellement habitué à manquer de tout, ou à se procurer les choses avec difficultés et par petites quantités, que c'en est devenu pour lui une seconde nature. Et les Allemands prennent à la légère ou ne remarquent même pas de nombreux points qui peuvent apparaître comme insupportables et pénibles à des Étasuniens. Nous avons donc affaire à deux standards de vie et à deux rapports au quotidien si profondément différents qu'une comparaison n'a guère de sens.

À cet égard, il est un autre facteur que nul ne devrait négliger — celui de la psychologie de guerre. Presque tous les Allemands en sont arrivés à penser qu'ils traversent une lutte pour leur survie même. Ils pensent qu'une défaite scellerait une forme de destruction de leur nation. Ils supportent donc de bonne grâce, par patriotisme, des privations qui, pour l'étranger résident n'ayant rien à y perdre, sont dénuées de sens et par conséquent exaspérantes.

Je ne pourrais mieux illustrer ce sujet qu'en citant une conversation que j'eus un jour avec une connaissance allemande. Durant cette conversation, j'en vins à évoquer à quel point le café me manquait. « Moi aussi, je buvais beaucoup de café, » répondit-il, « et j'ai également trouvé ça difficile au début. Mais j'ai compris qu'en nous passant de nos importations de café, nous autres Allemands renforçons notre situation économique, et contribuons à vaincre les Anglais. Vous savez, cette pensée est tellement satisfaisante qu'elle a dépassé mon envie de café. Désormais, je suis donc tout à fait réconcilié avec notre Ersatz, et même davantage, puisque que je n'ai plus du tout envie de revenir au vrai café, même s'il m'en était proposé. » Sur la base de remarques similaires entendues à de multiples occasions, je suis certain de sa sincérité, et je suis convaincu qu'il témoignait d'un aspect important de l'opinion publique nationale.

## Chapitre 8

# Les courses d'une Berlinoise

Pour bien comprendre les conditions de vie qui prévalent à l'étranger, il faut entrer dans le concret. Laissez-moi donc vous raconter l'histoire de la ménagère allemande en temps de guerre. Il s'agit d'une sorte de portrait robot, résultat de plusieurs études que j'ai menées sur la vie quotidienne de familles berlinoises. Deux d'entre elles avaient géré un foyer aux États-Unis. Par cette méthode, j'ai pu établir des comparaisons pertinentes entre les modes de vie allemand et étasunien.

Toutes ces familles sont financièrement aisées ; en capacité de se payer tout ce dont elles ont véritablement besoin. J'ai délibérément choisi ces familles, voulant m'abstraire absolument du facteur financier. Car je voulais définir la manière et la portée dont la vie quotidienne de ces foyers berlinois est affectée par la guerre.

Le jour en question, notre portrait-robot de femme s'attelle donc à faire son marché en milieu de matinée. Il s'agit de son jour habituel de marché, et elle aurait normalement dû s'y rendre plus tôt, mais l'absence de domestiques l'a contrainte à accomplir diverses tâches chez elle. Elle se rend pour commencer à l'épicerie la plus proche. Bien sûr, elle y est bien connue, comme chez le bou-

cher et les autres commerçants. C'est la seule manière pour elle de gérer ce fonctionnement à base de cartes de rationnement.



FIGURE 8.1 – Carte de rationnement de viande à Berlin

Suivons la et examinons les lieux. La première chose à frapper notre œil étasunien est la maigreur des stocks. Cette impression résulte pour partie du fait qu'aucune boîte de conserve n'est en vue. On les soustrait en effet au marché tant que légumes verts et fruits d'automne sont disponibles. Il faut également comprendre qu'en Allemagne, les épiceries sont plus spécialisées qu'aux États-Unis. On y vend principalement denrées de base et produits laitiers, ainsi que des familles de produits comme des confitures et gelées, condiments, viandes fumées, et vins de table courants. Mais le stock reste réduit et l'échoppe est de taille modeste, même si elle emploie plusieurs vendeuses — toujours des femmes.

En entrant dans la boutique, Madame est accueillie par la vendeuse en chef qui s'occupe immédiatement d'elle. Elle a de la chance,

car cette vendeuse travaille avec plus de célérité que les autres, ce qui va lui faire gagner un temps précieux. Dès qu'elle arrive au comptoir, Madame ouvre un carnet qui présente plusieurs compartiments, tous gonflés de documents de diverses couleurs pliés. On y trouve les cartes alimentaires, des carrés d'une trentaine de centimètres de côté, sur lesquels sont imprimés les nombreux coupons à déchirer, découper, tamponner ou poinçonner selon les cas.

Disons que cette dame fait les courses pour le compte d'une famille de bonne taille — mettons elle-même, son mari, et quatre enfants. Chacune de ces six personnes doit disposer de sept cartes alimentaires ; si bien que Madame apporte quarante-deux cartes pour faire ses courses. J'ajoute qu'elle conserve à la maison d'autres cartes — les cartes d'habillement pour chacun des membres de la famille, et des cartes spéciales pour le lait si certains de ses enfants sont en bas âge. Mais, comme le dirait Kipling, c'est une autre histoire.

Profitons qu'elle déplie ces cartes et les pose sur le comptoir pour en examiner une. C'est ce que chacun se doit de faire en Allemagne avant de commencer la moindre emplette. La vendeuse doit s'assurer que le client n'a pas dépassé son quota, et le client doit s'assurer que le produit qu'il veut est disponible en stock. Dans les grandes villes comme Berlin, comme je l'ai déjà évoqué, de nombreuses denrées se retrouvent fréquemment indisponibles. Dans les villes plus petites, on n'a pas ce type de problème.

Les cartes sont désormais étalées sur le comptoir. Pour commencer, la carte de pain. Elle donne droit non seulement au pain, mais également à diverses sortes de farines. Pas de difficulté sur ce point ; les rations de pain sont abondantes. Deuxièmement, la carte de sucre, qui intègre les confitures, gelées, etc. Ici non plus, pas de difficulté. Grâce à une bonne récolte de betteraves, on a tout ce qu'il faut. Passons à la carte de viande. Celle-ci concerne principalement le boucher ; mais il se trouve que Madame a prévu de préparer un peu de saucisse et de jambon fumé, si bien qu'elle va l'utiliser à l'épicerie. La vendeuse l'informe que ce sera sa der-

nière ration de jambon : ce produit a été décrété comme denrée de luxe, et les agriculteurs ont reçu l'ordre de ne plus en fumer pour le circuit de vente des épiceries.

Passons à la carte des graisses. C'est le sujet qui fait mal. L'Allemagne manque de graisses ; et le beurre, la margarine et le lard sont très sévèrement rationnés. Cependant, Madame s'en sort bien, car elle a trois jeunes enfants, qui ont droit à nettement plus de graisses que les adultes. Ils ont également droit à du chocolat, réservé à la consommation des enfants. Vient ensuite la carte des savons — un autre point dur que nous allons explorer lorsqu'elle sera rentrée à la maison. Ensuite, la carte de lait pour adulte. Ces derniers n'ont droit qu'à du lait écrémé qui, à mon goût d'Étasunien, est une substance désagréable à laquelle je ne goûte jamais. Et apparemment, les Allemands non plus, sauf pour cuisiner ou agrémenter légèrement leur Ersatz de café ou de thé. Terminons par la carte *Naermittel*, que l'on peut traduire sous le terme de « victuailles. » Il s'agit d'une sorte de fourre-tout, qui couvre toute une gamme d'articles rationnés allant des macaronis et des nouilles aux paquets de céréales, en passant par des succédanés de thé et de café, et certains types de gibier.

On comprend désormais pourquoi Madame passe autant de temps avec la vendeuse. Il faut scruter séparément chaque carte alimentaire, car les quotas ne sont pas les mêmes entre adultes, grands enfants et jeunes enfants. Une fois calculé un quota au gramme près, cette carte est poinçonnée, tamponnée ou découpée, et l'on passe à la suivante. On énumère les diverses rations sur un morceau de papier pour en faire le total une fois la liste passée en revue. Comme énoncé plus haut, tout ce cérémonial n'a rien à voir avec le prix. Il ne s'agit que d'une procédure préliminaire servant à déterminer les quantités de pain, de beurre, de lard, de sucre et d'autres denrées auxquelles a droit le client. Ce n'est qu'une fois que ces quantités ont été précisément déterminées que les prix des diverses denrées sont établis et écrits sur un autre morceau de papier.

Essayons de convertir ces prix en dollars. Après des recherches

considérables, j'estime que, pour les Allemands, le pouvoir d'achat du Reichmark s'établit à un peu plus de quatre marks pour un dollar, ce qui fait qu'un mark vaut plus ou moins 25 cents. Sur cette base, les denrées essentielles coûtent légèrement plus cher qu'aux États-Unis. Certaines denrées, surtout le pain, sont moins chères. Les graisses sont significativement plus chères. La livre de beurre, par exemple, coûte plus de cinquante cents. Cependant, la ménagère allemande a la satisfaction de savoir que ces prix sont fixés par la loi et ne peuvent augmenter que par décret officiel.

Nous en arrivons au moment où les emplettes de Madame ont été dûment rassemblées sur le comptoir. On ne les emballle dans du papier que lorsque cela s'avère strictement nécessaire, car le papier est rare. La ficelle est encore plus difficile à trouver, et on n'en utilise guère. Au lieu d'utiliser des sacs de papier, les denrées sont placées dans des compartiments ressemblant à des sections de filets de pêche. C'est le client qui doit apporter ses propres cabas en filet, et emporter ses achats avec lui. Cependant, s'ils sont trop lourds ou encombrants, l'échoppe dépêchera l'une des vendeuses pour accompagner le client jusqu'à son domicile si son emploi du temps le permet.

L'aspect le plus marquant de ce rituel de des emplettes à Berlin est le temps qu'il demande. Il n'est pas rare qu'un panier d'à peine quelques dollars absorbe vendeuse et client pendant une heure pleine. Lorsque notre portrait-robot de dame sort de la boutique, pour elle, les courses sont terminées. Mais pas pour l'échoppe. Les coupons détachés du carnet de Madame sont entassés en piles multicolores qu'il faut ensuite trier, coller sur de grandes feuilles de papier, et compter précisément avant de les remettre aux autorités de contrôle alimentaire. Ce jeu de puzzle est le plus souvent pratiqué après la fermeture, et se termine parfois tard dans la nuit.

Mais notre Berlinoise est trop absorbée par ses propres affaires pour penser au travail supplémentaire qu'elle a générées pour les vendeuses. Chargée de cabas en filet, elle dépose ses courses chez elle et repart poursuivre ses achats chez le boucher le plus proche.

C'est une aubaine pour elle de trouver un bel étalage de viandes, la distribution étant si incertaine. La chance lui sourit de nouveau lorsqu'elle montre d'un doigt impérieux le badge qu'elle arbores au revers de son manteau et marche droit au comptoir en passant devant la file d'attente. Le badge la désigne comme mère d'au moins quatre enfants. Elle est donc *Kinderreich* — riche d'enfants. Une mère de famille nombreuse jouit de nombreux priviléges, dont le droit d'être servie en priorité dans tous les magasins ; la théorie sous-jacente étant que cela lui libère du temps pour réaliser ses obligations familiales. Voilà un privilège qui tombe à pic ce matin, car Madame est vraiment pressée de rentrer, car son absence commence à peser à la maison.

Elle s'empresse de réaliser ses achats — côtelette de veau à 45 cents la livre, et côtes de porc à 30 cents. Puis un passage éclair au marché maraîcher qui se tient à quelques rues de là, où les tickets de rationnement ne sont pas de mise. Mais la ration habituelle d'oranges et de citrons est aujourd'hui épuisée.

Et Madame peut enfin rentrer chez elle. Elle a hâte de voir l'avancement de sa lessive et de s'assurer que ses jeunes enfants vont bien. Ces deux préoccupations découlent d'une calamité majeure : l'absence de domestiques.

« Ah ! » pourra s'exclamer le lecteur, « voici un trait familier de Berlin en guerre. » Mais attention, cela s'inscrit dans une tendance plus vaste. L'Allemagne manquait déjà de domestiques compétents avant la guerre, mais la survenue de celle-ci a intensifié ce manque et l'a transformé en une véritable disette. La question n'est plus financière. Même pour qui a de quoi les payer généreusement, les domestiques restent introuvables.

Voici ce qui s'est produit. À la seconde où la guerre a éclaté, le gouvernement a « gelé » le service domestique. À partir de cette décision, aucun domestique ne pouvait plus quitter son employeur sauf pour des raisons évidentes telles que non versement des gages ou mauvais traitements avérés. Le domestique ne pouvait pas non plus solliciter d'augmentation. Le décret empêchait le « vol de do-

mestiques » par des employeurs plus fortunés ainsi que la flambée des gages qui aurait suivi.

Cette situation était avantageuse pour qui avait une domestique citadine ou déjà d'âge mûr. Cependant, les domestiques à Berlin, surtout celles employées comme bonnes à tout faire, étaient le plus souvent de jeunes femmes originaires des campagnes. Bien entendu, le gouvernement les avait toutes fichées. Aussi, lorsque la mobilisation rappela les jeunes paysans sous les drapeaux, on convoqua leurs sœurs pour qu'elles quittent le service domestique et remédient à la pénurie de main-d'œuvre dans les fermes.

Supposons donc que la bonne à tout faire de notre Berlinoise lui ait ainsi été soustraite 2 mois après le début de la guerre. Elle s'est rapidement rendue à l'agence officielle de l'emploi pour trouver une solution. La responsable lui a souri tristement. « Ma chère madame, » a-t-elle déclaré, « nous avons déjà des piles de dossiers semblables au vôtre, et je ne vais pas vous laisser trop espérer. » Et voici notre mère au foyer, laissée à s'escrimer avec un appartement de bonne taille, un époux absorbé par son métier, et quatre enfants demandant ses attentions. Sans aucun doute une épreuve pour une femme bien sous tous rapports qui avait toujours eu des domestiques compétents.

Mais comme notre Berlinoise est allemande, elle a sans doute reçu une éducation domestique complète avant de se marier, car telle est la tradition y compris pour les filles de riches familles. Elle sait donc non seulement superviser la gestion de sa maison, mais également comment faire elle-même le travail. Qui plus est, comme elle a de jeunes enfants, elle jouit de la priorité pour tous les services domestiques existants. Il s'agit d'un autre de ses priviléges en tant que *Kinderreich*. On peut donc imaginer qu'au moment où notre récit a commencé, a elle pu obtenir les services temporaires d'une femme travaillant à temps partiel pour venir par exemple deux jours par semaine faire la lessive et le plus gros du ménage.

Qui plus est, en tant que *Kinderreich*, elle a la quasi certitude que son problème de domestique se verra résolu à l'arrivée du prin-

temps. Car le 1<sup>er</sup> avril prochain, des multitudes de jeunes filles sortiront de l'école avec leur diplôme. Ces jeunes filles seront donc soumises à une année de *Dienst* — le service national. L'une de leurs possibilités est d'opter pour le *Hilfsdienst*, qui s'apparente le plus souvent à un service domestique au sein d'une famille ayant de jeunes enfants. C'est là qu'entre en jeu notre Berlinoise. Elle est quasiment sûre de pouvoir embaucher l'une de ces jeunes filles. Et pour les filles des villes surtout, ces tâches peuvent apparaître plus naturelles que l'*Arbeitsdienst*, qui les enverrait travailler à la ferme.

Ce service obligatoire s'impose absolument à tous. Riche ou pauvre, chacun y est contraint. Durant mon séjour à Berlin, j'ai dîné un soir avec des Allemands riches et aristocrates qui m'ont présenté leur charmante fille, qui venait de rentrer après la récolte de pommes de terre à quelque cent soixante kilomètres de Berlin.

Pour en revenir à notre problème de domestique, c'est sans doute le premier hiver qui sera le plus dur à passer pour notre Berlinoise, et à supposer qu'elle soit une jeune mère de famille robuste et en bonne santé, elle en viendra à bout sans trop de casse. Pour autant, ce n'est pas une sinécure. Elle doit se lever tôt et préparer le petit-déjeuner de six personnes. Son mari est au bureau toute la journée, et ses enfants les plus âgés emportent leur déjeuner et ne reviennent de l'école qu'en milieu d'après-midi. Ses enfants les plus jeunes constituent le problème le plus épineux. On ne peut pas les laisser seuls, et Madame est donc astreinte à rester chez elle quand sa domestique à temps partiel n'est pas à la maison. Et ces heures précieuses lui permettent de faire le tour des échoppes et toutes les courses nécessaires. Elle offre aux petits une sortie au grand air quand elle le peut, mais ils manquent cruellement d'exercice en plein air.

Suivons Madame à son retour de courses, au moment où elle apporte ses achats à la cuisine. Cette cuisine dispose probablement d'un four à gaz ou électrique, et d'autres équipements modernes. Mais elle n'est sans doute pas équipée de spécialités étasuniennes telles que frigidaire ou lave-linge. Et nous en arrivons à un point

particulièrement sensible de la vie domestique dans l'Allemagne en guerre. Il s'agit du savon.

Nous avons déjà constaté le manque de beurre, de saindoux et de produits apparentés. Mais ces pénuries dépassent les graisses comestibles ; elles touchent également les savons. C'est là que le rationnement est le plus sévère en Allemagne. Chacun n'a droit qu'à un seul pain de savon par mois. Le précieux objet fait à peu près la taille d'une part de gâteau, et il faut s'en satisfaire pour se laver non seulement le visage et les mains, mais également pour le bain.

Le rationnement est tout aussi strict pour ce qui concerne les savons et poudres à lessiver. Qui plus est, les produits distribués en Allemagne présentent une teneur en graisses tellement faible que les vêtements, bien que lavés, peuvent tourner peu à peu au gris. Et il convient d'utiliser les agents blanchissants avec parcimonie, car ils accélèrent l'usure des vêtements. C'est la raison pour laquelle la majorité des familles préfère faire la lessive à la maison plutôt que de recourir aux blanchisseries. En outre, une fois la lessive terminée, on ne jette pas l'eau savonneuse. On la garde précieusement pour laver les sols ou pour d'autres grosses corvées de nettoyage.

Disons que Madame, en rentrant, est satisfaite de l'avancement de la lessive et que les petits n'ont pas fait trop de bêtises en son absence. Il est déjà temps de penser à préparer le déjeuner. Le repas des enfants soulève le point intéressant du lait infantile. Les enfants sont les seuls, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, à avoir droit à du lait « entier. » Ils bénéficient de cartes de lait spéciales et sont rationnés selon leur âge. Jusqu'à trois ans, ils ont droit à un litre par jour. Entre trois et six ans, la ration passe à un demi-litre par jour, et entre sept et quatorze ans, à un quart de litre. À partir de quinze ans, ils passent à des rations d'adultes et ne peuvent plus prétendre qu'à du lait écrémé. Ces rations de lait infantile peuvent apparaître comme vraiment serrées, mais il s'agit des rations d'hiver, et j'ai appris qu'elles augmentent de manière significative à partir du printemps, lorsqu'on remet les vaches en

pâture. J'ajoute que j'ai pu goûter le lait réservé aux enfants, et qu'il m'a semblé bon — tout à fait semblable à ce qu'on connaît comme *Grade B* aux États-Unis.

Une fois le déjeuner terminé, la gestion des restes nous présente un autre trait notable du fonctionnement de l'économie intérieure allemande en guerre. Chaque famille a le devoir de ne rien gâcher. Aussi chaque cuisine allemande dispose-t-elle d'un seau couvert où l'on jette tous les déchets qui peuvent être donnés aux porcs. Chacun descend vider ce seau dans un grand conteneur qui est collecté quotidiennement. Les os à moelle sont généralement confiés aux enfants, qui les apportent à l'école ; c'est là leur petite corvée patriotique.

Il convient de considérer les catégories suivantes pour qualifier ce qu'on désigne aux États-Unis comme de simples « déchets » : (1) journaux, magazines, et autres papiers non souillés ; (2) déchets textiles ; (3) bouteilles ; (4) vieux métaux ; (5) meubles hors d'état ou à peu près tout autre objet au rebut. Des agents municipaux pratiquent une tournée régulière pour récupérer ces déchets triés. Il n'existe plus de ferrailleurs privés. C'est l'État paternaliste omniprésent qui s'occupe de la collecte des menus déchets. L'Allemagne en guerre ne néglige pas le moindre détail.

## Chapitre 9

# La Bataille pour la Terre

« Le paysan constitue la sève de notre Reich et de notre race, » ainsi exprime en peu de mots Walther Darré, ministre de l'agriculture et des approvisionnements alimentaires, l'attitude nazie vis-à-vis du territoire et de ceux qui le travaillent. *Blut und Boden!* « Sang et sol! » Tel est l'un des mantras clés du national-socialisme. Et c'est en matière de territoire que les expériences les plus osées et les plus originales ont été entreprises par ce régime révolutionnaire. Je connaissais déjà cette réalité en partant pour l'Allemagne, et j'étais impatient d'étudier cette phase de défis pour la vie allemande de mes propres yeux.

Le ministre s'est montré plus qu'enthousiaste à m'y aider. Cet homme de forte carrure, énergique et de belle allure, constitue l'une des personnalités les plus intéressantes parmi les dirigeants nazis. Comme son nom l'indique, il descend d'ancêtres [huguenots](#) qui s'établirent en Allemagne il y a trois siècles. Qui plus est, comme je l'ai déjà évoqué au [chapitre 6](#), il est né en Argentine. Fils d'un riche résident allemand, il a passé ses jeunes années en Amérique du Sud. Il est tout à fait qualifié pour son poste, car il est expert en agriculture et en élevage.



FIGURE 9.1 – De gauche à droite, Joseph Goebbels, Adolf Hitler, Ernst Röhm, Hermann Göring, Richard Walther Darré et Heinrich Himmler (janvier 1933).

J'ai cité plus haut le Dr. Darré ([chapitre 7](#)) concernant le système de cartes de rationnement alimentaire actuellement en vigueur. Néanmoins, durant notre conversation, il a souligné à plusieurs reprises que ce dispositif s'inscrivait dans un ensemble organique nettement plus vaste et transcendant largement le cadre de la guerre. Voici la manière dont il a résumé les objectifs et les politiques agricoles du national-socialisme : « Lorsque nous sommes parvenus au pouvoir en 1933, l'un de nos principaux efforts fut de sauver l'agriculture allemande d'une ruine imminente. Néanmoins, notre programme agricole a largement dépassé de simples considérations économiques. Il était fondé sur l'idée qu'aucune nation ne peut véritablement prospérer sans une robuste population rurale.

Il ne suffit pas que les paysans s'en sortent raisonnablement bien ; ils doivent aussi avoir pleinement conscience de leur rôle dans la vie de la nation et être en mesure de le remplir. Voici les trois principaux facteurs qui posent le problème : pour commencer, assurer un approvisionnement alimentaire abondant ; deuxièmement, préserver l'avenir au travers d'un sain accroissement de la population ; troisièmement, développer une culture nationale distinctive profondément enracinée dans la terre. Cet idéal implique logiquement un objectif nettement plus ambitieux que ce que l'on désigne habituellement sous le nom de politique agraire. »

Ces facteurs ont été traités par trois importantes adoptées peu après l'accession au pouvoir des Nazis. Il s'agit des lois : (1) Corporation nationale de l'alimentation<sup>1</sup> ; (2) Loi sur les fermes héréditaires<sup>2</sup> et (3) Loi sur le contrôle des marchés.

La Corporation de l'Alimentation est une organisation gigantesque, quasi-publique, qui a pour membres non seulement toutes les personnes travaillant directement la terre, mais également qui-conque est relié à la production et à la distribution de denrées alimentaires. Grands propriétaires terriens, petits paysans, travailleurs agricoles, meuniers, boulanger, artisans de la conserve, négociants, jusqu'aux bouchers et épiciers locaux — tous sont intégrés dans cet énorme trust vertical. L'objectif est de coordonner tous ces groupes d'intérêts, fonctionnant précédemment en ordre dispersé, en un ensemble harmonieux et coordonné, s'occupant surtout des problèmes de production et de distribution.

La Loi sur le Contrôle des Marchés assure la jonction entre cette organisation et le consommateur. L'objectif est d'établir une structure économique équilibrée et complète basée sur le principe du « juste prix. » Chacun est supposé gagner sa vie, mais personne ne doit déroger à l'équilibre général. Qui plus est, le consommateur final doit être protégé de la spéculation et des profits excessifs.

---

1. ou *Reichsnährstand*, établie en juillet 1933, NdT.

2. ou *Reichserbhofgesetz* du 29 septembre 1933, NdT.

La Loi sur les fermes héréditaires remet au goût du jour le vieux concept teutonique voulant que le propriétaire soit intimement lié à la terre. Il est officiellement énoncé que « L'idée engendrée par le droit romain, selon laquelle la terre n'est qu'une marchandise achetable et vendable à l'envi, répugne profondément à l'esprit allemand. Pour nous, le sol est chose sacrée ; le paysan et sa terre sont absolument inséparables. » On insiste sur le *Bauer*, que le terme *paysan* ne traduit que de manière imparfaite. Le *Bauer* allemand est un propriétaire indépendant épris de sa dignité et fier de son titre. En langue anglaise, le terme le plus proche est celui de *yeoman*.

C'est cette classe de *Bauer* que le national-socialisme vise à favoriser en rendant héréditaires les biens des paysans ; conserver la ferme au sein de la famille, et la laisser intacte en la transmettant au fils aîné. Il s'agissait de l'ancienne méthode teutonique, dont la tradition continue de prévaloir dans diverses régions d'Allemagne. Plus de 700 000 de ces fermes héréditaires ont désormais été établies. On ne peut ni les vendre, ni les hypothéquer ; et un crééditeur n'est pas autorisé à saisir la récolte en garantie d'une dette personnelle du propriétaire. Néanmoins, pour prétendre au statut de paysan héréditaire, il faut justifier d'être de sang allemand et faire preuve de compétence dans la gestion de sa propriété. Le titre de propriété n'est donc pas absolu ; il est plutôt de nature fonctionnelle.

Ce type de paysan est le plus répandu dans l'Allemagne du Nord-Ouest. Dans les provinces orientales, ce sont les vastes propriétés qui prédominent. Dans le Sud du pays, au contraire, où les fermes ont traditionnellement été divisées entre héritiers, les propriétés ont tendance à être réduites. Les Nazis considèrent les deux extrêmes comme économiquement et socialement insensés. Ils s'emploient donc à diviser les grandes propriétés terriennes en fermes paysannes de taille modérée, et à regrouper les petites parcelles en unités de taille plus conforme à la norme. Ils n'essayent pas de hâter le processus, mais des progrès considérables ont été obtenus

sur les deux tableaux.

Comme à l'accoutumée, les Nazis ont essayé d'intégrer la psychologie à leurs initiatives agricoles. La fierté traditionnelle du *Bauer* est flattée de diverses manières. Il est glorifié comme « noblesse de sol » du troisième Reich ; comme sève vitale de la vie nationale. On fait tout pour encourager son esprit de corps : remise au goût du jour des costumes et danses traditionnelles, organisation d'un Congrès paysan annuel et d'un gigantesque festival sur le *Bueckeberg* historique. Les Nazis reconnaissent franchement que les seules planifications et régulations venant du haut, quelle que soit leur efficacité, ne suffiront pas à atteindre l'objectif désiré — une agriculture florissante propre à nourrir l'ensemble de la nation. Ce n'est que si la population rurale trouve l'inspiration de donner le meilleur d'elle-même que l'initiative pourra fonctionner. C'est cet aspect psychologique que les porte-paroles nazis ont en tête lorsqu'ils parlent de Front Intérieur. Comme Darré me l'a affirmé, « Nous avons vu dès le départ que nous ne pourrions pas atteindre notre objectif par la seule action de l'État. Il nous fallait l'aide des paysans organisés pour y parvenir. »

Telle était la théorie. Comment cela fonctionnait-il en pratique ? « Voyez par vous-même, » suggéra le Dr. Darré. Il proposa alors que je menasse un voyage d'investigation dans ce qu'il considérait comme la région la plus instructive — la Westphalie rurale et Oldenbourg. Là, je verrais à l'œuvre, et couronné de succès, un système agricole et un mode de vie demeurés fondamentalement inchangés depuis le Moyen Âge. C'était sur ce système, adapté aux conditions modernes, que le gouvernement national-socialiste avait modelé ses lois agraires, qu'il comptait à terme étendre à l'ensemble du Reich. J'allais donc contempler une sorte de modèle opérationnel préfigurant un avenir espéré.

Quelques jours après cette conversation, je quittai Berlin pour réaliser ce voyage, accompagné de l'un des bras droits du ministre. Il s'agissait du Dr. Friedrich Sohn, un agronome reconnu qui avait également étudié le fonctionnement de l'agriculture aux États-Unis

et avait mené un travail de recherche au sein de la *Brookings Institution* à Washington. Il était donc en mesure de comparer de la manière la plus constructive les systèmes agricoles allemand et éta-sunien. Comme d'habitude, un agenda avait été précisément établi afin que la visite fût complète, avec de nombreux arrêts pour visiter des fermes, petites ou grandes, et tout le temps nécessaire pour discuter avec leurs propriétaires, examiner le bétail, et étudier les méthodes de culture. Le Dr. Sohn, un homme de nature plutôt réservée, me remit l'agenda tapé à la machine avec une certaine nervosité. « Je crains que nous arpentions les routes chaque jour de l'aube à la nuit tombée, » s'excusa-t-il avec un sourire contrit. Je lui assurai que cela me convenait tout à fait, car je voulais que ce voyage fût aussi productif que possible. Cela sembla le mettre en joie. Les Allemands aiment travailler dur, et semblent toujours heureux de voir un étranger en faire de même.

Notre train partit de Berlin juste après déjeuner et nous mena vers l'Ouest, via Hanovre, jusque la ville de Minden, où il était prévu que nous passassions la première nuit. Nous arrivâmes à la nuit tombée. La gare se trouve à quelque distance de la ville, et nous dûmes traîner nos valises en toute hâte à travers les volutes de vapeur du train jusqu'à un tramway minuscule, qui aurait pu passer pour une maquette du célèbre Trolley de Toonerville. Le tramway manqua de peu d'écraser un ivrogne qui avait choisi l'espace entre les rails pour piquer un somme. Le conducteur hissa impatiemment le dormeur sur le bord de la voie et reprit sa route, pour signaler l'incident à un agent en faction lorsque nous atteignîmes la ville.

Nous descendîmes dans un petit hôtel décoré avec tout le faste des années 1870. On dîne tôt dans les campagnes, si bien que nous eûmes quasiment la salle à manger pour nous, n'eût été une vaste *Stammtisch*<sup>3</sup> établie dans un coin de la pièce, où étaient installés

---

3. La Stammtisch est une institution sociale allemande. Il s'agit d'une table réservée de façon informelle dans un café, une brasserie ou un restaurant, où un groupe régulier (la Stammtischrunde) se réunit à jour fixe pour discuter, boire un verre et refaire le monde, NdT.

une bonne dizaine d'hommes blonds et costauds, fumant de gros cigares et buvant leur bière dans de généreuses chopines. Notre repas vint confirmer ce que j'avais déjà entendu au sujet des limitations moins sévères concernant l'alimentation dans les petites villes. C'était un jour sans viande, mais j'eus le plaisir de trouver au menu des plats contenant des œufs. Je commandai avec délectation des œufs sur le plat, « soleil vers le haut, » et en reçus deux beaux dans mon assiette. Ces deux jaunes d'œufs me souriaient depuis le bleu de mon assiette. C'étaient les premiers œufs qu'il m'était donné de voir en Allemagne depuis le voyage de presse ; et encore ces derniers étaient-ils passés « hors protocole » alors que cette fois ci, ils constituaient le plat principal. Je n'étais pas encore remis de la délectable stupéfaction de trouver un beau morceau de jambon grillé à côté des œufs lorsque le serveur disposa une noix de beurre sur la table, sans demander de ticket de rationnement. J'interrogeai du regard le Dr. Sohn. « Par ici, on ne se préoccupe pas trop de ces sujets, » répondit-il dans un sourire.

Après manger, le chef de la *Bauernschaft* locale — Organisation des Paysans —, vint présenter ses respects et discuter de la suite du voyage prévue pour le lendemain. Comme la plupart de ces officiels, c'était d'évidence un homme du cru. Le *Bauernschaft* est bel et bien dirigé par des « paysans aux pieds boueux. »

Nous prîmes notre petit-déjeuner de bonne heure, et ce fut aux premières lueurs de l'aube que nous embarquâmes dans la voiture qui avait été réservée à notre intention. Le véhicule était une petite berline, dont les fenêtres me laissaient entrevoir le charme de la Minden historique, avec ses ruelles tortueuses et ses maisons à pignons. Il faisait froid et nuageux. Lorsque nous parvîmes à notre premier arrêt prévu, j'étais déjà transi. Nous étions arrivés à la ville d'Enger, que nous devions visiter — mais à des fins pratiques. Ici, la sépulture de [Widukind](#), le légendaire chef de guerre saxon qui résista longtemps au pouvoir de Charlemagne. Les nazis ont glorifié Widukind en héros populaire, défenseur du germanisme primitif et des anciens dieux face à Charles le Grand, décrit comme un Teu-

ton latinisé désireux d'imposer aux Saxons le joug d'un Empire romain ressuscité et une foi romaine toute aussi étrangère. C'est du moins la thèse soutenue par le joli petit livret que l'on me remit lors de ma visite du nouveau mémorial de Widukind, moitié musée, moitié sanctuaire. Ce livret précise également que longtemps après que les nobles de Saxe eurent baissé les bras et abandonné la lutte, les masses tribales restèrent fidèles à leur héros patriote jusqu'au sacrifice suprême. L'idée pourrait-elle être d'évoquer un Führer ancestral ?

Nous nous trouvions désormais au cœur de la Westphalie rurale, et notre étude avait commencé. Mais avant d'entrer dans les détails, permettez-moi d'en dépeindre le contexte. Les districts que j'allais visiter appartiennent tous à ce qui constitue sans aucun doute la partie la plus teutonique de l'Allemagne. La région qui s'étend au Nord, de la Westphalie à la Mer du Nord, et de la péninsule du Holstein jusqu'à la frontière danoise, est sans doute la plus apte à être désignée sous le nom de vieille terre de Saxe. Il ne faut pas la confondre avec la province moderne de Saxe, située bien plus au Sud et sans lien historique avec celle-ci. Ce que je désigne comme vieille terre de Saxe est le berceau primitif des tribus teutoniques, dont certaines ont migré par la mer et conquis la Grande-Bretagne. Il est intéressant de noter que l'ancienne lignée de sang se retrouve jusqu'à nos jours dans la population. Une vaste proportion des paysans présente une tête et un visage allongés, un teint de peau clair et hâlé, ainsi qu'une carrure qui, bien que grande et musclée, n'est que rarement trapue. Ces gens pourraient très facilement passer pour des paysans anglais. Et certains d'entre eux, avec des vêtements et des coupes de cheveux ressembleraient comme deux gouttes d'eau à des Étasuniens de souche.

Pour le visiteur étasunien, l'aspect général de cette région apparaît familier. Dans d'autres régions allemandes, la population rurale vit dans des villages. Mais la vieille terre de Saxe, pour sa part, héberge un habitat largement fait de fermes éparses. Chaque famille vit sur ses propres terres, totalement séparée de ses voi-

sins. Ce mode de vie caractérise l'esprit traditionnel de ce peuple. Les vieux Saxons furent, et restent pour la plupart, des propriétaires terriens indépendants. Les vastes propriétés détenues par des nobles constituent l'exception. La région est largement habitée par une paysannerie de propriétaires.

Cette paysannerie présente des disparités considérables en son sein en matière de stature économique et sociale. Tout en haut, les grandes fermes de quatre-vingt hectares ou plus, tandis que les plus modestes n'exploitent que quelques hectares. La plupart des fermes les plus vastes sont exploitées non pas par des travailleurs temporaires, mais en fermage. Les relations entre ces fermiers et leurs propriétaires sont très largement personnelles et sont régies par des contrats et des coutumes remontant à la nuit des temps. Certains fermages sont exploités par la même famille depuis des générations.

On ne peut comprendre le système agricole et le mode de vie de la vieille terre de Saxe qu'en intégrant le fait que ces gens, nonobstant la taille de leur propriété, se considèrent tous comme des paysans, au même titre les uns que les autres. Le propriétaire de nombreux hectares et travaillant avec de nombreux fermiers a lui aussi les pieds dans la boue. Il a sans doute fait des études et jouit d'une bonne formation. Quoi qu'il en soit, il travaille de ses mains, est habillé en paysan et chaussé de sabots, et c'est autant un homme de la terre que quiconque. Il n'aspire en rien à la noblesse ou même à devenir un gentilhomme campagnard. Pour autant, il entretient une fierté inébranlable au sujet de son statut de sa place dans le monde. Cela n'est pas sans raison ; il n'est pas rare que ses ancêtres fussent des dirigeants de la communauté locale depuis des temps immémoriaux. L'une des grandes fermes que j'ai visitées, détenue par la même famille depuis plus de cinq siècles, avait été cultivée sans discontinuer sans changement important de bornage depuis l'année 960 après J-C — plus de cent ans avant la conquête de l'Angleterre par les Normands !

Il faut voir la sereine dignité et la beauté paisible de ces vieilles

fermes pour les apprécier. Elles sont constituées de divers bâtiments qui délimitent souvent une cour intérieure, d'où le nom allemand de *Hof*. Elles sont toujours édifiées en briques rouges et colombages, mais les motifs de charpentes diffèrent d'un district à l'autre. En pénétrant dans la cour, le visiteur se retrouve directement face au bâtiment principal — une structure impressionnante surmontée d'un toit très incliné qui descend jusqu'à peine quelques mètres du sol. Ce bâtiment est très étendu ; parfois plus d'une trentaine de mètres. Y vivent le maître-fermier et ses animaux. En passant la grande porte, on trouve vaches et chevaux, chacun dans sa stalle, de chaque côté. Seuls les porcs malodorants sont désormais souvent relégués en d'autres lieux ; par le passé, ils étaient élevés au même endroit.

La zone d'habitation se situe à l'arrière du corps de ferme. Dans l'ancien temps, il n'y avait aucune séparation entre les deux parties du bâtiment, si bien que le maître-fermier pouvait surveiller son bétail directement depuis son grand lit et suivre le travail. De nos jours, la zone de vie est séparée par un mur de l'écurie et de l'étable, mais non sans une ou plusieurs portes de communication. À l'arrière du logis, un jardin d'agrément de taille modérée, où l'on trouve arbustes et massifs de fleurs, et bien souvent clôturé par de hautes haies. C'est ici que la famille aime à se détendre durant les longues soirées d'été.

Les fermes de taille plus modeste suivent précisément le même plan que les grands *Hofs*, mais à une échelle moindre. Dans le fermage à l'ancienne, les conditions de vie et de travail restent véritablement primitives. Les quartiers de vie et les animaux ne sont pas juste sous le même toit ; on vit véritablement avec les animaux. Pourtant, je n'y ai constaté ni saleté, ni manque d'hygiène. L'air est peut-être empreint de l'odeur des vaches et des chevaux, mais les pièces n'en sont pas moins rangées et propres.

Le Maier Johann m'attendait lorsque ma voiture traversa la porte d'entrée du corps de ferme et s'arrêta au milieu de la vaste cour. Elle était entourée de bâtiments de briques et de colombages.

D'ailleurs, la cour était elle-même pavée de brique, généreusement recouverte d'une couche noire et collante apportée par les chariots, les hommes et les animaux. Mon hôte se tenait sous la grande porte de son *Hof*, sa demeure ancestrale.

Le Maier Johann est un homme riche, selon la mesure de la richesse en ces lieux. Il est propriétaire de plus de quatre-vingt hectares de riche terre, dont la plus grande partie est en culture, et avec un peu de pâtures et de bois. La propriété appartient à sa famille depuis presque huit cents ans. On distingue la bonne gestion au premier coup d'œil. Tout est bien tenu.

La façade du *Hof* vaut en soi le détour. Du toit au sol, cette façade est finement sculptée, et ces vieilles sculptures sont peintes de nombreuses couleurs. Le visiteur y apprend que l'actuel *Hof* fut édifié en l'an 1757. On y trouve un étrange mélange de textes chrétiens et de symboles issus de l'époque païenne — soleil, lune, étoiles, signes de fertilité et corbeaux noirs pour attirer la chance. Sur les piliers de chêne massif de la grande porte, assez large et haute pour laisser passer un chariot, sont sculptées et peintes l'Arbre-Monde de la Vie, ainsi que des serpents qui protègent symboliquement les habitants, humains et animaux, des esprits malins qui pourraient essayer de s'y introduire.

Mon hôte est un Maier. Il ne s'agit pas d'un nom de famille. Ce titre indique son rang, et porte le même sens que le terme originel « maire » — l'homme qui dirige une communauté. Cette ferme constitue donc un *Maierhof*. Il n'est d'ailleurs pas seulement *Maier*, mais aussi *Sattelmaier*. Ce terme désigne le dirigeant chevauchant un cheval caparaçonné ; en bref, un homme en armes, dont le statut était proche de celui de chevalier à l'époque féodale. Il s'agit du haut de la pyramide de la paysannerie. On ne trouve dans ces campagnes qu'une poignée de *Sattelmaiern*.

À la mort d'un *Sattelmaier*, on fait sonner les cloches de l'église pendant une heure suivant une mélodie particulière. Le cercueil contenant la dépouille du défunt est amené à l'église dans un chariot tapissé de paille et tiré par six chevaux. Derrière le chariot

marche le coursier préféré du défunt, mené par le plus âgé de ses fermiers. Durant l'office funéraire, le cheval assiste à la cérémonie par la porte ouverte, et on lui fait également inspecter la tombe dans laquelle on s'apprête à ensevelir son maître pour l'éternité. Lors d'une telle cérémonie, toute la population des environs vient présenter ses derniers hommages au défunt.

Je n'ai pas décrit ici ces singulières cérémonies dans le seul but de relater une histoire insolite ; elles caractérisent plutôt l'esprit de ce peuple conservateur et viril. Le fier *Sattelmaier* n'est ni un noble, ni un gentilhomme. C'est un paysan — un maître-paysan, si vous préférez, mais cela reste un paysan — le premier de ses pairs.

Le Maier Johann en fut un bon exemple. Il savait que j'allais venir à sa rencontre, mais n'a pas tenu à se mettre sur son trente-et-un pour me recevoir. Il me reçut donc vêtu d'une vieille casquette de chasseur, de lourds vêtements de ferme, et de sabots crottés par le travail à l'étable. Ce grand homme bien bâti, hâlé par une vie passée au grand air, me guida au travers du *Hof*, où s'alignaient les stalles pour les vaches et les chevaux de chaque côté. Le sol de brique était en partie recouvert d'un tas de foin descendu depuis l'étage et des tas de fourrage vert. Le plancher du fenil était soutenu par des poutres de chêne massif de 60 cm d'épaisseur, équarries à la main et noircies par les années.

Au fond de la grange, une cloison en bois marquait la limite du logis. Nous y pénétrâmes en passant par une porte basse, et je me retrouvais dans un vestibule qui s'étendait sur toute la largeur du *Hof*. Y siégeaient plusieurs meubles massifs, manifestement des meubles de famille minutieusement sculptés. Les portes et les lambris étaient sculptés dans le même style.

Aux murs étaient suspendus des portraits d'officiers de l'armée. Désignant l'esquisse encadrée d'un homme barbu revêtu d'un uniforme de hussard, mon hôte m'indiqua « Voici un de mes ancêtres, tué au cours de la guerre danoise des années 1860. » En désignant un autre : « Voici un proche tombé devant Paris en 1871. » Un troisième : « Voici mon oncle, tombé au cours de la Grande Guerre. »

Il ignora un excellent portrait de sa propre personne en uniforme gris d'officier. Les portraits les plus anciens étaient particulièrement intéressants pour qui a à l'esprit de caste de la vieille armée prussienne. Ils révélaient peut-être mieux que toute autre chose le statut social singulier du *Sattelmaier* — un maître-paysan ayant malgré tout toute sa place parmi les nobles et les gentilshommes.

Un autre portrait était suspendu au mur. Il s'agissait d'une peinture représentant un très vieil homme au regard bleu et fin, dont les yeux étincelaient derrière des traits aussi ridés qu'une vieille pomme. Le sourire de mon hôte reflétait sa tendresse. « Un *Heuerling*, » répondit-il à ma question muette. « L'un de nos fermiers. Il est mort l'an passé à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. »

Le Maier Johann fut le seul *Sattelmaier* auquel je rendis visite. Mais il n'était en définitive qu'un spécimen plus riche et plus important d'un type généralisé. Les autres maîtres-paysans que j'eus l'heure de rencontrer étaient d'apparence et de caractère très proches, et vivaient en des lieux très ressemblants. Tous me semblaient être des hommes capables et pratiques, d'une intelligence naturelle et dotés d'une bonne instruction ; mais jamais « citadini-sés », et toujours en lien très étroit avec la terre qui les nourrissait. Leur maison était sans prétention et dépourvue de la moindre modernité bon marché ; leurs fermes étaient des modèles de bonne gestion — une lignée robuste, pour ainsi dire.

Comme on pouvait s'y attendre, leur hospitalité était aussi généreuse que rustique. Je me souviens surtout des petits-déjeuners campagnards — ces « deuxièmes petits-déjeuners » européens que l'on prend en milieu de matinée. Imaginez moi assis dans une vieille pièce aux lambris sculptés et au plafond à poutres apparentes, chauffée par un grand poêle en faïence. Autour de la grande table, de grands hommes robustes et des femmes opulentes, faisant honneur à la nourriture disposée sur la table. Ces mets pourraient apparaître comme simples au lecteur étasunien, vivant sur sa terre d'abondance, mais à mes yeux accoutumés à la situation de rationnement qui régnait à Berlin, il s'agissait d'autant de luxes. À

Berlin, le rationnement me limitait à 30 grammes de beurre par jour ; ici, on servait un pain de beurre presque aussi gros qu'une tête ! Des plateaux couverts de jambon fumé de Westphalie et de saucisses diverses, accompagnées de pain de seigle et de pumpernickel. Mieux encore, un grand plateau d'œufs durs pondus le jour même. Pas de carte de rationnement pour qui nourrit l'Allemagne !

La seule chose qui manquait était le café, car en Allemagne, personne n'a de café hormis les hommes invalides ou blessés dans les hôpitaux ainsi que les soldats au front. Mais on me servit des tasses de bouillon de viande bien corsé, et plus tard, de petits verres de schnapps ou de brandy pour faire passer le tout. Ensuite, des cigares allemands, doux et très bons, circulaient, et chacun restait assis à discuter dans un doux nuage de fumée bleue.

Il était difficile de quitter ces hôtes cordiaux et leur bienveillante hospitalité. C'est toujours à regret que je sortais du salon confortable, traversais la longue étendue de la grange, montais dans la voiture qui m'attendait, et saluais mes hôtes de la main jusqu'à ce que le véhicule eût passé les portes du *Hof* et repris la route.

Le fermier métayer constitue l'une des particularités marquantes du système agricole du Nord-Ouest de l'Allemagne. Dans cette région, on le désigne sous le nom de *Heuerling*. Il s'agit du mot allemand équivalent à « hireling » en langue anglaise. En anglais, ce terme a pris un sens péjoratif. Il désigne un mercenaire qui s'est vendu pour une cause injuste ou criminelle. Mais en allemand, ce terme désigne simplement un homme salarié, et dans le Nord-Ouest de l'Allemagne, il s'applique plus précisément à une forme particulière de métayage.

Le *Heuerling* n'est pas un simple travailleur agricole saisonnier ou occasionnel. Dans le Nord-Ouest de l'Allemagne, on ne pratique guère le travail agricole détaché de la terre ou nomade. Depuis le déclenchement de la guerre, la mobilisation de nombreux jeunes paysans comme soldats a certes rendu nécessaire cette forme de travail flottant. Mais durant des siècles, ce sont les *Heuerlings* qui ont répondu à ce besoin. Le métier le plus proche de celui-ci aux

États-Unis est celui de « domestique de ferme » dans la Nouvelle Angleterre rurale, qui constitue habituellement un élément stable dans une ferme, bien souvent à vie.

Cependant, le domestique de ferme de Nouvelle Angleterre est souvent célibataire, vit sous le même toit que son employeur et fait pratiquement partie de sa famille immédiate. Le *Heuerling* a sa propre maison ainsi qu'un petit bout de terre qu'il peut travailler sur son temps libre. Sa maison est une ferme miniature. Comme le vaste *Hof* du propriétaire, elle héberge famille et animaux sous le même toit — en toute proximité. Ces animaux lui sont mis à disposition par le propriétaire dans le cadre du contrat de fermage — au moins une vache laitière et plusieurs porcs, sans parler de la volaille. Le *Heuerling* est également payé en espèces. En échange de tout cela, il est tenu d'accorder au maître-paysan qui l'emploie la plus grande partie de son temps. Une grande ferme de quatre-vingts hectares peut avoir sur ses terres cinq ou six de ces foyers de métayers.

Je suppose que ce système, comme tous les autres, présente son lot d'abus. Mais selon tous les éléments que j'ai recueillis, il semble fonctionner de manière satisfaisante. En premier chef, ce système est très ancien, et les fermages sont conclus conformément à des traditions et à des précédents établis de longue date. Chose plus importante encore, il ne fait appel à aucune distinction de classe. Comme déjà noté, tous ces gens se ressentent comme des camarades paysans, et travaillent côté à côté. Leur égalité sociale fondamentale se révèle par l'emploi systématique du pronom singulier à la deuxième personne, le *Du* allemand, qui s'assimile au tutoiement en français et implique une familiarité avec son interlocuteur. Un autre signe favorable réside dans l'attachement qui existe envers ces fermages. Certains logis en fermage que j'ai visités sont dans la même famille depuis des générations. Et sans aucun doute, tous les *Heuerlings* que j'ai rencontrés et avec lesquels je me suis entretenu sont des hommes droits — simples et d'un bon naturel, si je puis dire, mais pas le genre d'homme que l'on peut abuser ou mettre

sous pression. L'ensemble du système fonctionne sur des relations intrinsèquement personnelles. De fait, ce système est très féodal : il reste pétri d'esprit médiéval.

Le meilleur exemple de la loyauté, touchante de féodalité, ressentie par le *Heuerling* envers le maître-paysan qui l'emploie m'est apparu à l'occasion de la visite d'une ferme de bonne taille. Le propriétaire était mort subitement l'année précédente, laissant derrière lui une veuve, un fils âgé de seize ans seulement, et une fille plus jeune encore que lui. La gestion de la ferme avait immédiatement été reprise par le *Heuerling* le plus capable, conjointement avec la veuve, et cette régence partagée fonctionnait tellement bien qu'il ne semblait exister aucun danger de voir la ferme décliner avant que l'héritier fût en âge de la reprendre en propre.

Il est une maison de Heureling dont la visite m'a laissé un souvenir des plus poignants. C'était en fin d'après-midi ; l'obscurité était déjà tombée lorsque mon véhicule remonta en patinant une allée boueuse et striée d'ornières pour enfin s'arrêter devant un petit corps de ferme directement issu des temps anciens. Nous frapâmes à la porte principale, qui s'ouvrit et je me retrouvais dans un étrange intérieur ressemblant à une grange, où une vache installée dans sa stalle regardait tranquillement une petite cuisine, et où des poulets étaient en train de cuire à des endroits inattendus. Ce foyer mystérieux n'était éclairé que faiblement, par quelques lampes à huile qui projetaient leurs ombres sur des poutres et murs âgés de presque trois siècles.

Le *Heuerling*, un vieil homme en pleine santé, et son épouse toute aussi verte, m'accueillirent avec une parfaite aisance. J'arrivai au bon moment, me dit-il, car il avait quelque chose d'intéressant à me montrer — le porc qu'il avait engraissé de longue date et qu'il avait abattu le matin même. Visiblement gonflé d'orgueil, il m'amena à l'arrière de la maison, et je reconnus intérieurement qu'il avait toutes bonnes raisons de l'être, car le porc était d'une taille à peine croyable. L'énorme carcasse, impeccablement habillée, se balançait doucement, suspendue à une poutre du plafond, et

formait une masse immense dans la faible lumière. Il m'indiqua que la bête pesait presque 230 kg, et je ne pense pas que l'homme exagérât.

Ainsi fonctionne en résumé le vieux système d'*Heuerling*, et tels sont les types de logis et d'hommes qu'il produit. Il est intéressant de noter que le gouvernement allemand soutient activement ce système et s'emploie à le répandre, avec les modifications exigées par les circonstances nouvelles. Lorsque qu'une ferme de grande ou de moyenne taille a besoin d'une main-d'œuvre plus régulière, le gouvernement propose au propriétaire un prêt couvrant environ les deux cinquièmes du coût de construction d'une maison de *Heuerling*; ce prêt étant remboursable sur de nombreuses années. Les maisons concernées par ce dispositif que j'ai vues étaient de construction récente. Il s'agissait de bâtiments sans grâce, purement fonctionnels, à un étage, sans espace pour animaux, mais avec un vaste cellier permettant de conserver des légumes et conserves. Solidement construites en brique, tuiles et béton, ces maisons semblent ignifuges de part en part. Hormis un petit jardin potager, elles ne disposent d'aucune parcelle de terre, mais on m'a indiqué que le propriétaire se doit de fournir certaines quantités de viande et d'autres denrées. Les contrats de location sont signés pour une année. Les termes sont variables selon le type d'emploi. Un homme dont j'ai visité la maison était artisan laitier, que l'on avait fait venir depuis le Friesland. Il n'a naturellement le temps que de se consacrer à ses vaches, si bien que son contrat stipule un paiement uniquement en argent.

Ce jeune homme et son épouse, petite mais robuste, affichaient sans dissimulation leur fierté pour la nouvelle maison qu'ils venaient de meubler. Les meubles, pour simples qu'ils fussent, semblaient de bonne facture. Ils m'affirmèrent qu'ils les avaient quasiment tous payés avec les 1000 marks (400 \$) de l'emprunt que le gouvernement accorde à tout jeune couple en bonne santé au moment de son mariage. Cet emprunt doit être remboursé en petites mensualités, mais à la naissance de chaque enfant, le quart de la somme est effacé

du solde. De la sorte, un couple fécond pourrait se voir libérer de presque toute sa dette.

Le gouvernement essaye par tous les moyens d'attacher ces colons à la terre et d'en faire des *Heuerlings* à l'ancienne. L'une des incitations qu'il emploie pour ce faire est une sorte de prime d'ancienneté. Si un homme donne satisfaction à la tâche pendant cinq années successives, le gouvernement propose de le gratifier de 600 à 800 marks s'il se renge avec son employeur pour cinq nouvelles années. Ces tentatives d'extension et de modernisation d'un système médiéval, instaurées trop récemment pour qu'il soit possible d'évaluer leur degré de réussite, n'en constituent pas moins une expérience intéressante dans les relations de travail du monde agricole.

Quel est le degré de réussite des Nazis dans leur lutte pour les Campagnes ? La question est complexe, et il n'est pas aisément d'y répondre. À titre personnel, je n'ai examiné en détail qu'un seul secteur du « front agricole », et on peut penser qu'il m'en a été présenté le meilleur. Mais nous disposons malgré tout d'informations précises, et j'ai complété celles-ci par des discussions avec des Allemands et des spécialistes étrangers compétents sur cette question.

Le blocus britannique ne semble pas faire planer sur le Troisième Reich de danger immédiat de famine. Au stade actuel du rationnement, l'Allemagne dispose de quantités suffisantes de céréales, de viandes, pommes de terre et autres légumes de conserve, y compris le sucre de betterave, pour tenir au moins deux années au rythme de consommation actuel<sup>4</sup>. La récolte de céréales allemandes de 1938 s'est établie à 27 430 000 tonnes — quelque 2 000 000 tonnes de plus que la consommation normale du pays. La quantité des ré-

---

4. J'ai écrit ceci sur la base de ce que j'ai découvert en Allemagne jusqu'à mon départ, en janvier 1940. J'ai depuis obtenu des informations supplémentaires : les records de froid de l'hiver ont fait geler et gâter de grandes quantités de stocks de pommes de terre et d'autres légumes. Je discute de ce point et de ses possibles conséquences au [chapitre 22](#)

serves de céréales est maintenue secrète ; mais il est de notoriété publique qu'elle est très élevée. Les estimations fluctuent entre douze et dix-huit mois. L'Allemagne peut en outre importer des céréales en quantité depuis la Hongrie et d'autres régions d'Europe centrale ; peut-être également depuis la Russie, surtout en ce moment.

La dernière récolte allemande de pommes de terre a été de 56 300 000 tonnes, dont moins du tiers est nécessaire à l'alimentation humaine, en dépit du fait que la guerre a mené à un régime à base de pommes de terre. Le solde sert en premier lieu à nourrir les porcs et à distiller de l'alcool, utilisé en grande partie à des fins commerciales, et que l'on incorpore également dans des carburants. Les betteraves à sucre sont disponibles en abondance, qui constituent également un excellente aliment pour le bétail. Choux, navets et autres légumes affichent tous un état satisfaisant.

L'Allemagne élève de plus en plus de porcs — une source vitale de graisses et de viande. L'alimentation à base de betteraves et de pommes de terre convient très bien aux porcs. Le dernier recensement de porcs pour la Grande Allemagne a été établi à 28 613 000 têtes, une augmentation de pas moins de 53 % depuis décembre 1938. Le cheptel bovin avoisine les 20 millions de têtes. Même dans les pires conditions imaginables, ce cheptel devrait fournir beaucoup de lait et de viande au niveau actuel de rationnement — 453 g par semaine et par personne.

Voilà le verre à moitié plein, du point de vue allemand. Mais nous avons déjà passé en revue le verre à moitié vide — un manque criant de graisses et d'autres denrées qui aboutit à un régime déséquilibré, dommageable pour la santé et la force sur le long terme. Le peuple allemand vit actuellement sous un rationnement de fer. Réduire encore ce rationnement ne pourrait déboucher que sur un désastre. Ce régime peut-il être maintenu durant des années au même niveau ?

La réponse à cette question dépend de divers facteurs de long terme, surtout l'efficacité du système agricole actuel et le moral des populations campagnardes. Le régime nazi a établi une structure

économique très complexe, qui bloque les prix sur toute la chaîne. Fondamentalement, l'agriculture est désormais socialisée. Le paysan reste certes propriétaire de ses terres et est protégé de fortes pertes, mais il n'agit plus en agent libre. Il doit cultiver ce qu'on lui dit et le vendre à des prix pré-établis. Il est quasiment rivé à sa terre et toute initiative de sa part est fortement encadrée. La sécurité économique est venue de pair avec un contrôle rigide exercé par l'État.

Durant les premières années du régime nazi, le paysan a sans doute gagné au change. Mais avec l'introduction du Plan Quadrienal à la fin 1936, on a cessé de cajoler l'agriculture. Un programme de réarmement intensif, accompagné de projets de reconstruction colossaux, a obtenu la priorité absolue sur le capital et le travail. Cela a fortement handicapé l'agriculture, phénomène intensifié par la guerre. Parmi ces handicaps, la pénurie de main d'œuvre agricole. Au Congrès Paysan annuel de décembre 1938, le ministre Darré a reconnu que le nombre de travailleurs agricoles avait baissé de 400 000 depuis l'accession au pouvoir des Nazis, et le déficit réel est sans doute nettement plus important que ce nombre. En outre, il faut garder à l'esprit que cela s'inscrit dans la pénurie de main d'œuvre généralisée qui touche tous les pans de la vie économique allemande. Le gouvernement s'efforce de pallier ce problème, en instaurant le service du travail obligatoire pour les jeunes hommes et jeunes femmes, et a promis d'« importer » dans les fermes allemandes 1 million de travailleurs polonais. Reste à voir l'efficacité de ce travail de conscrits amateurs, en comparaison avec celui de travailleurs agricoles de métier.

Récemment, le gouvernement a augmenté les prix du lait et du beurre, une démarche assumée visant à motiver la population agricole. Il n'aurait en aucun cas introduit de tels bouleversements sur ses prix soigneusement équilibrés si une nécessité criante ne s'en était pas fait sentir.

Ainsi se poursuit la Bataille pour la Terre. Seul l'avenir en dira l'issue.

## Chapitre 10

# Le Front du Travail

La vie économique du Troisième Reich dans son ensemble constitue ce que les Nazis désignent sans ambages comme une *Wehrwirtschaft* — une économie organisée selon un modèle militaire. C'est la raison pour laquelle ils utilisent des termes militaires pour décrire ses diverses activités. Après avoir passé en revue la Bataille pour la Terre, venons-en au secteur industriel, baptisé Front du Travail.

Mais avant de nous intéresser à ce sujet, il convient de souligner un point qui s'applique non seulement au présent chapitre, mais également aux suivants, concernant les aspects institutionnels du Troisième Reich. Dans chaque cas, une analyse exhaustive aurait requis une longue enquête sur place et des recherches approfondies. D'évidence, il ne m'a pas été possible de mener tout cela de front durant un séjour de trois mois en Allemagne. Le mieux que je pusse faire était de conjuguer quelques observations personnelles avec des discussions avec les dirigeants, et une étude des données disponibles. J'ai soumis ces éléments, autant que possible, à l'examen d'observateurs et de chercheurs étrangers qualifiés, mais j'ai bien conscience du fait que les résultats ne sont pas définitifs. Les porte-parole nazis présentent la situation officielle sans en réfuter

sérieusement les faiblesses ni révéler intégralement les arguments adverses. Il en ressort un traitement plus ou moins déséquilibré, qu'il est légitime de critiquer.

Je connais et déplore cet état de fait. Mais je n'ai pas trouvé d'alternative praticable. Me cantonner à mes seules observations et impressions directes aurait produit une suite de scènes fragmentaires que seuls les lecteurs ayant déjà d'importantes connaissances du sujet auraient pu intégrer. Ces sujets sont très mal connus du grand public étasunien, et la plupart des lecteurs n'en aurait sans doute pas retiré d'image reliée à l'Allemagne en guerre, pas plus qu'un contexte éclairant les sujets spécifiquement traités.

L'une des premières actions du régime nazi fut de dissoudre les vieux syndicats pour les fusionner en organisation unique sous contrôle étatique. Mais celle-ci ne se résume pas à « un gros syndicat » nazi. À l'image exacte de l'organisation que les Nazis imposèrent à l'agriculture, ils ont ici coordonné tous les acteurs de l'industrie en un seul immense trust vertical. L'ouvrier de base et le plus gros industriel sont devenus (au moins sur le papier) membres côte à côte du nouveau Front du Travail. Et les travailleurs à col blanc sont embarqués à bord du même bateau.

Ici comme partout, nous notons le principe sous-jacent au Troisième Reich — l'État sans classe mobilisé pour la poursuite d'objectifs collectifs conformément au slogan : *Gemeinnutz vor Eigennutz* — « le bien-être collectif passe avant les intérêts personnels. » En bref, tout et tous sont subordonnés à l'avancement d'un régime, qui s'apparente à certains égards à un croisement entre un socialisme corporatiste et les guildes d'artisans du Moyen-Âge. La note féodale apparaît clairement. Les employeurs sont désignés comme « dirigeants » ; les employés sont dénommés « suivants » ou « vassaux. » On exhorte chacun à chérir la loyauté mutuelle et le sens du devoir. La dignité personnelle de chacun est soulignée par des « Tribunaux d'Honneur. » Les grèves, fermetures de sites, et les embauches et licenciements arbitraires sont tous interdits. Les arbitres ultimes de cet étrange dispositif sont les « Administrateurs

du Travail, » qui peuvent discipliner ou licencier n'importe qui, même des « dirigeants. » Il va sans dire que ces Administrateurs sont membres du Parti. Ils veillent à ce que tout le Front du Travail fonctionne avec efficacité et en pleine conformité avec les grandes orientations établies par le gouvernement nazi.

Telle est la théorie. Comment les choses fonctionnent-elles en pratique ?

Commençons par nous représenter le Front du Travail. Cette organisation immense, qui intègre l'ensemble de la structure industrielle allemande, compte presque 30 000 000 membres. L'adhésion y est obligatoire. Les cotisations, elles aussi obligatoires, sont modiques individuellement, mais forment, une fois cumulées, un fonds considérable, dépensé au gré de la direction. La tête de l'organisation est bien entendu le Dr. Robert Ley, que nous avons vu haranguer les ouvriers de Duesseldorf au [chapitre 4](#). Un homme exubérant et dynamique, aux yeux gris et impérieux. Il semble qu'il ne puisse pas moduler sa voix, si bien que j'ai eu mal aux oreilles à l'issue d'un long entretien avec lui.

On peut dire dans l'ensemble au sujet du Front du Travail les mêmes choses que nous avons constatées concernant le domaine alimentaire — les choses ont été avantageuses pour ses membres durant les premières années du régime nazi. Sa réussite retentissante fut le triomphe sur le chômage de masse. Lorsque les Nazis prirent le pouvoir en 1933, on comptait en Allemagne 7 000 000 de chômeurs. En proportion à la population totale, c'était pire qu'aux pires heures de la dépression qui frappa les États-Unis durant la même période. Les mesures drastiques adoptées par le régime nazi, pour repoussantes qu'elles fussent au vu des idéaux étasuniens, résorbèrent non seulement rapidement le chômage, mais débouchèrent rapidement sur une pénurie de main d'œuvre de plus en plus marquée. L'Allemagne connaissait le plein emploi. Les salaires ne suivirent pas si bien que cela. Ils n'avaient que légèrement augmenté ; de sorte que le travailleur, financièrement, n'était guère mieux loti qu'en 1933 — à condition d'avoir eu un emploi à cette



FIGURE 10.1 – Portrait à l'huile de Robert Ley, réalisé vers la fin de la guerre à Munich.

époque. Reste que tous les anciens chômeurs disposaient désormais d'un travail. Les soutiens du régime nazi n'ont par ailleurs pas manqué de m'affirmer que les travailleurs se sont vus octroyer certains avantages, comme les avantages de la Force par la joie (« Kraft durch Freude »), que nous allons étudier plus bas.

L'année 1937 marqua un tournant dans la condition des tra-

vailleurs allemands. À ce moment-là, le célèbre Plan Quadriennal était entré en rythme de croisière. Le Troisième Reich avait adopté une politique étrangère agressive, rendant la guerre probable, sinon certaine. Et la *Wehrwirtschaft* muta donc en une véritable économie de guerre. Pour parer à toute éventualité, le travail et le capital furent mis au pas de manière toute aussi drastique que l'agriculture. Les résultats en furent tout aussi sinistres qu'inévitables. À l'été 1938, un décret émis par le gouvernement astreignit tous les hommes et femmes valides à un service de courte durée pour accomplir des « tâches d'urgence nationale. » Presque en même temps, un autre décret vint établir les salaires et traitements maximums. Les travailleurs ne furent pas seulement rivés à leur poste actuel, mais purent en être retirés pour être envoyés là où le gouvernement le jugeait bon. Le principe de la journée de huit heures fut abandonné au profit d'une journée de dix heures, avec un maximum de quatorze heures dans des cas exceptionnels. Les limites concernant le travail des femmes et des enfants furent également assouplies.

Lorsque la guerre survint pour de bon l'année suivante, ce programme draconien fut poussé à sa conclusion logique. Dans l'Allemagne contemporaine en guerre, le travail est en tout lieu porté à la limite de ses capacités. De fait, les limites de l'endurance humaine semblent avoir été franchies. Bien que l'on ne puisse discuter par écrit de tels sujets, les rumeurs foisonnent en Allemagne concernant un ralentissement de la production en de nombreux domaines. Les principales raisons semblent en être un surmenage pur et simple, mais il existe sans doute une part considérable de « grève du zèle » délibérée.

Nous en arrivons au sujet très controversé du mécontentement populaire vis-à-vis du régime nazi. Le simple fait pour un travailleur de tirer au flanc est considéré comme du « sabotage » et passible de mort ; si bien qu'aucun Allemand ne se déclare opposé à quoi que ce soit à moins d'avoir une confiance absolue envers son interlocuteur. Les journalistes en poste disposent parfois de bonnes sources d'informations ; mais ils se gardent bien d'être précis, de peur d'en-

voyer leurs informateurs allemands en camp de concentration, ou pire. Il est donc très ardu pour un observateur temporaire d'évaluer avec précision le degré d'opposition qui existe actuellement.

Mon contact le plus proche avec l'agitation militante s'est produit un soir, lorsqu'un collègue journaliste m'a amené dans une taverne située dans un quartier pauvre à l'Est d'Alexanderplatz. La clientèle semblait sordide et à moitié criminelle. Mon collègue m'a présenté un citoyen au visage dur, qui, interrogé sur ses convictions politiques, répondit amèrement : « Évidemment, je suis nazi — ah, oui ? Phuuughl. » Il émit cette dernière interjection en appliquant le dos de la main contre ses lèvres, ce qui produisit une puissante bruit de pet. Il n'essayait pas du tout de parler avec discréction ; ses paroles étaient audibles des autres clients assis aux tables voisines — qui sourirent, l'air approbateur.

Mais j'hésite à tirer des généralités sur la base de cet incident et de quelques autres événements du même acabit, tout comme je serais peu enclin à déclarer l'arrivée d'une révolution aux États-Unis après avoir fréquenté quelques lieux mal famés du côté d'Union Square à New York. Je pense qu'une authentique agitation existe actuellement en Allemagne — bien plus importante que ne l'admettrait n'importe quel porte-parole nazi. Mais je ne crois pas qu'elle soit aussi répandue ni aussi profondément engrainée que ce que l'on nous amène à penser, nous autres Étasuniens. On peut penser que de nombreux anciens membres de syndicats ne se sont jamais faits au nouvel ordre des choses, mais je n'ai trouvé que rarement des éléments indiquant que la jeune génération partageait leur attitude idéaliste.

La raison de cette absence de racines idéalistes à l'opposition militante pourtant existante est que le nazisme a proposé au travailleur certains attraits populaires — les uns psychologiques, les autres tangibles, d'autres encore tirant leur force du vieil attrait « du pain et des jeux. »

Tout d'abord, le Front du Travail a promis au travailleur une sécurité et un amour-propre accrus. Sous l'Empire comme sous la

République de Weimar, la classe des employeurs frisait l'arrogance, et comportait son lot de ploutocrates autoritaires. Un Statut soulignant la dignité du travail, établissant les Tribunaux d'Honneur, et dirigé par des Administrateurs du Travail n'hésitant pas à sévir contre les gros industriels a pu donner à l'ouvrier moyen une satisfaction intérieure compensant en partie le faible niveau de salaire et les limitations drastiques. Cela a particulièrement été le cas durant les premières années du régime nazi.

Qui plus est, le Front du Travail a entrepris d'améliorer les conditions de travail selon les normes les plus avancées. On désigne cette phase de ses activités sous le nom de *Schönheit der Arbeit* — « Splendeur du Travail. » Une minorité d'employeurs avait volontairement lancé ce mouvement sous la République de Weimar et même sous l'Empire, remplaçant des usines laides et sinistres par un environnement plus gai et sain. Cependant, trop d'usines à l'ancienne subsistaient, déprimant le travailleur avec la saleté, la fumée, l'éclairage insuffisant, les sanitaires vétustes et l'absence d'endroit convenable pour déjeuner ou se reposer. Rares étaient les industriels à avoir eu la vision ou les moyens de comprendre que l'efficacité de travailleur pouvait croître significativement si on améliorait son environnement de travail.

Le Front du Travail a balayé de nombreux abus de ce type. Les employeurs se sont vus contraints d'améliorer l'environnement du travail, et on leur a prêté une partie de l'argent nécessaire à le faire. Les usines ont été soit réaménagées, soit rasées pour en construire de nouvelles, scientifiquement conçues pour donner au travailleur le maximum d'air et de lumière. Ces nouvelles usines ont été implantées dans des espaces paysagers, où les travailleurs pouvaient aller passer leur pause et qu'ils pouvaient contempler en travaillant au lieu de garder les yeux rivés sur un mur nu ou un hangar sordide. Des salles de repos de bon goût, des cantines où l'on sert des repas chauds, des sanitaires modernes — tels est le nouvel ordre des choses. Je peux en témoigner, pour avoir mangé de bons repas (simples) et inspecté les autres améliorations au sein de plusieurs

usines durant mon séjour en Allemagne. On m'a précisément fait visiter avec minutie les casiers, piscines, salle de douches et toilettes. Issu des États-Unis où la propreté a une grande importance, je n'ai guère constaté de grande innovation. Mais la fierté que l'on manifestait en me faisant visiter ces lieux m'a fait comprendre à quel point ils devaient être récents. Bien sûr, on m'a montré le nec plus ultra. Je ne connais pas leur pourcentage dans le parc de toutes les usines.

Un détail intéressant résidait dans les compétitions entre usines pour les championnats d'usines modèles. Je me souviens d'une usine qui avait remporté ce prix l'été précédent. Un drapeau arborant une croix gammée spéciale symbolisait son triomphe — et il fallait le mériter chaque année sous peine de le voir attribué à une autre usine. On m'a montré des photographies des cérémonies de remise du prix et des festivités qui suivirent, lorsque tout le personnel, du directeur à l'ouvrier, partit en cars affrétés à un pique-nique organisé dans un parc d'attractions voisin.

Une méthode encore plus importante, et certainement plus médiatisée, de faire adhérer les foules au national-socialisme est celle que l'on connaît sous le nom de *Kraft durch Freude* — « La Force par la Joie. » Il s'agit du schéma de divertissement organisé et dirigé par l'État le plus colossal que le monde ait jamais vu. Il englobe des activités très variées, de l'art et à la musique pour « intello » aux divertissements populaires, voyages et sports. Tout membre du Front du Travail peut participer, du cadre à haut revenu à l'ouvrier journalier ; des secrétaires aux femmes de ménage. À l'inverse, qui n'appartient pas au Front du Travail en est également exclu. Le Dr. Ley explique ainsi la théorie sous-jacente à cette expérience : « Le travail provoque un stress physique et nerveux, qui peut laisser un sentiment d'épuisement physique et mental, et le seul repos ne suffit pas à l'évacuer. L'esprit comme le corps ont besoin d'aliments nouveaux. Comme on demande à l'ouvrier un maximum d'effort et d'attention, il est essentiel que durant ses loisirs, on lui offre le meilleur en matière de récréation spirituelle, intellectuelle et phy-

sique, afin de maintenir ou si nécessaire de rétablir la joie de la vie et du travail. » Selon lui : « Plus nous faisons travailler les hommes, plus nous devons leur proposer de divertissements. »

Avec la minutie typiquement allemande, toute forme de loisir a été organisée. Lorsqu'on lit que de somptueux palaces de croisière « K.d.F. » voguent sur les fjords norvégiens ou que des trains spéciaux déchargent des milliers de voyageurs sur les plages ou en de superbes lieux, on peut avoir tendance à imaginer le K.d.F. comme une simple agence de tourisme améliorée. Mais ces longues vacances ne constituent que l'apogée d'un divertissement accordé à un nombre relativement réduit de travailleurs, intégrées à un programme qui a cours dans chaque ville industrielle tout au long de l'année. La plus petite des villes peut disposer de son petit orchestre amateur, de son gymnase, de son terrain de sport, et de son club de randonnée, tous relevant du K.d.F.

Aux yeux de l'anglo-saxon individualiste, tous ces « loisirs sur commande » régimentés peuvent apparaître comme peu attrayants. « Sur commande, » ils le sont à coup sûr, et les Nazis ne s'en cachent pas. Le K.d.F. est davantage qu'un simple privilège ; c'est également un devoir. Revenons-en au Dr. Ley : « Nous ne comptons pas laisser l'individu décider s'il désire ou ne désire pas partir en vacances. C'est devenu une obligation. » Ici encore, on détecte une note militaire. L'une des publications les plus célèbres du Dr. Ley est un fascicule portant le titre : « Un Peuple *Conquiert* la Joie. » Pour autant, ces aspects ne sont pas spécifiquement nazis ; ils reflètent la foi de l'Allemand moyen envers l'organisation et sa soumission envers le dirigisme et le contrôle d'État. Il semble ne faire aucun doute que *Kraft durch Freude* jouit d'une bonne popularité, et qu'il est considéré comme le bienfait majeur que les masses industrielles ont reçu de la part du régime nazi.

## Chapitre 11

# L'armée des pelles

Au cours d'un froid matin d'hiver, j'approchai d'un grand bâtiment édifié dans les faubourgs de Berlin. Près de l'entrée, j'observai un grande bannière étendue sur le mut. Elle était rouge, avec un cercle blanc au centre, à l'intérieur duquel était représentée une pelle noire symbolique, dont le manche court donnait naissance à deux épis de blé jumeaux. Sous la bannière était inscrite cette citation de Frédéric le Grand : « Quiconque fait pousser deux épis de blé à l'endroit où ne s'en trouvait qu'un seul peut revendiquer avoir davantage servi sa nation qu'un génie militaire ayant remporté une grande bataille. »

Ainsi fus-je introduit à une étude du Service du Travail National — que les Allemands désignent sous le nom d'*Arbeitdienst*. Il s'agit d'un trait remarquable du Troisième Reich, et que les observateurs étrangers interprètent de diverses manières. On en entend du bien, surtout lorsqu'il s'applique aux jeunes hommes. Mais son extension aux jeunes femmes allemandes n'est vraiment pas considérée favorablement.

L'idée n'a pas été inventée par les Nazis. Elle a grandi spontanément sous la République de Weimar, lorsque diverses organisations

établirent des camps pour les jeunes chômeurs, pour les sortir de la rue et leur faire réaliser des travaux d'utilité publique, surtout à la campagne pour des travaux de défrichement ou forestiers. Lorsque le plus haut de la dépression économique frappa l'Allemagne, le régime de Weimar essaya de coordonner ces groupes en une organisation sous contrôle officiel. Mais son adhésion resta alors basée sur le volontariat. L'objectif était temporaire : répondre à une urgence économique. Par son esprit comme par sa méthode, ce premier Service du Travail ressemblait étroitement à l'organisation C.C.C. établie sous le « New Deal » étasunien. Cependant, elle n'était pas aussi unifiée ni gérée aussi efficacement que son homologue étasunienne.

Lorsque les Nazis accédèrent au pouvoir en 1933, ils s'emparèrent de cette expérience plutôt douteuse et la transformèrent bientôt selon leurs propres critères. De fait, ils opéraient déjà un petit corps de service du travail en autonomie, commandé par le colonel Konstantin Hierl, qui allait assurer le développement de l'organisation jusqu'à son étendue actuelle. Cet homme à l'allure de soldat, arborant une moustache taillée au cordeau et une bouche bien tracée, semble être l'un des organisateurs les plus efficaces que le national-socialisme ait produit.

Il convient de garder deux éléments à l'esprit lorsqu'on décrit le Service du Travail National ; Pour commencer, celle que nous avons déjà soulignée à propos d'autres innovations nazies — la distinction béante entre théorie et pratique. L'image que les porte-parole nazis dépeignent à votre intention peut certes être très lointaine de la réalité du terrain. Parfois, ils le reconnaissent ; mais ils poursuivent ensuite en précisant que leur régime n'a que sept ans, et a eu cours durant une période de stress croissant, culminant par une grande guerre étrangère. Au vu de ces circonstances exceptionnelles, ils affirment que l'investigateur étranger de bonne foi devrait conserver ce point à l'esprit, et ne devrait donc condamner ni l'idée en soi, ni sa faisabilité en une période plus favorable.

Deuxième point à garder à l'esprit, la tendance défavorable

qui caractérise le fonctionnement des institutions nazies, tendance amorcée avec leur concentration impitoyable sur le Plan quadriennal pour l'autosuffisance nationale face à la menace imminente de la guerre, et qui a été encore accentuée depuis le déclenchement de la guerre elle-même. C'est notamment le cas pour le Service du Travail National. Au cours des premières années d'exercice du régime nazi, il a ressemblé beaucoup plus qu'au cours des années récentes ou qu'aujourd'hui à son idéal.

Ces considérations étant posées, examinons la configuration théorique telle qu'on la décrit au sein du quartier général du Service du Travail, et étalée en abondance dans la littérature propagandiste.

Le projet de ce Service du Travail National combine objectifs extrêmement pratiques et idéaux élevés. Devenu obligatoire et universel, il a pris en charge l'ensemble de la « classe » annuelle des jeunes âgés de vingt ans et les a assignés à des tâches productives conçues pour conserver et accroître les ressources naturelles de l'Allemagne, surtout ses approvisionnements alimentaires.

Le colonel Hierl exprime comme suit le côté idéaliste de l'histoire : « Le Service du Travail rétablit le contact authentique entre le travail et l'ouvrier, détruit par une philosophie matérialiste. » L'idéal est souligné dans le mantra du Service : *Arbeit Edelt* — « Le travail anoblit. » Les membres du Service sont désignés comme « Soldats du Travail. » Collectivement, on les appelle « Armée de la Pelle ». L'effectif de cette armée est d'environ 400 000 personnes, normalement hébergées dans quelque 2000 camps répartis dans toute l'Allemagne.

Le Service du Travail est conçu pour accomplir « des tâches nationales » utiles au peuple allemand dans son ensemble. Cela englobe des chantiers tels que des projets de drainage, de bonification de terres incultes ou marginales, de reforestation, et d'autres travaux qui sans cela ne seraient menés ni par le privé, ni par le public, car des salaires et des conditions de travail normaux en rendraient le coût prohibitif.

L'Armée du Travail n'a pas pour objet d'entrer en concurrence

avec le travail ordinaire.

Ces jeunes soldats du travail ne sont pas censés être exploités durant leur service, car cela aurait pour conséquence de leur faire honnir le travail même qu'on veut leur enseigner à honorer. L'idée n'est pas de les surcharger. Et ni la vitesse, ni l'efficacité matérielle ne constituent des considérations de premier ordre. Lorsqu'on m'a montré les outils utilisés par le Service du Travail, on m'a soigneusement expliqué qu'ils doivent tous ne constituer que de pures et simples adjonctions au travail manuel. Pelles, haches, pioches et autres accessoires, dont certains inventés en résultat d'expériences pratiques. Mais il ne s'agissait que d'outils, subordonnés au travailleur. Le Service du Travail ne favorise pas officiellement l'utilisation de mécanismes comme les tracteurs, où l'homme ne fait plus que guider la machine. L'aspect psychologique du travail réalisé par le Service du Travail est ainsi souligné.

Et assurément, le travail ne manque pas. Le Service du Travail estime avoir là de quoi faire travailler 500 000 hommes pendant vingt ans. Au quartier général de Berlin, on a établi une représentation graphique de tous ces chantiers possibles sur une immense carte murale permettant de distinguer d'un coup d'œil ce qui est prévu et ce qui a déjà été réalisé. La guerre a interrompu de nombreux projets en instance, voire la plupart, mais beaucoup de choses ont été faites, surtout d'importants chantiers de drainage réalisés le long des côtes de Mer du Nord et de Baltique, ainsi que la bonification de landes dans diverses régions.

Selon les déclarations officielles, les détachements du Service du Travail ne dépassent que rarement les deux cents hommes. En temps de paix, ils sont habituellement hébergés dans des casernes en bois très semblables aux camps du C.C.C. étasunien. Les dortoirs sont meublés de lits à matelas, et chaque homme dispose de son casier, d'une chaise, et d'une petite table. Le centre du camp est constitué d'une grande caserne abritant un vaste réfectoire-salle commune, ainsi qu'une cuisine, un garde-manger et les quartiers des officiers.

La journée de travail normale, en temps de paix, est organisée comme suit :

Appel à 5h00 l'été; 6h00 l'hiver. Suivent dix minutes de gymnastique matinale. Puis une heure pour se laver, s'habiller, faire les lits, du nettoyage, et un petit-déjeuner. Puis lever du drapeau et ordre du jour.

Le travail quotidien dure sept heures, en comptant les déplacements pour se rendre et rentrer du chantier, et trente minutes pour le petit-déjeuner. En été, le repas est servi à 13h30 ; en hiver à 14h30. On prend normalement une heure de repos après le repas. Les après-midi sont consacrées à l'entraînement physique et mental. Sports, jeux et exercices de marche sont organisés en alternance selon les jours, et durent une heure. Après cela, une instruction quotidienne est prodiguée en matières de politique intérieure, d'histoire allemande, d'affaires courantes, et d'autres sujets intéressants aux yeux du Service du Travail. Il va sans dire que tous les cours sont intensivement propagandistes et servent à marteler le point de vue nazi.

Le dîner est servi à 19h00. Après cela commencent les loisirs du soir, laissés à la préférence de chacun sauf deux soirs par semaine, où tout le monde s'assemble pour chanter en groupe, participer à des conférences, ou regarder un film — d'autres éléments de propagande. Appel du soir et extinction des feux à 22h00.

Tel est le programme officiel de l'école du travail qu'ont connue plus de 2 000 000 de jeunes hommes au cours des sept dernières années. Bien sûr, elle a pour principal objet de produire des Nazis loyaux, et a sans aucun doute joué un rôle important dans le façonnement de la pensée et du point de vue de la jeune génération. Quoi qu'il en soit, selon mes informations, le Service Populaire s'est rendu populaire aussi bien chez les hommes eux-mêmes qu'au sein de la population générale. Allemands comme étrangers m'ont affirmé que dans les parades ou manifestations du Parti, les Bataillons du Travail, dans leurs chauds uniformes brun-terre et avec leurs pelles rutilantes, sont à chaque fois salués par d'importants

applaudissements.

La description que j'ai produite est celle qui correspond à une Allemagne en paix. Aujourd'hui, on ne voit que rarement ces jeunes aux uniformes bruns, que ce soit au travail ou en parade. Une machine de guerre omnivore s'est emparée de ces forces de travail disciplinées et les a dirigées vers des tâches militaires. La plupart de ces jeunes sont désormais concentrés, soit derrière le Mur de l'Ouest, soit en Pologne. On m'a affirmé que durant la campagne polonaise, les Bataillons du Travail se sont révélés inestimables. Progressant juste à l'arrière des troupes, ils ont rendu des services éminents dans les opérations de nettoyage. Naturellement, sous la pression de la guerre, le calendrier normal de travail et de vie que j'ai dépeint a laissé la place à un régime plus rude et plus exigeant. À toutes, fins utiles, ces garçons font désormais partie de l'armée.rmal de travail et de vie que j'ai dépeint a laissé la place à un régime plus rude et plus exigeant. En pratique, ces garçons sont désormais « dans l'armée. »

Je n'ai guère entendu de critiques au sujet du Service du Travail pour les jeunes hommes, y compris dans des milieux par ailleurs farouchement antinazis. J'ai cependant entendu de nombreuses critiques concernant la branche de ce Service pour les jeunes femmes, allant parfois jusqu'à de sévères condamnations. Aux yeux des Nazis, un service national du travail se doit d'être véritablement universel, si bien que l'intégration des jeunes femmes y apparaît comme allant de soi. Mais en pratique, le service national des femmes ne s'est généralisé qu'après le déclenchement de la guerre actuelle. Au départ, ce service était volontaire, et le nombre annuel de recrues féminines ne dépassait guère en moyenne les 15 000.

L'idée de base derrière le Service National des femmes est la même que pour les jeunes hommes. Les jeunes femmes issues de toutes les classes sociales vivent et travaillent ensemble, apprennent la valeur et la dignité du travail — et deviennent bien entendu de ferventes nazies au cours du processus. Mais leur cadre de vie et le type de travail qu'elles font sont notablement différents de ceux

des jeunes hommes de l'Armée des Pelles.

Bien que ces jeunes femmes portent elles aussi l'uniforme brun, celui-ci est de coupe féminine, assez proche de celle des Guides<sup>1</sup>. En dehors du lever de drapeau, leur service ne présente que peu de traits militaires, son objectif étant de former des femmes au foyer et des mères ; et non de potentielles femmes-soldats. Les camps sont de taille relativement réduite, avec une moyenne de trente-cinq jeunes femmes chacun. Ils ressemblent également moins à des casernes, et la vie du camp se concentre en grande partie sur la formation à toutes les branches de l'économie domestique.

Outre le programme organisé du camp, les jeunes femmes enrôlées au Service du Travail ont plusieurs devoirs. Certains de ces devoirs relèvent du service social. Nombreuses sont les jeunes femmes dont la tâche est d'aider des mères débordées en gardant leurs enfants. Pour ce faire, des camps sont implantés à proximité des zones industrielles, afin d'aider les femmes des ouvriers. Ces camps disposent parfois de jardins d'enfants. De même, les jeunes femmes du Service s'occupent des enfants des campagnes, surtout en période de moissons, lorsque les mères paysannes doivent passer la journée aux champs.

Cependant, les jeunes femmes du Service du Travail se voient assignées de plus en plus directement, et presque exclusivement, au travail agricole. Chaque matin, elles quittent le camp pour se rendre dans les fermes voisines, et obéissent aux instructions données par le paysan ou par sa femme, pour ne revenir au camp qu'à la tombée de la nuit. Durant toute cette période, elles restent sans aucune supervision des gardiens du camp, livrées à elles-mêmes dans un environnement rude et difficile, travaillant avec des paysans qui peuvent se montrer grossiers et frustes, et souvent même ivres et immoraux. On m'a des cas troublants où des jeunes femmes ont été exploitées, mal traitées, insultées, et même séduites, au point

---

1. Scouts féminines, NdT.

de rentrer chez elles enceintes. Tels sont les sombres aspects qui semblent inhérents à un tel système.

Mais c'est précisément ce volet du Service du Travail pour les femmes que la guerre a fortement développé. Depuis le début de la guerre, le service national pour jeunes femmes s'étend avec une vitesse telle qu'elle peut prochainement devenir quasiment universelle, autant dans les faits que de par son nom. Peu après le début des hostilités, 60 000 jeunes femmes ont été incorporées au Corps du Travail, en plus des 40 000 déjà en service. On a rapidement construit de nouveaux casernements pour loger ces recrues, et selon les informations que j'ai reçues, cette conscription des femmes a été menée aussi rapidement qu'il était possible de les mobiliser. La plupart d'entre elles étaient destinées à pallier les manques de main d'œuvre dans les fermes, les paysans ayant été appelés sous les couleurs.

Tout ceci ne fait que s'inscrire dans le processus général qui a transformé le Troisième Reich en une vaste Sparte moderne où chaque homme, femme, jeune homme ou jeune femme valide s'est trouvé enrôlé au sein d'une gigantesque machine de guerre. Nous avons déjà abordé le décret qui accorde au gouvernement l'autorité de réquisitionner n'importe qui en n'importe quel lieu pour y mener n'importe quelle tâche.

Ce décret a des conséquences qui se déclinent à l'infini. Je me souviens d'une conversation tenue avec un homme à Brême sur ce point précis. Je lui demandai si la paralysie quasi totale de ce grand port, découlant du blocus britannique, n'allait pas avoir pour conséquence un chômage généralisé et une situation locale difficile. L'homme me regarda avec une surprise authentique.

« Certainement pas, » répondit-il. « Si, par exemple, la moitié des habitants n'ont pas de travail localement, ils seront simplement affectés ailleurs, à d'autres travaux. Comprenez, » conclut-il, « que nous autres Allemands, sommes tous aujourd'hui des soldats, que nous portions ou non l'uniforme. »

C'est cet esprit qui règne partout dans cette nouvelle Sparte.

## Chapitre 12

# Les Jeunesses Hitlériennes

Au cours des mois d'automne et d'hiver que j'ai passés à Berlin, j'aperçus parfois des groupes de jeunes garçons dans les rues, arborant un simple uniforme bleu. En une ou deux occasions, je les vis les bras chargés de vieux journaux — une corvée patriotique qui leur avait été assignnée. Je les vis plus souvent aidant à collecter des contributions au bénéfice de la *Winterhilfswerk* (Aide d'Hiver), une œuvre de charité que je vais décrire plus bas.

Ces rares aperçus sont peut-être tout ce que le visiteur étranger de passage parvient à saisir du système extraordinaire par lequel le national-socialisme modèle la génération montante selon sa volonté impérieuse. Comme souvent au sein du Troisième Reich, ce qu'on perçoit en surface ne constitue souvent qu'une petite partie de ce qui réside plus profondément. En apparence, l'Allemagne nazie, même en guerre, ne semble pas si différente de l'Allemagne d'avant. La même propreté et le même ordre méticuleux règnent toujours, et on peut y vivre longtemps sans voir se produire le moindre incident spectaculaire. Tout ceci est fait pour tromper l'observateur, sauf à creuser sous cette surface impeccable. On commence alors à saisir et à comprendre la transformation radicale de la vie et de la pensée

qui est en cours.

Les garçons vêtus de bleu, âgés de 10 à 14 ans, représentent le premier maillon d'une chaîne d'évolution qui commence avec la jeunesse encore malléable, et se termine avec l'homme en uniforme, frappé de l'indélébile sceau nazi. Leur titre officiel est celui de *Jungvolk* — dont la meilleure traduction est *Jeunesse hitlérienne* (section cadette). Comme tout le reste au sein du Troisième Reich, ils sont organisés en partant des groupes de base de dix, jusqu'à leur quartier général national. Mais leurs tâches et leur formation sont élémentaires, comme il sied à des enfants de leur âge. Le système ne prend son plein essor que lorsque ces garçons intègrent les *Jeunesse Hitlériennes*, où ils restent jusqu'à leur dix-neuvième année. Ils entrent alors au Service du Travail National, que nous avons déjà passé en revue. Après cela suit le service militaire, qui s'étale sur deux années de plus au minimum. Tel est le rude apprentissage que doit traverser l'Allemand de sexe masculin.

La jeune fille allemande traverse une période de formation d'une nature semblable et à peu près de la même durée. Entre 10 et 14 ans, elle appartient au *Jungmädel* (la section cadette) ; après quoi elle intègre le *Bund Deutscher Mädel (BDM)*, la Ligue des Jeunes Filles Allemandes, jusqu'à 21 ans. Durant les dernières années de ce statut, elle est enrôlable dans la branche des jeunes femmes du Service du Travail, mais elle n'est, bien entendu, pas astreinte au service militaire.

L'effectif total, garçons et filles confondus, des Jeunesse hitlériennes, dans toutes ses branches, dépasse les sept millions de membres — une structure parfaitement organisée à tous les niveaux. À ma connaissance, c'est là la plus vaste et la plus unifiée des organisations de jeunesse au monde.

Adolf Hitler a toujours insisté sur la nécessité pour tout mouvement de prosélytisme d'établir et de maintenir une emprise ferme sur la jeune génération. Dès le tout début de son mouvement, il a organisé un petit groupe de jeunes, bien que ce groupe, comme toutes les autres structures de cette première tentative, fût déman-

telé après l'échec du désastreux putsch de la Brasserie en 1923. Mais avec la refondation du Parti deux ans plus tard, une section jeunesse fut établie sans délai et progressa rapidement sous la direction d'une série de chefs compétents, dont [Baldu<sup>r</sup> von Schirach](#) est le plus connu. Avant d'avoir pu finaliser l'organisation d'une interview avec moi, le dirigeant des Jeunesses Hitlériennes fit le choix spectaculaire de se porter volontaire au service militaire, et partit sur-le-champ pour le front de l'Ouest.

Pour s'attirer l'allégeance de la jeunesse, le régime nazi a mis au point un système qui mobilise l'intérêt et la loyauté de la jeune génération. En son centre, on trouve la *Maison* locale — un club de garçons bien aménagé où les jeunes se retrouvent dans une ambiance de camaraderie supervisée par des dirigeants triés sur le volet. Tous les mercredis, garçons et filles se retrouvent dans leurs Maisons respectives pour l'habituelle *Soirée à la Maison*. Le chef mène la réunion suivant un programme préparé à l'avance au quartier général national. Dans toute l'Allemagne, on entonne les mêmes chants et l'on discute des mêmes sujets. Puis on allume la radio, et chacun écoute un programme diffusé sous le titre « l'Heure de la jeune Allemagne, » qui commence à 20h15 et qui est diffusé par l'ensemble des stations. Certains soirs de semaine, les jeunes se retrouvent une deuxième fois pour un programme consacré aux jeux et aux sports. Il est intéressant de noter que ces exercices physiques ne comportent aucun exercice militaire ni aucune arme. Contrairement à [Balilla](#) et aux Fils de la Louve, les unités homologues organisées dans l'Italie fasciste, on ne trouve aucun fusil miniature ni attirail guerrier. Les Nazis estiment qu'imposer un entraînement militaire à ce jeune âge constituerait une erreur psychologique.

On a élaboré toutes sortes d'activités et d'événements spéciaux pour développer la loyauté et maintenir l'intérêt envers cette organisation. Le jour de l'an, le *Reichsjugendführer*, chef suprême des Jeunesses Hitlériennes, prononce une allocution à la radio à destination de tous ses disciples. À la fin janvier, la jeune Allemagne honore la mémoire de son martyr symbolique, un membre



FIGURE 12.1 – Des garçons membres des Jeunesses Hitlériennes à Graz (Autriche) en 1938

des Jeunesses Hitlériennes âgé de quinze ans du nom de [Herbert Norkus](#) assassiné par des Communistes durant les années de lutte qui précédèrent l'accession des Nazis au pouvoir. De février à avril se déroule une suite de compétitions pour déterminer qui au sein de l'organisation présente les qualités de dirigeant le qualifiant pour se voir attribuer la charge de responsabilités mineures en son sein. Le 20 avril, jour anniversaire du Führer, donne lieu à des grandes festivités, au cours desquelles les cadets des Jeunesses Hitlériennes ayant atteint l'âge de quatorze ans entrent pour de bon dans l'organisation. Le 1<sup>er</sup> mai, les vainqueurs de compétitions spéciales organisées dans tout le pays sont reçus par le Führer en personne. De juin à août, des millions de garçons et de filles hitlériens partent en vacances dans leurs Camps de Jeunesse ou en randonnée, et des

compétitions sportives sont organisées à l'échelle du pays. Le point culminant de cette période est la journée annuelle du Parti, à Nuremberg, qui voit des détachements de Jeunesses Hitlériennes des deux sexes venir défiler fièrement depuis les régions les plus reculées du Reich, applaudis par tout l'univers nazi. C'est également en ce jour que les jeunes ayant achevé leur dix-huitième année atteignent officiellement le rang d'adulte au sein du Parti. Les mois d'automne sont animés de diverses activités, surtout la participation aux campagnes de charité de l'Aide d'Hiver. On voit facilement comment cette suite continue d'activités stimulantes et plaisantes a tendance à centrer l'intérêt et la loyauté autour du Foyer de l'organisation et tout ce que cela symbolise.

Comment tout ceci a-t-il modifié les relations de chaque garçon ou fille avec les autres aspects de la vie — en famille, à l'église, à l'école ? Des ajustements complexes sont inévitables, car il faut garder à l'esprit que pour plaisantes qu'elles soient, les activités des Jeunesses Hitlériennes sont des devoirs auxquels chacun doit se soumettre et que nul ne peut perturber. On m'a dit qu'au cours des premières années du régime nazi, ce changement soudain de loyauté de la part des jeunes a provoqué de fréquents conflits familiaux et provoqué de nombreuses tragédies personnelles. De très grands nombres de parents non-nazis étaient récalcitrants à voir leurs enfants placés dans une atmosphère qui sapait leur autorité et avait tendance à braver les enseignements prodigués aux jeunes par leurs aînés. La famille allemande traditionnelle est patriarcale, et de nombreux pères trouvaient à redire aux prétentions du Foyer de la Jeunesse, même s'ils n'entretenaient pas forcément d'objections importantes à l'encontre du régime nazi en soi. En de nombreux cas, ce conflit de loyautés était allé tellement loin que garçons et filles dénonçaient leurs propres parents aux autorités pour discours ou conduite non-patriotique, selon les enseignements qui leur avaient été prodigués.

Aujourd'hui, m'a-t-on dit, les conflits parvenant à de telles extrémités sont rares. Le régime nazi a brisé la résistance des parents

d'une manière aussi systématique que toute autre forme d'opposition ; et les pères et mères les plus rebelles ont été extirpés — envoyés en camps de concentration ou punis de peines moindres. Le parent moyen accepte désormais l'inévitable de la situation, même s'il ou elle ne l'approuve pas de tout cœur. De fait, des observateurs étrangers m'ont indiqué qu'une vaste proportion de parents allemands, comprenant bien évidemment tous les membres du Parti, adhèrent désormais de bonne grâce à une institution qui enseigne à leurs enfants de bonnes habitudes personnelles, promeut leur santé, et éclaire à de nombreux égards leur jeune vie. De fait, des observateurs étrangers m'ont indiqué qu'une vaste proportion de parents allemands, comprenant bien évidemment tous les membres du Parti, consentent désormais de bonne grâce à une institution qui enseigne à leurs enfants de bonnes habitudes personnelles, promeut leur santé, et égaye à de nombreux égards leur jeune vie.

Le conflit avec les Églises a été nettement plus grave. Les confessions protestante et catholique entretenaient toutes deux de puissantes organisations de jeunes. Le gouvernement nazi, conformément à sa politique de coordination tous azimuts, a insisté pour fusionner ces groupes confessionnels au sein des Jeunesses Hitlériennes. Cela a soulevé un orage de protestations de la part du fidèle pieux, considérant le Foyer de jeunes et son absence d'enseignement confessionnel comme impies, tandis que le prêtre ou pasteur encourageait et soutenait les protestations de ses paroissiens. Ici également, de nombreux incidents très douloureux se sont produits. L'opposition protestante semble s'être atténuée avec le temps, même si une minorité récalcitrante continue d'exister. L'Église catholique, cependant, a maintenu son opposition traditionnelle à ce que ses jeunes adhèrent à des organisations non-catholiques. Il s'agit de l'une des principales raisons du profond conflit séparant l'Église catholique de l'État nazi, qui existe depuis le début et n'est absolument pas réglé.

L'attitude sans compromis des Nazis est exposée dans la décla-

ration officielle suivante : « La conception socialiste du Troisième Reich exige de chaque individu qu'il subordonne sans condition son individualité à l'expression socialiste de son peuple. Pour la jeunesse d'Allemagne, cette existence socialiste ne connaît qu'une seule forme d'expression : il s'agit des Jeunesses Hitlériennes. Toute association de jeunes extérieure aux Jeunesses Hitlériennes transgresse l'esprit de la communauté, qui est l'esprit de l'État. »

Cette ligne de conduite a été mise en application au travers d'une combinaison d'actions légales et de pressions officielles auxquelles la plupart des parents catholiques romains n'ont pas pu résister. Le résultat a été la liquidation non seulement des organisations de jeunesse catholique, mais également de la plupart des écoles paroissiales. On m'a cependant affirmé que persiste un immense ressentiment refoulé.

La nazification des écoles publiques n'a pas présenté ce type de difficulté, car celles-ci relevaient déjà de l'État. Les Nazis n'ont guère appliqué de changements structurels au système éducatif, hérité du régime précédent, mais son esprit et ses orientations ont profondément été altérés.

**Bernhard Rust**, le ministre de l'éducation du Reich, qualifie comme suit l'ancien système : « Bien que les capacités intellectuelles des jeunes eussent été excellement stimulées et bien que ces jeunes fussent parfaitement qualifiés pour leurs vocations à l'issue de leurs études, l'importance de la connaissance désintéressée fut surestimée, et l'éducation physique et l'entraînement de la volonté furent négligés... Qui plus est, on attachait une importance excessive au seul individu. On en avait presque oublié que chaque individu est en même temps membre d'une communauté raciale, et que ce n'est qu'en tant que tel qu'il peut porter ses capacités à leur plein potentiel et qu'il a le devoir de travailler pour le bien commun. »

Le Dr. Rust poursuit son plaidoyer en faveur de l'idée de l'éducation nazie en affirmant que « toutes les formes d'instruction ne répondent qu'à un seul objectif — façonner l'humain national-

socialiste. Mais chaque forme a ses propres tâches. L'école est avant tout définie par le fait qu'elle éduque au travers de leçons... Par le passé, on avait tendance à bourrer le crâne des élèves avec chaque nouvel acquis du savoir, mais cette tendance se voit désormais limitée. Il n'est pas nécessaire d'enseigner tout ce qui est intéressant ou digne d'être su. »

La vision quelque peu restrictive du Dr. Rust du système éducatif est parfaitement alignée sur le précepte énoncé par Adolf Hitler dans *Mein Kampf* : il ne faut « pas s'encombrer l'esprit d'une masse de connaissances inutiles, dont 95 % sont inutiles et sont donc bons à larguer. » Dans le même ouvrage, Hitler propose également « de restreindre l'instruction afin qu'elle ne porte que sur l'essentiel. »

Et parmi ces éléments essentiels, le Troisième Reich insiste sur les idées nazies et le développement corporel par le sport. Nous avons déjà traité de plusieurs méthodes employées pour promouvoir ces objectifs, mais ils occupent également une place de choix jusque dans le cadre limité de l'école. Le temps qui y est consacré à l'acquisition de ce qu'on peut appeler le savoir livresque est relativement moindre que par le passé.

La mise en avant du développement corporel a sans aucun doute produit certains bons résultats. Le visiteur étranger du Troisième Reich ne peut que constater le bon niveau général de santé et de force de la nouvelle génération. Dans le même temps, certains observateurs étrangers ont critiqué le nouveau système pour son manque d'équilibre.

L'une des critiques les plus intéressantes a été exposée dans le rapport d'une mission éducative britannique qui a visité l'Allemagne en 1937. La question y était posée de savoir si la pratique athlétique du sport n'est pas favorisée au détriment du développement mental. Ayant constaté des signes de fatigue nerveuse chez les écoliers allemands et les membres des Jeunesses hitlériennes — à qui l'on apprend à considérer le corps comme une machine qu'il faut maintenir au plus haut degré d'efficacité, tandis que l'esprit doit être simultanément accordé à une réceptivité maximale aux

idées nazies —, ces éducateurs britanniques en sont venus à se demander si tout cela ne pourrait pas déboucher sur « un esprit fou dans un corps sain ! »

Cette insistance sur la pratique du sport conjuguée à l'idéologie nazie atteint son summum dans certaines institutions spéciales que le Troisième Reich a ajoutées au système éducatif normal. Il s'agit des Écoles Adolf Hitler et des Châteaux de l'Ordre National-Socialiste.

Les Écoles Adolf Hitler sont conçues pour former ce que les Nazis considèrent comme « une nouvelle aristocratie » des rangs de laquelle proviendront les futurs dirigeants du Troisième Reich. Le rang social et le niveau de fortune de leurs parents ne sont supposés jouer aucun rôle dans le choix de ceux-ci. Les candidats sont choisis à l'âge de douze ans, parmi des garçons au physique parfait et de pure souche germanique, ayant démontré des aptitudes particulières à l'école et au sein des Jeunesses Hitlériennes. Il va sans dire que la seule aptitude indispensable est de présenter des antécédents de zèle irréprochable pour les idées nazies.

Ces jeunes élus constituent un groupe favorisé. Le projet veut qu'ils passent six années dans des institutions éducatives de haut niveau pour y recevoir tous les avantages possibles aux frais du gouvernement. Après cela, ils doivent se soumettre au Service du Travail normal et réaliser leur service militaire. Après ces tâches suivent trois années de vie civile où ils gagnent leur vie ou se lancent à leur compte comme tout un chacun.

Puis, à l'âge de vingt-cinq ans, ils se regroupent de nouveau. Suivant un second processus de sélection, les mille meilleurs (du point de vue du Parti) sont choisis pour entrer dans l'Ordre de Chevalerie nazie — l'université de troisième cycle pour dirigeants. Dans des châteaux pétris d'histoire, rappelant les forteresses médiévales des Chevaliers Teutoniques, ils vont passer quatre ans d'entraînement intensif aussi bien sur le plan physique qu'idéologique, avec des objectifs proches du plus haut degré de perfection. Ce millier de jeunes d'élite obtiendra ensuite son diplôme et consacrera sa vie

à guider et gouverner le Troisième Reich.

Le lecteur aura noté que je décris cette conception grandiose en utilisant le futur. Elle n'a en effet été lancée que deux ans avant la guerre, si bien que l'audacieuse expérience se trouve au moins pour l'instant en suspens. Pour autant que je sache, les Écoles Adolf Hitler sont fermées. J'en ai visité une dans le Nord d'Oldenbourg. Elle présentait une architecture impressionnante — mais était occupée par des soldats. Les châteaux sont également vides, car les chevaliers sont partis faire leur service militaire.

Comme pour tout au sein du Troisième Reich, ce système de jeunesse dépend du résultat de la lutte à mort dans laquelle le Reich est engagé.

## Chapitre 13

# Les femmes du Troisième Reich

La dirigeante de l'aile féminine du régime nazi est [Frau Gertrud Scholtz-Klink](#), qui m'a exposé au cours d'une interview cet aspect du Troisième Reich. Cette conversation a constitué l'apogée de plusieurs études que j'ai menées des diverses activités des femmes sous la houlette d'auxiliaires féminines zélées. Ces multiples activités sont gérées par le *Reichsfrauenführung*, un mot composé qui signifie *Centre de direction des organisations de femmes allemandes*. Le nombre total d'adhérentes à ces organisations atteint pas moins de 16 millions. Depuis ce point central situé à Berlin, des directives sont émises vers le moindre coin du Reich.

Au cours d'un mordant après-midi d'hiver, je sortis de mon taxi et m'engouffrai dans l'entrée du quartier général national, un grand bâtiment édifié dans les quartiers Ouest de Berlin. L'air était saturé de neige chassée par un vent violent. Je fus heureux de trouver refuge dans le hall d'entrée chauffé, bien qu'il me fût difficile de me frayer un chemin dans le dédale de valises et la foule de femmes équipées comme pour partir mener une expédition en Arctique.

On m'apprit par la suite qu'il s'agissait d'un groupe d'infirmières et de travailleuses sociales en partance pour la Pologne où elles auraient à prendre soin d'un convoi d'immigrées germanophones rapatriées depuis la zone occupée par la Russie. Un résumé muet des multiples activités du *Reichsfrauenführung*, en temps de paix comme en temps de guerre.

Femme dynamique, née d'une mère étasunienne, le Dr. Marta Unger fit bientôt apparition et m'amena à l'étage jusqu'à la salle d'attente du bureau de sa supérieure. Puis nous fûmes introduits dans le saint des saints, une belle pièce de réception meublée avec goût. À notre entrée, la célèbre dirigeante nous attendait, debout.

Frau Scholtz-Klink me surprit. J'avais souvent vu des photographies d'elle, mais celles-ci ne lui ressemblaient pas. Elle doit être peu photogénique, car toutes les photographies la font apparaître comme une personne sérieuse et réservée, d'un âge déjà mûr. Lorsqu'on la rencontre, la première impression qui émane de sa personne est celle d'une énergie jeune. Elle venait d'avoir trente-six ans. De silhouette menue et de taille moyenne, elle vient à votre rencontre d'un pas dégagé et léger et vous tend une poignée de main ferme. Elle est d'une grande simplicité et lorsqu'elle se passionne pour son sujet, son visage s'illumine sous sa couronne de cheveux blonds coiffés en tresses autour de la tête. Elle ne se prend jamais au sérieux et a le rire facile.

J'entamai la conversation en lui faisant part de certaines des activités de l'organisation desquelles j'avais été témoin, et lui demandai sur quelle idée fondamentale celles-ci étaient menées. Sans hésitation, elle me répondit : « Encourager les initiatives. Lancer des ordres aux femmes ne fonctionne pas. Il faut leur communiquer des principes d'action. Puis, dans ce cadre, les laisser agir en ayant conscience qu'elles sont elles-mêmes les créatrices et les réalisatrices de ces idées. »

Cela me surprit, et je lui en fis part, remarquant qu'aux États-Unis règne l'impression généralisée que la position des femmes est moins libre dans l'Allemagne nationale-socialiste que sous la Ré-



FIGURE 13.1 – Mme Schotz-Klink, Reichsfrauenföhrung

publique de Weimar, surtout concernant leurs opportunités professionnelles et leurs droits politiques.

Mon interlocutrice sourit, hocha la tête, et répartit sans hésiter : « Cela dépend de ce que vous nommez droits politiques. Nous pensons que chacun, homme ou femme, entretient une pensée politique dès lors qu'il place le bien du peuple au-dessus des intérêts personnels. Quel intérêt de voir figurer cinq ou six femmes au parlement, comme cela était le cas sous le régime de Weimar ? Nous pensons qu'il est nettement plus important qu'aujourd'hui, seize

millions de femmes fassent partie de notre organisation, et qu'un demi million de dirigeantes aient une voix qui porte sur tous les sujets concernant les femmes et les enfants, depuis le gouvernement central et le Parti, et jusqu'au village le plus reculé. »

« Et quid des opportunités professionnelles ? » intervins-je. « Les femmes allemandes fréquentent-elles toujours les universités et œuvrent-elles dans les recherches scientifiques avancées ? »

« Absolument, » répondit-elle, « et nous sommes heureux qu'elles le fassent. Il est vrai qu'au moment de notre accession au pouvoir, il y a sept ans, certains National-Socialistes étaient opposés à ce principe car ils avaient été choqués par le type de femmes exagérément féministes qui prirent tant de place sous la République de Weimar. Mais aujourd'hui, ces préjugés ont pour ainsi dire disparu. Si on tombe sur un homme qui garde une dent contre les femmes, cela nous fait rire, et nous le considérons comme dépassé, ayant perdu le contact avec son temps. »

« C'est intéressant, » hasardai-je.

« Mais c'est facile à comprendre, » reprit Frau Scholtz-Klink, « si vous passez en revue notre attitude et notre ligne politique fondamentales. Contrairement à de nombreuses autres organisations féministes présentes ailleurs, nous ne nous battons pas pour ce qui est souvent désigné comme "les droits des femmes." Nous œuvrons plutôt main dans la main avec nos homologues masculins à la poursuite d'objectifs et de desseins communs. Nous pensons que la rivalité et l'hostilité entre les sexes est idiote et mutuellement dommageable, et qui plus est scientifiquement infondée. Hommes et femmes présentent des capacités relativement différentes, mais qui doivent toujours être considérées comme complémentaires — des parties organiques d'un ensemble plus vaste et harmonieux par essence. »

« Aussi, la place des femmes au sein du Troisième Reich, bien que consciemment féminine, n'est pas féministe ? » m'enquis-je alors.

« Précisément, » confirma-t-elle d'un hochement de tête. « Nous considérons comme absolument vital que les membres d'une orga-

nisation de femmes restent toujours féminines et ne perdent pas contact avec leurs collègues masculins. À votre avis, combien de temps pourrais-je tenir ici, enfermée en permanence avec plusieurs centaines de femmes ? Je vous le dis, je ne tiendrais pas trois jours ! Non, non, je peux vous assurer que notre organisation n'est pas dirigée comme un couvent. Nous retrouvons souvent des collaborateurs masculins au cours de rencontres informelles, qui nous permettent de discuter et de plaisanter ensemble, sur nos problèmes les plus pesants. »

« Dites-m'en un peu plus sur votre organisation, » suggérai-je.

Frau Scholtz-Klink prit un instant de réflexion ; puis continua : « Nous autres, femmes national-socialistes, n'avons pas débuté avec un programme tout fait ou des théories préconçues. Lorsque nous avons accédé au pouvoir il y a sept ans, notre pays était dans un état terrible et nous n'avions que fort peu de moyens à notre disposition. Nous avons donc commencé de la manière la plus simple, en nous occupant des besoins humains immédiats. L'ensemble de la structure élaborée que vous voyez aujourd'hui a été le fruit d'une évolution naturelle — d'une croissance spontanée. »

« Parlez moi de vos personnalités éminentes, » poursuivis-je.

Elle remua la tête en souriant. « Nous minimisons délibérément le culte de la personnalité, » dit-elle avec désapprobation. « À nos yeux, penser aux personnes, c'est cesser de penser aux principes. Prenez mon propre exemple. Je vous assure qu'il m'est absolument égal que, dans cinquante ans d'ici, lorsque notre objectif actuel aura été superbement atteint, les gens se souviennent de la personne qui a lancé le mouvement et l'a aidé à se développer. »

« Quelles sont vos relations avec les organisations féminines d'autres pays ? » demandai-je.

« Nous ne sommes pas internationalistes au sens où ce terme est souvent utilisé à l'étranger, » répondit Frau Scholtz-Klink. « Nous nous préoccupons principalement de nos propres problèmes. Bien sûr, nous sommes au contraire ravies d'être en contact avec des femmes d'autres pays. De fait, nous avons une belle maison d'hôtes,

ici à Berlin, où les visiteuses peuvent résider aussi longtemps qu'il leur sied, pour voir et étudier tout ce que nous faisons. Si elles les approuvent, tant mieux. Nous ne déposons pas de brevet. Donc, en ce sens, je pense que nous avons une organisation féminine des plus efficaces. Mais nous n'avons pas encore trouvé le moyen de rallier le Conseil International des Femmes. »

Derrière cette déclaration officielle sur le point de vue de la féminité nazie se cache l'une des histoires les plus intéressantes de l'évolution du Troisième Reich.

Sous l'ancien Empire, les idées conservatrices prédominaient en matière de relations familiales. L'homme était sans conteste le chef de famille. La femme remplissait son rôle traditionnel d'épouse et de mère. L'Empereur Guillaume décrivait la sphère de la femme comme délimitée par les « trois K, » Kinder, Küche, Kirche — les enfants, la cuisine, l'église.

La plupart de ses sujets semblaient d'accord avec lui. Il existait une vive dissidence, qui n'était pas réprimée par la loi. Elle constituait une minorité relativement restreinte.

Lorsque l'Empire connut sa fin, les relations familiales étaient dans la tourmente. Les idées libérales et radicales concernant le statut de la femme devinrent la norme, toutes d'un caractère fortement individualiste. Les femmes reçurent le droit de vote et s'engagèrent activement en politique. Des féministes d'un type nouveau firent leur apparition, bien décidées à développer leur personnalité et à déployer une carrière hors de chez elles. La femme « émancipée » semblait donner le la.

Ces tendances radicales auraient pu survivre dans une atmosphère de stabilité politique et de prospérité économique. Mais l'époque ne fut ni stable, ni prospère. Lorsque l'Allemagne fut frappée par la dépression mondiale à la fin des années 1920, les conditions de vie devinrent désespérées. Au sein de cette atmosphère chaotique, le national-socialisme prit de l'ampleur et finit par parvenir au pouvoir.

L'un des premiers chantiers de la révolution nazie fut de ba-

layer toutes les nouvelles idées au sujet des relations familiales. Adolf Hitler s'était prononcé sur le sujet. Au cours de l'une de ses allocutions de campagne, il avait affirmé : « Il n'est pas de lutte pour l'homme qui ne soit également une lutte pour la femme, ni de lutte pour la femme qui ne soit également une lutte pour l'homme. Nous ne distinguons aucun droit de l'homme ou droit de la femme. Nous ne reconnaissions qu'un seul droit aux deux sexes : un droit qui constitue également un devoir — vivre, travailler et se battre ensemble pour la nation. »

Avec cette attitude sans détour, Hitler mit de son côté un vaste part des femmes allemandes. Dès le tout début du mouvement nazi, les femmes endossèrent un rôle de premier plan et se révélèrent figurer parmi les partisans les plus zélés du Führer. Ces femmes déclarèrent n'aspirer ni à l'« égalité », ni à « des droits des femmes. » C'est à un foyer qu'elles aspiraient. Pour la masse des femmes allemandes, l'« émancipation » n'avait rien signifié, hormis un travail dur en échange d'un maigre salaire, et l'idée avait perdu tout attrait à leurs yeux lorsque la dépression économique rendit d'innombrables hommes dépendants des femmes de leur entourage. Aussi, tout programme promettant avec assurance de modifier cette situation anormale pouvait compter sur le soutien enthousiaste de nombreuses femmes comme d'hommes.

C'était précisément ce que promettait le national-socialisme avec son serment de rétablir l'ordre traditionnel des relations familiales. Il dépeignait l'image attrayante d'un régime d'hommes virils et de femmes accomplies dans leur fémininité — les hommes virils dans le rôle de pourvoyeurs et de combattants ; les femmes sont épouses, mères, et gardiennes du foyer familial.

Selon la théorie économique nazie, la carrière naturelle de la femme est le mariage. La femme, si l'on en croit Hitler, s'est d'elle-même fait la victime principale pour avoir suivi le chemin illusoire du matérialisme libéral-marxiste. Après avoir envahi les affaires, l'industrie et les professions libérales, les femmes ont expulsé les hommes de leur emploi et sont devenues leurs compétitrices au

lieu de se faire leurs aides et compagnes. Ce faisant, les femmes se sont non seulement volé à elles-mêmes leur bonheur suprême (un foyer et des enfants), mais se sont également rendues largement responsables de la crise économique qui a fini par les laisser financièrement plus précaires qu'auparavant. Quand les hommes et les femmes sont tous devenus des producteurs, il n'est plus resté assez de consommateurs pour absorber ce qu'ils produisaient.

Telle était la théorie nazie. Et elle a pris comme un feu de brousse. Des oratrices nazies dénoncèrent le régime de Weimar pour avoir dégradé la femme allemande en « parasite, pacifiste et prostituée. » Ce furent ces zélatrices féminines qui convertirent leurs sœurs en masse. Le « Front des Femmes » du mouvement nazi devint rapidement l'une de ses branches les plus influentes. Et l'élément intéressant est que celui-ci resta dirigé par les femmes.

Les activités de ce Front de la Femme sont complexes et profondes. Elles recoupent de nombreux champs d'activités que nous avons déjà décrites, comme les secteurs féminins du Service du Travail et les Jeunesses Hitlériennes, ainsi que des parties de la grande entreprise de service social connue sous le nom de NSV, que nous décrirons au [chapitre 14](#).

Sa toute première entreprise fut le *Mutterdienst*, ou Service Maternel — un réseau d'écoles pour adultes prodiguant des cours de soin des enfants, d'hygiène générale, de soins à domicile, de cuisine, de couture, et de l'amélioration du foyer. Toutes les grandes villes disposent de telles écoles à titre permanent, et des enseignants itinérants assurent un enseignement dans les villages et jusqu'aux campagnes les plus reculées. Ce système s'est désormais implanté au sein du Reich, et plusieurs millions de femmes ont reçu cette éducation familiale — un cours intensif avec des classes limitées à vingt-cinq personnes, car cette instruction prend la forme non pas de cours magistraux, mais d'enseignements pratiques auxquels participent les élèves. Outre les cours pour les femmes au foyer, on y instruit les futures mariées.

La plupart des observateurs étrangers conviennent que cette

éducation familiale a aidé de nombreuses femmes allemandes à devenir de meilleures femmes et de meilleures mères. J'ai personnellement visité la vaste École pour Mères établie à Wedding, un faubourg de Berlin habité par des ouvriers. Cette institution tient également lieu d'école normale, où les enseignants apprennent leur métier. J'ai rencontré les membres de la classe en exercice, et ai échangé avec elles ; elles proviennent de toutes les régions d'Allemagne. Ces jeunes femmes semblent tout à fait capables et conscientieuses, bien choisies pour leurs fonctions à venir.

Un autre pan de services majeur est celui de l'industrie, où des « femmes déléguées » bien formées travaillent dans les usines, les magasins et les bureaux qui emploient beaucoup de main d'œuvre féminine. Ces femmes sont donc en contact direct avec les conditions de travail. Naturellement, elles constituent les meilleurs propagandistes imaginables pour le Parti et ses idées. On pourrait décrire bien d'autres champs d'activités si l'espace le permettait dans un survol général comme celui-ci. Au moins un demi million de femmes sont activement engagées dans diverses lignes d'activités.

C'est évidemment la réponse qu'apportent Frau Scholtz-Klink et ses collègues à l'accusation selon laquelle le national-socialisme a expulsé les femmes de la vie publique. Elles affirment qu'il a modifié la nature de ces activités vers des canaux plus fructueux. De fait, l'ensemble de la tendance économique du Troisième Reich, en transformant le chômage de masse en pénurie de main d'œuvre aigüe, a poussé les femmes vers toutes sortes d'activités en dehors du foyer — et ce n'est absolument pas ce que Hitler a promis à ses adeptes féminines. On estime que presque 12 000 000 femmes occupaient des emplois rémunérés au sein du Reich lorsque la guerre a éclaté, et ce nombre sera sans aucun doute très largement dépassé au fur et à mesure que les hommes sont mobilisés pour la guerre. Pourtant, dans le cadre de ces nouveaux développements, il est probable que l'attitude et la ligne politique nazies resteront fondamentalement inchangées.

## Chapitre 14

# Les coulisses de l'aide hivernale

Alors que l'humide froideur de l'automne de l'Europe du Nord plonge en hiver sombre et glacé, les multiples activités du *Winterrhilf*, l'Aide hivernale, se déploient. Tous les quinze jours, chaque ville, bourg, village du Reich se met à grouiller de chemises brunes portant des boîtes de collecte peintes en rouge. Il s'agit des troncs destinés à l'Aide hivernale. Les chemises brunes vont partout. Impossible de s'attabler au restaurant ou à la taverne sans voir arriver tôt ou tard une paire d'entre eux venir faire tinter leurs troncs ostensiblement sous votre nez. Et je n'ai jamais vu un Allemand refuser frontalement d'y verser un don, dût sa contribution rester inférieure à la valeur d'un centime de dollar étasunien.

On use de toutes sortes de combines durant ces campagnes périodiques de collectes de fonds. Aux coins de rues les plus fréquentés, comédiens, chanteurs, musiciens, et marins attirent la foule en réalisant un petit spectacle amusant, à l'issue duquel les chemises brunes font la quête. Les gens achètent de petits badges attestant de leur participation — des badges qui ne valent que pour une cam-

pagne particulière. Il peut s'agir une fois d'une fleur artificielle ; la fois suivante d'une dague miniature, et ainsi de suite. La suite de campagnes de l'aide hivernale atteint son sommet peu avant Noël, avec la journée dite de Solidarité Nationale. En cette occasion notable, les grands noms du Parti nazi sont de sortie avec leur tronc pour apporter leur pierre à l'édifice. On dit qu'il est considéré comme un grand honneur de pouvoir glisser une offrande dans le tronc brandi par un personnage aussi redoutable que, par exemple, Hermann Göring.

Ces campagnes de dons sont menées tous les hivers depuis l'accession des Nazis au pouvoir. Il en va de même d'une autre institution pittoresque — la loterie de l'aide hivernale. La vente de ces tickets de loterie n'est pas bridée à certaines périodes ; elle se tient durant les saisons d'automne et d'hiver. Les tickets sont vendus par des hommes portant des uniformes plutôt attrayants, avec des casquettes à bandes rouges et des capes d'un gris très clair. Comme les chemises brunes, ces vendeurs de tickets de loterie couvrent tous les lieux publics, et même les plus beaux hôtels. Les billets sont renfermés dans des enveloppes orange hermétiquement scellées, empilées sur un petit plateau. Le vendeur s'approche de vous, vous salue poliment, et propose sa marchandise. Si vous décidez d'en acheter, vous prenez une enveloppe au hasard et lui versez cinquante pfennigs — un demi Reichsmark, ce qui équivaut à un peu plus de dix cents étasuniens. Contrairement à ses collègues en chemise brune, le vendeur ne se montre pas insistant et le public ne se sent pas contraint à l'achat.

Cette loterie de l'aide d'hiver a un bon côté — on sait immédiatement si on a perdu. On ouvre donc rapidement son enveloppe et l'on en sort le ticket plié. On se retrouve presque à chaque fois avec un grand *Nicht* bleu, qui veut dire « non » et désigne le ticket comme perdant. Il va sans dire que c'est ce que le sort m'a octroyé lorsque j'ai tenté ma chance. Mais nombreux sont ceux qui semblent jouer fréquemment à la loterie. Dans les restaurants animés, il n'est pas rare de voir tout un groupe de convive acheter des

enveloppes et de saluer par de grands éclats de rire chaque ticket perdant — le vendeur reste à côté et profite de la scène.

Mais tous les joueurs ne sont pas forcément perdants. En premier lieu, sur les 6 000 000 de tickets constituant une suite, on en compte presque 350 000 offrant de petits lots qui s'échelonnent entre 1 et 100 marks. Ces petits lots sont versés directement sur place, par le vendeur de billets. Au-dessus viennent les « prix, » qui montent jusqu'au grand prix de 5000 marks. Ces prix là ne sont pas versés sur place. Vous gagnez en réalité le droit à un numéro gagnant au tirage de la loterie qui va se tenir sous trois mois. Les prix et petits lots totalisent la somme d'un million de marks. La recette des tickets vendus totalise 3 millions de marks. Comme les vendeurs de tickets sont tous des volontaires ne touchant pas la moindre commission, le « bénéfice » net de l'aide hivernale, tiré des plusieurs séries de loteries vendues dans la saison, représente donc une jolie somme.

Il existe encore bien d'autres expédients pour remplir les caisses, dont le plus connu est l'*Eintopf* — ou opération Plat Unique. Un dimanche donné de chaque mois d'automne et d'hiver est désigné comme jour de sacrifice. Ce dimanche-là, chaque Allemand patriote est supposé contribuer à l'Aide hivernale en lui versant la différence de prix entre un repas du dimanche normal et celui d'un repas à plat unique. Dans tous les lieux de restauration publique, il n'est autorisé de servir qu'un plat de résistance durant les heures du déjeuner, et les étrangers doivent donc s'y soumettre. Le prix de ce repas est en soi insignifiant, mais il ne me plairait pas du tout de n'avoir à me nourrir que de cela, car ce repas n'est constitué que d'une assiette d'oignons mijotés, de chou et de pommes de terre, agrémentée d'une toute petite boulette de viande hachée la moins chère qui soit. Dans les foyers, les familles ne sont pas contraintes par la loi de limiter ce repas à ce seul plat de résistance. Elles peuvent manger ce qu'elles veulent. Mais elles sont quasiment contraintes de verser dans tous les cas leur offrande en espèces. Une chemise brune ne manque jamais de se présenter à la porte, et l'offrande

attendue est calibrée selon des grilles en proportion du statut social de la famille et de son niveau de vie connu.



FIGURE 14.1 – Reproduction d'une carte postale de 1933 ou 1944, promouvant le jour du plat unique. « Une offrande pour un compatriote affamé » — « Jour du plat unique. »

L'étranger ne sait rien de ce dernier point, sauf si des amis allemands lui en parlent. Il ne connaît en général que l'existence des troncs de collecte, des vendeurs de tickets de loterie, et la triste expérience du déjeuner à plat unique au restaurant ou à l'hôtel. Il peut apprendre que les contributions annuelles à l'Aide hivernale s'établissent en moyenne à plus de 400 millions de Reichsmarks — presque 200 millions de dollars au taux de change officiel. L'étranger peut s'étonner du montant prodigieux ainsi levé par les méthodes qu'il a observées. Mais dans les faits, il en va autrement. Le plus gros de l'argent versé provient d'un barème de contributions

soigneusement calculé, imposé aux corporations, aux entreprises et aux individus, depuis les plus riches jusqu'aux ouvriers et paysans les plus pauvres, qui en sont à peine exemptés.

Il est probable que les Nazis de votre connaissance ne vous en parleront jamais. S'ils le font, ils vous affirmeront certainement qu'il ne s'agit là que de suggestions purement patriotes à des contributions volontaires et parfaitement calibrées. Techniquelement, c'est la vérité, car les offrandes consenties à l'Aide hivernale sont légalement « volontaires. » Durant les premiers jours d'existence du régime nazi, les personnes à prendre cette qualification au pied de la lettre et à refuser de contribuer ne furent pas rares. Mais manifester une telle décision s'avéra souvent porter à de funestes conséquences ; et la contribution prescrite est rapidement devenue quasi universelle.

Ici encore, nous rencontrons l'un des aspects que j'ai déjà qualifiés comme fondamentaux de l'Allemagne nazie — ce que voit et découvre de manière fortuite l'étranger peut ne constituer que la pâle indication de ce qui se passe véritablement derrière les décors.

Voilà pour ce qui concerne la collecte des fonds de l'Aide hivernale. Reste la question de leur utilisation. C'est un point controversé.

Les Nazis vous assurent que ces sommes colossales sont gérées avec efficacité et que tout l'argent est consacré aux fins prévues par les donateurs. Ils font valoir que l'essentiel du travail est mené par des volontaires bénévoles, si bien que les frais administratifs devraient rester faibles. Cela est peut-être exact, mais il n'existe aucun moyen de vérifier ces affirmations dans la mesure où aucun bilan détaillé et certifié n'est publié. Certains observateurs étrangers affirment que les fonds de l'Aide hivernale sont détournés à d'autres fins, tout comme les fonds, bien plus importants encore, du Front du Travail le seraient également, selon les critiques étrangères du régime.

Je ne connais pas la vérité dans cette affaire, et me contente donc d'exposer ce sujet pour en produire une image équilibrée.

Selon les informations dont je dispose, il m'apparaît qu'une grande partie des fonds de l'aide hivernale est bel et bien dépensée au bénéfice des pauvres et des nécessiteux, et que cette institution agit à de nombreux égards dans le bon sens. Examinons donc de plus près l'aide hivernale pour voir sa nature, son fonctionnement, et ses réalisations.

L'aide hivernale fut instituée à l'automne 1933 — première année d'existence du régime nazi. L'époque était terrible, avec plus de 7 millions de chômeurs enregistrés, et 17 millions de personnes vivant dans la misère. Ce dernier nombre comptait aussi bien des chômeurs que des personnes inactives, surtout des personnes âgées et de très jeunes enfants. L'hiver précédent, le dernier que connaît la république de Weimar, avait été rude. Les allocations versées par le gouvernement avaient certes permis aux plus pauvres de rester de ce monde, mais cela n'allait pas plus loin ; et les perspectives de l'hiver à venir étaient tout aussi sinistres.

C'est alors que le Führer prit la parole. Il affirma : « Nul ne souffrira de la faim et du froid. » Et il annonça la mise sur pied d'une nouvelle organisation, gérée par le Parti, répondant au nom d'Aide hivernale. Il ne s'agissait pas d'un substitut aux aides gouvernementales ; il s'agissait d'une addition à ces aides, pensée pour combler l'écart entre le niveau minimum de l'aide d'État, considéré comme faible, et un niveau de vie relativement plus tolérable. L'objectif était de fournir assez de charbon et de vêtements pour tenir chaque foyer au chaud et lui permettre de se vêtir décemment ; d'apporter un peu plus de nourriture ; de distribuer des repas de Noël, des sapins, et des jouets pour les enfants au moment des fêtes de fin d'année. Promesse fut même faite de s'impliquer dans les accidents et malchances imprévisibles pour en apaiser les conséquences, dès lors que les victimes ne pouvaient en être considérées comme responsables.

Au cours de cette toute première saison, l'Aide hivernale « délivra la marchandise. » Le Parti se mobilisa corps et âmes. Plus d'un million de travailleurs bénévoles offrirent leurs services. Des quan-

tités considérables de nourriture, de combustible et de vêtements furent assemblées et distribuées. Les pauvres furent réconfortés — et chaudement poussés vers l'adhésion au nouveau régime. C'était bel et bien l'intention de ce mouvement ; l'aide hivernale était décrite officiellement comme « l'instrument qui nous permet de lancer l'appel le plus général à l'esprit de solidarité nationale. » En bref, une forme extrêmement efficace de propagande intérieure.

Plus je me suis penché sur l'aide hivernale, plus elle m'est apparue comme un singulier croisement entre l'Armée du Salut et [Tammany Hall](#). Il serait injuste de rejeter l'ensemble de l'organisation en la qualifiant *stricto sensu* de froide politique. La mobilisation des bonnes volontés, les efforts désintéressés et bénévoles, les biens distribués aux personnes qui en avaient besoin — tout cela correspond à une réalité, nonobstant les motivations politiques sous-jacentes. Pensez à ce que cela a apporté aux innombrables « oubliés » — et oubliées ; de se faire tirer quelques centimètres au dessus de la ligne de flottaison ; de voir leurs mornes vies ainsi illuminées par surprise, surtout au moment de Noël. Il est possible que tous les pauvres ne bénéficient pas à égalité de ces prébendes ; que les fidèles membres du Parti récupèrent la meilleure part des flux, et que les ex-communistes soient souvent laissés pour compte. Quoi qu'il en soit, le nombre de pauvres qui reçoivent quelque chose est tel que l'effet sur le sentiment public est puissant et cumulatif. Et cette tendance doit faire voir d'un bon œil le régime nazi au peuple. Ce sont les petites choses qui importent lorsqu'il s'agit de gagner et de conserver l'opinion publique. À New York, Tammany l'a découvert de longue date ; et les Nazis sont tout aussi roublards et bien plus efficaces que Tammany a jamais rêvé de l'être.

Ce qu'on peut désigner comme technique Tammany-Armée du Salut apparaît dans toutes les actions de l'aide hivernale. Imaginez un exemple typique. Un volontaire de l'aide hivernale pénètre dans une habitation sordide sise dans les quartiers les plus pauvres de l'Est de Berlin. Il ou elle apporte un panier de courses à la famille, un paquet d'habits, un petit sapin de Noël, ou des tickets de char-

bon utilisables chez le bougnat le plus proche. L'échange s'amorce sur un joyeux « Bonjour ! » « Je vous apporte tout ceci avec les salutations du Führer ! » Suit une conversation amicale et légère. En partant, le visiteur salut en tendant le bras avec l'inévitable *Heil Hitler!* Comment, dans ces conditions, le « Heil » de réponse ne jaillirait-il pas spontanément de coeurs reconnaissants ?

Voilà ce qu'est l'aide hivernale et ce qu'elle représente. Poursuivons en examinant l'organisation du service social, plus vaste encore, dont l'aide hivernale constitue elle-même officiellement une partie. Cette vaste organisation porte le titre impressionnant de *Nationalsozialistische volkswohlfahrt!* En bon français, cet imprononçable mot teutonique signifie *assistance sociale national-socialiste*. Même pour les Allemands, le mot est trop long, et ils la désignent toujours sous l'acronyme NSV.

Le NSV, bien qu'étant essentiellement une entreprise du Parti, est techniquement une organisation volontaire soutenue par près de 11 millions de membres qui versent une cotisation minimale d'un Reichsmark par mois. Elle compte plus d'un million de travailleurs actifs, dont seulement 20 000 environ sont rémunérés — il s'agit de spécialistes formés aux services sociaux dans divers domaines. L'immense majorité des travailleurs du NSV y consacrent leur temps libre, et ils le font avec générosité : pour beaucoup, jusqu'à trois heures par jour. Comme tout le reste dans l'Allemagne nazie, le NSV est organisé de façon très élaborée, d'un centre directeur suprême à Berlin jusqu'aux échelons régionaux, provinciaux et locaux, pour aboutir à l'unité de base — le « bloc » (ou îlot) de quarante à cinquante familles. Il ne fait aucun doute que le NSV est généralement populaire ; sinon, il serait difficile d'imaginer que 11 millions de personnes paient régulièrement leurs cotisations et que plus d'un million offrent aussi généreusement de leur temps tout au long de l'année. La simple contrainte n'aurait pu produire un tel résultat. Quelle en est donc la raison ? Répondre à cette question implique de comprendre une organisation sociale et un rapport à la vie radicalement différents des nôtres.

Pour commencer, il faut comprendre que le NSV, à l'instar de son affilié l'Aide hivernale, ne se substitue pas à l'aide gouvernementale accordée aux pauvres et nécessiteux. En Allemagne, la misère noire est rare, et ce depuis longtemps, grâce au système de sécurité sociale institué sous l'ancien Empire il y a plus d'un demi-siècle, et étendu sous la République de Weimar puis sous l'actuel régime nazi. La plupart des Allemands sont donc légalement protégés de la pauvreté absolue et de la famine pure et simple. Le NSV complète l'aide d'État de multiples manières. Et il agit ainsi, non par ce que nous appelons « charité, » mais en remplissant un devoir que la nation socialisée, la *Gemeinschaft* presque mythique, a envers chacun de ses membres.

Il est également important de comprendre que, malgré toute l'assistance qu'elle accorde aux pauvres et aux faibles, la NSV se soucie encore davantage de rendre plus robustes et plus forts ceux qui le sont déjà. Elle vise à galvaniser l'individu en lui faisant ressentir constamment qu'il constitue une part organique de la grande nation, et qu'il a concrètement derrière lui l'ensemble de la nation — pourvu qu'il réalise son devoir et s'emploie à servir la nation dont il est une part intégrante.

Au sein du système du service social nazi, l'aide hivernale présente des fonctions spécialisées. Elle s'occupe principalement de soulager les difficultés temporaires et les faiblesses ou ruptures de moral passagères. La NSV s'occupe quant à elle du long terme, et traite les problèmes sociaux qui ne peuvent être résolus que sur la durée.

L'un des axiomes du national-socialisme veut que la famille, et non l'individu, constitue la véritable unité de base de la société. Pour cette raison, la NSV s'emploie de diverses manières à intégrer les individus dans des familles saines, prospères et productives. C'est la raison pour laquelle elle déploie des efforts particuliers en direction des femmes et des enfants. Sa section la plus vaste et la plus importante porte le nom *Mutter und Kind*. On peut appréhender l'envergure de cette organisation spéciale en pensant qu'elle

dispose de 26 000 antennes couvrant toutes les zones du Reich, dotées de personnel médical et de l'assistance de quelque 230 000 intendantes des foyers, éducatrices de jardins d'enfants, visitrices et infirmières. Leurs activités sont multiples, mais leur objectif n'est pas thérapeutique ; leur œuvre est plutôt exploratoire et éducationnelle. Les antennes *Mère et Enfant* ne sont ni des hôpitaux, ni des sanatoriums. Lorsque des problèmes de santé sont détectés, les cas sont transférés aux hôpitaux ou aux services sociaux de l'État. Mais ces antennes sont fréquentées par des millions de femmes, ou rendent visite à ces femmes directement chez elles. Par exemple, tous les bambins âgés de moins de vingt-quatre mois bénéficient d'examens médicaux, et leurs parents reçoivent des conseils sur les soins et l'alimentation à leur apporter. Via leurs organisations affiliées, les antennes assurent leur travail de prévention et d'éducation en permettant aux femmes et aux enfants les plus nécessiteux de bénéficier de soins particuliers, de partir en vacances, de fréquenter un jardin d'enfants, etc.

Un exemple frappant du soin méticuleux selon lequel la NSV entend soutenir la santé publique est la *Bettenaktion*, une sous-section spéciale de l'organisation. La recherche médicale a établi le fait que rien n'importe davantage pour la santé et l'efficacité de chacun qu'un bon sommeil réparateur. La sous-section « Opération-Lit » veille à ce que chacun dispose de son propre lit — et qui plus est, un lit confortable et hygiénique. Au cours des dernières années, cette agence a officiellement affirmé avoir distribué gratuitement un million de lits à des personnes qui étaient dans l'incapacité d'en acheter.

Un autre champ d'action important est la remise à niveau des régions déshéritées ou sinistrées. Certaines zones reculées, comme les districts montagneux de Basse-Bavière et les collines de l'Eifel en Rhénanie, étaient chroniquement appauvries et incapables d'améliorer leur situation par leurs propres moyens, trop limités. La NSV y a déversé des aides de toute nature ; à tel point qu'aujourd'hui, selon les rapports officiels, certaines de ces régions s'en

trouvent complètement transformées.

Comme les autres institutions quasiment publiques du Troisième Reich, la NSV produit des volumes colossaux de littérature concernant ses propres activités. Fascicules, livrets, cartes illustrées, graphiques miniatures sont imprimés et distribués en masse au grand public, parfois gratuitement, parfois pour une somme très modique. À Berlin, le quartier général de l'organisation propose une exposition permanente avec de grandes cartes murales illuminées, des graphiques en couleurs, des maquettes et une conférence projetée en *stéréopticon* d'une durée de presque une heure. Son représentant aux relations étrangères, Erich Haasemann, m'a fait visiter les lieux, m'a apporté des explications détaillées, et m'a invité à assister à certaines activités de l'organisation à Berlin. La plus intéressante d'entre elles a été son centre de distribution, que j'ai visité le lendemain matin.

Le centre a son siège dans un vieux bâtiment improbable haut de plusieurs étages dans le quartier du marché proche d'Alexanderplatz. Il se situe donc à proximité des quartiers de la classe ouvrière. Les nécessiteux s'y rendent avec leur certificat de distribution — une sorte de billet les habilitant à recevoir les articles requis, qu'il s'agisse de vêtements ou de mobilier. Ils reçoivent ces billets de la part de leur *Blokwart*, le représentant du pouvoir ayant à charge un *bloc* d'une quarantaine de familles. Pour information, on compte presque 450 000 de ces blocs à Berlin et aux alentours.

Le *Blokwart* fait en sorte de connaître précisément le mode de vie de chaque famille de son îlot. Il leur rend fréquemment visite à domicile, et c'est à lui qu'elles exposent leurs problèmes et leurs demandes d'aides. Voici comment les choses sont organisées : un ouvrier travaillant en extérieur a besoin d'une nouvelle veste en peau de mouton. Il montre le vêtement usé au *Blokwart*, qui constate que celui-ci a fait son temps. « Vous avez raison, » dit le *Blokwart*, « il vous faut une veste neuve pour assurer votre productivité par ce temps froid. Si vous tombiez malade et vous retrouviez à l'hôpital, la nation en pâtirait. Tenez donc. Allez en chercher une

demain au centre après avoir débauché. » Et voici que se présente notre travailleur, qui présente son billet, et que l'on amène jusqu'au rayon adéquat, où des centaines de vestes de toutes tailles sont suspendues à de longs portants. Comme pour tous les articles, on en trouve de styles et de couleurs diverses. Il s'agit d'éviter une apparence d'uniformité. Cela contribue à maintenir le moral en répondant aux goûts de chacun et en optimisant l'amour-propre du travailleur. Si tous les bénéficiaires de la NSV étaient habillés de la même façon, ils présenteraient une déprimante apparence d'« assistés ». Il est vraiment extraordinaire de voir avec quel soin ces aspects psychologiques ont été pensés !

J'ai déambulé dans cet entrepôt durant une heure, examinant les énormes stocks de produits, allant des vêtements et chaussures à des lits et landaus. Tous semblaient de bonne conception et de bonne fabrication, et étaient d'un bon goût presque étonnant. On me pria de constater qu'une gamme complète de tous les articles était disponible, y compris les tailles les plus inhabituelles et extrêmes, qui ne sont généralement pas fabriquées commercialement, et encore moins proposées en magasin. On m'a par exemple montré une paire de bottes tellement grandes qu'il ne semblait pas imaginable qu'un être humain pût avoir des pieds assez grands pour les porter. On m'a cependant indiqué qu'il en existait quelques uns. Ces personnes étaient identifiées. Et la NSV était donc prête à leur assurer ses services.

Ce n'est pas la NSV qui fabrique ses produits. Ils sont achetés sur le marché, mais doivent être produits par des fabricants locaux. Les prix ne sont donc pas absolument compétitifs — au moins, à l'échelle nationale. L'idée est de répartir le travail et de retenir les capitaux sur le territoire national.

Je n'ai exposé que les points les plus saillants d'un sujet qui présente de nombreuses ramifications. Mais ces points peuvent suffire à se faire une idée générale de l'importance de la NSV dans la manière qu'ont les Nazis d'appréhender la situation et d'assurer leur emprise sur le peuple. Ces services sociaux tendent à assurer

la popularité du régime nazi et à faire adopter par la population générale des conditions qui en d'autres circonstances pourraient provoquer du désordre et même des troubles révolutionnaires.

## Chapitre 15

# La socialisation de la santé

« Le traitement prodigué à un patient tuberculeux est en partie déterminé par sa valeur sociale. S'il s'agit d'un citoyen productif et que sa maladie est guérissable, on n'économisera aucune dépense. S'il est considéré comme incurable, on va s'assurer qu'il ne manque de rien, bien sûr, mais pas mener des efforts particuliers pour prolonger légèrement une existence qui n'apportera rien à la communauté ni à lui-même. L'Allemagne ne peut nourrir qu'un certain nombre de bouches à un moment donné. Nous autres, national-socialistes, avons pour devoir de promouvoir les individus qui présentent une valeur sociale et biologique. »

C'est le chef en exercice de la section *Tuberculose* du siège des services de santé publique qui s'exprimait. Il s'agissait d'un homme jeune et sincère, au regard réfléchi et au parler précis. Son département n'est qu'un exemple parmi les nombreux services chargés de combattre toutes les maladies notables en Allemagne, du cancer aux pieds plats. C'est dans un grand immeuble près de Nollendorfplatz que convergeaient les innombrables ramifications de cette organisation à l'échelle du pays.

J'avais fini par m'habituer aux méthodes avancées de publicité

caractérisant tous les sièges nationaux d'institutions gouvernementales ou du Parti, mais je pense que celle-ci méritait la palme. Le bâtiment tout entier est une succession d'expositions, et la littérature éducative détaillée couvrait absolument tout son spectre d'activités. Comme d'habitude, on m'en avait remis un échantillon généreux, déposé le lendemain à mon hôtel. Ils allèrent grossir une collecte de données qui finit par remplir une malle à mon départ d'Allemagne.

J'ai étalé devant moi cette littérature de santé publique pendant que j'écris. J'y compte une vingtaine de brochures, traitant de sujets généraux ou particuliers, comprenant une bibliographie détaillée des meilleurs livres disponibles concernant l'ensemble du domaine. Certaines brochures sont illustrées de clichés et de diagrammes. Je relève en particulier celle qui traite des affections du pied, qui contient toute une série d'exercices. Viennent ensuite plusieurs petits imprimés tenant sur une seule page. En voici un intitulé : « Conseils aux Femmes Enceintes. » Il est constitué d'une suite de gravures. Pour commencer, les choses qu'elle devrait faire : au lever, une toilette au gant de crin ; une promenade tranquille ; porter des vêtements adaptés — comme indiqué ; se brosser les dents avant de se coucher ; un bon sommeil dans un lit confortable. Suivent les choses à ne pas faire : soulever des charges lourdes ; s'étirer trop haut ; se pencher longtemps au dessus du baquet à lessive ; se baisser pour accéder au tiroir en bas d'un meuble ; rester debout trop longtemps ; consommer de l'alcool et fumer ; porter des chaussures à talons ; subir des secousses — comme à moto ; et finalement perdre son calme. En bas du tract apparaissent les denrées saines à consommer. D'autres feuillets de cette série imagée abordent des sujets tels que la Préparation à la Maternité, et les Soins du Nourrisson.

Les brochures traitent de sujets très divers. En voici quelques unes concernant des maladies spécifiques — tuberculose, cancer, affections du pied, paralysie infantile, maladies vénériennes, etc. Il y en a plusieurs autres concernant la sexualité — les meilleurs

âges pour engendrer des enfants ; des conseils aux parents sur la manière de gérer leurs enfants durant l'adolescence ; des conseils aux jeunes et aux célibataires ; ces dernières préchant une stricte moralité, mais sur une base bien plus patriotique que religieuse. Restent également divers sujets hétéroclites, comme le régime alimentaire, l'exercice et le renoncement à l'alcool et au tabac. Tous ces documents sont produits à peu de frais pour une diffusion de masse.

Avant que je commence ma visite, le Dr. Eckhard, directeur général, m'avait présenté le contexte de son organisation, comme le font toujours les Allemands. Il m'avait indiqué que la théorie et la structure générales du système allemand de santé publique remontent à l'époque de Bismarck. L'évolution la plus marquante sous le Troisième Reich est la *Gleichschaltung* — la mise au pas complète — des divers services et organisations. Ainsi, aucun grand changement structurel n'a été réalisé hormis la mise en place depuis 1933 d'un système complet de centres dédiés au cancer dans toute l'Allemagne. C'est dans l'esprit et le rythme du Service de Santé que l'on découvre la différence essentielle entre l'époque actuelle et les temps révolus. L'attitude nazie, consistant à subordonner l'individu à l'intérêt collectif, est parfaitement illustrée par les propos du subordonné du Dr. Eckhard cités en ouverture de ce chapitre.

Le Dr. Schramm, l'éminent chirurgien que j'avais rencontré lors de mon premier dîner à Berlin, se chargea ensuite de poursuivre mon initiation à la Santé Publique. L'un des points qu'il souligna fut le bon niveau général de santé, dû pour une large part à la loi d'assurance santé garantissant un traitement médical complet jusqu'aux plus pauvres. On incite les gens à solliciter un avis médical périodiquement ou dès l'apparition d'un symptôme inquiétant, et comme ils n'ont rien à débourser, ils le font volontiers. Tous les médecins sont légalement tenus de consacrer une certaine partie de son temps aux patients couverts par cette assurance ; le patient peut choisir le médecin ou le chirurgien qu'il désire consulter, et a même le droit de se faire envoyer dans la clinique du praticien de

son choix, si c'est là qu'il envoie habituellement ses patients. Le Dr. Schramm m'emmena à l'hôpital dont il était chirurgien en chef. Il s'agissait d'une assez grande clinique privée, dotée d'environ 150 lits. Certains services étaient dédiés à des patients assurés. J'ai pu parler avec plusieurs d'entre eux. C'étaient tous des ouvriers. Leur assurance santé leur ouvrait droit à une hospitalisation allant jusqu'à une année, avec une indemnité journalière. Passé ce délai, en l'absence de guérison, on m'a appris qu'ils étaient pris en charge à titre permanent par les caisses de santé publique. Le Dr. Schramm m'informa également que la pénurie de coton était telle dans l'Allemagne en guerre que la ouate s'était fait rare. Il est désormais réservé aux utilisations vitales. Les pansements courants étaient faits de papier, et semblaient tout à fait faire l'affaire.

J'appris également des choses intéressantes concernant les progrès réalisés dans le traitement des maladies vénériennes. Qui-conque se trouvait infecté avait obligation de consulter un médecin sur-le-champ, sous peine de lourdes sanctions. Comme on peut choisir librement son médecin et se faire soigner sans rien payer, les gens sont contents de s'y soumettre. Le secret médical reste assuré, le médecin faisant état aux autorités de l'état de son patient en l'identifiant par un numéro, son nom et son adresse restant cantonnés à ses propres fiches. Mais si le patient ne consulte pas régulièrement ou néglige le traitement qui lui est prescrit, le médecin dévoile l'identité du patient et des mesures coercitives sont adoptées. Quiconque propage une infection est passible d'au moins six mois de prison. Cette peine est obligatoire, et la richesse ou la position sociale du prévenu n'y changent rien. Le résultat de toute ceci est une nette diminution des cas de maladies sociales. Les nouvelles infections à la syphilis sont devenues rares. La blennorragie reste très répandue, mais les nouveaux traitements à la sulfanilamide suscitent de grands espoirs. Et la guerre, à ce stade, n'a pas notablement affecté la situation. Les soldats sont si bien formés aux mesures prophylactiques et encourrent des sanctions si lourdes en cas de négligence que la propagation des maladies vénériennes de leur fait est restée

minime.

Je passai une matinée instructive en visite d'une clinique spécialisée en accidentologie et en consultations externes, pour voir comment on gérait ces aspects de la santé publique. Cette clinique était dédiée aux ouvriers ; tous assurés, bien entendu. L'aspect extérieur du bâtiment n'avait rien d'engageant. La clinique était installée au troisième étage d'un immeuble ressemblant à un entrepôt miteux, et il fallait prendre un monte-chARGE pour y accéder. Mais une fois entré, je fus stupéfait par l'étendue et la modernité des équipements. Machines à rayons X de Röntgen, lampes solaires et à ultra-violets, massages mécaniques et manuels, une salle d'opérations moderne — rien ne semblait manquer. Une Étasunienne, épouse d'un spécialiste des os, qui m'accompagnait, fut absolument ébahie par ce qu'elle découvrit. Elle connaissait ces sujets, et m'indiqua n'avoir jamais rien vu d'aussi avancé aux États-Unis. Le point le plus significatif était peut-être la modicité du budget de la clinique. On me montra les bilans, et j'y découvris que les frais moyens facturés par patient à son assurance était de moins d'un dollar par jour.

Le logement constitue un autre aspect important de la santé publique. Les responsables de ce secteur me firent visiter plusieurs ensembles neufs, des appartements économiques pour ouvriers aux « villages modèles » destinées aux classes supérieures, en passant par des lotissements de maison simples ou jumelées, tous dans les faubourgs de Berlin. Mais je n'ai pas été satisfait de la visite officielle, supposant que l'on ne me montrerait que le meilleur. Je me suis donc adressé à un journaliste étranger connaisseur de ces sujets pour me guider dans les quartiers les plus misérables. J'étais à la recherche des taudis.

Mon collègue m'indiqua que je ne pourrais rien trouver de dramatique, du fait qu'il n'existe pas de taudis à Berlin, pas au sens où la plupart des pays définissent le terme. Mais il me promit de me montrer les pires logements en existence, et nous passâmes la plus grande partie d'une journée à les chercher ci et là. Notre point

de départ était Alexanderplatz, qui fut par le passé un quartier très rude et un bastion communiste. De nos jours, cette place est devenue un centre commercial et de transit des plus monotones. Le pire quartier du coin a presque entièrement été reconstruits en immeubles municipaux pour ouvriers. Ils sont de construction simple et basique, et les loyers sont très accessibles. Le centre de ce vaste ensemble se situe à *Horst Wessel Platz*, du nom du célèbre héros et martyr nazi assassiné par des Communistes dans un vieil immeuble populaire (démoli depuis) qui se dressait à l'emplacement de l'actuelle place.

Après cette visite, nous nous déployâmes vers l'Est ; dont certains étaient des quartiers d'immeubles de rapport parmi les plus anciens, ternes et maussades, surtout sous la triste lumière d'une journée d'automne couverte. Mais nous ne trouvâmes aucun immeuble délabré, ni même de traces de saleté ou de déchets. Mon collègue m'apprit que le gouvernement nazi avait contraint les propriétaires à nettoyer et réparer jusqu'aux immeubles les plus vétustes. Cette opération avait initialement été démarrée dans le cadre d'un programme obligatoire de « plein emploi » durant les premières années du régime nazi. Dans certaines cours intérieures, je remarquai de petits édifices, sortes d'abris (un peu comme les logements de fond de cour<sup>1</sup> de Washington) qui avaient d'évidence été habités par le passé. Mais ces structures avaient désormais déclarées inhabitables. Il en allait de même pour tous les logements de caves. L'impression générale que j'eus à la visite de ces quartiers ouvriers fut celle d'un niveau de vie relativement bas, mais supérieur au seuil de misère.

Ce qui ressemblait le plus à des taudis je le découvris aux environs de la *Grenadierstraße*. C'est là que vit la classe la plus misérable, où l'on compte de nombreux étrangers et un nombre considérable de Juifs. Les immeubles de rapport semblaient sordides ; on ne distinguait que peu de rideaux ou de fleurs aux fenêtres,

---

1. « Alley dwelling », des logements de fortune, NdT

contrairement à tous les autres logements. Nombre des passants avaient l'air aussi sordide que leur logement. Les Juifs, comme on peut l'imaginer, affichaient un air craintif et renfrogné. J'essayai de découvrir si une configuration de ghetto prévalait, c'est-à-dire si les Juifs avaient été concentrés dans certains immeubles. Il semble que cela ne soit pas le cas. Devant un immeuble, où je ne vis que des Juifs, j'interrogeai une factrice qui venait distribuer le courrier si l'endroit était réservé aux Juifs. Avec la franche insensibilité qui caractérise ici souvent ce type d'interaction, elle répondit avec mépris : « Ach nein. Des Juifs, des Tziganes, on trouve ici toutes sortes de déchets ! »

La froide efficacité du système allemand de santé publique se révèle de manière frappante par le travail sanitaire notable qu'il a accompli en Pologne. Bien qu'aucun journaliste étranger ne fût autorisé à visiter la zone polonaise, j'eus la chance de tenir une longue conversation avec l'un des très rares étrangères à avoir pu y pénétrer. Il s'agissait du [Dr. Junod](#), un Suisse et haut dirigeant de la Croix Rouge Internationale. Le Dr. Junod est un Juge expert en conditions sanitaires, et a à son actif de nombreuses années de service au sein de la Croix Rouge, ainsi qu'un longue expérience acquise sur le terrain des guerres en Éthiopie puis en Espagne. Il a visité Varsovie, la capitale de la Pologne dévastée, vers la mi-novembre.

Il m'affirma que les actions menées par les autorités sanitaires allemandes à Varsovie depuis la capture de la ville, à la fin septembre, relevaient du miracle d'efficacité scientifique. Bien que les maisons fussent encore en grande partie à l'état de ruines, les rues étaient immaculées — il n'avait même pas vu des morceaux de papier promenés par le vent. Les réseaux d'eau et d'éclairage avaient été remis en état et le plus gros de la population vacciné contre la typhoïde. Les prostituées avaient été répertoriées et faisaient l'objet d'exams médicaux réguliers. La chose la plus frappante était que les populations des villes, habituellement sales et truffées de vermine, avaient été déparasitées à grande échelle. Les sta-

tions d'épouillage séparaient une personne de ses vêtements, chacun étant traité suivant des processus de nettoyage distincts. Les deux chaînes de nettoyage étaient si bien synchronisées que la personne nue récupérait le plus souvent directement ses vêtements à la fin de son traitement — le tout bien propre et exempt de tout parasite. Les vêtements étaient rendus secs, ayant été exposés à un jet d'air chaud qui suffisait à les sécher en quelques instants.

Je ne parvins guère à percer les aspects les plus importants de la vie des gens qui habitaient cette ville aux rues si nettes.

Quoi qu'il en fût, le résultat de cette intensive campagne de santé a débouché sur une transformation profonde de l'hygiène publique en un bref intervalle de deux mois. Un grand péril fut évité grâce à ces mesures. Les conditions sanitaires qui prévalaient à l'issue immédiate de la conquête allemande étaient tellement mauvaises qu'à moins d'adopter sans délai des mesures héroïques, des épidémies de masse auraient été inévitables. Cela aurait mis en danger non seulement la Pologne occupée par l'Allemagne, mais également l'Allemagne elle-même. Si des épidémies de cette nature s'étaient propagées jusqu'au Reich, les conséquences auraient pu s'en révéler catastrophiques, car les Allemands, habituellement très propres, ne présentent pas d'immunité aux maladies liées à la crasse comme le typhus, contrairement aux Polonais qui y ont été chroniquement exposés. C'était donc très clairement en pensant à l'envahisseur, et non pour le bien être des Polonais, que ce miracle de science sanitaire avait été accompli.

## Chapitre 16

# Une cour eugénique vue de l'intérieur

Rien ne caractérise tant l'Allemagne nazie que ses idées sur les races. Sa conception des sujets raciaux est sous-jacente à l'ensemble de la philosophie de vie national-socialiste et influence profondément aussi bien ses lignes politiques que ses pratiques. On ne saurait évaluer intelligemment le Troisième Reich sans comprendre ce mode de pensée fondamental. Malheureusement, il n'est pas chose aisée de le comprendre, car l'ensemble du sujet est obscurci par les passions et la propagande.

Je m'intéresse depuis longtemps par les applications pratique de la biologie et de l'eugénisme — la science de l'amélioration raciale — et j'ai beaucoup étudié ces sujets. Au cours de mon récent séjour en Allemagne, j'ai complété ce contexte académique par une enquête directe, comprenant des discussions avec des autorités traitant directement de ce sujet. Parmi celles-ci, des représentants officiels comme les Reichsministers [Frick](#) et Darré, et des scientifiques de premier plan — [Eugen Fischer](#), [Fritz Lenz](#), [Hans Günther](#), [Paul Schultze-Naumburg](#), et d'autres. J'ai pu, grâce à leurs recommanda-

dations, siéger aux côtés des juges à une session de la Haute Cour d'Appel eugénique.

Comme chacun le sait, le point de vue nazi sur la race et les politiques qui en résultent sont établis personnellement par Adolf Hitler dans les pages de *Mein Kampf*, la bible du national-socialisme. Le futur Führer y écrit : « Il relèvera du devoir de l'État du Peuple de considérer la race comme fondement de l'existence de la communauté. L'État devra assurer la préservation de la pureté de la souche raciale. Il devra proclamer la vérité selon laquelle l'enfant est la possession la plus précieuse dont une nation peut disposer. Il devra s'assurer non seulement que les bien portants engendrent des enfants, et qu'une seule infamie soit reconnue : celle, pour les parents malades ou souffrant d'autres défauts, de mettre des enfants au monde. Mais d'un autre côté, il devra être déclaré répréhensible d'empêcher d'apporter des enfants sains à la nation. Par ces décisions, l'État devra se faire le garant d'un avenir millénaire, face auquel les désirs égoïstes des individus n'ont aucun poids. Ces individus devront s'incliner devant l'État sur ces sujets.

Pour parvenir à ces fins, l'État devra se doter des avancées modernes de la science médicale. Il devra proclamer que toutes les personnes frappées ou porteuses d'une maladie héréditaire visible sont inaptes à procréer ; et l'État devra mettre en œuvre des moyens pratiques de stérilisation de ces personnes. D'un autre côté, l'État devra s'assurer que la femme saine ne voie pas sa fertilité limitée par un système économique et de gouvernement voyant dans les enfants une malédiction pour leurs propres parents. L'État se devra d'abolir l'indifférence coupable et même criminelle suivant laquelle le problème des prestations sociales à destination des familles nombreuses est traitée, et devra se faire le protecteur suprême de cette bénédiction immense dont un peuple peut se targuer. Son attention et ses soins devront être dirigés vers l'enfant plutôt que l'adulte. »

À l'analyse des énoncés de Hitler, on observe qu'il traite ici deux choses tout à fait distinctes. La première d'entre elles concerne les

différences entre les lignées humaines. Hitler considère ces différences comme présentant une importance vitale, et énonce que « la pureté de la souche raciale » doit être préservée. Par conséquent, en toute logique, les croisements entre elles sont mauvais. Il s'agit de la doctrine nazie que l'on peut désigner sous le terme de racialisme.

La chose intéressante est que Hitler ne s'arrête pas à ce point. Il le considère comme évident et allant de soi, et passe à d'autres sujets qu'il traite en détail. Ceux-ci ont trait aux améliorations au sein de la lignée raciale, reconnues partout comme constituant la science moderne de l'eugénisme, ou amélioration de la race.

L'insistance relative qu'accorda Hitler au racialisme et à l'eugénisme il y a de nombreuses années présageait déjà de l'intérêt dont ces sujets feraient l'objet dans l'Allemagne d'aujourd'hui. En dehors de l'Allemagne, c'est l'opposé qui s'est produit, principalement en raison du traitement par les nazis de leur minorité juive. En Allemagne, le problème juif est considéré comme un phénomène passager, déjà réglé sur son principe et bientôt réglé dans la pratique par l'élimination physique des Juifs du Troisième Reich. C'est de la régénération de la souche germanique que l'opinion publique se préoccupe le plus et c'est celle-ci qu'elle s'emploie à promouvoir de diverses manières.

Il existe une ou deux idées allemandes concernant la race qui, me semble-t-il, sont largement incomprises à l'étranger. La première a trait à l'attitude allemande vis-à-vis du sang nordique. Bien que cette souche blonde et de grande taille, ainsi que les qualités qui lui sont présumées constituent un type idéal aux yeux des nazis, les scientifiques nazis n'affirment pas que l'Allemagne contemporaine soit aujourd'hui un pays à majorité nordique. Ils reconnaissent que le peuple allemand actuel est un mélange de plusieurs souches européennes. Leur attitude est exprimée par le professeur Günther lorsqu'il écrit : « L'idéal nordique devient pour nous un idéal d'unité. Ce qui est commun à toutes les branches du peuple allemand, c'est le sang nordique. La question n'est pas tant de savoir si nous autres, vivant aujourd'hui, sommes plus ou

moins nordiques ; non, la question qui nous est posée est de savoir si nous avons le courage de préparer, pour les générations futures, un monde qui se nettoie racialement et eugéniquement. »

Une autre conception erronée veut que les nazis considèrent les Juifs comme une race distincte. De fait, ce terme est souvent utilisé dans des écrits populaires, et de nombreux nazis ignorants peuvent le croire, mais leurs scientifiques ne remettent pas en cause cette anthropologie évidente. Ils considèrent donc les Juifs comme une *Mischrasse*. Ce terme désigne un groupe qui, bien que consciemment distinct, et constitué de plusieurs souches raciales distinctes. C'est parce que la plupart de ces souches sont considérées comme trop étrangères à la lignée germanique que les nazis ont adopté les lois dites de Nuremberg interdisant le mariage entre Juifs et Allemands.

Si l'on s'abstient de vouloir juger cette doctrine raciale très controversée, on peut affirmer que le programme eugénique de l'Allemagne nazie constitue l'expérience la plus ambitieuse et la plus profonde jamais entreprise par toute nation.

Lorsque les nazis accédèrent au pouvoir, l'Allemagne se trouvait en mauvaise posture sur le plan biologique. Une grande partie de ses meilleures souches avait péri sur les champs de bataille de la Grande Guerre. Mais ces pertes de guerres avaient été encore dépassées par d'autres facteurs dans la période de l'après-guerre, résultant de la chute du taux de natalité. Dépression économique, chômage de masse, désespoir vis-à-vis de l'avenir, tous ces facteurs s'étaient combinés pour produire un état d'esprit où les Allemands refusaient d'avoir des enfants. Le taux de natalité s'était effondré tellement rapidement que la nation était passée sous le seuil du renouvellement. Qui plus est, on observait les taux de natalité les plus faibles chez les éléments présentant la plus haute valeur sociale. Les classes instruites et les professions libérales avaient tellement peu d'enfants qu'à ce rythme, elles promettaient de s'éteindre rapidement. De l'autre côté de la balance, l'inverse était vrai. Faibles d'esprit, criminels ou autres éléments anti-sociaux se reproduisaient

à un taux neuf fois plus élevé que celui de la population générale. Et ces éléments de basse extraction voyaient leurs souches favorisées par les mesures d'assistance sociale du régime de Weimar. Les statistiques indiquent que les coûts de soutien des inaptes vivant en Allemagne étaient nettement plus élevés que les coûts de l'ensemble de l'administration gouvernementale du pays — nationale, régionale et locale.

Du point de vue des nazis, la tâche était double : il fallait augmenter aussi bien la taille de la population que sa qualité. Appliquer des aides indifférenciées aux familles nombreuses promettait de multiplier les criminels et les faibles d'esprit. Ils couplèrent donc ces encouragements à destination des citoyens sains avec un frein drastique appliqué aux éléments défectueux. Ce frein était constitué par la Loi de Stérilisation.

L'objet de cette loi est établi dans son titre officiel : *Une Loi pour la Prévention de la Descendance héréditairement Malade*. Le périmètre concerné par la stérilisation est spécifiquement décrit. Il s'agit de (1) Maladies Mentales Congénitales ; (2) Schizophrénie, ou dédoublement de personnalité ; (3) Maladie maniaco-dépressive ; (4) Épilepsie héritée ; (5) Chorée (de Huntington) héritée ; (6) Cécité héritée ; (7) Surdité héritée ; (8) Alcoolisme chronique, lorsque ce trait a été déterminé scientifiquement comme symptôme d'une anomalie psychologique.

Il faut bien comprendre que tous ces défauts et maladies sont reconnus comme héréditaires par les scientifiques du monde entier. Selon les estimations, au moins 400 000 personnes en Allemagne sont sujettes à la stérilisation. Mais la loi interdit spécifiquement la stérilisation pour toute cause non-héréditaire. Les personnes souffrant de troubles mentaux, les criminels récidivistes, et les alcooliques chroniques ne peuvent pas être stérilisés. Chaque cas de stérilisation doit être prouvé et établi au delà de tout doute raisonnable devant les tribunaux régionaux, et on peut faire appel de ce verdict, en premier lieu auprès de la cour d'appel régionale, et ultimement à la haute cour d'appel située à Berlin.

Tels sont les termes de la Loi de Stérilisation. On a prononcé tant d'accusations à l'étranger, selon lesquelles ces lois seraient utilisées pour stériliser les personnes politiquement indésirables, que j'ai particulièrement apprécié l'opportunité d'assister directement aux débats de la Haute Cour. Entre parenthèses, il est à noter que le terme « stérilisation » ne signifie pas castration. Ce terme prescrit spécifiquement des méthodes n'impliquant qu'une opération mineure, et ne débouche sur aucune diminution de l'activité sexuelle, en dehors de l'incapacité à se reproduire.

La Cour Suprême Eugénique allemande siège dans un bâtiment impressionnant, situé à Charlottenburg, l'un des faubourgs de l'Ouest de Berlin. J'arrivai juste à l'heure d'ouverture du tribunal. Sur le banc, un juge de métier était assis, avec sa robe et son chapeau. À sa droite, le professeur Zutt, le célèbre psychopathologue, un savant typique avec des yeux bleus doux et une barbe à l'espagnole. À la gauche du juge, un homme plus jeune, aux yeux vifs, spécialiste en psychologie criminelle et à côté de qui je siégeai moi-même durant les débats. À intervalle régulier, chacun des trois hommes m'expliqua avec courtoisie tel ou tel point.

Comme il s'agissait de la plus haute cour d'appel, tous les sujets qu'elle avait à arbitrer provenaient d'appels de jugements de tribunaux inférieurs, et tous ces cas étaient donc « aux limites. » Ce qui me frappa le plus fut le soin méticuleux avec lequel les tribunaux précédents avaient déjà considéré chaque cas. Chaque dossier était volumineux, contenait le récit de vie intégral du sujet, des rapports produits par des spécialistes et des cliniques, ainsi que des recherches exhaustives sur l'histoire familiale du sujet. Pour parvenir à sa décision, la Haute Cour consultait non seulement les dossiers dont relevaient chaque cas, mais auditionnait également chaque personne en face à face.

Le premier cas auquel j'assistai semblait un excellent candidat à la stérilisation. Un homme dans la trentaine, d'apparence simiesque — front fuyant, nez plat et grandes narines, lèvres épaisses, et une mâchoire très protubérante. Il n'avait pas l'air méchant, mais lour-

daud et peu éveillé. L'histoire de sa vie était tout à fait anti-sociale — plusieurs peines pour de petits larcins et une peine pour homosexualité entre adolescents dans son jeune âge. Arrivé à l'âge adulte, il avait épousé une Juive avec laquelle il avait eu trois enfants, dont aucun ne se portait très bien. Ce mariage avait été annulé en vertu des Lois de Nuremberg. Il voulait désormais épouser une femme qui avait déjà été stérilisée pour faiblesse d'esprit. La loi interdit à une personne non-stérilisée d'épouser une personne stérilisée ; et il est donc tout à fait volontaire à la stérilisation. La Cour de première instance recommandait la stérilisation.

Les trois membres de la Haute Cour interrogèrent longuement cet homme. Les questions établirent le fait qu'il s'occupait de livrer des journaux dans les faubourgs, qu'il était capable de mener à bien cette tâche simple, et qu'il avait répondu aux questions posées par le tribunal avec une intelligence normale. La Cour conclut que la stérilisation ne s'avérait pas obligatoire, et renvoya l'affaire pour enquête plus poussée.

Le deuxième cas était manifestement un déséquilibré mental, mais ne relevant pas de l'asile. Il entra dans le tribunal en balançant devant lui une cane comme un gentleman, arborant un « air » qui collait mal avec ses vêtements d'une élégance miteuse et son vieux feutre coincé sous le bras gauche. Il ne faisait aucun doute que l'homme dût être stérilisé. Les tribunaux inférieurs avaient décidé qu'il était soit schizophrène, soit maniaco-dépressif, et les deux maladies tombent sous le coup de la loi. Mais il convenait de déterminer précisément quelle maladie l'affectait avant de pouvoir légalement réaliser l'opération. L'homme comptait épouser une femme qui n'était pas stérilisée, et était donc fermement opposé à cette opération. Son histoire personnelle révélait deux dépressions nerveuses, des disputes violentes irrationnelles et des comportements déviants. Dix années plus tôt, il avait monté un projet d'État Utopique et avait été arrêté lorsqu'il avait essayé de venir l'exposer en personne au président Hindenburg. Il répondit aux questions avec intelligence, faisant preuve d'instruction, mais s'énerva facilement ;

et ses yeux, qui n'étaient jamais normaux, s'enflammaient lorsque cela se produisait. Le tribunal penchait pour le déclarer maniaco-dépressif, mais détecta également des symptômes de schizophrénie. Faute de pouvoir en juger avec une certitude absolue, le cas fut renvoyé pour examens médicaux supplémentaires.

Le troisième cas était celui d'une jeune femme de dix-huit ans. Sourde et muette, elle s'exprimait grâce aux services d'un interprète. Elle n'était d'évidence pas faible d'esprit, mais son historique familial ne plaiddait pas pour elle. Les parents, présents lors de l'audience, étaient d'apparence peu engageante. Son cas avait été jugé pour une cour inférieure deux années auparavant. Le jugement s'était opposé à la stérilisation car aucune surdité héréditaire n'avait été établie à l'examen de son histoire familiale. Mais un nouvel examen de son cas avait débouché sur une recommandation de stérilisation, plusieurs facteurs héréditaires malheureux ayant été mis au jour par des enquêtes plus approfondies. La Haute Cour ordonna que la jeune-fille fût hospitalisée pour subir de nouveaux examens. Elle ordonna également de nouveaux examens de son historique familial.

Le quatrième cas concernait une jeune fille de dix-sept ans. Son problème était la faiblesse d'esprit. Elle semblait vraiment faible d'esprit, recroquevillée sur sa chaise face au banc des juges, le visage inexpressif et les yeux sans éclat. Orpheline depuis sa tendre enfance, elle avait reçu une éducation défaillante. Son historique personnel la décrivait comme timide, retardée et incapable d'assister à des cours normaux. Elle était désormais employée comme assistante dans un restaurant bas de gamme. Lorsque son cas avait été présenté à la cour inférieure, le verdict avait été : Voyons comment les choses évoluent. Cela pourrait constituer un cas d'intelligence en retard en raison de facteurs environnementaux, et que son état va s'améliorer par la suite. Mais son état ne s'était pas amélioré ; et l'on avait mené de nouveaux débats au cours desquels deux spécialistes ne s'étaient pas accordés.

Les membres de la Haute Cour examinèrent avec attention et

avec une patience bienveillante ce pauvre être. Elle ne percevait pas les événements en cours, même les plus élémentaires, ni ne s'intéressait à eux. Par exemple, elle n'était que vaguement consciente du fait qu'une guerre était en cours. Mais le psychologue avait découvert qu'elle était en mesure de rendre la monnaie sur les additions de faibles montants à son restaurant, et qu'elle pouvait accomplir d'autres tâches à son humble niveau. La Cour finit donc par conclure que, malgré son apparence peu amène et son esprit enfantin et simplet, son cas ne relevait pas de la débilité au sens de la loi, et qu'elle ne devait donc pas être stérilisée.

D'autres cas furent examinés ce jour-là, tous suivant la même méticulosité et la même méthode. J'en sortis avec la conviction que la loi était administrée strictement suivant son esprit et sa lettre, et que s'il fallait trouver une critique à formuler, c'était le conservatisme qui tentait les jugements. En tous cas, les éléments que j'ai collecté lors de cette audience établissent que la Loi de Stérilisation éradique les pires souches de la lignée germanique, d'une manière à la fois profondément scientifique et profondément humanitaire.

Pour passer de l'eugénisme négatif à l'eugénisme positif, la première mesure active visant à accroître à la fois la quantité et la qualité de la population fut la Loi pour la Promotion des Mariages. J'ai déjà fait mention du jeune laitier frison et de son épouse à qui l'on avait accordé l'opportunité d'édifier une maison grâce à un prêt de 1000 marks consenti par le gouvernement, dont 25 % du montant était annulé à la naissance de chacun de leurs enfants. Ces emprunts sont consentis aux jeunes couples, non pas sous forme d'argent, mais sous forme de certificats permettant de se meubler ; avant d'être éligible au prêt, le couple doit avoir passé des tests médicaux et mentaux établissant qu'il est de souche saine et vigoureuse. Depuis le début de l'application de la loi, plus de 900 000 de ces prêts ont été consentis.

Autre stimulus pour la population : les allocations officielles aux familles nombreuses de pauvre extraction. Ce système a par la suite

été étendu à un versement régulier d'allocations par enfant. Les lois de taxation ont également été revues pour alléger la charge qui avait tendance à peser sur les familles nombreuses. Par exemple, la taxe sur les salaires, qui est de 16 % pour les célibataires et de 10 % pour un homme marié sans enfant, mais qui diminue avec la naissance de chaque enfant jusqu'à disparaître au quatrième. Pour toutes les mesures mettant en œuvre des prêts ou des allocations de la part de l'État, les bénéficiaires ne peuvent être que des personnes saines et vigoureuses. Il faut comprendre que ces mesures spécifiques se conjuguent avec les aides sociales et les activités de santé publique discutées au cours des chapitres précédents. C'est donc l'ensemble du système qui est imprégné de la philosophie eugénique.

Ces stimuli appliqués à la croissance de la population ont produit des résultats remarquables. En 1933, année d'accession au pouvoir des nazis, on ne compta que 957 000 naissances — très en deçà du taux de renouvellement de la nation. Mais dès l'année suivante, les naissances grimpèrent à 1 197 000, et elles ont depuis lors continué de croître de manière marquée jusqu'à l'année de l'éclatement de la guerre, où l'on dénombra environ 1 300 000 naissances. Cette tendance est absolument contraire à celle qui est observée dans les autres pays d'Europe de l'Ouest et d'Europe du Nord, où les taux de naissance moyens sont faibles, et n'ont connu que de faibles variations au cours des dernières décennies. Même Mussolini est resté dans l'incapacité d'obtenir de bons résultats sur la base de ses efforts d'accroissement de la population de l'Italie, jusqu'à avoir copié plusieurs mesures adoptées au sein du Reich. Et il faut garder à l'esprit que le fascisme recherche une production de quantité, sans les exigences eugéniques de qualité qui sont en place en Allemagne.

Avant de clôturer la présente description, il convient de prendre note de l'aspect psychologique de la politique de population nazie. Les dirigeants du Troisième Reich ne s'arrêtent pas aux lois et aux régulations économiques. Ils comprennent que, pour atteindre pleinement leurs objectifs, il est nécessaire de mobiliser l'idéologie. Le peuple allemand reçoit ainsi systématiquement une propagande

pour l'édification de ce que l'on peut décrire comme une conscience raciale et eugénique. Ici, par exemple, on trouve les Dix Commandements pour le Choix d'un Partenaire. Exprimé sous la forme du *Du allemand*, ce nouveau décalogue racial est porté à l'attention de chaque garçon et de chaque fille d'Allemagne avec une telle régularité qu'ils ne peuvent que le connaître par cœur.

En voici le texte :

1. Souviens-toi que tu es allemand ! Tout ce que tu es, que tu possèdes, n'est pas à toi, mais au peuple. Que tu le veuilles ou non, tu appartiens toi-même au peuple qui t'a fait naître. En chacun de tes actes, réfléchis si celui-ci est réalisé au meilleur intérêt du peuple.
2. Tu maintiendras la pureté du Mental et de l'Esprit ! Chéris et travaille à développer tes capacités mentales et spirituelles. Garde à l'écart de ton esprit et de ton âme toute chose qui leur serait instinctivement étrangère, toute chose contraire à ton véritable moi, toute chose que ta conscience profonde rejette. Rechercher l'argent et les biens matériels, l'ascension rapide ou les plaisirs matériels peut souvent t'amener à oublier les choses qui sont plus élevées que cela. Sois juste envers ton vrai moi, et avant toute chose, reste digne de ta future partenaire.
3. Préserve la propreté de ton corps ! Maintiens la bonne santé que tu as reçue de tes parents, pour servir ton peuple. Garde-toi de la consacrer sans but ou imprudemment. Une gratification momentanée des sens peut durablement compromettre ta santé et le trésor héréditaire auquel tes enfants et les enfants de tes enfants ont droit. Ce que tu attends de ta future partenaire de vie, tu dois également l'attendre de toi-même. Souviens-toi que tu es destiné à devenir un parent allemand.
4. Comme tu es de souche saine, ne reste pas sans postérité ! Toutes les qualités du corps et de l'esprit périssent si tu restes sans héritier. Elles constituent un héritage, un legs reçu de la part de tes ancêtres. Elles existent comme une chaîne, dont

tu n'es qu'un maillon. Oses-tu briser cette chaîne en dehors d'une nécessité absolue ? Ta vie est étroitement limitée dans le temps ; la famille et le peuple traversent le temps. C'est au travers de ta descendance que prospère ton héritage corporel et spirituel.

5. Ne te marie que pour l'amour ! L'argent est chose périssable, et n'assure pas un bonheur durable. Si l'étincelle divine de l'amour est absente, aucun mariage ne peut dignement perdurer. La richesse du cœur e de l'âme constitue le fondement d'une union durable et heureuse.
6. En tant qu'Allemand, ne choisis qu'une partenaire de ton sang, ou d'un sang affilié ! C'est quand le semblable rencontre son semblable que règne la véritable union. Lorsque des races dissemblables d'unissent, la discorde s'installe. Le mélange entre souches raciales qui ne s'harmonisent pas mène à la dégénérescence et à la perte aussi bien des souches que des personnes. Plus les mélanges sont improbables, plus rapidement cela se produit. Garde toi d'une telle déchéance ! Le bonheur véritable ne s'épanouit que dans une lignée harmonieuse.
7. Pour choisir ta partenaire, prends en compte sa lignée ancestrale ! Tu n'épouses pas uniquement ta partenaire, mais également ses descendants. Tu ne peux t'attendre à recevoir de dignes descendants qu'en sélectionnant de dignes descendants pour eux. Les dons de l'esprit et du mental sont tous aussi héréditaires que la couleur des cheveux ou des yeux. Les mauvais traits se transmettent exactement comme les terres ou les biens. Rien au monde n'est aussi précieux que les semences d'une lignée bien pourvue ; nul ne peut transformer de mauvaises semences en bonnes. Aussi, n'épouse pas la seule digne membre issue d'une mauvaise famille.
8. La santé constitue même le prérequis de la simple beauté extérieure ! La santé est la meilleure garantie d'un bonheur durable, car elle est le fondement du charme extérieur et de

l'harmonie intérieure. Exige de ta future épouse un certificat médical de capacité au mariage, comme tu dois toi-même t'y soumettre.

9. Dans le mariage, cherche non un jouet, mais une aide qui lui corresponde ! Le mariage ne constitue pas un jeu éphémère, mais une union durable. L'objet suprême du mariage est de faire grandir une descendance saine. Seule l'union d'êtres d'esprits, de corps et de lignées semblables permet de l'obtenir, pour leur propre bénédiction et celle de leur lignée. Car chaque race a ses propres éthos ; seules les âmes semblables peuvent s'harmoniser dans la durée.
10. Tu désireras de nombreux enfants ! Ce n'est qu'en engendrant au moins quatre enfants que la continuation de ton peuple peut être assurée. Ce n'est qu'en en engendrant un plus grand nombre encore que la proportion la plus grande possible des traits hérités de tes ancêtres sera préservée. Aucun enfant n'est totalement semblable à un autre. Chaque enfant hérite de traits différents. Un grand nombre d'enfants bien pourvus accroît fortement la valeur d'un peuple, et constitue la garantie la plus sûre pour son avenir. Ta seule personne ne vivra pas longtemps ; ce que tu transmets à tes descendants perdure. Ton peuple vit à jamais !

Quel mélange stupéfiant d'idéaux et de propagande ! Ce Décalogue matrimonial est un exemple frappant de la mentalité et des méthodes nazies.

## **Chapitre 17**

# **Ma rencontre avec Hitler**

Rencontrer et discuter avec Adolf Hitler, « der Führer » du Troisième Reich, constitua évidemment l'une des tâches les plus importantes de mon programme professionnel lors de mon séjour en Allemagne. J'ai déjà fait état des modalités de ma rencontre avec Herr Hewel, l'un des conseillers privés de Hitler, lors de ma toute première soirée à Berlin. Je n'avais pas manqué de discuter de ce sujet avec lui, mais sa réaction n'avait guère été encourageante. Depuis longtemps, m'avait-il expliqué, le Führer ne rencontrait que de très rares étrangers à l'exception de diplomates reçus en sa qualité officielle de Chancelier du Reich. Depuis le déclenchement de la guerre, aucun étranger n'avait été reçu en dehors du cadre officiel ; et il n'était pas prévu pour l'agenda à suivre de déroger à cet usage. Cependant, Herr Hewel avait exprimé de l'intérêt vis-à-vis de mon projet, et avait promis d'essayer de le soutenir.

Les officiels travaillant au Ministère des Affaires Étrangères et au Ministère de la Propagande auprès desquels je m'étais présenté au cours des journées suivantes s'étaient montrés tout aussi sceptiques. Ils m'avaient carrément affirmé que, si être reçu en audience pouvait hypothétiquement être envisagé, il était hors de question

de penser à une interview. Je me permets d'indiquer que dans le verbiage journalistique, les deux termes ont des sens très distincts. On accorde une interview en prévoyant expressément qu'une grande partie de l'échange pourra être publié dans la presse, avec la possibilité de conserver quelques remarques formulées durant la conversation comme « à titre confidentiel. » Lorsqu'on est simplement reçu en audience, au contraire, tous les propos qui sont tenus le sont « à titre confidentiel, » sauf si une permission est spécifiquement formulée d'en publier certains. Mais je n'avais aucune chance de pouvoir bénéficier d'une telle exception, car lors de l'éclatement de la guerre, une règle avait été adoptée : il avait clairement été énoncé qu'aucun mot prononcé par le Führer ne pouvait être cité. En toute logique, cela excluait les journalistes, étant donné que pour eux, une audience sans pouvoir rien citer ne présente aucun intérêt professionnel.

J'avais l'impression de me heurter à un mur, mais à l'analyse de ces conversations, j'en vins à penser à une possible poterne. Un seul auteur étasunien avait pu rencontrer Hitler au cours des deux années précédentes. Il s'agissait d'[Albert Whiting Fox](#), bien connu pour son magazine et ses articles de fond pour la presse. Fox avait rencontré Hitler peu avant la guerre, à l'issue de trois mois d'efforts diligents. Et sur la base de ce qu'il m'avait expliqué, j'avais compris que Fox avait réussi à être reçu principalement parce que son objectif était de présenter une image de l'homme qu'était Hitler et de son entourage, et non recueillir ce que ce dernier avait à déclarer concernant la politique ou d'autres sujets controversés.

Les dirigeants nazis appréciaient cette idée, car ils voyaient d'un bon œil tout élément propre à présenter le côté humain de leur dirigeant au monde extérieur. Plus d'un de ses proches associés m'avait fait part de ses regrets de ce que le public étranger ne savait et ne pensait de lui que selon son rôle officiel — s'exprimant parfois à la radio, mais hormis cela, un personnage inabordable et mystérieux, dépeint par ses ennemis comme sinistre voire inhumain. De fait, ces interlocuteurs affirmaient qu'ils auraient depuis longtemps permis

à des auteurs et journalistes étrangers de rencontrer en personne Hitler et son environnement, n'eût été l'opposition du principal intéressé. Il semble que Hitler n'aime pas l'idée de rendre ainsi publiques sa personnalité intime ni sa vie privée. Il estime que cela serait indigne, et préfère être connu auprès du monde extérieur pour ce qu'il dit et fait publiquement.

À la compréhension de ce qu'en pensaient ces dirigeants, je me concentrerai sur cette ligne. Je notai que, bien que je fusse venu en Allemagne en tant que journaliste, j'étais également présent sur place avec pour intention de collecter des éléments préparatoires à un ouvrage et pour préparer des conférences à destination du public étranger. Et à ces égards, l'interdiction de citer directement les propos de Hitler m'était relativement étrangère. Une audience m'aurait quasiment suffi, si l'on m'autorisait à décrire les circonstances et à dépeindre le portrait de l'homme tel que je le verrais. C'est principalement à ces arguments que j'impute l'audience qui finit par m'être consentie au bout de deux mois. De fait, cette audience, la seule accordée à un étranger en dehors des visites officielles depuis le début de la guerre, me fut accordée explicitement du fait de ma qualité non de journaliste mais d'auteur et de conférencier.

La journée mémorable fut celle du mardi 19 décembre 1939. Peu avant 13h, une limousine rutilante se gara devant l'Hôtel Adlon, et un jeune et bel officier, vêtu de l'uniforme gris clair du ministère des affaires étrangères, me conduisit jusqu'au véhicule. La voiture descendit Wilhelmstraße, ralentit devant la chancellerie et fit tinter son klaxon d'une note particulière. À l'instar de la plupart des bâtiments publics édifiés sous le Troisième Reich, la nouvelle chancellerie présente une façade des plus austères, et une grande porte affleurant le mur, qui reste habituellement toujours fermée. Mais en réponse à l'appel du véhicule, les vantaux de la porte d'entrée s'ouvrirent immédiatement, et la voiture pénétra lentement.

Quel contraste avec l'austérité de l'extérieur ! Je me retrouvais dans une vaste cour pavée. Face à la porte se trouvait une grande

volée de marches en pierre, flanquée de deux statues de pierre grise. L'escalier menait à une entrée. Sur les marches se tenaient plusieurs laquais en livrée bleu-argent, et près de la porte d'entrée, un attroupement d'officiers de haut rangs en uniforme standard gris-vert. J'aperçus au travers de la porte un hall d'entrée baigné de la lumière électrique diffusée par des chandeliers de cristal.



FIGURE 17.1 – La cour intérieure de la chancellerie du troisième Reich

J'émergeai du véhicule et empruntai l'escalier sous les courbettes et saluts, et pénétrai dans le hall d'entrée, où d'autres laquais me libérèrent de mon couvre-chef et de mon manteau. Je fus accueilli par un haut dirigeant qui m'accompagna dans le hall d'entrée jusqu'à une salle magnifique, dépourvue de fenêtres mais éclairée à l'électricité depuis le plafond. Cette salle majestueuse, bâtie d'un marbre rouge qui arborait des schémas complexes, me fit penser à un ancien temple égyptien. À son extrémité, de nouvelles marches montaient à une galerie de miroirs incroyablement longue, éclairées de nombreuses appliques du côté du mur gauche. Comme cette galerie présentait un léger angle dans sa construction,

je perçus l'effet d'une brillance intense ; beaucoup plus intense que ne l'aurait rendu un simple effet de perspective.

J'observai, vers le milieu de cette longue galerie, une porte sur le côté droit, devant laquelle se tenaient deux laquais. Je franchis cette porte, pour me retrouver dans une vaste pièce qui, me dit-on, tenait lieu d'antichambre au bureau du Führer. S'y trouvaient une douzaine d'officiers haut gradés auxquels on me présenta, et avec certains desquels je pus converser quelques instants.

Toute cette entrée en matière avait été tellement magnifique, et l'atmosphère psychique de l'attente avait été tellement impressionnante, qu'arrivé à ce moment, je ne savais vraiment pas à quoi m'attendre de plus. J'avais le sentiment que l'on me préparait à entrée en présence d'un Empereur romain ou même d'un Potentat oriental. Mon esprit fut traversé par la pensée absurde que je pourrais découvrir le Führer assis sur un trône entouré de svastikas flamboyants.

À ce moment, on m'invita à rejoindre la Présence. Je tournai sur la gauche, traversai des portes à doubles vantaux et pénétrai une autre vaste pièce. À ma droite, près de l'embrasure de la porte, un canapé captionné et quelques chaises. À l'autre extrémité de la pièce, un bureau à plateau plat, duquel une personne se leva pour venir à ma rencontre lorsque j'entrai dans la pièce. J'étais en présence d'un homme de taille moyenne, vêtu d'une veste d'uniforme d'officier sans décoration hormis la Croix de Fer, d'un pantalon noir, et de bottes militaires réglementaires. Il s'avança jusqu'à l'endroit où j'avais marqué l'arrêt, près de la porte, m'accorda une poignée de main ferme et un sourire accueillant. J'étais en présence du Führer.

Je restai un instant en arrêt, du fait du contraste écrasant entre la simplicité de cet accueil et le poids de la magnificence que je venais de traverser. Reprenant mes esprits, j'usai de mon meilleur allemand pour exprimer ma reconnaissance quant à l'honneur qui m'était consenti, désignant mon interlocuteur sous le terme d'*Excellence*, comme se doivent de le faire les étrangers. Hitler sourit de nouveau

en réaction à ma petite diatribe, se dirigea vers le canapé, et me demanda : « Voulez-vous vous asseoir ? » prenant place sur la chaise la plus proche, à un mètre de moi environ. Mon niveau d'allemand lui avait d'évidence fait bonne impression, car il complimenta mon accent, précisant qu'il savait à l'oreille que j'avais déjà résidé en Allemagne. Je lui assurai qu'il avait raison, mais précisai que je ne visitai le Troisième Reich que pour la première fois. Ce à quoi il réagit, secouant légèrement la tête : « Quel dommage que vous n'ayez pu le voir en temps de paix. »

Je ne peux évidemment pas relater la conversation d'une vingtaine de minutes qui s'ensuivit, ayant donné ma parole que je ne le ferais pas. Mais Hitler ne me révéla aucun sombre secret — les chefs d'État n'agissent pas ainsi avec les visiteurs étrangers. Je pense ne pas violer ma parole en affirmant qu'une grande partie de notre conversation n'eut trait ni à la guerre, ni à la politique, mais aux grands projets de reconstruction que la guerre l'avait temporairement contraint à laisser de côté. L'intérêt teinté de regret qu'il manifestait pour ce sujet me sembla démontrer qu'il avait conservé ces projets très prégnants dans son esprit.

La façon dont Hitler apparaissait et ses manières sont plus intéressantes encore que la teneur de ses propos. Je me trouvais en audience privée avec le Maître de la Grande Allemagne, en mesure de l'étudier de près. Il va sans dire que je scrutai avec intensité le moindre de ses mouvements, et écoutai sa voix avec une attention toute aussi soutenue. Je vais tâcher de dépeindre mes observations aussi clairement que possible.

Certains des détails concernant l'apparence de Hitler ne sont pas accessibles à qui étudie les seules photographies. Son teint est moyen, et ses cheveux, d'un châtain neutre, ne présentent aucune trace de gris. Ses yeux sont d'un bleu très sombre. Accessoirement, il n'arbore plus cette moustache devenue l'emblème des caricaturistes. C'est désormais la classique moustache « en brosse à dents », tant par sa largeur que par sa longueur. Comme je l'ai indiqué plus haut, il arbore un uniforme très sobre, et semble d'étoffe commune.

Lorsqu'il mène une conversation ordinaire, la voix de Hitler reste claire et bien modulée. Durant mon audience, il s'exprima relativement rapidement, mais jamais en hâte, et d'un ton égal. Je ne percevais que par intermittence des traces de son accent austro-bavarois maternel. Naturellement, c'est surtout lui qui s'exprimait, mais il me laissa de nombreuses opportunités de poser des questions et intervenir. À aucun moment, il n'éleva brutalement la voix. Mais en discutant de la guerre, sa voix se teinta d'émotion ; puis il la relâcha jusqu'à ce qu'elle attînt quasiment le niveau d'un intense murmure. Il ne faisait quasiment aucun geste, restant assis sans bouger durant la plus grande partie de notre échange, une main posée sur le bras de sa chaise, et l'autre reposant simplement sur les genoux.

Hitler avait toute l'apparence d'un homme en bonne santé. Il ne paraissait certes pas plus vieux que ses cinquante ans. Son teint était bon, sa peau claire et dénuée de ride, son corps en forme et sans surpoids. Il ne montrait aucun signe visible de tension nerveuse, tels que poches sous les yeux, traits hagards ou tics physiques. Au contraire, son apparence, sa voix et ses manières se combinaient pour donner une impression de calme et d'assurance. J'ai bien conscience que cette description ne correspond pas aux conceptions courantes ni aux rapports produits par d'autres observateurs qui l'ont rencontré et ont échangé avec lui. Il est très probable que ces rapports soient tout aussi valables que le mien, car Hitler passe pour homme aux humeurs changeantes. Il se peut que je l'aie rencontré dans un de ses bons jours ; ou peut-être tenait-il à me laisser une impression particulière. Je ne peux que décrire avec précision ce que j'ai personnellement observé et entendu.

Trois autres personnes assistèrent à cette audience. Il y avait tout d'abord **Herr Schmidt**, l'interprète officiel, présent à toutes les rencontres entre le Führer et des étrangers, et réputé pour sa maîtrise de nombreuses langues. Pour cette fois, on n'eut pas besoin de ses services, si bien que Herr Schmidt resta assis à mes côtés sur le sofa sans prononcer un seul mot de tout l'entretien. Les deux

autres hommes restèrent tout aussi silencieux, assis sur des chaises un peu à l'écart. Il s'agissait de von Ribbentrop, ministre des affaires étrangères, et de Herr Hewel, qui avait beaucoup œuvré à rendre cet entretien possible. Hitler mit fin à la conversation en se levant, en me serrant de nouveau la main, et en me souhaitant la réussite pour le reste de mon séjour en Allemagne. Il repartit ensuite en direction de son bureau, où von Ribbentrop l'avait déjà précédé et où deux autres hommes se tenaient. À un moment, durant l'interview, un photographe avait pris un cliché de Hitler et moi en pleine conversation. L'action avait été réalisée avec une telle discrétion que je ne m'en étais pas rendu compte sur l'instant. Je n'en pris connaissance qu'à réception d'un exemplaire de la photo, qui me fut présenté avec les compliments du Führer, comme souvenir de notre rencontre. Comme cette photographie m'a été remise avec pour mention expresse qu'elle ne devait pas être publiée, je ne peux pas la reproduire ici comme j'aurais aimé le faire. Je regrette de ne pas pouvoir le faire, car elle montre une pose intéressante, et aurait beaucoup contribué à visualiser ce que je me suis efforcé de décrire.

Deux contrastes saisissants émergent de cette audience. Pour commencer, comme je l'ai précisé plus haut, celui qui oppose la mise en scène grandiloquente de l'approche de la rencontre simple, sans fioriture, presque banale, avec la personne du Führer. Il est très probable que ce contraste fût volontairement mis en scène. Quoi qu'il en soit, il produisit un effet frappant.

Le deuxième contraste notable qui me frappa fut celui séparant la présente audience avec Hitler d'une autre que j'eus il y a des années avec Mussolini, son camarade dictateur. Les deux audiences sont aux antipodes l'une de l'autre. On accède à Mussolini au [Palazzo Venezia](#) sans grande mise en scène. Le côté spectaculaire de la rencontre commence réellement lorsque vous pénétrez une petite porte depuis l'antichambre, et vous retrouvez dans une salle immense, assombrie par des stores à demi clos, et dépourvue de mobilier en dehors d'un bureau et de deux chaises placés à l'autre

bout de la pièce. Mussolini se lève derrière son bureau, à l'instar de Hitler, mais toute ressemblance s'arrête là ; ainsi, au lieu de voir venir Mussolini à votre rencontre, c'est à vous de traverser toute la pièce pour le rejoindre.

Cependant, dès le tout départ, vous ressentez l'intense humilité de Mussolini. Vous percevez son intérêt pour vous en tant que personne. Vous ressentez également qu'il s'applique à vous vendre non seulement ses idées, mais également sa propre personne. Il tient à captiver votre intérêt et votre admiration, et pour y parvenir, il déploie les talents d'un acteur accompli — il use de ses grands yeux captivants ; il tend le menton ; il vise quasiment à vous hypnotiser. Il en ressort un ressenti très intrigant. Peut-être que pour un Anglo-saxon, cette posture apparaît comme un peu trop évidente. Mais elle n'en flatte pas moins l'égo du visiteur.

Avec Hitler, rien de tout cela. Bien qu'il se montre toujours agréable et courtois, il ne fait aucune tentative évidente d'impressionner ou de se gagner le visiteur. Lorsqu'il s'exprime, ses yeux se perdent au loin, et il hoche parfois la tête, parlant de manière abstraite, presque comme si c'était à lui-même qu'il parlait. Nonobstant sa manière d'être avec ses amis et intimes, je suis sorti de cette audience avec l'impression que, si Hitler peut s'intéresser aux gens collectivement, il ne s'intéresse pas à l'individu moyen en tant que tel. Bien sûr, il ne s'agit que d'une impression personnelle. Après tout, je n'étais qu'un journaliste étranger, ne représentant rien pour lui ou pour sa vision des choses, et qu'il ne rencontra que sur les conseils de ses subordonnés. Mais ce contexte était le même pour Mussolini, qui pour sa part manifesta un intérêt personnel.

Autre facteur en jeu : le charme personnel. C'est une chose qu'a Mussolini. À tout le moins, il l'active même lors d'audiences sans grands enjeux. J'ai ressenti son aura magnétique alors que je me tenais à deux mètres de lui. Je n'eus aucune réaction psychique de ce genre avec Hitler ; ni ne ressentis la moindre « exaltation » provenant de sa conversation. C'est peut-être là le point le plus surprenant de cette audience avec lui, car tout ce qu'on m'avait dit

indiquait l'exact contraire. Lors de ma toute première soirée à Berlin, Herr Hewel m'avait longuement vanté la valeur et l'inspiration qu'apportait un contact personnel avec le Führer, et tous ceux qui étaient en contact étroit avec lui en disaient de même. Le Dr. Ley, par exemple, décrivait avec moult détails la nécessité de maintenir un contact personnel continu avec Hitler, non seulement pour recevoir des conseils précis, mais aussi pour s'abreuver et s'inspirer des constantes émanations créatrices qui jaillissaient du génie constructif du Führer. Ainsi, Ley affirmait que Hitler lui avait dit une fois : « Si vous attendez que je vous convoque sur un sujet, c'est qu'il est déjà trop tard. » De fait, le cercle restreint des nazis se réunit quasiment tous les jours, le plus souvent à déjeuner. La pause de midi dans la vie officielle berlinoise est d'ailleurs calquée, de l'aveu général, sur ce déjeuner intime.

Je n'essayerai pas d'expliquer cette contradiction apparente entre mon impression personnelle et celle des nazis privilégiés. Au départ, je pensais que leurs affirmations à ce sujet constituaient une sorte de « ligne du Parti. » Mais ils ont exprimé l'idée de tant de manières distinctes et avec de telles différences dans les détails que je suis enclin à croire qu'ils pensaient vraiment ce qu'ils disaient. C'est donc là un de ces mystères que l'on rencontre si souvent dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Tout comme le Troisième Reich qu'il a modelé, ce que l'on perçoit en premier de Hitler n'indique en rien tout ce qui se trouve derrière les apparences.

Dernier aspect en lien avec cette audience : la rigidité de son caractère confidentiel. Bien avant ma rencontre avec Hitler, je dus donner ma parole d'honneur que tout ce qu'il pourrait prononcer lors de notre entretien resterait scrupuleusement « à titre officieux. » Au fur et à mesure que la date approchait, toutes les personnes concernées me répétaient en substance : « Vous savez, en vous recommandant, nous nous sommes plus ou moins portés garants de vous. Si vous manifestiez la moindre incompréhension, cela pourrait s'avérer pour nous des plus embarrassants. » Il fallait me faire comprendre que le Führer avait ce sujet très à cœur.

Le point culminant de cette mise en garde survint à mon retour à l'Adlon après la tenue de mon audience, pour y trouver un message de von Ribbentrop m'informant qu'il désirait me rencontrer l'après-midi même. À l'heure dite, il me reçut et ne perdit pas de temps pour en venir au fait.

« Vous comprenez, naturellement, Dr. Stoddard, » affirma-t-il, « que l'interview de ce jour avec le Führer ne doit faire l'objet d'aucune citation d'aucune sorte. »

Je fus légèrement piqué. « M. le Ministre, » répondis-je, « bien avant l'audience, j'ai informé vos subordonnés ainsi que les fonctionnaires du ministère de la propagande de mon expérience de journaliste et de ma fiabilité pour conserver un secret et tenir ma parole. Je présume que vos subordonnés vous ont fait un rapport favorable. »

« Bien sûr, bien sûr, » répondit rapidement von Ribbentrop, « mais — »

Mais le récit ne s'arrête même pas là. Trois jours après mon audience avec Hitler, je partis pour Budapest, en Hongrie, afin d'y passer les fêtes de Noël. Mes confrères magyars de Berlin avaient téléphoné à leurs éditeurs pour les prévenir de ma venue, et bien entendu, l'audience m'avait placé sous les feux de la rampe. Deux éditeurs en chef d'éminents journaux de Budapest m'invitèrent donc promptement à un bon déjeuner, à l'issue duquel ils se mirent à me poser des questions, après une remarque préliminaire : « Parlons donc de votre entretien avec Hitler. »

« Chers messieurs, » dus-je leur répondre, « avant que je prononce le moindre mot, veuillez comprendre qu'il ne s'est pas agi d'une interview, mais d'une audience, et que tout ce qui a été dit l'a été “à titre strictement confidentiel.” Vous devez me donner votre parole que, quoi que je dise, vous publierez textuellement la présente déclaration. Si vous acceptez ces conditions, je vous dirai à quoi ressemblait le Führer, et les circonstances de notre rencontre. »

Ils acceptèrent ces conditions, et en bons gentlemen magyars, agirent conformément à la parole donnée. Leurs publications dans

la presse furent bien entendu promptement transmises à Berlin. Je n'en sus rien jusqu'à mon retour, dix jours plus tard. Puis je l'appris, par la cordialité inhabituelle dont firent preuve les dirigeants que je rencontrais alors. « Quelles belles déclarations vous avez faites à Budapest, » constituait le refrain général.

À partir de là, toutes les portes semblèrent s'ouvrir pour moi. Au cours de mon dernier mois à Berlin, je réalisai mes interviews les plus importantes. Voilà qui semble indiquer qu'en Allemagne comme partout ailleurs, tenir sa parole est une bonne ligne de conduite pour un journaliste.

## Chapitre 18

### Berlin au cœur de l'hiver

À mesure que les premières semaines passées en Allemagne s'étiendaient en mois, le triste froid de l'automne céda la place au triste froid de l'hiver — le premier hiver de la seconde guerre mondiale. On approchait des journées les plus courtes de l'année, et dans le Nord de l'Allemagne, celles-ci se font particulièrement courtes, en effet. Même à midi, le soleil restait proche de l'horizon — un soleil qui n'apportait qu'un pâle éclat et qu'une maigre chaleur. Souvent, des nuages obscurcissaient le soleil. Lorsque le manteau nuageux était épais, on se serait cru au crépuscule, qui bientôt se fondait dans la longue nuit hivernale et son inévitable black-out.

L'étreinte appauvrisante de la guerre se resserrait lentement mais inexorablement, produisant de plus en plus de pénuries et de raretés. On ressentait presque physiquement sa présence restrictive. Grâce à l'efficacité du système de rationnement que j'ai décrit plus haut, on ne la remarquait pas trop dans les produits de base, mais elle frappait tous les produits d'agrément ou de luxe. Sur ce plan, incertitudes et déceptions constituaient l'ordre du jour, symbolisé par le funeste mot « Ausverkauft » — *en rupture de stock*.

*Ausverkauft* ; la fréquence à laquelle vous lisiez cette indica-

tion ! C'était un péril mental qui vous talonnait à chaque pas. Vous trouviez une marque de cigarette qui correspondait à peu près à vos goûts d'Étasunien. Comme il était interdit d'en acheter plus d'un paquet à la fois, vous ne pouviez vous constituer de stock. Et d'un coup, cette marque ne se trouvait plus nulle part, et l'on vous répondait qu'elle n'était plus disponible sur le marché — *ausverkauft* pour de bon. Vous tombiez sur un cigare à votre goût. Impossible d'en acheter une boîte, et ce pendant que votre ration quotidienne de cinq cigares pour octobre tombait à trois en décembre, puis à deux par jour lorsque je quittai Berlin. En outre, il était probable qu'avant peu, cette marque se retrouva elle aussi totalement indisponible. Imaginons que quelques amis dussent passer chez vous pour discuter. Vous alliez acheter à l'épicerie du coin une bouteille de brandy pour l'occasion. Temporairement *ausverkauft*. Même chose pour le schnapps. La seule chose disponible ce jour-là au rayon des alcools était une vodka d'imitation fabriquée en Allemagne. Et je peux ajouter qu'à la mi-janvier, lorsque le froid atteignit son paroxysme, les alcools forts disparurent totalement du marché.

L'un des aspects les plus pénibles de la situation résidait dans l'apparence trompeuse qu'arboraient les échoppes. Toutes faisaient bonne figure. Les vitrines étaient emplies d'étalages attractifs. Mais entrez et essayez d'acheter quoi que ce soit ! À n'en pas douter, on allait vous répondre qu'il ne s'agissait que de *Muster* — des échantillons réservés aux vitrines, qui n'étaient pas à vendre. Les échoppes avaient reçu pour ordre de garder leurs vitrines achalandées, fussent les stocks quasiment épuisés, afin de créer une atmosphère de prospérité propre à motiver le moral. Il était des plus instructifs de voir la manière dont les grandes enseignes trouvaient des produits pour couvrir leurs étals. Les étals étaient pleins, mais à y regarder de plus près, on constatait qu'une grande partie des produits qu'ils vendaient étaient soit peu demandés, soit d'une qualité manifestement médiocre. Les articles à rotation rapide étaient chroniquement en rupture de stock, surtout pendant la période des

achats de Noël. Je me souviens être entré chez *AWAG*, anciennement *Wertheim's*, la plus grande enseigne de Berlin, pour acheter quelques jouets aux enfants d'une famille de Berlin dont j'étais proche. C'était au moins quinze jours avant Noël, mais je découvris que toutes les idées que j'avais en tête avaient depuis longtemps été épuisées.

Ces contrariétés ne constituaient pas de véritables pénuries. Il s'agissait tout au plus d'épisodes pénibles. Mais multipliez les plusieurs fois par jour, ajoutez-y les plats rayés sur le menu des restaurants ou des hôtels, les difficultés à trouver un taxi, et la crainte constante de perdre ou d'user un vêtement que vous ne pourriez pas remplacer, et vous vous retrouvez dans un état d'irritation chronique, usant pour les nerfs. La plupart des étrangers que je rencontrais, à l'exception de quelques vieux briscards qui avaient le cuir durci par l'expérience, me confiaient que leur moral se dégradait lentement mais sûrement. C'était particulièrement le cas des Étasuniens, propres à se retrouver acariâtres et à cran après quelques mois passés en Allemagne.

Tout ceci s'applique particulièrement aux étrangers. Nous avons déjà vu que les Allemands, endurcis de longue date par l'infortune, ne sont pas autant qu'eux affectés par ces manques. Mais ils n'en ressentent pas moins l'amère déferlante venue éroder leur niveau de vie. Aucune classe sociale n'était à l'abri. De fait, le processus de nivellation de la guerre frappait les pauvres de manière moins évidente que les riches et les nantis. Il m'arrivait d'entrer dans un foyer affichant tous les attributs de la richesse et du confort. À première vue, rien n'avait changé. Mais ces familles ne pouvaient plus guère recevoir, car elles ne pouvaient plus acheter que quelques produits de luxe en sus de leurs rations alimentaires ; elle ne pouvaient plus utiliser leur beau linge de maison et de table, faute de disposer du savon nécessaire à les laver une fois salis ; elles devaient emprunter le métro ou se déplacer à pied car leur belle voiture avait soit été réquisitionnée par le gouvernement, soit remisée au garage faute de carburant. Et que ne détestaient-elles pas tous ces revers ! C'est

dans ces maisons que j'ai entendu les plaintes les plus amères.

La saison de Noël s'avéra particulièrement révélatrice. Elle mit en lumière l'étroitesse du réservoir de joie de vivre qui restait au peuple allemand. Les fêtes de Noël sont particulièrement chères au cœur allemand. Même les plus pauvres s'astreignent à célébrer cette fête comme il se doit, en particulier pour les enfants. J'ai déjà décrit la manière suivant laquelle le gouvernement y contribua en autorisant pour Noël les hommes à acheter une cravate et les femmes une paire de bas, sans oblitérer leurs tickets de rationnement. D'autres relâches officielles consistaient à augmenter légèrement les rations alimentaires pour le mois de décembre, ainsi qu'un bonus alimentaire spécial pour la semaine de Noël. Ce magnifique cadeau fut constitué, pour une personne, d'environ 56 grammes de beurre, d'autant d'Ersatz de miel, d'un œuf supplémentaire, ainsi que d'un petit gâteau et bonbon au chocolat ! En dernier lieu, une augmentation temporaire de la ration de sucre permit d'acheter certains arômes et épices. Comme la ration normale de farine de pain était déjà importante, les mères au foyer allemandes pouvaient préparer leurs traditionnels gâteaux de Noël et marzipan — avec modération. Mais les sucres n'en restaient pas moins rares. Il y avait une échoppe de gâteau et de sucres près de mon hôtel, et je notai la file quotidienne de personnes attendant de pouvoir y entrer durant la courte période d'ouverture du magasin. Lorsque le stock quotidien avait été vendu, l'échoppe fermait jusqu'au lendemain.

Je n'assistai pas à la célébration de Noël en Allemagne, car je passais les congés de Noël en Hongrie. Mais je restais à Berlin jusqu'au 22 décembre, et assistai donc à toutes les préparations. Elles furent plutôt pathétiques. Dans les grandes enseignes, des foules d'acheteurs s'affairaient autour des comptoirs à la recherche de cadeaux de Noël. La plupart des articles à vendre ne se prêtaient pas à cela. Quoi qu'il en fût, on achetait les articles les plus improbables, faute de mieux. Chacun semblait en fonds. Le problème était que tous ces Reichsmarks ne permettaient pas d'acheter ce que voulaient les gens. Cela illustre parfaitement ce qui se passe

en Allemagne en permanence. C'est une sorte d'inflation à l'envers. La masse monétaire n'augmente pas sensiblement, mais son pouvoir d'achat s'amenuise de jour en jour.

C'est pour cette raison que les Allemands ont tendance à tant dépenser leur argent en amusements de toutes sortes. Malgré le *black-out* et la restriction des transports, les cinémas, théâtres et l'opéra font salle comble. Il en va de même des cafés, bars et discothèques, où les Allemands se pressent pour noyer leurs chagrins, à la mesure de leur bourse, dans la bière, le schnapps ou le champagne. Les Allemands boivent bien davantage de nos jours que d'ordinaire, si bien que la vie nocturne est d'une hilarité criarde. J'ai vu beaucoup d'ivrognes ; et je peux ajouter que lorsque l'Allemand se décide à boire pour de bon, il ne fait pas les choses à moitié. L'ivresse agressive est rare chez lui. En général, il tourne au pathos larmoyant jusqu'à finir par terre ou dans le caniveau, au petit bonheur la chance.

L'un des inconvénients d'une grande soirée à Berlin, c'est qu'il faut rentrer tôt, à moins d'habiter à proximité. Faute de quoi, vous n'avez pas de moyen de rentrer chez vous. Le métro et la plupart des tramways cessent de fonctionner à 1h du matin, et les bus rentrent au dépôt avant cette heure ; par ailleurs, les taxis ne circulent quasiment pas. Je me souviens d'une soirée pathétique où j'oubliais l'heure. Je sortis d'une discothèque sous une pluie battante, à presque 5 km de mon hôtel et sans la moindre idée du chemin à prendre pour y rentrer à pied. Bien sûr, aucun taxi ne circulait, car tout chauffeur découvert par la police en stationnement ou rodant près d'un lieu de loisirs perd sa licence. L'ami qui m'avait mené en ces lieux me tint compagnie tandis que nous arpentions les rues ruisselantes en quête d'une voiture. En fin de compte, un taxi finit par apparaître, et mon compagnon le fit s'arrêter en criant : « Il y a un étranger ici ! Un Américain ! La loi lui donne le droit d'être transporté ! »

Après une dure journée de travail, je n'avais pas toujours l'entrain de passer la soirée à écrire dans ma chambre. Il en allait de

même pour les autres journalistes étrangers vivant dans les hôtels du centre ville ou qui travaillaient la nuit dans les bureaux du centre. Quelques mois avant mon arrivée à Berlin, le ministère de la propagande avait essayé d'aider le corps de la presse étrangère en faisant accorder certains priviléges spéciaux à un certain restaurant baptisé la *Taverne*, dans l'idée d'en faire le point de rendez-vous le soir pour les journalistes. On pouvait y commander des plats inaccessibles ailleurs, comme les œufs, et les taxis étaient autorisés à stationner devant l'établissement. L'endroit était également fréquenté par diverses « Dames » habituées, surnommées par les journalistes « les filles de Himmler, » car elles étaient considérées comme agents de la Gestapo (la police secrète politique), prêtes à mettre le grappin sur des journalistes naïfs et leur soutirer des informations. Mais les prostituées qui fréquentaient la Taverne, le niveau élevé des prix pratiqués par l'établissement et le bruit agacèrent rapidement les correspondants nord-européens et étasuniens.

Le ministère de la propagande, en réponse à nos plaintes, nous trouva rapidement un nouvel endroit tout à fait satisfaisant. Il s'agissait d'un salon privé de l'*Auslands Club*, une organisation tout à fait distinguée située sur *Leipziger Platz*. La nourriture y était excellente, le service rapide, et les prix étonnamment modérés au vu de ce que l'on recevait pour son argent. Il s'ensuivit que nous autres, les Étasuniens, accompagnés du haut du panier des correspondants d'Europe du Nord, en fîmes notre club privé, y dînant fréquemment et y passant les soirées à discuter. Je ne saurais comment décrire quelle gratitude me faisait ressentir l'existence de ce havre de paix par les sombres et froides soirées d'hiver.

À de nombreux égards, la vie de correspondant de presse étranger à Berlin est difficile, professionnellement comme à titre personnel. Je ne saurais être trop élogieux vis-à-vis de mes collègues étasuniens, qui accomplissent un travail remarquable au poste le plus difficile et le plus ingrat d'Europe de nos jours. J'ai déjà décrit le volet technique de notre existence professionnelle et les relations généralement bonnes qui existent entre journalistes étrangers

et hauts fonctionnaires auxquels ils ont régulièrement à faire. La seule fois où ces relations menacèrent de se tendre fut au moment de l'éclatement de la guerre russo-finlandaise. L'invasion de la Finlande par la Russie communiste souleva des échos orageux dans le corps de la presse étrangère, et l'attitude du gouvernement allemand sur ce sujet n'eut pas pour effet de nous calmer. Comme il s'agit d'un bon exemple des méthodes de propagande nazie, aussi bien vis-à-vis des étrangers que du peuple allemand lui-même, cet événement mérite d'être relaté en détail.

Le point de vue fondamental du gouvernement était qu'il restait sur le banc de touche, en pur observateur objectif d'événements qui ne le concernaient pas. Au début, il fit tout son possible pour minimiser l'affaire. Durant la crise diplomatique qui précéda la guerre, et même après le début des combats, les porte-parole du gouvernement refusaient de considérer les choses sérieusement durant nos conférences de presse quotidiennes, et prédisaient un règlement pacifique de la situation. Les journaux allemands, de deux choses l'une, soit reléguaiient dans un coin de brefs articles, soit passaient totalement le sujet sous silence. Ce ne fut qu'une fois la guerre véritablement engagée qu'ils tâchèrent — partiellement — de présenter les informations.

Il était révélateur de voir comment la thèse officielle, dans ses tentatives de modeler l'opinion publique allemande, évoluait d'un jour sur l'autre. Tout d'abord, on nous affirma que la Russie ne visait qu'à simplement protéger ses débouchés sur la Mer Baltique, et que le gouvernement finlandais faisait montre d'une grande sottise en refusant de souscrire aux demandes modérées formulées par Moscou. On nous affirma également que ces demandent étaient pleinement justifiées par la géographie, l'histoire, la stratégie et tout ce qu'on voudra. Suivit une affirmation, selon laquelle la Russie essayait de se débarrasser des entraves qui lui avaient été imposées à l'issue de la Grande Guerre par des traités injustes qui constituaient un « Versailles de l'Est. » Si la Finlande tentait imprudemment de maintenir ce *Diktat* intolérable, il était logique qu'elle eût

à subir les conséquences logiques de sa folie. Le dernier maillon de cette chaîne de raisonnement fit entrer en scène l'Angleterre. Les journaux commencèrent par insinuer, puis affirmèrent ouvertement que la diplomatie britannique était la principale — pour ne pas dire la seule — responsable de la résistance obstinée manifestée par la Finlande aux pressions russes.

Ma foi, si vous n'étiez exposé qu'à ce seul récit des événements, et que vous aviez oublié ou étiez resté dans l'ignorance de ce qui s'était produit par le passé, la thèse officielle allemande aurait peut-être pu passer pour raisonnable. Mais si vous changiez ce contexte, elle devenait franchement mince. Lorsque vous évoquiez le sujet face à des Allemands bien informés hors du spectre officiel, vos interlocuteurs haussaient les épaules de désapprobation, et proposaient une explication plus plausible.

« Que voulez-vous que nous y fassions ? » demandaient-ils. « Que pouvons-nous faire, au vu des circonstances ? Nous nous trouvons ici dans une lutte à mort contre la Grande-Bretagne et la France. Voulez-vous que nous offensions la Russie pour nous retrouver possiblement dans la même situation qu'au cours de la dernière guerre — pris entre deux fronts ? »

Ainsi, la plupart des Allemands semblaient enclins à penser que leur gouvernement faisait de son mieux pour se sortir d'une situation épineuse. Mais en conversation privée, les Allemands intelligents reconnaissaient que la situation était épineuse. Et ils n'affichaient aucune affection non plus envers la Russie soviétique. Ne vous y trompez pas.

Les étrangers habitant à Berlin étaient pratiquement unanimes dans leur sympathie envers la Finlande, et condamnaient les Soviétiques. Les Étasuniens étaient particulièrement furieux. L'une des manières que nous avions de laisser libre cours à ce sentiment était de lever nos verres en lançant : « Skoal Finland ! » à chaque fois que nous prenions un verre. Nous autres journalistes apprécions particulièrement d'agir ainsi au bar *Kaiserhof*. Souvenez vous que l'hôtel *Kaiserhof* est le quartier général du parti nazi,

et qu'à l'heure des cocktails, son bar, une grande pièce où trônent de nombreuses tables, se remplit souvent des principales éminences du Parti. Nous autres journalistes nous y glissions souvent pour prendre un verre et discuter à l'issue de la conférence de presse de l'après-midi au ministère de la propagande, situé en vis-à-vis de l'hôtel sur *Wilhelmsplatz*. Nous étions donc assurés de disposer d'un public distingué en levant ainsi nos verres en prononçant notre slogan provocateur. Nous avions une réponse toute prête au cas où un nazi aurait trouvé à y redire, prêts à objecter que le gouvernement allemand avait officiellement insisté sur son objectivité absolue vis-à-vis du conflit russe-finlandais, et que nous ne contreventions par conséquent à aucune étiquette en faisant montre de nos sympathies. Les nazis le comprenaient sans doute, car hormis des regards pesants, ils ne formulèrent jamais la moindre objection. De fait, j'imagine que ces manifestations de la part de représentants de la presse de nombreuses nations neutres devait donner à notre public nazi un sentiment d'isolement moral que n'était sans doute pas des plus agréables.

Le poste d'observation le plus intéressant duquel scruter les attitudes officielles et étrangères restait la conférence de presse quotidienne organisée au ministère des affaires étrangères, que j'ai déjà décrite. Lorsque la question finlandaise se posait, comme tel était souvent le cas, l'atmosphère habituellement cordiale se chargeait quelque peu. Bien sûr, une politesse impeccable continuait de régner des deux côtés. Mais les questions posées par la presse se faisaient des plus acerbes, et les réponses officielles avaient souvent un goût acide.

Je n'aurais certainement pas aimé être à la place du porte-parole du gouvernement ces jours-là. C'était le plus souvent le Dr. Braun von Stumm, un homme compétent, mais avec son caractère bien à lui, qui tenait ce rôle. Il lui fallait jouer de toutes ses compétences, car il se devait de tenir une ligne officielle relativement tortueuse, et esquiver ou contrer les questions par des hommes et femmes intelligents et avisés concernant un sujet des plus sensibles.

La tension nerveuse que cela suscitait en lui était visible. Au fur et à mesure que les questions se succédaient, il commençait par s'empourprer, et je le voyais se tortiller, aussi bien mentalement que physiquement. En plus d'une occasion, ces jours-là, il me fit penser au taureau dans une corrida espagnole, bardé de banderilles piquées par des toreros. Lorsqu'il estimait que le sujet avait été porté assez loin, il pouvait annoncer brutalement que le sujet russe-finlandais était épuisé pour la journée, et qu'il passait à d'autres sujets.

Un autre aspect remarquable de la vie à Berlin est à intégrer à ce tableau : ce fut le grand froid. Après les rigueurs inhabituelles de l'automne, l'hiver commença vers la mi-décembre. À partir de là, les vagues de froid se succédèrent sur nous, déferlant directement depuis les steppes russes. Chaque matin, la température était sous les -18°C. Et elle n'augmentait que de quelques degrés durant les brèves journées d'hiver, si bien que le froid était installé et vous serrait entre ses griffes. Comme le froid était humide, il était beaucoup plus pénétrant que l'hiver étasunien.

Ces vagues de froid couvrirent l'ensemble de l'Europe. Je découvris des températures encore inférieures en Hongrie, mais l'air y était plus sec, et je regardai le Danube charrier ses blocs de glace durant la saison de Noël, pour finir complètement gelé pour le jour de l'an.

Le coup le plus rude porté par la rigueur de l'hiver à l'Europe fut un arrêt presque total de tout transport sur les voies navigables intérieures. Aux États-Unis, nous utilisons relativement peu nos rivières. L'Europe, au contraire, est maillée de tout un système de rivières et de canaux navigables sur lequel des péniches peuvent convoyer le fret lent. Au moment de la nouvelle année, l'ensemble de ce système se retrouva pris dans les glaces, et les mouvements de fret par voie fluviale s'en trouvèrent paralysés. Cette situation imposa une charge démesurée aux voies ferrées déjà surchargées, ainsi qu'aux camions dont le carburant était strictement rationnée.

Et c'est à Berlin qu'il était le plus difficile de contrer ces coups portés par le froid. Berlin, l'un des centres métropolitains les plus

vastes au monde, avec une population dépassant les quatre millions d'âmes. Même en temps normal, cette concentration exige un système d'approvisionnement élaboré, dont une grande partie repose sur les voies navigables. J'ai par exemple appris que 40 % du charbon livré à Berlin arrive habituellement par péniche. La crise subite entamée avec les grands froids de la mi-décembre s'aggrava d'autant plus que trois mois de rationnement strict sur la nourriture et le carburant avaient rendu impossible aux économies et aux prévoyants de constituer le moindre stock.

Il faut accorder au gouvernement tout le crédit qu'il mérite pour sa gestion de la situation. Des efforts véritablement héroïques ont été menés, et le désastre a pu être évité. Mais il était inévitable que l'on souffrît beaucoup de la situation. Pour ma part, comme je vivais dans l'un des hôtels les plus en vue de Berlin, je n'eus guère à en pâtir. L'Adlon continua d'être bien chauffé, et je ne perçus aucune différence dans la qualité de mes repas. Mais à mon retour à Berlin juste après le nouvel an, je me mis à entendre des récits de toutes parts, faisant état de maisons et d'appartements mal chauffés et de repas familiaux insuffisants. Même la pomme de terre et le chou s'étaient faits rares, car ils gelaient et se gâtaient avant leur distribution. Les dessertes ferroviaires furent allégées au maximum. Au moment de mon départ d'Allemagne, à la fin janvier, via le célèbre express Berlin-Rome, mon voyage fut émaillé d'incidents déplaisants. J'avais l'impression de partir juste au bon moment, et mes pressentiments furent amplement confirmés par la tournure que prirent les événements.

La scène hivernale présentait également son aspect amusant : les énormes galoches portées par les policiers en poste devant les bâtiments publics. Je présume qu'elles étaient fourrées de feutre, de paille ou d'un autre isolant thermique. Quoi qu'il en fût, les *Schupos* avançaient en se dandinant pour réaliser leur ronde, tels d'énormes canards, et paraissaient quelque peu embarrassés quand les passants abaissaient le regard sur cet accoutrement.

Les Berlinois ne perdirent pas leur proverbial esprit de répar-

tie ni leur sens de l'humour caustique. On intercalait souvent des plaisanteries entre deux jurons proférés face aux conditions météorologiques. La meilleure plaisanterie que j'entendis fut lancée par le préposé au vestiaire du Club Auslands. Lorsque je m'y rendis pour dîner par une nuit de décembre mordante, je lui exprimai mon opinion concernant le temps par un fort « Brrrrr ! » Il me répondit à la vitesse de l'éclair, avec un clin d'œil malicieux : « Ça, c'est la première exportation russe ! »

À dire vrai, j'en avais déjà assez de cette vie dans une Berlin en guerre. Le plus gros de mon travail restait à faire, et j'étais encore loin de pouvoir quitter les lieux pour de bon. J'avais besoin d'une pause, et le meilleur endroit qui me venait à l'esprit pour la faire était Budapest, en Hongrie ; une ville que j'ai toujours aimée, et où j'ai de vieux amis. Aussi, trois jours avant Noël, je je quittai Berlin pour les fêtes, direction un pays où je n'aurais à subir ni black-out, ni rations alimentaires, ni quoi que ce fût, au moins pour un temps.

## Chapitre 19

# De Berlin à Budapest

Le meilleur train de nuit d'Allemagne entrait en gare de *Friedrichstraße*. Il fallait bien que ce fût le meilleur, puisque c'était le seul train dont tous les wagons faisaient couchette de la Patrie, et il reliait Berlin à Vienne, les deux métropoles du Troisième Reich.

C'était trois jours avant Noël. On m'avait prévenu que les transports seraient bondés pour les vacances, et j'avais donc réservé ma couchette presque quinze jours à l'avance. On m'avait également positivement assuré au moment de l'achat de mon billet que ce train de luxe serait pourvu d'un wagon de restauration, si bien que je n'avais rien mangé depuis l'heure du déjeuner. Comme les repas servis en Allemagne à ce moment-là ne vous tenaient guère au corps, la faim me tenaillait.

Le meilleur train d'Allemagne accusait une demi-heure de retard, en dépit du fait qu'il était formé dans les dépôts de Berlin et ne s'était arrêté qu'à deux gares avant la mienne. En l'attendant, j'étais resté debout sur le quai obscur et avait contemplé la foule à l'assaut des trains qui étaient entrés en gare. Je n'avais jusqu'alors jamais réalisé à quel point l'Allemagne manquait de matériel roulant. Les autorités ferroviaires étaient tout à fait incapables de gérer

la fréquentation engendrée par les vacances. Lorsque le train de jour pour Vienne qui partait avant le mien se présenta en gare, j'assistai à une ruée pire que dans le métro aux heures de pointe. Les voitures, déjà bien emplies dans les gares précédentes, se remplirent à en déborder. J'avais pitié de cette masse humaine entassée, condamnée à piétiner toute la nuit, et remerciai mon étoile que mon train ne fût accessible que sur réservation.

Je finis par monter dans mon train de nuit, trouvai mon compartiment, y déposai mon bagage à main, et cherchai le porteur pour lui demander comment aller prendre mon dîner. Il secoua tristement la tête.

« Il n'y a pas de service de restauration ce soir, monsieur, » répondit-il.

« Comment ? » rugis-je. « Mais on m'a assuré que— »

« Je regrette, monsieur, mais nous n'avons pas de wagon restauration sur ce train. »

« Eh bien, » répondis-je, m'accrochant à un dernier espoir, « vous aurez bien quelque chose à me vendre à emporter ? »

« Je n'ai rien à manger, monsieur ; seulement de la bière et des alcools. »

« Mais que puis-je faire, alors ? » demandai-je de désespoir.

« Il nous reste un arrêt à Berlin, monsieur. Peut-être pourrez-vous acheter quelque chose sur le quai en vous dépêchant. »

Le train entraît déjà dans cette gare. Je dégringolai les marches et me ruai vers le petit buffet, faiblement éclairé. Mais je n'y distinguais que des produits sous emballage ! J'achetai deux petites boîtes de biscuits salés, et bondis dans le train qui s'apprêtait à repartir. Ces biscuits, arrosés de deux bouteilles de bière, constituèrent mon dîner.

Le voyageur se doit d'être un peu philosophe, et je tâchai donc de regarder le bon côté des choses. Mon wagon était relativement récent, mon compartiment confortable et propre, et la faim rendait les biscuits particulièrement appétissants. Je fus tiré de mes réflexions par des voix rauques dans le couloir. J'ouvris la porte et

découbris plusieurs hommes et femmes en colère, gesticulant face au contrôleur. Il apparut que l'une des voitures-lits avait subi une avarie lors de la formation du train, et n'avait pas été remplacée ; si bien qu'une trentaine de passagers munis de titres de transport parfaitement valables se retrouvaient sans lit. Rien ne pouvait autant me réconcilier avec mon dîner perdu.

Je me couchai tôt ; le lit était excellent et la voiture disposait de bonnes suspensions ; mon sommeil fut long et reposant. Le vieux dicton nous enseigne que qui dort dîne, mais je m'inscrivis en faux en émergeant de mon sommeil au matin, affamé comme un loup. Le meilleur train de nuit d'Allemagne accusait désormais deux heures de retard, et je compris que j'allais rater ma correspondance pour Budapest. Mais cela ne constituait qu'un détail mineur par rapport à mon problème alimentaire. Sans grand espoir, je fis état de mon problème au préposé.

« Oh, oui, monsieur, » répondit-il gaiement. « Nous avons attelé un wagon de restauration au petit matin. C'est la dernière voiture, tout à l'arrière. »

C'est d'un pas électrisé et léger que je parcourus la longue suite de wagons jusqu'à parvenir à la voiture de restauration. Bien sûr, je savais déjà en quittant mon compartiment que je n'y trouverais que des petits pains, du beurre, et du café d'imitation. Mais après deux mois en Allemagne, cela ne me troubloit pas. Je sortis avec insouciance mes cartes de rationnement ; et comme j'avais un peu d'avance sur mes rations, je m'octroyai une double ration de beurre. C'est alors que le serveur se présenta à moi. Il considéra mon tas de coupons et secoua la tête.

« Je regrette, monsieur, » annonça-t-il, « mais nous n'avons ni beurre, ni petits pains ; nous n'avons que du pain en tranches. »

« Très bien, » soupirai-je, « apportez-moi du miel ou un peu de confiture. »

« Désolé, monsieur, » répondit-il, « vous arrivez un peu tard, et nous n'avons plus ni miel, ni confiture. »

Mon superbe petit-déjeuner fut ainsi réduit à peau de chagrin : trois tranches de pain sec trempées dans un ersatz que les plaisantins allemands ont désigné sous le nom de Café du Mur de l'Ouest, du fait de son caractère « imprenable » !

C'est avec presque trois heures de retard que le meilleur train de nuit d'Allemagne finit par arriver à Vienne. J'avais sept heures à attendre avant le départ du train suivant pour Budapest, en Hongrie, qui devait partir à 18h. Il faisait froid et brumeux, et j'étais transis et tenaillé par la faim. Je connaissais bien Vienne pour y avoir séjourné autrefois, et même y être revenu peu avant, et je partis faire une longue marche pour l'exercice, et finis par me poser à une petite adresse dont je me souvenais pour prendre un déjeuner anticipé.

Une heure avant le départ de mon train, je gagnai la gare d'un pas tranquille. Les événements allaient montrer que mon intuition était justifiée ! Pour commencer, je devais déposer mes Reichsmarks avant de quitter l'Allemagne, et cela me demanda du temps car il me fallut faire la queue. Mais les vrais ennuis commencèrent lorsque je présentai mon billet à la porte. Dans la salle d'attente, de l'autre côté, j'aperçus une foule compacte.

« Que se passe-t-il ? » demandai-je au préposé.

« Contrôle des passeports, » répondit-il brièvement.

« Mais je croyais que cela se faisait à la frontière ? » affirmai-je, consterné.

« C'est comme ça ici, » aboya-t-il. « Avancez donc ! Ne bloquez pas le passage. »

Un sac dans la main et ma machine à écrire dans l'autre, je gagnai l'arrière de cette foule, et frayai mon chemin dans la cohue. En me dressant sur la pointe des pieds, j'aperçus deux fonctionnaires qui examinaient les passeports derrière une longue table. Seulement deux pour tous ces gens ! Et avec quelle lenteur ne procédaient-ils pas ! Lentement, ils examinaient chaque passeport qu'on leur brandissait au visage d'une main frénétique, le scrutaient sans se hâter, prenant de nombreuses notes et posant parfois des questions.

Consterné par cette procédure, je jetai un coup d'œil à l'horloge de la gare et constatai qu'il était six heures moins le quart. Je donnai de l'épaule pour avancer au premier rang, et l'un des fonctionnaires prit mon passeport, le scruta, et le valida. Il me restait quatre minutes : je me hâtai de gagner mon train et y trouvai un compartiment. Penché à la fenêtre, j'appelai le préposé.

« Combien de temps de retard le train va-t-il attendre tous ces gens qui attendent dans la salle de contrôle ? » demandai-je.

Il me regarda avec gravité. Sa réponse fusa : « nous partons à l'heure précise. »

Et de fait, à l'heure dite, il donna un coup de sifflet et le train se mit en branle, laissant dans son sillage des malheureux qui courraient encore en vain sur le quai. Je n'ose imaginer le nombre de gens qui restèrent ainsi en arrière, contraints de passer la nuit dans une ville inconnue, peut-être sans l'argent nécessaire, et très probablement avec leur famille se demandant anxieusement ce qui leur était arrivé, puisqu'aucun télégramme privé ne peut franchir la frontière.

Ce train était rapide, et respectait son horaire. Seuls 80 km séparent Vienne de la frontière hongroise, et ce court trajet fut mis à profit pour des inspections des bagages, des contrôles de devises et un nouveau contrôle des passeports, opérations menées par divers fonctionnaires.

Bien entendu, les fenêtres restèrent occultées jusqu'à ce que nous atteignîmes la frontière. Puis le train s'arrêta, repartit, et s'arrêta encore. Prudemment, je regardai en soulevant un coin de rideau. Nous nous trouvions dans une gare illuminée avec éclat, et le grand panneau au néon indiquait *Hegyeshalom*. Des policiers et des fonctionnaires du chemin de fer arborant d'étranges uniformes se tenaient sur le quai. Au travers des fenêtres de la gare, dépourvues de rideaux, je voyais un restaurant dont les comptoirs débordaient de nourriture. J'étais en Hongrie — terre de paix et d'abondance ! Me levant dans mon compartiment, je donnai trois fois de la voix : « Ellyen ! » qui signifie « Hourra ! » en hongrois.

L'entrée en Hongrie depuis l'Allemagne en guerre relève littéralement d'un passage de l'ombre à la lumière. Cela prit tout son sens à mes yeux à chaque kilomètre parcouru par le train en direction de Budapest, la capitale hongroise.

Avant toute autre chose, un repas au wagon-restaurant qui, habitué comme je l'avais été au régime allemand, ressemblait à un dîner des Dieux : un grand panier garni de pain complet croustillant, du beurre à volonté, un plat de viande en sauce aigre à la crème, et ainsi de suite, jusqu'à un bon café bien fort. Ces mets n'ont certes rien d'étonnant pour le lecteur étasunien — mais venez vivre ne serait-ce qu'un mois ou deux dans l'Allemagne en guerre, et vous allez comprendre.

Autre merveille, l'approche de Budapest — une grande ville qui scintillait de mille lumières. Aux yeux du voyageur sorti de l'Allemagne soumise au black-out, ce spectacle apparaissait comme magique. Après cela, la course en taxi au travers des rues éclatantes de lumière, grouillant d'acheteurs de Noël attardés devant les vitrines où s'étalaient les marchandises alléchantes — c'était presque trop beau pour être vrai. Une bonne nuit de repos dans un excellent hôtel, suivie d'un petit-déjeuner mémorable, où furent servis des délices comme jus d'orange, œufs et café à la crème fouettée ; voilà qui scella mon sentiment de libération.

Ainsi, à première vue, la Hongrie apparaissait comme aussi paisible et normale que les États-Unis. Mais bien sûr, je réalisai que ce pays ne jouissait pas de notre isolement béni, enclavé qu'il est dans une Europe déchirée par la guerre. À quel point la vie quotidienne des Hongrois avait-elle été affectée par l'orage qui grondait de l'autre côté de ses frontières, et quelles étaient les perspectives du pays dans un avenir proche ? Telles étaient les deux questions auxquelles je voulais trouver des réponses en sortant de mon hôtel le lendemain matin et en descendant une promenade majestueuse au bord du large Danube pour aller honorer mon premier rendez-vous.

J'étais heureux de me trouver en Hongrie, non seulement pour

prendre quelques vacances, mais aussi pour des raisons professionnelles. La Hongrie est la nation clé de l'ensemble de la constellation des petits États d'Europe centrale, et Budapest constitue le point d'observation idéal duquel scruter l'ensemble de la situation du continent, y compris de l'Allemagne et de l'Italie. Comme le pays reste neutre, on y rencontre toutes sortes d'étrangers, y compris des belligérants des deux côtés, et l'on peut ainsi y recueillir leurs points de vue respectifs.

Au cours de mon séjour de dix jours, je rencontrais et conversais avec un bon nombre de personnalités importantes, hongroises et étrangères, y compris le [comte Teleky](#), premier ministre, le [comte Csaky](#), ministre des affaires étrangères, l'ancien premier ministre [Bethlen](#), Tibor Eckhard, un important dirigeant parlementaire, et d'autres hommes importants de la vie nationale hongroise. Le comte Csaky était le seul, parmi ceux que je viens de citer, que je n'avais jamais rencontré par le passé, et comme les Magyars sont des gens au grand cœur qui ont le don de renouer facilement les liens d'amitié après une longue séparation, mon séjour fut aussi agréable qu'enrichissant.

L'une des qualités les plus charmantes des Magyars réside en leur non-formalisme. Cette qualité s'applique à toutes les classes, et découle principalement du fait que l'ensemble de l'esprit du pays est profondément aristocratique. Les Magyars se considèrent comme une race de maîtres, intrinsèquement supérieure à leurs voisins des Balkans. Cela n'est pas toujours des plus agréables pour ces voisins, mais il en résulte de bonnes relations sociales et une grande solidarité nationale entre eux, et c'est agréable pour les visiteurs étrangers. Je n'ai jamais rencontré un Magyar souffrant d'un complexe d'infériorité. Noble ou chauffeur de taxi, chacun se respecte et respecte autrui, sans condescendance ni servilité. Il s'agit de l'un des avantages d'une société aristocratique, où chacun connaît sa place sur l'échelle sociale. La Hongrie est ainsi quasiment immune à ces fléaux qui frappent d'autres pays — l'ostentation vulgaire de ploutocrates et la vulgarité ostentatoire des prolétaires.

Le haut de la pyramide sociale hongroise est constitué par l'aristocratie. Il s'agit d'une aristocratie réelle, qui dirige effectivement le pays. La classe dirigeante ne se confine pas à la noblesse titrée ; elle comprend également la très nombreuse petite noblesse. Ces deux groupes sont étroitement soudés par un sens puissant de cohésion mutuelle, dont le meilleur exemple réside dans la manière dont ils s'adressent habituellement les uns aux autres à la seconde personne du singulier — l'équivalent magyar du *tu* français.

Bien que la Hongrie apparaisse comme normale vue de l'extérieur, je la trouvai nerveuse en son for intérieur, chose naturelle si l'on considère sa situation internationale périlleuse. Toutes les personnalités avec lesquelles j'échangeai me parlèrent avec liberté, mais me demandèrent de ne pas directement les citer.

Il y a une chose sur laquelle tous étaient d'accord — les Magyars étaient profondément en paix entre eux. Les dangers immédiats de l'extérieur ont unifié un peuple instinctivement patriote. Les querelles de politique intérieure sont suspendues, et le gouvernement en place semble jouir non seulement du soutien populaire, mais également de la confiance populaire envers sa capacité à guider la nation en sûreté et dans la poursuite de ses meilleurs intérêts. Bien que l'armée hongroise fût sur le pied de guerre lorsque je me trouvais sur place, la mobilisation générale n'avait pas été prononcée. Je n'aperçus que peu de soldats dans la capitale. Le gros des troupes était massé au Nord et à l'Est, le long des frontières les plus immédiatement menacées. Cette absence de soldats au sein de la capitale était, en soi, une preuve forte du calme intérieur qui prévaut. Chacun m'assura que le mouvement nazi local, par le passé assez fort pour se montrer dangereux, avait fortement perdu en puissance depuis le déclenchement de la guerre, et que ses dirigeants avaient été discrédités.

La Hongrie est un pays agricole, qui produit en abondance toutes les denrées alimentaires de base et dégage de vastes surplus à l'exportation. Cependant, les denrées alimentaires importées se faisaient rares. Cela résultait principalement de difficultés

de change. La monnaie hongroise restait solide, mais les dépenses de guerre constituaient une lourde charge sur le trésor, et le gouvernement, dans sa prudence, ne prenait aucun risque. Les importations de toutes sortes étaient donc restreintes. Cela touchait le citoyen ordinaire dans des produits tels que le café et l'habillement. Les Hongrois sont de gros buveurs de café, et tout manque de cette boisson adorée se ressent cruellement. Le gouvernement rationnait donc indirectement le café, en le frappant d'une lourde taxe de guerre et en limitant les ventes. Lorsque je me trouvais sur place, on pouvait prendre une tasse de café, mais au double de l'ancien tarif. Le gouvernement avait de même interdit les importations et fabrications de vêtements en pure laine. Mais cela ne touchait que les personnes les plus riches qui pouvaient se payer des habits de laine.

Ré-exporter les articles importés était interdit, et cette interdiction était strictement mise en œuvre. Les gens m'ont joyeusement relaté un exemple récent. Il semble qu'un groupe d'hommes d'affaires allemands en visite avaient empli leurs bagages de toutes sortes d'articles interdits dans la Patrie, du café brésilien aux crèmes à raser et pâtes dentifrices américaines. À la frontière, les fonctionnaires des douanes hongroises dénichèrent le butin et confisquèrent le tout !

Ce petit incident suscite l'une des questions brûlantes qui agitent le peuple hongrois — celle de leurs relations avec l'Allemagne. En temps normal, les liens économiques entre les deux pays sont étroits mais également mutuellement bénéfiques. L'Allemagne, surtout depuis l'annexion de l'Autriche voisine, offre le meilleur marché naturel aux denrées alimentaires et autres matières premières hongroises, et ce pays est en mesure de vendre à la Hongrie des biens manufacturés à des conditions exceptionnellement avantageuses.

Mais désormais, les conditions ont quitté la normale. L'industrie allemande est perturbée par la guerre au point de ne plus pouvoir fournir à la Hongrie les quantités et qualités de nombreux bien manufacturés désirés. Dans l'autre sens, les besoins allemands de

produits hongrois connaissent une croissance fulgurante. Ce vaste écart entre l'offre et la demande a provoqué des tensions économiques croissantes entre les deux nations, avec d'importantes implications politiques. Les Hongrois n'ont aucune intention de se laisser totalement entraîner dans le giron économique allemand. Ils savent que si cela se produit, ils se verront rapidement mis à sec par les besoins économiques pressants de l'Allemagne, sans bénéfice significatif pour leur pays. C'est ainsi que les choses se sont produites dans le protectorat de Bohême-Moravie, et cela guette également la Slovaquie. Les avisés Magyars ne veulent pas entrer dans un tel cycle.

Quoi qu'il en soit, la Hongrie n'est pas en position d'adopter une attitude trop dure vis-à-vis de son voisin géant. Tant que l'Allemagne peut obtenir de la part de la Hongrie des quantités considérables de nourriture et de matières premières industrielles conformément aux accords en place, il est dans l'intérêt des Allemands de maintenir la Hongrie neutre et pacifique. Plus la vie est normale en Hongrie, mieux le système économique du pays fonctionne et plus il peut produire. Mais l'Allemagne exige une part importante des surplus dégagés, bien que le Reich ne soit pour le moment pas en mesure de les payer par un échange de biens. Les Hongrois savent qu'ils doivent trouver un terrain d'entente avec les Allemands sous peine de conséquences déplaisantes. Ils vont donc continuer d'exporter en grandes quantités à destination du Reich, malgré l'accumulation de créances bloquées en Marks. Ils estiment qu'un tribut déguisé en vaut la chandelle, tant qu'il reste cantonné à certaines limites. Comme me l'a exprimé sans ambages un dirigeant hongrois : « Nous savons que cela signifie que nous allons stocker de plus en plus de Marks bloqués ; mais mieux vaut des Marks que des soldats ! »

Aucun des Hongrois avec qui j'ai parlé ne m'est apparu pro-allemand. Mais aucun d'entre eux ne m'est non plus apparu pro-alliés. J'ai entendu de vertes critiques au sujet de l'Angleterre, pour son blocus maritime appliqué aux marchandises à destination de la

Hongrie. Chacun tient à rester hors de la guerre si cela est humainement possible, sans exprimer de préférences idéologiques marquées. Et surtout, chacun estime que le résultat de la guerre reste hautement incertain, une victoire totale étant considérée comme peu probable pour l'un ou l'autre des deux camps.

Un personnage éminent — souvenez-vous que je suis tenu de ne pas laisser savoir qui exactement — a exprimé son point de vue comme suit : « Il est probable que le blocage militaire à l'Ouest indique que cette guerre se terminera sans vainqueur. Mais une telle paix ne peut constituer qu'une trêve, suivie d'une nouvelle guerre dans un avenir relativement proche. Peut-être que notre pauvre vieux continent aura trouvé un véritable règlement dans vingt ou trente ans. Les problèmes à régler sont si nombreux — par exemple, le problème de la Russie, qui s'est encore compliqué récemment. La Grande-Bretagne ne semble pas comprendre qu'il faut bien accorder aux quatre-vingt millions d'Allemands au cœur de l'Europe quelque espoir d'un avenir adéquat. Tant que les Allemands n'auront pas cet espoir, ils continueront de créer des problèmes, dussent les Alliés gagner la guerre et démembrer l'Allemagne. Le plus grand danger ultime de cette guerre, si elle devait se prolonger au delà du raisonnable, est la dégradation du niveau de vie allemand jusqu'à atteindre le niveau russe. Dans ce cas, on pourrait voir ces deux peuples se rapprocher de manière permanente — ce qui constituerait un danger terrible pour la civilisation occidentale. Mais rares sont les Anglais à le comprendre, et plus rares encore les Français. Ces derniers, en particulier, semblent vouloir "terminer l'Allemagne" — chose qui est évidemment impossible. »

La seule personnalité de premier plan avec laquelle je m'entretins, et qui croyait à une victoire alliée quasi certaine, se montra tout aussi pessimiste quant aux conséquences ultimes. La raison de son pessimisme était qu'elle pensait que les Allemands tiendraient tellement longtemps que vainqueurs et vaincus, ruinés, sombraient ensemble dans l'anarchie.

Un autre dirigeant politique m'a apporté un éclairage intéres-

sant concernant Hitler et sa ligne de politique étrangère. Cette homme avait fait connaissance du futur Führer au tout début de sa carrière politique. À l'époque, Hitler était apparu à mon informateur comme un zélate fanatique et simplet, d'une éducation limitée et à l'avenir peu prometteur. Sa principale critique envers Hitler était que, bien que le Führer se fût entretemps familiarisé avec les techniques de la politique à un degré incroyable, l'homme n'avait pas gagné une compréhension adaptée des aspects étendus de ses actions. Selon mon informateur, Hitler commit sa principale erreur en scellant son pacte avec Staline et en envahissant la Pologne. S'il avait utilisé le pacte avec la Russie comme instrument de pression diplomatique, les Polonais auraient rapidement été contraints d'agir en tous points conformément à la volonté de Hitler, et la guerre n'aurait pas eu lieu.

Le point qui intéresse le plus les Hongrois en matière de relations étrangères réside dans leurs relations avec leurs voisins d'Europe centrale. Selon les traités de paix qui furent conclus [à l'issue de la Grande Guerre](#), la Hongrie céda de vastes pans de territoires à la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie ; ainsi que les populations de ces territoires, soit au moins 3 000 000 Magyars. Récupérer les frères de sang perdus est devenu une passion obsédante pour ce peuple hautement patriote. Ils les ont en grande partie récupérés, du point de vue de leurs revendications vis-à-vis de la Tchécoslovaquie, lorsque ce pays a été conquis par les Allemands et que la Hongrie en a reçu sa part. Pour le moment, la Hongrie est revenue sur ses revendications concernant la Yougoslavie, car pour diverses raisons, les deux pays tiennent désormais à la paix en Europe centrale. Le principal objectif de la Hongrie est de récupérer les Magyars de la Transylvanie montagneuse, qu'elle a dû céder à la Roumanie. Ce point reste un sujet brûlant dans tous les coeurs magyars. L'une des organisations les plus puissantes dans la Hongrie contemporaine est la Ligue révisionniste, totalement composée d'exilés de [Transylvanie](#), qui oeuvrent sans relâche au rattachement d'au moins 1 500 000 Magyars à leur patrie. J'ai discuté de ce sujet

en détail avec le Dr. André Fall, le chef de la Ligue, et ses collègues.

Il ne fait aucun doute que la Hongrie pourrait aller très loin pour récupérer la Transylvanie, si l'opportunité s'en présente un jour, et ses dirigeants scrutent avec l'œil du lynx chaque déplacement sur l'échiquier diplomatique sous le jour de cette possibilité. Mais pour le moment, ils estiment que ce sujet doit rester subordonné à la situation générale, surtout concernant la menace russe qui, selon eux, menace non seulement la Hongrie mais aussi le reste des petites nations d'Europe centrale, y compris la Roumanie.

C'est le spectre de la Russie qui hante les esprits hongrois. Ce sujet sinistre revenait sur la table presque à chaque fois que je parlais de politique. La plupart des Hongrois estiment que Staline a les yeux braqués sur l'Europe centrale et prévoit de frapper pour acquérir sa domination. Certains d'entre eux pensent que l'attaque surviendra prochainement. Et l'on est dans l'ensemble d'accord pour penser qu'une offensive de ce type de la part des Russes embrasserait l'ensemble de l'Europe centrale.

La crainte des Russes n'a rien de nouveau pour les Magyars. Avant la Grande Guerre, la Russie tsariste se positionnait comme grand frère des peuples slaves en Europe centrale et dans les Balkans, et l'objectif ultime de cette politique était une grande fédération « pan-slave » et naturellement la Russie à sa tête. Mais cela aurait sonné le glas de la Hongrie. La race magyare, courageuse, énergique, mais peu nombreuse, est établie au milieu de la vallée du Danube, séparant ainsi les Slaves du Nord et de l'Est de leurs frères du Sud et de l'Ouest. Si l'idéal pan-slave devait jamais se réaliser, les Magyars se verraiient rayés de la carte.

Lorsque la Russie est devenue bolchevique durant la Grande Guerre, le pan-slavisme a cédé la place à la politique communiste de Révolution mondiale. Mais cela n'a en rien mis fin à la querelle opposant Russes et Magyars. De fait, la Hongrie déchirée par la guerre s'est retrouvée envahie d'agents bolcheviques qui ont fomenté une révolution communiste locale dirigée par le tristement célèbre [Béla Kun](#). Ce régime communiste fut bientôt renversé par

l'amiral [Horthy](#) — qui constitua un gouvernement conservateur, à la tête de la Hongrie depuis lors.

Cela constitua un coup porté à la Russie soviétique, qu'elle n'a jamais oublié. Moscou considère la Hongrie conservatrice et ses dirigeants aristocratiques comme un rempart de réaction, et aimeraït plus que tout au monde provoquer sa chute.

Tant que la Russie resta isolée de l'Europe centrale par un puissant État tampon polonais, la Hongrie n'eut rien à craindre de la part de Moscou. Mais la partition de la Pologne entre la Russie soviétique et l'Allemagne nazie au début de la guerre actuelle marqua l'apparition d'une frontière commune entre la Hongrie et les Soviétiques. Cela a constitué un changement funeste pour les Magyars. Certes, la nouvelle frontière traversait la crête de la chaîne accidentée des Carpates, et était donc facile à défendre. Mais plus à l'Est, les Carpates sont roumaines. Nous arrivons ici à la question épingleuse qui taraude non seulement la Roumanie et la Hongrie, mais les empêche de s'allier efficacement contre le péril russe qui les menace toutes deux.

Les dirigeants hongrois avec lesquels j'ai discuté reconnaissent que cette incapacité de la Hongrie et de la Roumanie à poursuivre une politique commune contre une possible agression russe pourrait s'avérer fatale aux deux pays. Mais il reste impossible d'envisager un tel accord sans un règlement préalable de la question transylvaine en un sens favorable aux aspirations hongroises. Comme un personnage éminent me l'a franchement exprimé : « Aucun gouvernement hongrois ne pourrait aider ouvertement la Roumanie sans cession préalable de la Transylvanie. Le peuple réduirait en pièces tout dirigeant agissant de la sorte. La posture la plus osée que nous pourrions adopter serait celle d'une neutralité bienveillante. »

La Russie a un compte à régler avec la Roumanie depuis que cette dernière s'est emparée de la province de Bessarabie pendant que la Russie connaissait les affres de la révolution. La Russie ne s'est jamais accommodée de la perte de la Bessarabie et il ne fait aucun doute qu'elle aspire à la récupérer. Certains de mes infor-

mateurs magyars ne pensaient pas que la Russie ferait la guerre à la Roumanie dans le seul but de récupérer cette province. Une invasion de la Bessarabie constituerait donc la première étape d'un objectif plus vaste de domination des Balkans.

Rares étaient les Hongrois à croire que la Roumanie pourrait tenir longtemps seule face à la Russie. Ils entretenaient une mauvaise opinion de l'armée roumaine et considéraient la situation intérieure du pays comme particulièrement instable. Comme l'un des personnages l'a exprimé : « À présent, tout en Roumanie dépend d'un seul homme — le Roi Carol. S'il devait disparaître, n'importe quoi pourrait se produire. » Qui plus est, tout portait à croire qu'au moment où la Russie aurait frappé depuis l'Est, la Bulgarie frapperait depuis le Sud pour récupérer sa province perdue de Dobrudja, elle aussi saisie par la Roumanie comme butin de guerre. Si la Roumanie devait s'effondrer brutalement à l'instar de la Pologne, les armées russes pourraient occuper rapidement la Transylvanie, une forteresse naturelle depuis laquelle elles domineraient la vallée du Danube.

Tel est le péril suprême qui menace la Hongrie. Et les Magyars m'ont assuré que, pour éviter ce danger, ils sont prêts à se battre même contre vents et marées. Si la Russie devait se limiter à la Bessarabie, la Hongrie pourrait rester sans bouger. Mais au moment où les troupes russes iraient plus loin, l'armée hongroise frapperait pour occuper la Transylvanie. Au début, au moins, cela signifierait une guerre contre la Roumanie, et non contre la Russie. Mais les Magyars considéreraient cette avancée comme une occupation préventive pour bloquer une invasion russe. Si la Hongrie devait rester l'arme au pied, elle se retrouverait bientôt à la merci de la Russie, car sa frontière orientale actuelle est une ligne arbitraire qui traverse une zone ouverte, indéfendable face à un adversaire puissant.

Si la Hongrie devait occuper la Transylvanie en de telles circonstances, imaginez l'imbroglio diplomatique qui s'ensuivrait ! La Grande-Bretagne et la France ont accordé à la Roumanie un traité

de garanties semblable à celui consenti à la Pologne. Elles ont fermé les yeux face à l'occupation par Staline de l'Est de la Pologne car elles ne voulaient pas se battre contre la Russie. Mais pourraient-elles faire fi d'une attaque directe de la Russie contre la Roumanie ? Et si elles déclaraient la guerre à la Russie, que feraient-elles lorsque la Hongrie commettrait un acte de guerre contre la Roumanie — afin précisément de mieux combattre la Russie, puissance contre laquelle la Grande-Bretagne et la France seraient alors, au moins techniquement, en guerre ?

À première vue, il pourrait apparaître que la Hongrie défierait une destruction quasi certaine en s'exposant seule face au colosse russe. Mais les Magyars pensent qu'ils ne se retrouveraient pas seuls. Ils pensent que Mussolini ne pourrait tolérer une domination russe des Balkans et de l'Europe centrale. La Hongrie compte donc sur une aide italienne. De fait, une source qui m'est apparue comme fiable m'a indiqué que déjà à ce moment, un grand nombre d'avions et de pilotes italiens étaient discrètement planqués « quelque part en Hongrie, » parés à toute éventualité.

Si Mussolini agissait conformément aux attentes des Magyars, nous assisterions à un autre imbroglio diplomatique étonnant. Dans un tel scénario, nous verrions la Hongrie, l'Italie, la Grande-Bretagne et la France luttant toutes contre la Russie. Quelles relations ce singulier quatuor entretiendrait-il en son propre sein ? Souvenons-nous que la Hongrie se battrait également contre la Roumanie au mépris de la garantie franco-anglaise, tandis que l'Italie resterait au moins symboliquement en bons termes avec l'Allemagne, son partenaire de l'Axe, mais ennemie jurée des franco-anglais.

Telle est la grille de mots-croisés sur laquelle s'escrimaient mes informateurs magyars au cours des âpres journées d'hiver de mon séjour à Budapest. Ils analysaient brillamment la situation mais, d'une manière ou d'une autre, je ne pouvais me résoudre à croire que Staline allait déployer le grand jeu auquel ils s'attendaient — du moins, pas dans l'immédiat. Mes doutes provenaient du fait que j'étais venu directement depuis l'Allemagne. Et deux mois d'études

et d'observations intensives sur place m'avaient convaincu d'une chose — l'Allemagne ne voulait pas voir la guerre s'étendre à l'Europe centrale ou aux Balkans. Pourquoi cela ? Parce que c'est son garde-manger.

La plus grande partie des denrées alimentaires et des matières premières que l'Allemagne peut importer par voie terrestre proviennent précisément de ces régions. Tant que ces nations restent en paix, leur vie économique maintient une certaine normalité, et elles continuent donc de disposer de surplus pour le marché allemand. Mais à l'instant où la guerre y éclaterait, les exportations à destination de l'Allemagne prendraient fin. Et les Allemands ne tireraient que peu d'avantage à envahir militairement l'ensemble de la région, car elle serait si dévastée par le processus qu'il faudrait un an ou deux, même à l'efficacité allemande, pour que les choses fonctionnent aussi bien qu'aujourd'hui.

La situation étant ainsi établie, peut-on imaginer l'Allemagne rester les bras croisés et laisser la Russie lancer un processus qui, pour le Reich, constituerait un désastre absolu ? Nous savons que Berlin et Moscou ont conclu entente assez précise. Il est presque inconcevable que le gouvernement allemand ne puisse pas exercer assez de pressions sur Staline pour l'empêcher de déployer une politique qui, pour l'Allemagne, pourrait s'avérer fatale.

Tels furent en tous cas les arguments que j'objectai auprès de mes amis et connaissances hongrois aux derniers jours du mois de décembre 1939. Et alors que j'écris ces lignes au printemps 1940, elles semblent toujours valides. Cela ne signifie pas pour autant que la Hongrie puisse avec certitude maintenir sa neutralité, située comme elle l'est à la croisée des chemins de l'Europe centrale, avec tous ses dangers latents. Que mes amis de Budapest se montrassent nerveux n'a rien de surprenant. Plus je séjournais dans cette charmante capitale, plus je ressentais que son existence pacifique et extrêmement agréable pouvait s'effondrer presque à tout moment.

Mais pour l'instant, la vie quotidienne se déroulait tranquillement, et les gens en profitraient à la manière épicerieenne des Ma-

gyars. Pour la veillée du nouvel an, lorsque Budapest toute entière se répand dans les rues en une grande célébration, je rejoignis mes collègues journalistes à leur restaurant préféré.

D'un abord extérieur sans prétention, l'endroit avait une arrière-salle, dont les murs étaient décorés de scènes rurales magyares réalisées par des artistes locaux, et qui était égayée par un orchestre gitan. Et comme cet orchestre tzigane jouait bien! Les dernières heures de l'ancienne année passèrent trop vite, avec de bons plats, un bon vin, des conversations affûtées, et une grande jovialité. Lorsque sonna l'heure de minuit, un ramoneur apparut, portant son balai traditionnel fait de brindilles, et nous cassâmes chacun un rameau pour nous porter bonheur. Après lui suivit un autre homme, portant dans ses bras un cochon de lait. Chacun voulut toucher l'animal pour s'assurer la bonne fortune durant cette nouvelle année, et si possible lui tirer la queue en tire-bouchon.

Mes amis et moi sortîmes nous promener sur les avenues où affluaient les fêtards, équipés de trompes en fer blanc, coiffés de chapeaux en papier par dessus leur couvre-chef habituel, bardés d'insignes, et brandissant des serpentins, principalement aux couleurs nationales — le rouge, le blanc et le vert.

L'alcool avait manifestement coulé à flots, mais de manière bon-enfant. Chacun passait un moment merveilleux, et la météo y avait mis du sien — fraîche, mais pas trop froide, et avec une fine couche de neige qui apportait précisément la bonne touche de saison.

Nous finîmes dans un bar Espresso. Ces institutions typiques de Budapest sont de petits cafés où l'on prépare cette délicieuse boisson en faisant passer un jet de vapeur vive à travers du café moulu très fin, avant de la servir dans de petites tasses. Le processus restitue la moindre nuance aromatique et produit une boisson assez forte pour vous faire sauter la tête. Mais cela fait du bien après une grosse soirée. L'un de nous, un jeune homme de la Ligue révisionniste, en avait manifestement besoin; car en entrant dans ce bar, il annonça d'une voix de stentor qu'il était transylvanien. Ce à quoi chacun, y compris les serveuses, répliqua par de forts

applaudissements soutenus par des cris joyeux : « Ellyen ! »

Le réveillon du nouvel an marqua la fin et en même temps l'apogée de mon interlude à Budapest. Peu après midi, le jour de l'an, je me trouvai déjà dans un compartiment de train à destination de Vienne. J'étais plein de regrets en franchissant la frontière de nouveau ; je laissai derrière moi la Hongrie gaie, amicale et neutre, et pénétrai de nouveau dans l'ombre de la guerre.

Accessoirement, je rentrai en Allemagne avec diverses denrées — des saucisses fumées et épicées ; un précieux kilo de beurre ; ainsi qu'une bouteille du meilleur *baratsk*, un alcool d'abricot, l'une des spécialités hongroises. Ces produits de luxe devaient quelque peu adoucir mon retour à Berlin. Mais pour mes besoins immédiats, j'emportai plusieurs grands sandwiches au jambon. Je ne tenais pas à emprunter une nouvelle fois « le meilleur train de nuit d'Allemagne » sans rien emporter à manger, que j'avais prévu de prendre en correspondance une fois arrivé à Vienne, le soir même. Quoi qu'il en fût, je restai le dindon de la farce. Cette fois-ci, le célèbre express avait un wagon restaurant !

## Chapitre 20

### Le Parti

« Le Parti. » Voilà la formule la plus usitée d'Allemagne de nos jours. Elle désigne cette organisation toute puissante, le NSDAP (Parti National-Socialiste des Travailleurs Allemands) qui domine, anime et dirige le Troisième Reich.

Alors qu'est-ce que le Parti, et quelles sont ses relations avec la Nation, l'administration étatique et ces innombrables organisations typiques de la vie allemande ? Il s'agissait de l'une des premières questions que je posai en arrivant en Allemagne. En vertu de mes bonnes connaissances de l'étendue de la littérature officielle, je supposais qu'on me remettrait rapidement un manuel bien présenté exposant clairement le sujet à la manière méticuleuse des Teutons. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque le ministère de la propagande m'informa de la non-existence d'un tel ouvrage, la raison invoquée en étant que le système était plus ou moins fluide et que des changements se produisaient de manière continue.

Il m'a donc fallu m'en dresser le tableau par moi-même, morceau par morceau. On ne sait jamais distinguer, au premier coup d'œil, ce qui relève du « Parti » de ce qui n'en relève pas. Par exemple, je commençai par considérer comme évident que tous les hommes

portant des chemises brunes de la SA ou l'uniforme noir des SS étaient membres du Parti. J'ai appris plus tard que tel n'était pas le cas ; que nombre d'entre eux étaient des candidats à l'adhésion, qui gagnaient leurs galons de membre au travers d'un service méritant. Quant aux organisations, certaines d'entre elles relèvent du « Parti », d'autres de « l'État », et d'autres ont un statut intermédiaire, cependant qu'une ou deux d'entre elles furent lancées par le Parti mais se trouvent désormais sous contrôle de l'État. Tout cela était très embrouillé. De fait, je reconnaiss franchement que même à présent, je n'ai pas une idée parfaitement claire de ce système dans tous ses détails complexes.

La raison de cette confusion apparente semble être que le National-Socialisme, bien que mouvement révolutionnaire, a évolué en tant que parti politique normal avec sa propre organisation jusqu'à ce qu'au moment de son accession au pouvoir, il soit en pratique devenu un État au sein de l'État. Au lieu de fusionner dans l'État, ou vice-versa, cette organisation séparée a été maintenue. Bien sûr, toutes les branches de l'État sont dirigées par d'éminents membres du Parti, et leurs plus hauts collaborateurs sont le plus souvent également membres du Parti. De fait, on peut être à la fois titulaire d'un poste officiel et d'un poste au sein du Parti. Mais lorsque cela se produit, les postes et les fonctions restent consciencieusement distincts l'un de l'autre.

Lorsque les nazis essaient de vous expliquer les interactions entre État et Parti, ils affirment le plus souvent que le Parti est semblable à un moteur électrique faisant tourner toute une machinerie. Ce moteur constitue la grande source d'énergie. Il tourne à vitesse très rapide et essaie de mouvoir la machine à sa vitesse maximale. Mais celle-ci, quant à elle, tend à tourner à une vitesse régulée, et ralentit en pratique la cadence impulsée par le moteur. Le Parti exhorte sans cesse : « Plus vite ! Plus vite ! » Mais les dirigeants de l'administration d'État, chargés des responsabilités qui sont les leurs et confrontés aux problèmes pratiques, tiennent lieu de « régulateurs » de la machine, contenant les progrès dans des

bornes réalistes.

Le Dr. Robert Ley, dirigeant du Front du Travail, occupe le poste de dirigeant de l'organisation pour l'ensemble du Parti, et ses vues sur ce domaine éminent de ses activités se sont révélées fort éclairantes.

« Dr. Ley, » lui demandai-je au cours d'une interview, « j'étudie depuis longtemps les diverses organisations que vous dirigez. Je pense avoir appris beaucoup de choses à leur sujet, mais je sais que l'image générale m'échappe. Pouvez-vous m'expliquer brièvement les principes fondamentaux sous-jacents à ces organisations ? Et pouvez-vous également m'expliquer leurs relations avec le Parti et avec l'État ? »

C'était la fin de l'après-midi. Nous étions assis dans un salon de réception confortable, à côté du bureau du Dr. Ley, dans l'atmosphère paisible créée par le thé, les gâteaux et les sandwiches. Durant quelques instants, le Dr. Ley sirota son thé en réfléchissant.

« Voyons comment l'exprimer au mieux, » finit-il par prononcer. « Pour ce qui concerne nos idées fondamentales, elles sont des plus simples. Pour commencer, le principe du chef naturel. Par ces mots, nous désignons le chef éprouvé qui, par pur mérite, a frayé son chemin jusqu'au poste de commandement suprême. Le meilleur exemple en est apporté par Adolf Hitler, notre Führer, que nous considérons comme un génie inspiré. »

Le Dr. Ley était désormais pleinement lancé dans son sujet. Ses yeux gris luisaient d'enthousiasme.

« Notre second principe, » poursuivit-il, « est la loyauté et l'obéissance absolues. Pendant qu'on discute d'un projet, on l'examine soigneusement sous tous les angles. Une fois les débats clos et une décision prise, chacun s'aligne sur celle-ci à 100 %. Mais derrière ces deux principes, il y en a un troisième, qui est encore plus fondamental. C'est ce que nous appelons *Gemeinschaft* — l'unité organique d'un peuple, basée sur l'identité du sang. L'Allemagne a la chance d'être unifiée racialement. Il s'agit du secret ultime de notre force harmonieuse. »

« Merci pour l'explication, » répondis-je. « Pourriez-vous poursuivre et me dire comment, sur ces bases, vous avez établi les diverses organisations que vous dirigez, et comment elles se situent par rapport au Parti et à l'État ? »

« Avant de répondre à cela, » répondit le Dr. Ley, « permettez-moi d'expliquer ce que représentent l'un pour l'autre le Parti et l'État. Le Parti national socialiste, comme d'autres vous l'ont sans aucun doute exposé, peut être comparé à un moteur apportant l'énergie qui permet de mouvoir une machinerie élaborée. Pour prendre une image différente, on peut également comparer le Parti à l'avant-garde d'une colonne de troupes en mouvement. Son devoir est d'ouvrir la marche, d'explorer, et de tout sécuriser. L'État, de son côté, est le corps principal qui occupe le terrain gagné et y édifie l'ordre final. L'un des traits marquants du Troisième Reich est que le Parti peut mener et mène toutes sortes d'expériences qui seraient impossibles à des fonctionnaires de l'État, liés qu'ils sont par les règlements et les formalités. »

« Est-ce que vous pourriez nous montrer un peu plus spécifique ? » osai-je.

« D'accord, » dit-il. « Prenez mon exemple. Je ne suis pas fonctionnaire de l'État. Je suis un pur dirigeant du Parti dont le devoir est de préparer ces expériences et de les mener à bien. Dans mon champ d'activités, je dispose d'une liberté d'action quasiment illimitée. Par exemple, lorsque le Führer m'a ordonné de mener à bien le Projet Automobile du Peuple (*Volkswagen*), on a mis à ma disposition les fonds importants qui étaient nécessaires. Bien entendu, je suis tenu strictement responsable des résultats. Si je gâchais un travail, on me demanderait immédiatement des comptes. Mais tant que les choses se passent bien, je n'ai pas à perdre mon temps à expliquer à toutes sortes de gens ce que je fais. Avec nous, c'est l'efficacité qui compte. »

« Est-ce que vos expériences réussissent à chaque fois ? » demandai-je.

« Pas toujours, » reconnut le Dr. Ley. « Et lorsqu'à l'issue d'un

essai juste et complet, on les estime irréalisables, on les abandonne pour de bon. Parfois, également, on trouve une idée théoriquement sensée, mais pour une raison ou une autre, prématurée. Dans ce cas, on la met de côté, pour lui donner une nouvelle chance dans des circonstances plus favorables. Mais lorsqu'une expérience s'avère sensée et fonctionnelle, le Parti la remet à l'État ; qui, dès lors, l'ancre fermement dans la vie nationale en lui accordant un statut légal permanent. C'est ce qui s'est produit pour l'institution que nous appelons *Arbeitsdienst* — le service du travail universel auquel sont astreints les jeunes hommes et jeunes femmes. Ce dispositif a commencé comme expérience sociale gérée par le Parti. Après avoir fait ses preuves, c'est devenu une institution étatique à part entière. »

« Ce qui signifie, » suggérai-je, « que le Parti est donc libre de mener de nouvelles expériences sociales ? »

« Exactement, » confirma-t-il. « Et nous avons tant de mesures, non seulement pour améliorer matériellement les conditions de vie, mais également pour les enrichir. Nous sommes convaincus que plus nous apportons de travail aux hommes, plus nous devons leur apporter également des agréments. Cela s'applique à toutes les catégories de personnes, les loisirs leur étant apportés selon leurs capacités et leurs goûts. Il ne s'agit pas d'un processus de nivellation — il s'agit plutôt d'un processus de classement, qui revient à accorder à chacun sa juste place. »

« À chaque homme selon ses capacités ? » remarquai-je.

« Absolument, » acquiesça le Dr. Ley. « Nous sommes toujours à l'affût des talents, et surtout de la capacité de commandement (*Leistungsfähigkeit*). Cette qualité précieuse confère à l'individu une vie agréable, une belle demeure, et de nombreux autres bienfaits. Mais dès l'instant où il se révèle indigne de son statut, il perd tout cela et est ostracisé. Le national-socialisme n'est pas un régime de favoris. Les princes et les riches n'ont pas été départis de leurs titres ni de leurs biens, mais aucun d'eux ne jouit de droits spéciaux au sein du Troisième Reich. Si un prince membre du Parti (et nous en

avons) démontre des capacités de chef, il prend du galon. Dans le cas contraire, il reste en retrait. »

Voilà pour l'exposé des principes du Parti, par son directeur organisationnel — à prendre avec les habituelles pincettes concernant les écarts entre théorie et pratique. Suivent quelques mots concernant la croissance et la nature de l'appartenance au Parti, sur la base des déclarations de divers porte-paroles officiels.

Jusqu'au 30 janvier 1933, les listes étaient ouvertes à toute personne souhaitant y adhérer. Jusqu'à ce moment, le Parti se battait pour survivre et toute recrue était bienvenue. À partir de cette date fondatrice, le triomphe du national-socialisme fut pratiquement assuré. À ce moment-là, le Parti comptait approximativement 1 600 000 membres. Ces vétérans, qui avaient rallié l'organisation alors que sa réussite restait douteuse et y avaient contribué, continuèrent de jouir d'un certain prestige qui rappelle vaguement celui des « vieux Bolcheviques » en Russie soviétique. La « vieille garde » nazie détient la plupart des postes de direction et est dans l'ensemble considérée comme la plus fiable. Cela explique pourquoi on observe relativement peu d'aristocrates dans les hautes sphères du Parti aujourd'hui, car rares ont été ceux qui ont rejoint le Parti avant 1933.

Aussitôt, chacun se rua pour prendre le train en marche, mais le Parti continua d'accepter de nouveaux membres jusqu'au mois de mai suivant, moment où il atteignit les 3 200 000 membres — une augmentation de 100 % exactement. Les listes furent alors fermées aux adhésions individuelles, mais restèrent ouvertes aux membres de certaines organisations nationalistes comme la *Stahlhelm* jusqu'en 1936, date à laquelle le Parti atteignit les 4 400 000 adhérents. À partir de là, les adhésions furent rigidement scrutées. De fait, les candidatures furent découragées; le Parti cherchait son homme, ce n'était plus l'homme qui cherchait le Parti. La règle devint désormais que l'adhésion ne se gagnait qu'après deux ou trois années de loyaux services d'une forme ou d'une autre. Il faut, aux yeux du Parti, faire preuve d'un mérite considérable pour se

voir admis en un temps plus bref. Une grande partie du travail non rémunéré réalisé dans le pays, comme le service volontaire au sein du NSV (mentionné plus haut), les actions d'aides hivernale, ou la distribution de cartes de rationnement alimentaire, est réalisé dans cet objectif. Pour que de telles personnes accèdent aux hautes sphères de l'organisation du Parti, une activité exceptionnellement brillante est requise. Le technicien compétent peut rapidement obtenir un bon emploi, mais c'est une chose différente d'entrer dans les sphères de direction. Je me suis laissé dire que les candidats en provenance des Sudètes ou de Pologne ont bénéficié de règles moins contraignantes après l'acquisition de ces régions, et que le nombre total de membres du Parti s'élevait désormais à 6 000 000 environ. Après tout, ce nombre n'est pas si élevé en comparaison avec les 80 000 000 Allemands qui habitent le Grand Reich. Le Parti reste donc relativement exclusif, même si, en comptant les familles des membres, le bloc nazi avoisine sans doute les 20 000 000.

En théorie, tout jeune homme ou toute jeune femme de sang « aryen » pur peut être admis au parti à sa majorité, et c'est dans les rangs de la jeunesse que le Parti s'efforce de recruter ses membres. Mais même à ce niveau, les candidats doivent présenter un dossier impeccable, du point de vue du Parti, d'adhésion aux jeunesse hitlériennes, et le candidat doit être recommandé par sa section locale du Parti. L'admission formelle au Parti prend la forme d'un serment solennel prononcé devant le drapeau à croix gammée, le bras droit levé en salut nazi. Le serment est constitué d'une promesse d'obéissance inconditionnelle envers Adolf Hitler et le Parti, après quoi le néophyte s'engage à respecter une longue liste de commandements, dont le premier est : *le Führer a toujours raison*.

Le Parti choisit au sein de la génération montante les jeunes hommes et jeunes femmes les mieux conditionnés à réaliser ses desseins. Et au sein de ce groupe déjà sélectionné, on recrute les *Schutz Staffeln* (détachements de défense), souvent désignés sous le nom de SS. Il s'agit de l'armée privée du Parti. Au départ, il



FIGURE 20.1 – Des hommes membres de la SS sur le point d'être inspectés

s'agissait d'une section d'élite relativement restreinte choisie parmi les chemises brunes (SA). Mais après la prise de pouvoir du Parti, les hommes de la SA furent assignés principalement à des tâches patriotiques de routine comme la collecte de l'aide hivernale. Les SS, au contraire, devinrent le pilier central du Parti pour maintenir son influence et son autorité omniprésentes. Je n'ai pas pu savoir le nombre exact de membres de la SS, mais il m'a été donné de comprendre que sa force actuelle est d'au moins 200 000 hommes, organisés en régiments, brigades et divisions, exactement comme l'armée régulière.

La SS tient également lieu d'école d'entraînement aux forces de police ordinaires (*Schutz Polizei*) ainsi qu'à celles de la police secrète politique — la redoutée *Gestapo*. Les trois organisations alliées sont dirigées par [Heinrich Himmler](#), qui les a portées à leur

niveau d'efficacité actuel et qui jouit en conséquence sur le Reich d'un pouvoir qui n'est sans doute dépassé que par le Führer en personne.

Le membre type de la SS est grand et blond, jeune ou à la fleur de l'âge, et dispose d'un bon physique mis en valeur par un entraînement athlétique rigoureux. Comme [Nora Waln](#) l'explique fort bien, il a « l'air d'avoir fait sa séance d'entraînement quotidienne suivie d'une douche. » Et, revêtu de son uniforme noir bien taillé, doté de son insigne symbolique à tête de mort, il se pavane tel un coq de basse-cour — et il en est conscient. Il est intéressant d'observer les civils lui céder instinctivement le passage sur le trottoir ou pour monter dans le métro.

On peut à de nombreux égards comparer ces membres de la SS aux Jannissaires de l'ancien empire ottoman. Pour commencer, ce sont des hommes triés sur le volet — choisis pour leur loyauté fanatique envers le Parti, pour leur santé et leur force, et leur sang « aryen » pur. Avant d'accéder au statut de membre à part entière du corps, ils subissent un entraînement rigoureux, de nature spartiate, que Nietzsche décrit parfaitement avec sa phrase : *Sois dur!* Cette dureté maîtresse de soi, aussi bien envers soi qu'envers autrui, caractérise leur attitude. Lorsqu'on discute avec des résidents étrangers de tel ou tel aspect sévère ou impitoyable du régime nazi, ils disent souvent que « c'est la mentalité SS qui ressort. »

Comme on pourrait s'y attendre, la SS entretient un fort esprit de corps. La fierté de soi et de l'organisation ne fait aucun doute. Chaque aspect de la vie privée de ses membres doit se conformer à des règles strictes et est méticuleusement surveillé. Par exemple, lorsqu'ils se marient (comme ils se doivent de le faire dans le respect du programme eugénique nazi), l'épouse doit être tout aussi « aryenne, » doit avoir réussi des tests physiques précis, et se doit d'assister à des cours spéciaux d'enseignement ménager et idéologique. Le couple est donc considéré comme parfaitement adapté à jouer le rôle qu'on attend de lui : produire pléthore d'enfants pour cette aristocratie biologique destinée à constituer le cercle dirigeant

naturel du troisième Reich. En retour, on prend soin des familles SS. Deux des meilleurs ensembles résidentiels que l'on m'a fait visiter dans les faubourgs de Berlin correspondent à des domiciles pour membres de la SS.

Je comprends que la Gestapo, ou police secrète, est toute aussi bien disciplinée et qu'elle reçoit les mêmes attentions, mais comme il se doit, tout ceci reste invisible aux yeux du commun. Je me souviens d'un exemple amusant sur ce point. Peu après mon arrivée à Berlin, je discutais avec une connaissance nazie disposant d'un poste élevé, qui me demanda tranquillement : « Au fait, combien de membres de la Gestapo avez-vous vu depuis votre arrivée ? »

« Aucun — que j'ais pu identifier, » répondis-je.

Il se mit à rire de bon cœur. « Bonne réponse, » répliqua-t-il. « Et vous n'en verrez jamais aucun — à moins qu'ils veuillent que vous les voyiez. »

Ma foi, il y avait un membre de la Gestapo que je voulais voir — le grand patron de toute l'organisation — Heinrich Himmler en personne. Mais on m'affirma que le rencontrer allait s'avérer presque aussi difficile que d'obtenir une audience avec le Führer, car il esquive systématiquement toute publicité et est donc l'une des personnalités les plus inaccessibles de toute l'Allemagne. Bien évidemment, cela redoubla ma volonté de l'interviewer. Je finis par y parvenir, le tout dernier jour de mon séjour à Berlin. Ce fut l'un des fruits inattendus de la popularité accrue à l'issue de mon retour de Budapest, qui découlait sans aucun doute du fait que j'avais scrupuleusement tenu ma parole concernant l'audience accordée par Hitler. En termes journalistiques, il s'agissait clairement d'un « scoop, » car le ministère de la propagande m'indiqua clairement que l'interview que m'accordait Himmler était la toute première jamais concédée à un correspondant étranger.

Comme nombre de mes expériences en Allemagne nazie, la tenue de cet entretien fut totalement différente de ce que j'avais imaginé. De prime abord, on pourrait penser que le redoutable quartier général de Himmler dégageait une atmosphère mystérieuse, voire

sinistre. Mais il n'en était rien. Il s'agit d'un vieux bâtiment imposant, au sein duquel on a aménagé des bureaux. Il faut un laissez-passer spécial pour y pénétrer, mais j'étais accompagné d'un fonctionnaire, et n'eus donc à subir aucune attente. Un large escalier de pierre nous amena au premier étage, où on nous montra en passant les quartiers du chef, pour nous faire ensuite traverser une enfilade de bureaux aérés, lumineux et aménagés avec goût, comme des bureaux d'affaire. De jeunes hommes et de jeunes femmes étaient occupés sur des machines à écrire et des classeurs. Si les hommes n'avaient pas été en uniforme, j'aurais pu me croire sur le point de rencontrer le dirigeant d'une importante société. L'atmosphère n'avait absolument rien de « policière », elle n'était pas teintée de secret ou d'autre trait particulier ; nul agent en civil visible, nul détective au regard perçant, ni aucun des "accessoires" habituels de ce genre.

Lorsque je finis par pénétrer le saint des saints, je fus accueilli par un personnage de taille moyenne, à l'allure décidée, qui me salua courtoisement et me proposa de m'asseoir sur un canapé bien capitonné. Heinrich Himmler est du type sud-allemand, avec des cheveux bruns coupés courts, un accent bavarois, et des yeux d'un bleu sombre qui vous scrutent derrière ses lunettes à monture invisible. Il n'est âgé que de quarante ans — un âge extraordinairement jeune pour l'homme à la tête de l'ensemble des forces de police du Reich, aux commandes de la SS, et en charge du vaste programme de repeuplement qui ramène bon gré mal gré à leur Patrie raciale et culturelle des centaines de milliers d'Allemands des États baltes, de Russie et d'Italie du Nord.

Ce sont là, à coup sûr, trois lourdes responsabilités pour un seul homme. Il est difficile de comprendre comment il parvient à s'acquitter des trois. Mais on en développe une vague idée en le rencontrant et en lui parlant. Plus longtemps on reste en sa présence, plus on perçoit son énergie dynamique — contenue et sans éclat, mais persistante et efficace au dernier degré. On distingue également un début d'aperçu de ce que dissimule son apparence de

calme. Au départ, il impressionne par son aspect de fonctionnaire d'un zèle rigoureux. Mais à mesure qu'il discute de ses tâches de police, on remarque le pincement de ses lèvres et la lueur d'acier qui anime ses yeux. On perçoit alors combien il doit être redoutable dans l'exercice de sa profession.

Je commençai par aborder cet aspect de ses activités. « Je suis très heureux de rencontrer l'une des personnalités dont j'ai tant entendu parler, » fut ma première phrase. « Peut-être savez-vous qu'aux États-Unis, nous entendons des choses assez terribles concernant la Gestapo. De fait, » ajoutai-je avec un sourire, « on la compare parfois à la Tchéka russe, et vous-même, votre Excellence, êtes parfois décrit comme un second Dzerjinski ! »

Himmler prit bien cette remarque. Il se mit à rire avec facilité. « Je suis certain que notre organisation de police est loin d'être aussi sombre qu'on la décrit à l'étranger, » répondit-il. « Nous faisons certes tout notre possible pour combattre le crime sous toutes ses formes, et nos statistiques criminelles suggèrent que nous y parvenons plutôt bien. Franchement, nous pensons que les récidivistes ne doivent pas se voir laisser le champ libre pour tourmenter la société, et nous les gardons donc enfermés. Pourquoi, par exemple, faudrait-il libérer un délinquant sexuel déjà condamné à trois ou quatre reprises, sachant qu'il ira porter le malheur sur un nouveau foyer décent ? Nous envoyons toute personne de ce type en camp de détention et veillons à ce qu'elle y reste. Mais je vous assure que leurs conditions de vie ne sont pas mauvaises. De fait, je sais qu'elles sont mieux nourries, habillées et logées que les mineurs du Pays de Galles du Sud. Avez-vous jamais visité l'un de nos camps de concentration ? »

« Non, » répondis-je, « je n'ai pas réussi à obtenir une autorisation. »

« C'est vraiment dommage que je ne l'aie pas su, » dit Himmler. « vous y verriez le type de vermine sociale que nous avons isolée de la société pour son propre bien. »

Tout cela était fort bien, mais il me semblait que Himmler es-

quivait quelque peu le sujet. Je repris donc : « Vous parlez des criminels au sens général du terme. Mais qu'en est-il des dissidents politiques — disons, les libéraux à l'ancienne ? Une opposition politique quelconque est-elle tolérée ? »

« Nous ne nous préoccupons pas de ce que chacun pense, » répliqua rapidement Himmler, « Mais lorsque quelqu'un passe à l'acte, par exemple au point de fomenter un complot, nous agissons. Nous croyons qu'il faut éteindre tout incendie pendant qu'il est encore à ses premiers stades. Cela évite des problèmes et de nombreux dégâts. En outre, » poursuivit-il, « nous n'avons aucun besoin d'opposition politique. Si quelqu'un constate quelque chose qu'il estime mauvais, qu'il vienne nous voir et nous expose son point de vue. Qu'il m'écrive personnellement. Ce type de lettre parvient systématiquement jusqu'à moi. Les nouvelles idées sont les bienvenues, et nous ne demandons pas mieux que de corriger les erreurs. Permettez-moi de vous citer un exemple. Imaginons que quelqu'un remarque que la circulation est mal gérée sur un carrefour très fréquenté. Dans d'autres pays, il pourrait écrire une lettre courroucée aux journaux pour dénoncer la stupidité et l'inaptitude de la police. Ce sont quelque cent mille personnes n'ayant jamais même vu ce carrefour qui pourraient s'émouvoir, et le prestige de la police et de l'État en pâtirait. Avec nous, la seule chose que cet homme a à faire est de nous écrire, et je vous assure que le problème sera rapidement corrigé. »

Trouvant cette comparaison routière un peu ingénue, j'essayai de le faire revenir au point dont il avait compris qu'il me préoccupait. Je hochai la tête d'un air approuveur et lançai : « Cela paraît raisonnable. Mais qu'en est-il des sujets politiques ? Par exemple, prenons un homme comme [le pasteur Niemöller](#) ? »

Je pensai que cet exemple était propice à susciter une réaction, car ce pasteur agit comme un composé toxique sur la plupart des Nazis. Quelques jours plus tôt, un membre assez éminent du Parti s'était empourpré à la seule mention du nom de Niemöller et avait sifflé : « Le sale traître ! S'il n'en tenait qu'à moi, je le mettrais dos

au mur et le ferais fusiller ! »

Himmler accueillit le sujet avec davantage de calme. Il se contenta de lever une main apaisante et répondit : « Comprenez bien, c'est une controverse politique qui lui a causé des problèmes. Nous ne nous ingérons jamais dans des sujets ayant trait aux dogmes religieux. » Puis, après une courte pause, il ajouta : « Si les attaques étrangères lancées contre nous dans cette affaire prenaient fin, peut-être pourrions-nous le traiter avec davantage de clémence. »

De toute évidence, Himmler ne souhaitait pas que la discussion se prolongeât sur ce sujet. Ses yeux se plissèrent légèrement et un froncement de sourcils apparut au-dessus de l'arête de son nez. Voyant qu'il était inutile de continuer dans cette veine, je changeai d'orientation.

« Parlez-moi des fondements de votre organisation SS ? » fut ma question suivante.

« La *Schutz-Staffel*, » répondit placidement Himmler, « représente ce qu'il y a de meilleur et de plus sain dans la jeunesse masculine de notre race. Elle est fondée sur les idéaux du sacrifice de soi, de la loyauté, de la discipline, et d'une excellence en tous domaines. La SS, outre le fait qu'elle est composée de soldats, présente de nombreux aspects culturels. Par exemple, nous avons notre propre usine de porcelaine, fabriquons nos propres meubles, et menons d'importants travaux de recherche. À la fin de notre entretien, je vous ferai conduire aux casernements de la *Leibstandarte*, le régiment d'élite qui veille sur le Führer. Vous y verrez le type de jeune homme dont la SS est, à juste titre, si fière. »

« À présent, votre Excellence, » repris-je, « quelques mots, si vous le voulez bien, concernant votre politique de réinstallation ? »

« Cette politique, » répondit Himmler, « se résume parfaitement dans les mots du Führer : "Pour assurer une paix durable à nos frontières orientales." Durant des siècles, cette région, et d'autres régions d'Europe de l'Est ont été chroniquement perturbées par des minorités discordantes désespérément mélangées les unes aux autres. Ce que nous nous employons à faire est de séparer

ces factions rivales de manière juste et constructive. Nous avons volontairement retiré nos minorités allemandes de régions comme les États baltes, et nous allons en faire autant en Italie du Nord. Nous délimitons même un territoire pour les Juifs, où ils pourront vivre paisiblement entre eux. Entre nous et les Polonais, nous visons à établir une limite raciale bien définie. Bien sûr, nous procérons lentement — on ne peut pas déplacer des multitudes de gens avec leurs bêtes et leurs affaires personnelles comme des pions sur un échiquier. Mais c'est l'objectif que nous espérons atteindre en fin de compte. »

Himmler poursuivit son discours sur ses politiques de réinstallation en prenant bien soin d'éviter les aspects tragiques impliqués par celles-ci. Il revint ensuite brièvement au sujet de sa SS. À ce stade, un jeune aide de camp entra et salua.

« La voiture est prête, monsieur, » annonça-t-il.

« Pour voir les gardes du corps, » expliqua Himmler. « Je tiens vraiment à vous faire voir mes hommes avant votre départ. »

Ce disant, le redoutable chef de la Gestapo m'accorda une vigoureuse poignée de mains, et me souhaita un bon voyage de retour au pays.

C'était une journée épouvantable de la fin janvier, aussi froide qu'au Groenland ; les rafales de neige tourbillonnaient et venaient épaisser le manteau qui tenait déjà au sol. La voiture de Himmler, en arrivant dans les faubourgs, déviait et tanguait, instable, dans les ornières de neige tassée. Mais le SS qui conduisait le véhicule était un véritable as du volant et nous amena à destination en sécurité et avec célérité.

Les gardes du corps de Hitler occupent l'ancienne école militaire des cadets prussiens. Les bâtiments sont anciens, mais bien entretenus. La seule exception est le bâtiment de la piscine, un magnifique bâtiment flambant neuf doté d'une piscine tellement grande que j'estimais qu'un millier d'hommes pouvaient s'y baigner sans être trop à l'étroit. Le commandant — un vieux soldat au visage buriné, petit, sec et au teint mat, en contraste total avec

ses jeunes subordonnés, tous des colosses blonds — me raconta fièrement comment on avait procédé à sa construction.

Apparemment, le Führer décida un beau jour de venir visiter les logements de ses gardes du corps. À l'époque, le bâtiment de la piscine était une structure ancienne, qui n'était en mesure d'accueillir qu'une compagnie à la fois. Hitler la considéra et fronça les sourcils. « Ceci n'est pas un lieu de baignade digne de ma *Leibstandarte*, » annonça-t-il. « Qu'on m'apporte du papier et un crayon ! » Et sur-le-champ, il se mit à esquisser son idée de l'apparence que devrait prendre le nouveau bâtiment de la piscine. Et c'est suivant ce croquis que le nouveau bâtiment fut construit.

Tel est le « Parti » et tels sont les hommes qui contrôlent ses destinées. Que peut-on penser de cette organisation stupéfiante et de sa doctrine à la dynamique agressive, qui défie si intransigeamment notre monde et ses idées ?

Une chose semble certaine : le bouleversement national-socialiste qui a créé le troisième Reich est bien plus profond que celui du régime fasciste en Italie, et constitue peut-être une rupture plus irréductible avec le passé historique que ne le fut même le communisme de la Russie soviétique. Les nazis l'affirment d'eux-mêmes sans équivoque. Écoutons ce qu'Otto Dietrich, l'un de leurs porte-paroles les plus éloquents, trouve à dire à ce sujet :

La révolution nationale-socialiste est une révolution totalitaire... Elle embrasse et révolutionne non seulement notre culture, mais l'ensemble de notre pensée et les concepts qui en sont le fondement — en d'autres termes, notre manière même de penser. De là, elle devient notre point de départ, notre condition, et la force d'impulsion de toutes nos actions... Nous franchissons le seuil d'une nouvelle ère. Le national-socialisme est davantage qu'une renaissance. Il ne signifie pas le retour d'un vieux monde révolu. Au contraire, il constitue le pont vers un nouveau monde !

Hors d'Allemagne, la plupart des gens semblent enclins à penser que le « nouveau monde » envisagé par les nazis n'a rien de très désirable. Mais cela ne change pas le fait que nous sommes ici confrontés à une révolution des plus radicales, et que ses diri-

geants sont des révolutionnaires dans l'âme. Qui plus est, même si la plupart d'entre eux sont encore d'âge relativement jeune, ils sont tous des vétérans endurcis par une adversité prolongée, et portant les cicatrices de nombreuses batailles. Ils sont le produit logique d'un quart de siècle d'une vie nationale frénétique dont nous avons déjà parlé. À mon avis, ces hommes ainsi que leur mouvement sont donc à considérer comme les sous-produits normaux d'une situation anormale.

Pour exemple de la sinistre école dont ils avaient été les élèves, qu'il me soit permis de citer un épisode tiré de ma propre expérience. Au milieu de l'été 1923, j'étais assis dans ma chambre, à l'hôtel Adlon, discutant avec un Allemand de la situation déplorable à laquelle son pays se trouvait alors réduit. Je venais d'arriver à Berlin après un voyage en Rhénanie et dans la Ruhr, où j'avais observé la campagne de résistance passive contre l'envahisseur français, vu les soldats noirs, et étudié d'autres aspects de cette affaire tragique. Et en grande partie à cause de cette manœuvre désespérée, le Mark était rapidement en train de se déprécié et courait à sa perdition, la faillite nationale était en vue, et la ruine absolue s'annonçait déjà.

Je constatai que mon invité, qui discutait ainsi de la situation apparemment tragique, était visiblement à l'agonie. La transpiration perlait sur son front. Soudain, il changea d'humeur du tout au tout. Renversant la tête en arrière, il éclata d'un rire à glacer le sang, dont la description la plus propice est la proposition allemande *galgenhumor* — l'humour noir du condamné. Poursuivant ses macabres manifestations d'allégresse, il se pencha vers l'avant et me toucha le genou.

« Des millions d'entre nous sont déjà morts, sur le champ de bataille et par suite du blocus alimentaire britannique, » ricana-t-il. « Peut-être que des millions d'autres vont périr, et nous serons ruinés, sans aucun doute. Nul ne peut dire les épreuves qui nous attendent, et le monde ne va guère intervenir pour soulager notre supplice. Mais quoi qu'il se produise, ce seront surtout les faibles

et les tendres qui périront. Bientôt, l'Allemand gentil, facile à vivre et bedonnant ne sera plus. Dr. Stoddard, permettez-moi de vous annoncer une prophétie. Si cela se poursuit, dans une quinzaine d'années, vous verrez une Nouvelle Allemagne si affûtée, si dure, si impitoyable qu'elle pourra défier n'importe quel adversaire — et l'écraser ! »

L'esprit désespéré de cet homme acculé avec lequel je m'entretins en une longue journée d'été illustre à lui seul une phase de la douloureuse école qui a forgé les dirigeants actuels de l'Allemagne. Dans la Grande-Bretagne de l'après-guerre, on avait inventé une expression pour désigner la contrepartie anglaise de cette génération. On parlait de *génération perdue*. Mais si ce terme s'appliquait à la jeunesse britannique meurtrie par la guerre, combien plus juste encore était-il pour la jeunesse allemande ! Eh bien, cette jeunesse de guerre se retrouve désormais au pouvoir. Ainsi, ce que nous voyons désormais en Allemagne n'est autre que — *la génération perdue parvenue au pouvoir*.

À partir du moment où j'ai considéré pour la première fois ces dirigeants du troisième Reich, j'ai ressenti en eux quelque chose qui, de mon point de vue américain, était — étrange. En les analysant, je compris qu'il s'agissait d'une forme de cynisme pervers couplé à un côté dur et impitoyable. Et lorsque j'entendis le récit de leur vie, je compris qu'il n'aurait guère pu en être autrement. La plupart d'entre eux s'étaient portés volontaires pour aller à la guerre alors qu'ils sortaient à peine de l'enfance. Je me souviens que l'un d'eux n'avait que quinze ans à l'époque ; et les autres n'étaient guère plus âgés. Ces garçons ardemment patriotes traversèrent l'enfer d'une guerre qu'on savait perdue, dont le point culminant fut une défaite écrasante. Leur esprit humilié eut ensuite le coup de fouet sauvage induit par leur ralliement à un corps franc dédié à la lutte contre la tentative de révolution « spartakiste. » Ils tuèrent allègrement des Communistes pendant quelque temps. Après cela, certains d'entre eux s'essayèrent aux bancs de l'université ou aux affaires ; mais rares étaient ceux à pouvoir s'adapter à la vie sous

une république de Weimar honnie et méprisée. Certains d'entre eux partirent pour l'étranger, à l'aventure ; les autres restèrent à se morfondre et à ruminer jusqu'à ce qu'un appel de trompette résonnât à leurs oreilles. Il s'agissait de l'insolent clairon du nazisme : *Deutschland ! Erwache !* — Allemagne ! Réveille-toi ! Ils écoutèrent le prêche d'Adolf Hitler, qui revenait sur toutes les aspirations de leur cœur aigri — et ils tombèrent, hypnotisés, sous sa coupe. Ils entrèrent dans les rangs de la SA, connurent de nouvelles années de combat en tuant de nouveaux Communistes et en se gagnant « la maîtrise de la rue. » Puis, enfin, la victoire — et le pouvoir incontesté.

Voilà, en peu de mots, les Nazis selon mon analyse. Du reste, seul l'arbitrage terrible de la guerre pourra décider.

## Chapitre 21

# L'État totalitaire

Nous venons de passer en revue le Parti, et à la lumière de ce que nous y avons vu, nous pouvons à présent examiner plus intelligemment sa relation avec l'État. Qui plus est, nous pouvons observer les relations de l'État comme du Parti avec certains aspects de la vie allemande qui n'ont pas été discuté jusqu'ici, comme la loi, le crime, la finance, les affaires et la religion.

Mais avant cela, je me permets de formuler un avertissement. Une grande partie de ce que je m'apprête à exposer est tellement étrange et repoussant par rapport à notre mode de pensée que le lecteur va sans doute se retrouver dans une sorte de royaume des idées semblable à celui d'Alice au pays des merveilles, où presque tout semble à l'envers de son point de vue. Il sera donc tenté de rejeter tout cela, d'y voir soit un hypocrite camouflage, soit une ineptie consommée.

Cependant, cela serait une attitude à courte vue. À l'issue de mois d'étude intensive et d'innombrables conversations avec des représentants nazis, gradés ou simples militants, je suis convaincu que la « Vieille Garde, » en tous cas, est, pour la plus grande partie, constituée de zélotes fanatiques. Si la thèse nazie se résumait à

un écran dialectique masquant simplement la soif de pouvoir et d'enrichissement, elle n'aurait jamais converti une si vaste portion du peuple allemand traditionnellement honnête et idéaliste. Si les dirigeants nazis se résumaient à une bande d'aventuriers cyniques, mêlant l'ironie à un arrivisme forcené, il aurait été nettement plus facile de composer avec eux.

Pourtant, quels que soient leurs objectifs, ils utilisent des méthodes fort peu scrupuleuses. Hitler a proclamé un nombre incalculable de fois que la fin justifiait les moyens, et ses disciples suivent scrupuleusement ce credo direct. Les nazis font des propagandistes radicaux — les plus intelligents qu'il m'a été donné de connaître. Ils ont fait évoluer leur système de propagande pour le rendre omniprésent, et à sa tête se tient le Dr. Goebbels, généralement reconnu comme maître incontesté de l'art subtil que notre époque a produite. Les porte-paroles nazis sont capables de vous dépeindre des images verbales qui peuvent apparaître comme séduisantes. Lorsque je les écoutais, je gardai fermement à l'esprit l'idée que je ne devais rien considérer comme acquis. Je savais par avance que les orateurs n'hésiteraient pas à exagérer ou à supprimer des éléments, et que le résultat pourrait être quelque chose qui, bien que littéralement vrai, serait partiel et déformé.

Cependant, nous ne devons pas, pour la seule raison qu'ils n'hésitent pas à présenter les sujets de manière propagandiste, sauter à la conclusion selon laquelle rien de solide derrière la présentation n'existe. Le Parti compte en son sein des intelligences vives, et un travail de pensée long et minutieux a été consacré à l'élaboration de son programme et au peaufinage des idées qui en sont le fondement. Le national socialisme n'est pas un simple assemblage d'inepties ; il forme un ensemble cohérent à partir du moment où vous en acceptez les prémisses. C'est le problème de la plupart des argumentations. Les gens ignorent ou sautent les prémisses puis s'écharpent âprement sur les conclusions.

Cela dit, et cette mise en garde étant faite, poursuivons.

La théorie politique nazie découle de l'union intime entre quatre

éléments distincts, dont chacun est par eux conçu dans une acception particulière (et hautement étrangère à notre esprit). Ces éléments sont : le Peuple, l'État, le Parti et le Chef. Nous avons déjà mentionné deux de ces quatre facteurs fondamentaux : la *Gemeinschaft*, ou unité organique d'un peuple fondée sur une communauté de sang ; et le *Führerprinzip*, ou principe de la direction suprême, incarné en la personne d'Adolf Hitler.

Aux yeux des nazis, c'est le mot *Volksgemeinschaft* qui exprime le mieux le concept de *Gemeinschaft* ; littéralement, ce mot désigne la communauté du peuple. Notez la différence entre ce concept et notre propre idée de nation. À nos yeux, une nation représente la somme de toutes les personnes vivant actuellement sur le territoire d'un État souverain et lui vouant une allégeance. Le *Folk* (peuple) nazi se distingue de la nation traditionnelle aussi bien dans le temps que dans l'espace. Comme il présente une base raciale, ses membres vivants sont des liens dans une chaîne vitale qui comprend aussi bien les morts que les enfants à naître. Qui plus est, l'ensemble de ses frères de sang est organiquement membre, bien qu'ils vivent loin du centre politique du peuple. Ainsi les personnes de sang allemand vivant dans le monde entier sont présumées entretenir une forme de lien mystique avec le troisième Reich, nonobstant leur citoyenneté technique. De l'autre côté, les Juifs résidents ne sont ni ne peuvent devenir des citoyens du Reich à part entière. Ils ne sont que des sujets du Reich.

Quant au Parti, il est officiellement défini comme « la concrétisation de la conception allemande de l'État et est indissolublement lié à l'État. » Mais notez également ceci : « Le Parti ne doit pas sa position à l'État ; il tire son existence de lui-même. De fait, l'État actuel existait à l'état d'idéal au sein du Parti avant d'avoir été établi dans les faits. » Enfin, le Parti est lui-même incarné et sublimé par la personne de son Führer suprême.

Aux yeux des Étasuniens, ces concepts sont bien entendu étranges. Pour illustrer à quel point la pensée nazie est différente de la nôtre, prenons le titre que j'ai donné au présent chapitre. À mes yeux,

*l'État Totalitaire* décrit le mieux pour le lecteur étasunien un régime qui contrôle, commande et dirige chacun et chaque chose sous son autorité suprême. Mais les nazis n'aiment pas ce terme, et le Dr. Erich Schinnerer, un spécialiste de la philosophie du droit nazi, formule comme suit son objection : « La relation entre Peuple et État montre à quel point il est inexact de caractériser l'État national socialiste comme un État totalitaire. Un État qui œuvre lui-même à une fin, et qui n'est pas une fin en lui-même ne peut en aucun cas être désigné comme État totalitaire, au sein duquel le centre de gravité a été déplacé au détriment de l'individu. En un tel cas, l'individu sans défense se trouve confronté à un État tout puissant. Mais l'État national socialiste existe pour servir le Peuple et donc chacun de ses membres. Chaque Allemand est membre de l'ensemble et est par ce fait appelé à coopérer à la vie de l'État. Le terme, totalité, s'applique justement à la *Weltanschauung* national-socialiste, qui est incarnée par l'ensemble du peuple et active chaque branche de l'existence nationale. »

Comment allons-nous réconcilier ces affirmations avec les faits évidents ? Comme je vois les choses, il s'agit d'un exemple de plus du phénomène que j'ai indiqué à plusieurs reprises dans les pages du présent ouvrage : le vaste écart entre théorie et pratique au sein du troisième Reich. Et la raison de cela est claire. Le national-socialisme est une révolution qui fonctionne toujours en état d'exception. Bien que cet état d'urgence ait en grande partie été créé de toutes pièces, il n'en est pas moins réel. À moins que les conditions ne deviennent plus faciles, il faut s'attendre à un régime continu de loi martiale de fait, la plupart des belles théories se trouvant reléguées dans la naphtaline.

Quoi qu'il en soit, le troisième Reich est un État parfaitement coordonné et totalement unifié, au sein duquel toute trace de l'ancien fédéralisme qui existait sous l'Empire et avait persisté, sous forme modifiée, durant la République de Weimar a été balayée. Les États fédéraux ont été abolis. À leur place ont été instituées des *Gauen*, ou provinces, qui traversent délibérément les anciennes

frontières des *Länder* dans l'intention avouée de faire oublier aux habitants leurs attachements locaux historiques. C'est le même procédé qu'employèrent les Révolutionnaires français en abolissant les provinces du Royaume de France et en découpant le pays en départements. Ce procédé fut réalisé de manière si arbitraire que les départements français n'ont jamais développé une grande vitalité. Les nazis affirment avoir évité cette erreur en calquant chaque Province sur une région logique fondée sur une combinaison d'histoire, de géographie, d'économie, de culture et de sens commun.

Le Dr. **Wilhelm Frick**, ministre de l'intérieur, est responsable de la transformation de l'organisation administrative intérieure de l'Allemagne qui a été menée sous le régime nazi. Le Dr. Fick est nettement plus âgé que ses collègues, même s'il ne paraît pas ses 63 ans avec son corps souple et sec et son attitude vigilante. Qui plus est, il a derrière lui une longue carrière au service du gouvernement, qui remonte jusqu'à l'Empire. La refonte administrative de l'Allemagne est donc réalisée par des mains expertes. Son mantra est celui de tous les nazis : *Ein Folk, ein Reich, ein Führer!*

L'application logique des principes fondamentaux que nous venons de discuter est peut-être particulièrement évidente dans le domaine du droit, surtout du point de vue du droit criminel. Toutes les différences légales entre les diverses régions d'Allemagne ont été rapidement abolies, et une procédure uniforme établie. Le changement d'esprit et de nature de la loi a été nettement plus important. Ce profond changement est bien expliqué par son auteur, le Dr. **Franz Gürtner**, ministre de la justice, qui affirme :

Le national-socialisme considère la communauté de la nation comme une organisation disposant de ses propres droits et devoirs, et dont les intérêts prennent sur ceux de l'individu. Lorsque nous parlons de la nation, nous ne nous limitons pas à la génération dont nous faisons partie, mais nous étendons ce terme pour comprendre la somme des générations qui nous ont précédés et celles qui nous suivront. Cette vision trouve son expression dans la doctrine du national-socialisme : *Gemeinnutz vor Eigennutz* — le bien commun avant l'avantage individuel. Elle domine la ligne

politique du national-socialisme, et son corollaire naturel est que les droits des individus doivent rester subordonnés à ceux de la communauté. La protection dont jouissent les individus ne se fonde pas sur l'hypothèse que leurs droits particuliers seraient sacro-saints et inviolables, mais plutôt sur le fait que tous sont considérés comme des membres précieux de la communauté nationale, et méritent donc protection... Les idées national-socialistes sur la justice diffèrent fondamentalement de celles qui prévalaient sous le régime précédent.

Certaines idées nazies de justice semblent certes « différer fondamentalement » non seulement de celles qui avaient cours en Allemagne sous la république de Weimar, mais aussi de celles en vigueur partout ailleurs de nos jours. Dans l'ensemble du monde, l'idée communément admise est que les codes juridiques ont deux fonctions fondamentales : réguler les relations humaines et protéger le citoyen individuel contre toute action officielle arbitraire. La première est incarnée dans le droit civil et pénal, la seconde dans les garanties constitutionnelles des droits individuels. Le droit nazi jette aux orties ces deux conceptions.

Toute action considérée comme punissable peut être traitée selon la « loi non-écrite, » décrite comme « le salutaire sens de la justice du peuple allemand. » La peine est prononcée « par analogie » avec celles décrites par le code en vigueur. L'objectif est de remplacer l'ancien concept : « Aucune punition sauf celles prévues par la loi, » par le nouveau principe : « Aucun crime sans punition. » En outre, les punitions peuvent être rétroactives. Cela s'est particulièrement appliqué dans les affaires politiques, où des personnes ont été condamnées par des tribunaux nazis pour des actions commises sous la République de Weimar, qui n'étaient à l'époque pas interdites. De même, la définition de la trahison a été fortement étendue, et ces cas sont traités par le tristement célèbre « Tribunal du Peuple, » dont les audiences sont réalisées à huis clos et dont la sentence est le plus souvent la peine de mort. Au sein du troisième Reich, les crimes politiques sont considérés comme les plus graves, et font l'objet du traitement le plus sévère. Il n'existe en la matière

aucune protection pour le citoyen individuel. La conception nazie voulant que la collectivité soit à tout prix protégée parvient ici à sa conclusion logique.

Dans la sphère du droit pénal ordinaire, la justice nazie, bien que sévère, a sans aucun doute obtenu de bons résultats. Sous la République de Weimar, les crimes étaient courants. D'anciens résidents de Berlin m'ont parlé des conditions qui prévalaient à l'époque. Cambriolages, braquages, et petits larcins étaient légion. Les quartiers les plus pauvres de Berlin n'étaient pas sûrs la nuit pour qui se déplaçait à pied et était bien habillé.

De nos jours, Berlin est l'une des villes les plus sûres du monde, y compris pour les personnes affichant leur prospérité. Le *black-out* général n'y change rien. Je me souviens que le Dr. Frölich éclata de rire lorsque je l'interrogeai à ce sujet.

« Je vous donne mon billet que les rues sont sûres, » répondit-il, « et je vais vous dire pourquoi. Tout braquage ou cambriolage perpétré durant les heures du *black-out* est puni de mort. L'affaire est jugée devant un tribunal spécial, et deux heures après un verdict de culpabilité, la tête du condamné roule sous l'échafaud ! »

En parcourant les affaires locales dans les journaux durant mon séjour à Berlin, j'ai pu constater que cette affirmation n'avait rien d'exagéré. Sur l'ensemble de mon séjour, je n'ai remarqué que quelques cas de braquages, pour la plupart des arrachages de sacs aux entrées de métro par de jeunes voyous, qui se sont faits prendre dans tous les cas sauf un. Les affaires de braquage semblent déboucher sur des procès équitables, si je me fie à une affaire que j'ai lue concernant un ivrogne qui accostait les passants et leur ordonnait de lui remettre leur argent. La première « victime » avait repoussé en riant le quémandeur gesticulant, pensant qu'il s'agissait d'une mauvaise blague. La deuxième personne accostée, une femme, avait crié, et un policier s'était précipité sur les lieux. Au procès, un spécialiste de l'alcool indiqua que le prévenu était trop saoul pour comprendre ce qu'il faisait. Il s'en tira donc avec une peine de prison au lieu de perdre la tête.

L'une des raisons pour lesquelles le crime se fait si rare en temps de guerre est que, dès le premier jour de la guerre, le gouvernement a lancé une rafle de tous les détenteurs de casiers judiciaires notables, pour ensuite les retirer de la circulation en les plaçant en camps de concentration pour la durée de la guerre. Il s'agissait tout au plus d'une extension de la détention à durée indéterminée des délinquants récidivistes à laquelle Himmler a fait référence lors de notre interview. Les nazis ne voient aucune raison de laisser la société se faire tourmenter par des personnes ayant démontré leur incapacité chronique à bien se tenir. Et celles-ci restent en camps de concentration à vie, à moins que les autorités du camp se convainquent de leur repentir.

Les nazis font preuve d'un pragmatisme à toute épreuve.

Les réussites obtenues par les nazis en matière de finance et d'industrie sont généralement considérées à l'étranger comme des mystères sombres et profonds. À mes yeux, la réponse est très simple : une dictature absolue sur un peuple industriel et plein de ressources. C'est la base de tout ce qui s'est produit. Voyons comment cela a fonctionné dans les détails.

Pour commencer, comment ont-ils trouvé les fonds pour financer un programme de réarmement colossal, couplé à d'autres dépenses lancées à une échelle toute aussi démesurée ? Relativement facilement. « L'argent, » au sens d'une monnaie nationale par opposition aux métaux or et argent, est tout ce que décreté le gouvernement, pourvu que le peuple l'accepte. Le gouvernement nazi a décreté que le Reichsmark était la seule monnaie légale, et le policier du coin de la rue s'est mis à appliquer ce décret en toute instance. Aucune alternative ne s'est présentée, car aucun Allemand n'a le droit d'exporter ses marks et de les convertir en devises étrangères ; il n'est pas non plus possible d'accumuler des dollars ou des livres sterling, car toute devise étrangère que l'on détient doit être rapidement apportée au trésor pour être convertie en marks au taux officiel. Quiconque essaye d'esquiver ces règles joue avec la peine de mort.

La seule manière permettant de rendre ces règles caduques aurait été un refus populaire général de la devise officielle pour les transactions ordinaires. Cela aurait signifié la rébellion ; et une telle chose n'aurait pu se produire qu'à la faveur d'une rupture générale de confiance, non seulement dans la valeur de la monnaie, mais également pour l'ensemble du régime nazi.

Un facteur important qui a prédisposé les Allemands à conserver leur confiance envers le Reichsmark est leur attitude générale vis-à-vis de la monnaie. La terrible inflation de 1923, qui réduisit la valeur de l'ancien mark à zéro, a détruit la foi des Allemands envers la monnaie. À partir de ce moment, ils se sont mis à considérer la monnaie comme une réserve de valeur — ce que les économistes désignent comme « un droit à l'action » — le moyen d'obtenir tout bien désirable.

Les dirigeants nazis étaient bien conscients de tout cela. Ils savaient que la seule chose capable d'ébranler immédiatement la confiance du public serait de faire tourner la planche à billets et de produire un flot d'argent, précipitant une inflation monétaire semblable à celle de 1923, qui est restée une horreur dans l'esprit des Allemands.

Les nazis ont pressenti un autre danger dès que leur énorme programme de dépenses fut lancé. Il s'agissait de l'inflation du crédit. Si la loi économique de l'offre et de la demande avait libre cours, les prix monteraient en flèche, et le pouvoir d'achat du Reichsmark déclinerait fortement. Ils ont donc fermement appliqué un système complet de contrôle des prix. Au cours des chapitres précédents, nous avons vu comment salaires, biens et matériaux sont maintenus sous contrôle, et comment chacun sait à l'avance combien il va toucher et débourser. L'argent et les prix ont donc été maintenus dans un état de stabilité, en relation l'un avec les autres.

Comment les nazis ont-ils donc financé leurs ambitieux projets, sans déclencher ni inflation monétaire, ni inflation des prix ? Ils ont utilisés divers moyens. Le capital fluide a été réglémenté et soit investi selon des ordres, soit réorienté en emprunts gouvernement-

taux. Les profits ont été siphonnés au moyen de taxes drastiques. Par dessus tout, la consommation a été maintenue à un bas niveau, et les standards de vie ont été abaissés suivant un processus que j'appelle une inflation inversée. J'ai décrit comment les Allemands ne trouvent que de moins en moins de biens désirables à acheter avec leur argent, en dehors du strict nécessaire.

Le résultat a été que le peuple allemand a financé sur ses deniers des dépenses colossales, en y mettant littéralement sa livre de chair. Mais un prix élevé a évidemment dû être payé, et ce prix a rapidement augmenté, surtout au cours des deux dernières années. En 1938, les éléments se sont accumulés établissant que le rythme effréné de la *Wehrwirtschaft* nazie (en réalité, l'économie de guerre) se heurtait à la loi économique des rendements décroissants, et entraînait, de même, une grave surcharge physique et psychologique dans toutes les couches de la société. Nous avons vu ce phénomène lors de notre examen de la paysannerie, au niveau des ouvriers travaillant dans l'industrie, chez les femmes, et chez la jeunesse. On peut observer les mêmes symptômes en considérant une autre figure importante, celle de l'homme d'affaires.

La manière dont les nazis considèrent les affaires et les ont intégrées dans leur système coordonné est exposée avec autorité par le Dr Wilhelm Bauer, l'un des principaux responsables en la matière. Il déclare :

Le fondement de toute intervention du gouvernement dans les affaires en Allemagne se retrouve dans la conception national-socialiste de la relation entre le monde des affaires et l'État. Selon notre théorie, le monde des affaires est subordonné à l'État. Par le passé, on pensait que le destin de l'État et de la nation résidait dans les affaires, car on affirmait que les affaires étaient d'une telle importance et constituaient une sphère tellement puissante qu'elle contrôlait l'État et déterminait ses lignes politiques. Au sein de l'État national-socialiste, la relation entre le monde des affaires et l'État relève du strict opposé. De nos jours, l'État ou les lignes politiques de celui-ci contrôlent ou dirigent les affaires... Cela signifie que l'État ne se préoccupe pas de la situation économique, tant qu'elle n'entre pas en conflit avec le bien-être de

la nation. Le principe de l'initiative privée a été maintenu. Cependant, lorsqu'il apparaît nécessaire d'aligner les affaires sur le bien-être de la nation, l'État n'hésite pas à intervenir et à pousser les entreprises dans les canaux désirés. En Allemagne, contrairement à ce que pensent la plupart des gens, nous n'avons pas d'« économie planifiée », mais plutôt une économie « dirigée », si je peux utiliser une telle expression.

L'expression d'« économie dirigée » me semble décrire de manière appropriée la manière dont les affaires sont régentées au sein du troisième Reich. Contrairement aux communistes, les nazis ne se laissent pas obséder par des dogmes ; et ils ne sont pas non plus épris de la logique. Leur objectif est de maximiser l'efficacité de leur cause, et ils n'hésitent pas à réaliser des choses apparemment incohérentes s'ils pensent que leur stratégie est la plus à même de leur donner ce qu'ils recherchent. Ils n'entretiennent aucune objection théorique vis-à-vis des affaires privées, et comprennent que celles-ci ont besoin de générer des profits pour fonctionner. Mais seules les entreprises qui bénéficient à l'État du fait d'être dirigées par le privé sont autorisées à rester entre des mains privées. Quant aux dividendes, ils sont limités à environ 6 %. Les taxes et le contrôle des prix complexifient la tâche à toute entreprise de dépasser ce niveau. Cependant, lorsqu'une entreprise parvient à passer au-dessus de ce seuil, les profits supplémentaires sont soit siphonnés en emprunts gouvernementaux, soit directement redirigés vers l'administration. Dans le même temps, l'homme d'affaires moyen subit tellelement de régulations et se retrouve empêtré dans un dédale de réglementations minutieuses et de paperasserie qu'il a le sentiment de n'être plus qu'un rouage dans une machine. Cette tendance a été fortement accentuée depuis le début de la guerre. Comme tout un chacun, l'homme d'affaires est « désormais dans l'armée. »

Il va de soi que les hommes d'affaires n'apprécient ni leur statut actuel, ni les tendances économiques, qui poussent à un degré de socialisation toujours croissant. Mais ils se sentent impuissants et ne s'expriment qu'avec circonspection. Aucun de ceux avec lesquels j'ai conversé ne m'a dit grand chose. Voici une sorte de résumé com-

posé de ces conversations : « L'entreprise allemande, bien qu'étroitement contrôlée, continue de laisser de la place à l'initiative privée et à la réalisation de profits. Le *capitalisme contrôlé* est la meilleure expression pour désigner ce qui existe de nos jours au sein du troisième Reich. Mais cela constitue sans doute le stade avancé d'une tendance mondiale, car le capitalisme orthodoxe semble partout en rapide déclin. Un bon trait de l'Allemagne est que l'antagonisme de classe a été fortement réduit ; employeurs et travailleurs ont chacun leurs droits, et on les oblige à assurer leurs responsabilités et devoirs respectifs. La guerre est particulièrement déplorable du point de vue de l'entreprise. Si elle devait se poursuivre sur une longue durée, elle devra induire une chute rapide du niveau de vie, qui produira les conséquences économiques les plus graves. Cependant, un effondrement total de la structure économique reste improbable, car dans l'Allemagne d'aujourd'hui, tout est étroitement coordonné. Les perspectives des entreprises privées ne sont donc pas brillantes. »

Je dois noter que j'ai ressenti un mécontentement latent bien plus fort dans les cercles d'affaires que chez les ouvriers et les paysans. La fuite de [Fritz Thyssen](#) hors du Reich et sa rupture ouverte avec le régime nazi sont peut-être symptomatiques de ce qu'éprouvent d'autres grands dirigeants d'affaires. Mais je pense qu'il reste improbable qu'ils suivent l'exemple de Thyssen. On peut penser que la plupart des hommes d'affaires partagent l'idée, si générale de nos jours en Allemagne, que la défaite à l'issue de la guerre actuelle signifierait l'assujettissement et la ruine de leur pays. Qui plus est, ils pensent que la défaite serait suivie soit du communisme, soit du chaos ; et ces deux scénarios les donneraient grands perdants.

L'impasse des relations entre le gouvernement et l'Église est, fondamentalement, la plus grave de la vie allemande contemporaine. Elle est très profonde, car elle met en jeu un affrontement entre deux idéaux fortement contrastés. Elle transcende largement les clivages politiques habituels. Chez les extrémistes des deux

camps, elle soulève d'intenses émotions et engendre des attitudes qui apparaissent comme inconciliables.

Malheureusement, je n'ai que peu de choses à dire sur ce sujet important, car je n'ai eu ni le temps ni l'opportunité de l'examiner comme il se devrait. Certes, j'ai lu les ouvrages de référence, mais vouloir discuter du problème sur cette seule base n'entrerait pas dans le cadre du présent ouvrage.

Il y a cependant quelques points saillants dans le conflit entre le gouvernement et l'Église, que je voudrais mentionner. Pour commencer, comme les autres aspects du troisième Reich, cette lutte ne transparaît que peu en surface. Les églises sont ouvertes et bien remplies, et rien n'entrave ouvertement la fréquentation ou la tenue des offices. L'attitude officielle est celle qu'a succinctement exprimée Herr Himmler dans l'interview qu'il m'a accordée : « Nous ne nous ingérons pas dans les sujets relatifs aux dogmes religieux. » De fait, lorsqu'on essaye de discuter la question religieuse avec des nazis, ils sont enclins à balayer le sujet d'un revers de main, comme s'il ne concernait qu'un poignée de fanatiques isolés. Le nazi moyen semble n'être ni anti-religieux, ni anti-clérical ; il estime que l'Église a sa place dans son schéma de pensée. Mais comme pour le reste, cette place doit se conformer au dessein coordonné établi par le troisième Reich. Quiconque s'en écarte ou s'y oppose doit être brisé !

Cela explique la colère intense entretenue par la plupart des nazis vis-à-vis du pasteur Niemöller. Il a défié ouvertement l'ensemble du régime nazi, y compris le Führer ; et lorsqu'au début, on le traita avec indulgence, il s'est fait de plus en plus vêtement au lieu de retourner au silence. La coupe de ses outrances a débordé lorsqu'il reçut un large soutien de la part d'opposants acharnés au Troisième Reich dans de nombreux pays étrangers.

C'est tout ce que vous pouvez tirer des nazis sur la question de l'Église. Et les non-nazis n'aiment en général pas discuter de ce sujet. S'ils ne sont pas religieux, cela les irrite presque autant que les membres du Parti. Et s'ils ont de profondes convictions religieuses, il s'agit d'un sujet à la fois pénible personnellement et

potentiellement risqué à discuter avec un étranger.

## Chapitre 22

### Des portes fermées

Le correspondant étranger en Allemagne en guerre a souvent l'impression de vivre dans un vaste château de magicien, assez mal meublé et plein de désagréments. Mais il est reçu avec hospitalité et bien traité. En outre, les règles du logis lui sont clairement exposées par l'intendant qui s'occupe de lui. Il jouit de la liberté de fureter autant qu'il le souhaite dans la plupart des pièces.

Mais au fil de ses pérégrinations dans les interminables corridors, il découvre certaines portes closes. Certaines d'entre elles sont verrouillées et portent un écriteau en interdisant strictement l'entrée. Le correspondant sait que toute tentative d'y pénétrer provoquera à tout le moins son expulsion immédiate du château. Il aura commis une violation flagrante des règles du logis par lui acceptées à son arrivée. D'autres portes, bien que fermées, ne sont pas verrouillées. S'il se permet d'entrouvrir la porte pour regarder ce qui se trouve derrière, son action sera très mal vue et il pourra devenir suspect. D'autres portes encore peuvent lui être ouvertes sur demande spéciale, mais les pièces auxquelles elles mènent auront les volets condamnés, et son inspection sera surveillée de si près qu'il ne réussira à lancer qu'un coup d'œil très imparfait sur

ce qui s'y trouve. Et enfin, l'intendant lui parlera de certaines pièces dans lesquelles il lui est interdit de pénétrer, mais il entretiendra des doutes sur l'exactitude de ces déclarations.

Dans ces conditions, le correspondant n'obtiendra bien entendu pas une image complète du château de magicien ni de son contenu, mais s'il se montre observateur et industrieux, il peut voir et entendre quelques éléments supposés ne jamais parvenir à sa connaissance. Il recoupera également ses connaissances fragmentaires en discutant avec des collègues et en saisissant au vol les commérages des domestiques. Si son séjour dure assez longtemps, il pourra se faire une idée assez juste des tenants et aboutissants, même si quelques mystères resteront, qu'il ne sera sans doute jamais en mesure de percer.

Le sentiment de fond de l'Allemagne en guerre était lugubre. C'est à Berlin qu'on le ressentait le plus, et il atteignait son sommet au cœur officiel de l'Allemagne, à Wilhelmstraße et aux alentours. La nuit, en particulier, l'effet était troublant. Je le connais bien, pour avoir vécu juste à côté et souvent traversé la célèbre artère à des heures tardives. Après la tombée du jour, le côté Ouest de l'interminable pâté de maisons entre Voßstraße et Unter den Linden est fermé à la circulation piétonne. Des feux rouges signalent cette fermeture, ainsi que des policiers et gardes stationnés devant la chancellerie, la résidence officielle du Führer, et les autres immeubles officiels, y compris le ministère des affaires étrangères. Le côté Est, où les piétons peuvent circuler, est également gardé. En marchant prudemment dans l'obscurité du *black-out*, j'apercevais souvent un gigantesque *Schupo*, montant la garde sans bouger, semblable à une statue, dans une porte en retrait. De l'autre côté de la rue, les sentinelles marchaient d'un pas lourd et rythmé. Pour le reste, le silence, sauf quand ils se croisaient. Je pouvais alors saisir au vol un échange de saluts gutturaux. Deux ou trois petites lumières bleues espacées, indiquaient les entrées des ministères. On pouvait apercevoir des automobiles pénétrant ou quittant la résidence en empruntant son allée en demi-cercle. Malgré le sévère

*black-out*, un rayon de lumière s'échappant d'une fenêtre obturée révélait une activité intense jusque tard dans la nuit.

L'atmosphère de l'endroit était d'une étrangeté mystérieuse et troublante. Je sentais que sur moi, comme sur chaque passant, pesaient les regards de nombreuses paires d'yeux invisibles. J'en obtins la preuve la première fois que je m'arrêtai un instant pour me pencher et refaire mon lacet. À l'instant même, le faisceau d'une puissante lampe torche jaillit de l'autre côté de la rue, pour voir ce que je manigançais. Je recommençai à dessein le même manège à d'autres occasions, et obtins à chaque fois la même réaction. Ce sentiment de surveillance assidue n'était guère plaisant. J'étais heureux d'arriver au coin de rue de « Linden » et de me faufiler dans mon hôtel.

Les portes les plus étroitement fermées aux correspondants de presse étaient les zones militaires et navales. C'était chose naturelle, et nul ne pourrait légitimement trouver à se plaindre de ce que fait toute nation en temps de guerre. Durant tout mon séjour en Allemagne, aucun correspondant ne fut autorisé à s'approcher des fortifications du *Mur de l'Ouest*, qui n'est pas un « mur » mais ce que les militaires appellent une « position en profondeur » — une zone de fortifications s'étendant sur des kilomètres à partir de la frontière.

L'autre porte implacablement close était celle qui menait à la zone occupée par l'Allemagne, désignée sous le nom de *Gouvernement Général de Pologne*. Vers la fin de la campagne de *Blitzkrieg*, un groupe important de journalistes fut conduit en Pologne en voyage d'observation, dont le point culminant fut l'entrée triomphale de Hitler à Varsovie. Après cela, les portes furent refermées et verrouillées à triple tour.

Un correspondant spécial étasunien, Kenneth Collings, défia les règles et produisit un récit haletant ; mais cela lui valut de passer de très mauvais moments, et il faillit être fusillé pour espionnage. Il dut également quitter l'Allemagne sans délai.

Les rumeurs fusaient à Berlin au sujet de la situation en Po-

logne, mais je ne parlai jamais à personne qui se fût rendu en Pologne, à l'exception du Dr. Junod, le fonctionnaire de la Croix Rouge dont j'ai déjà fait mention, et un Allemand que je rencontrais dans le train reliant Berlin à Vienne au moment des fêtes de Noël. Notre conversation fut trop brève pour me permettre d'obtenir beaucoup d'informations, mais il me montra toute une liasse de permis spéciaux dont il avait besoin là-bas en tant que directeur d'une usine qui avait été prise par les Allemands. Ces permis révélaient une vie incroyablement réglementée. Il lui fallait un permis (*Ausweis*) pour se trouver dans la rue après 20h00 ; pour conduire n'importe quel véhicule, et un autre pour conduire de nuit ; ainsi qu'au moins une dizaine d'autres, dont certains permettaient de se fournir en matières premières et en autorisations d'expéditions. En blaguant, je lui demandai s'il ne lui fallait pas un *Ausweis* pour embrasser son épouse. Il éclata de rire et répondit : « Pas encore, mais on pourrait y venir ! »

Certaines des rumeurs qui circulaient à Berlin étaient des plus sordides. L'une des plus persistantes dans le cercle des journalistes voulait que les nazis tuassent systématiquement tous les Polonais posant problème ; que les hommes de la Gestapo et de la SS se rendissent de village en village, rassemblaient les personnes dénoncées par des agents secrets installés sur place, et les abattissent dans des fosses communes que les victimes avaient préalablement été contraintes de creuser. Je fais mention de cette rumeur non dans le but d'affirmer qu'elle serait crédible, mais pour présenter une image de la rumeur et des ragots qui circulent dès lors que l'information authentique fait défaut. L'impression générale parmi les journalistes étrangers à Berlin était qu'une sale besogne était à l'œuvre en Pologne. Si cette déduction était injuste, la faute en revient entièrement aux nazis, qui ont tenu à l'écart tout observateur neutre et fiable susceptible de produire des récits objectifs et impartiaux.

Voilà pour les portes verrouillées. Venons-en à celles qui sont normalement closes, mais où vous pourriez entrer en certaines cir-

constances. Le Protectorat de Bohême-Moravie est particulièrement remarquable dans cette catégorie. Il vous faut présenter une carte spéciale pour y entrer. J'ai pu en avoir une, mais ne l'ai jamais utilisée faute d'avoir pu dégager le temps nécessaire pour que le voyage en vaille la peine. Chaque journaliste qui arrive à Prague sous l'escorte des autorités allemandes ne voit ni n'apprend grand chose. Il est de ce fait frappé de suspicion, et aucun Tchèque patriote n'oseraît l'approcher de près ou de loin. Même en disposant de recommandations sérieuses, il faut procéder avec prudence pour établir ses contacts, principalement pour éviter de compromettre les personnes que l'on veut rencontrer. Et tout cela exige un séjour prolongé.

J'ai obtenu diverses informations de première main de la part d'étrangers qui s'y étaient rendus et en qui je pouvais avoir confiance. Naturellement, je ne peux pas révéler leur identité. Ils m'ont dit que l'armée allemande ainsi que les fonctionnaires civils s'étaient comportés de manière tout à fait convenable, et cherchaient à se réconcilier avec la population tchèque par une attitude pleine de tact. La plupart des problèmes qui se produisaient relevaient de la responsabilité du Parti, particulièrement des jeunes nazis locaux, dont un grand nombre abusaient scandaleusement de leur autorité. On m'a dit que les émeutes étudiantes de la fin octobre ont été réprimées avec une sévérité excessive et beaucoup de cruauté. Le nombre de personnes effectivement exécutées n'était sans doute pas beaucoup plus important que le nombre officiellement annoncé, mais de nombreuses personnes ont été tellement battues par des SS qu'elles en sont mortes, et le nombre de personnes déportées dans des camps de concentration en Allemagne a été très important.

On m'a également informé que la haine refoulée des Tchèques, surtout à l'encontre des Allemands locaux, était terrible ; que même les femmes tchèques continuaient d'affûter des couteaux prêts à planter dans le ventre des voisins teutoniques si l'opportunité s'en présentait. Mes informateurs avaient oui dire que de grandes quantités d'armes légères et de fusils-mitrailleurs étaient dissimulées

dans des caches dans diverses zones du Protectorat, rendant possible une guérilla si les armées allemandes devaient être vaincues au front et que le Reich devait montrer des signes de fêlure. Cependant, les Tchèques constituent un peuple discipliné, trop perspicace pour se soulever prématurément et ainsi s'exposer à la terrible vengeance qu'ils savaient devoir s'abattre sur eux. Aussi, bien que le Protectorat puisse constituer un potentiel volcan éruptif, toute lumière est soigneusement occultée et peu de choses devraient se produire dans l'immédiat.

De toutes les portes derrière desquelles on peut jeter un coup d'œil, celles qui sont marquées *Désordre* et *Juifs* figurent parmi les plus intéressantes. J'ai déjà noté que, si un mécontentement militant envers le régime nazi existe indubitablement en Allemagne, il n'est sans doute pas aussi répandu que l'affirment les exilés. Le désordre organisé s'est terré tellement profondément que les étrangers n'en connaissent pratiquement rien de tangible. Quelques journalistes vivant de longue date en Allemagne semblent disposer de contacts directs, mais ne peuvent bien entendu rien écrire à ce sujet ; et ils ne divulguent guère d'informations spécifiques. C'est chose avisée, aussi bien dans leur propre intérêt que pour éviter toute possibilité de compromission d'informateurs « intérieurs. »

Les informations les plus fiables que j'ai reçues de première main concernant la situation des Juifs provenaient de deux familles juives auprès desquelles je fus introduit. L'une était anciennement riche, l'autre simplement aisée. Ces deux familles vivaient désormais dans une gêne relative. Leurs propriétés étaient sous séquestre et gérées par des institutions quasi-publiques, bien qu'elles perçussent encore suffisamment de revenus pour s'en tirer décemment. Dans l'un de ces foyers, j'eus la surprise de rencontrer des « Aryens » en vue et qui n'exprimèrent aucune inquiétude quant aux conséquences de leurs relations amicales avec mes hôtes.

On m'a dit que, si la situation des 20 000 Juifs restant à Berlin était dure et affligeante, aucune violence organisée n'avait été menée contre eux depuis les grandes émeutes de novembre 1938, qui

avaient donné lieu à des incendies de synagogues. Il arrivait que des Juifs fussent battus ou maltraités ; plusieurs cas s'étaient présentés après la tentative d'assassinat de Hitler à Munich. Mais mes informateurs ont ajouté que ces actes avaient été dûs à des initiatives de subordonnés du Parti, pas à la ligne politique officielle.

L'aspect le plus difficile de leur existence découle des limitations et discriminations continues qu'ils ont à subir. La majorité des commerces, échoppes et restaurants arborent des écrits qui stipulent « Juifs Non Désirés » ou « Entrée Interdite aux Juifs. » Ces interdictions sont largement appliquées ; il est donc difficile pour les Juifs de faire leur course ou de se nourrir en dehors de chez eux. Mais ils ont le droit de s'enregistrer auprès des commerçants locaux et d'entrer légalement dans les commerces à certaines heures. Les Juifs reçoivent des carnets de rationnement alimentaire normaux, mais durant mon séjour à Berlin, ils n'ont reçu aucun carnet de rationnement vestimentaire.

Tous les Juifs doivent porter sur eux une carte d'identité spéciale à produire à toute personne habilitée à l'exiger. Il leur est interdit de fréquenter les quartiers centraux de la ville, et je n'en ai jamais vu un seul sur Wilhelmstraße, Unter den Linden ou dans les quartiers adjacents. Les Juifs n'ont pas le droit de sortir de chez eux après 20h00 ; et il leur est interdit à toute heure de fréquenter les lieux de divertissement ordinaires.

Les Juifs trouvent évidemment cette vie intolérable et aspirent à quitter le pays. Mais c'est une chose très difficile, car ils ne peuvent emporter avec eux quasiment ni argent ni propriétés, et les autres pays ne veulent pas les recevoir de crainte qu'ils deviennent des assistés. Leur plus grande crainte semblait être qu'ils pussent être déportés dans le « réserve » juive que le gouvernement allemand envisage d'établir dans le Sud de la Pologne.

L'Allemand moyen semble peu enclin à discuter longtemps de cette minorité opprimée avec le visiteur étranger. Il m'est cependant apparu que la population générale n'approuve pas la violence et la cruauté que les Juifs ont subies. Mais j'ai également eu l'im-

pression que, si l'Allemand moyen condamne ces méthodes, il ne verrait pas d'un mauvais œil le départ des Juifs et ne souhaiterait aucunement leur retour. Je me souviens pour ma part à quel point l'antisémitisme était répandu sous l'Empire, et comme je le perçus sous des formes beaucoup plus manifestes lors de mon séjour en Allemagne durant la période d'inflation de 1925. Les nazis semblent donc avoir eu une prédisposition populaire sur laquelle s'appuyer lorsqu'ils ont prêché leurs doctrines antisémites extrêmes.

L'attitude dominante envers les Juifs dans l'Allemagne actuelle me rappelle fortement celle qui prévalait en Turquie envers les Chrétiens grecs et arméniens lorsque je m'y rendis peu après la Grande Guerre. Les Turcs étaient d'une humeur fanatiquement nationaliste ; et, à tort ou à raison, ils s'étaient mis en tête que les résidents grecs et arméniens constituaient des éléments non assimilables qu'il fallait expulser pour réaliser le dessein d'un État-nation turc à 100 %. Pour y parvenir, ils étaient prêts à subir des difficultés économiques temporaires sérieuses. En voyageant en Asie Mineure, je visitai des villes et villages où l'activité était au point mort, les maisons étaient à moitié construites, et les fruits pourrissaient au sol, du fait que les commerçants, négociants et artisans grecs ou arméniens avaient été expulsés et qu'il ne se trouvait pas de Turcs compétents pour les remplacer. En arrivant à Ankara, la nouvelle capitale turque au cœur du plateau anatolien, je discutai du sujet avec [Mustapha Kemal](#) et d'autres dirigeants nationalistes. Dans tous les cas, leur réponse fut substantiellement la même.

Voici le fond de leur argumentation : « Nous savons ce que nous traversons actuellement, et nous connaissons les mauvaises répercussions que notre ligne politique peut avoir sur l'opinion internationale. Mais nous considérons notre tâche comme vitale pour notre nation. Nous pensons que les Grecs et Arméniens sont des éléments étrangers agressifs, qui monopolisent de nombreux aspects de notre vie nationale. Plus ils prospèrent, plus ils deviennent nuisibles. En les expulsant subitement, il se peut que nous souffrions économiquement durant dix, vingt ou même trente ans, jusqu'à ce

que notre propre peuple ait produit artisans et hommes d'affaires compétents. Que cela représente-t-il dans la vie d'une nation ? Au vu des circonstances, il s'agit d'un prix que nous sommes prêts à payer. »

Au sein de la Turquie nationaliste, la détermination à éliminer les Grecs et les Arméniens était motivée principalement par des considérations politiques et économiques. Au sein de l'Allemagne nazie, la volonté inébranlable d'éliminer les Juifs est encore amplifiée par la théorie des races. Le résultat, dans les cercles nazis, est une attitude sans compromis. Si cela n'est pas plus souvent exprimé, c'est parce qu'ils estiment que le sujet est déjà décidé sur le principe, et que l'élimination des Juifs sera réalisée dans un délai relativement court. Aussi, au quotidien, le sujet n'est pas évoqué. Mais il ressurgit à des moments inattendus. Par exemple, j'ai été stupéfait, lors d'un déjeuner ou dîner avec des nazis au cours duquel la question juive n'avait même pas été évoquée, de voir quelqu'un lever son verre et de porter tranquillement ce toast : *Sterben Juden !* — « Mort aux Juifs ! »

*L'Allemagne pourra-t-elle tenir ?* Cette question fait l'objet d'un débat sans fin chaque fois que les observateurs étrangers discutent entre eux de l'Allemagne en guerre. Le sujet est fascinant, car il contient sans doute la clé de l'éénigme capitale : qui va gagner la guerre ? L'Allemagne perdit la dernière guerre principalement à cause des effets du blocus allié qui a affamé à la fois le peuple allemand et l'industrie allemande, jusqu'à l'effondrement général. Si le nouveau blocus se montre aussi efficace, l'Allemagne est perdue. Mais si l'histoire ne se répète pas, l'Allemagne peut à tout le moins maintenir sa suprématie actuelle sur l'Europe centrale et orientale. Et ce scénario induit une victoire allemande en demi-teinte.

Cela n'a rien de neuf. Il s'agit d'un simple état de fait connu de toute personne bien informée. J'ai vraiment saisi son importance en me rendant en Allemagne pour y étudier la situation. Et durant les mois que j'y ai passés, j'ai fait tout mon possible pour trouver la réponse. Entre autres choses, j'ai côtoyé les observateurs neutres

les mieux informés que j'aie pu trouver — journalistes résidents en provenance de divers pays, diplomates, tenants de professions libérales et hommes d'affaires établis dans ce pays de longue date. Nombre de ces résidents étrangers étaient des spécialistes disposant d'une mine d'informations techniques.

À partir de ce que ces gens m'ont dit, additionné de mes propres études et observations, j'ai beaucoup appris. Mais je n'ai pas trouvé la réponse définitive que je cherchais. Les éléments sont fréquemment fragmentés et souvent contradictoires, et les experts entretiennent des avis très divergents les uns des autres. Certains affirmaient que la situation de l'Allemagne se faisait désespérée, et que ses perspectives devenaient presque désespérées ; d'autres maintenaient que l'Allemagne pourrait tenir indéfiniment et avait pour ainsi dire gagné la partie. Entre ces deux extrêmes figurent des points de vue intermédiaires. Je suis donc reparti d'Allemagne dans une humeur proche de celle d'[Omar Khayyam](#) lorsqu'il ressortit par la même porte qu'il avait empruntée pour entrer.

Pour autant, bien que je sois incapable d'apporter une réponse tranchée à l'éénigme des perspectives de la guerre pour l'Allemagne, je pense qu'il est possible d'énoncer les facteurs du problème et et d'en faire un résumé équitable. Si nous pouvons exposer les points bien connus et ce qui peut être logiquement déduit des faits établis, nous nous trouverons en meilleure posture pour tirer des conclusions raisonnables et interpréter le sens des événements d'actualité au fur et à mesure de leur occurrence.

Depuis l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler en 1933, l'Allemagne a réalisé un réarmement à une cadence toujours plus rapide. Le résultat a été l'accumulation la plus colossale de matériel de guerre que le monde ait jamais connu. Mais ce programme de réarmement colossal lui-même ne constitue qu'un aspect de la situation. C'est la vie nationale de l'Allemagne dans son ensemble qui a été mise sur le pied de guerre. Les nazis désignent ce phénomène avec franchise, par le terme *Wehrwirtschaft* — une économie militaire.

Le secret constitue un trait majeur de l'économie de guerre.

Autant qu'il est possible, les personnes extérieures doivent rester dans l'incapacité de savoir ce qui se produit. Aussi, dès le départ, toute publication d'informations concernant les intérêts nationaux est considérée en Allemagne comme un acte de trahison, passible de la peine de mort. Ainsi, chacune des phases de la préparation allemande, militaire ou autre, est restée enveloppée de mystère.

Au vu de ces circonstances, nous constatons la difficulté de connaître les faits. Les statistiques qui ont été publiées sont notamment partielles et peu fiables. Prenons les chiffres disponibles concernant les importations allemandes au cours des dernières années. C'est un secret de polichinelle que de grandes quantités de matières premières stratégiques et de denrées alimentaires essentielles ont été achetées à l'étranger directement pour l'armée, et n'ont jamais été portées dans les statistiques du commerce officiel. Chacun sait de même qu'une vaste proportion d'importations habituelles a été transférée dans des réserves spéciales ; mais on n'a jamais divulgué leur volume.

Bien entendu, aucun chiffre d'aucune sorte n'a été publié depuis le début de la guerre, si bien que le mystère ne fait que s'épaissir. C'est la principale raison pour laquelle même les résidents étrangers les mieux informés en Allemagne en arrivent à des conclusions aussi divergentes concernant la capacité allemande à poursuivre la guerre contre les effets paralysants du blocus britannique.

Bien que nous soyons ainsi confrontés à de nombreux facteurs inconnus ou partiellement connus, il semble néanmoins possible de parvenir à des conclusions s'approchant quelque peu de la vérité. Au vu de ces limitations, je vais tâcher d'analyser la situation de l'Allemagne dans cette guerre. L'analyse relève naturellement de quatre thèmes principaux : (1) militaire ; (2) matières premières industrielles ; (3) denrées alimentaires ; (4) psychologie nationale, le plus souvent appelée *moral*.

C'est sur le facteur militaire que les observateurs étrangers en Allemagne s'accordent le plus facilement. Ils sont presque tous

convaincus que l'armée allemande est très efficace et parfaitement équipée. Durant mon séjour, ils étaient également d'accord entre eux pour penser que tant que l'Allemagne continuerait de mener une guerre défensive sur un front, les fortifications de l'Ouest semblaient imprenables face à toute attaque directe. Cela ne signifie pas que les Alliés ne pourraient pas créer de profondes brèches en sacrifiant sans compter hommes et acier.

En outre, au moment de mon séjour en Allemagne, le pays n'avait de toute évidence pas encore mobilisé l'ensemble de sa main d'œuvre. Partout où j'allai, je remarquai de nombreux hommes aptes ne portant pas l'uniforme. En outre, les usines de munitions tournèrent à plein durant tout le calme hiver — un fait que j'appris d'une source absolument fiable. Cette accumulation continue de munitions constituait une indication importante du fait que les réserves de matières premières restaient considérables. Sachant avec quelle rapidité le matériel de guerre devient obsolète, l'industrie des munitions aurait été peu enclue à produire à de telles cadences si elle s'était vue en danger immédiat de pénurie sur ses matières premières vitales. Sauf, bien sûr, à ce que ces munitions fussent destinées à être utilisées à grande échelle et à court terme.

Ce sujet nous amène à une différence d'opinion radicale que je découvris concernant la situation militaire. Certains résidents étrangers pensaient que l'Allemagne était assez forte pour prendre le risque de lancer une grande offensive à l'Ouest au printemps ou à l'été 1940, soit directement contre la Ligne Maginot, en France, soit en passant par la Hollande et la Belgique. C'était exactement ce que de hauts cadres nazis laissaient entendre lorsqu'ils se vantaienr de pouvoir mener sans problème une courte guerre s'achevant sur une victoire totale. Cependant, la plupart des observateurs étrangers m'indiquèrent qu'ils pensaient quant à eux que les chances de réussite d'une telle opération étaient minces, surtout durant la première année de guerre. Une telle offensive, représentant l'opération militaire la plus colossale jamais menée, impliquerait non seulement des pertes humaines prodigieuses, mais aussi des consommations ti-

tanesques de matériels de guerre. Les tenants de cette objection ne pensaient pas que l'Allemagne disposait à ce stade des réserves économiques, particulièrement en pétrole et en acier, pour mener une grande offensive à l'Ouest jusqu'à la victoire. Au mieux, l'opération aurait constitué un pari suprême, avec un effondrement rapide à la clé en cas d'échec. Ils parvenaient donc à la conclusion qu'à moins que l'Allemagne subît des conditions économiques tellement mauvaises qu'elle ne pourrait tenir longtemps défensivement, le Haut Commandement n'allait sans doute pas tout risquer sur une seule frappe foudroyante.

La conclusion logique à tirer de ces points de vue contradictoires est que, si l'Allemagne lançait une offensive à l'Ouest au cours de l'année, cela constituerait un indicateur ou bien d'une grande force, ou bien d'une grande faiblesse.

Tous ces éléments soulignent l'importance vitale du second facteur — les matières premières industrielles. La tragédie de la Finlande démontre de manière spectaculaire que la meilleure des armées devient impuissante si elle ne dispose pas d'amples réserves de toutes sortes. De même, l'armée allemande se verrait rapidement défaite si l'on venait à couper les ressorts de sa puissance militaire.

Du point de vue des usines et équipements industriels, l'Allemagne semble tout à fait en mesure d'approvisionner ses armées, de maintenir sa population civile au dessus du seuil de dénuement, et de garder un commerce extérieur considérable. Une part importante du gigantesque programme de préparation de Hitler a été le développement systématique de l'industrie lourde, qui est nettement plus avancée qu'elle ne l'était lors de la dernière guerre. Si l'on intègre l'Autriche et la Tchécoslovaquie, et sans même compter la Pologne occupée, on calcule que la capacité industrielle de la grande Allemagne est environ 50 % supérieure à son niveau de 1913.

Cependant, les usines ne peuvent pas davantage tourner sans matières premières que les armées ne peuvent combattre sans ap-

provisionnements. Et l'industrie moderne a besoin de toute une variété de matériaux littéralement extraits des entrailles de la terre. En tête de liste, on trouve le charbon, le fer et le pétrole.

L'Allemagne dispose de charbon en abondance sous son propre sol, et la prise des riches mines de houille polonaises lui apporte un bon excédent de production pour l'exportation. Mais le fer constitue un grave problème, et le pétrole reste sans aucun doute sa plus grande faiblesse.

L'Allemagne a perdu ses seules mines de fer de premier ordre en cédant l'Alsace et la Lorraine à la France, au sortir de la dernière guerre. Le Reich a récemment développé divers gisements de moindre qualité dans le cadre de son célèbre Plan Quadriennal pour l'auto-suffisance industrielle. Collectivement connues sous le nom de Combinat Hermann Göring, ces entreprises sont économiquement ruineuses ; mais comme elles relèvent d'une mesure de guerre directe, les coûts n'ont que peu d'importance. Ces nouvelles usines commencent tout juste à tourner à plein régime. Les détails constituent un secret d'État, mais on estime que leur production sera considérable. Pour autant, elles ne pourront alimenter qu'une partie des besoins de l'Allemagne, et il reste nécessaire de mélanger leur production avec des minerais de premier ordre pour fabriquer un acier de qualité. Il existe une source de minerai de haute qualité en Autriche, mais d'une taille trop faible pour réellement peser dans la balance.

Le gouvernement allemand récupère toute la ferraille qu'il peut sur son territoire. Durant mon séjour à Berlin, j'ai souvent vu des ouvriers démonter des balustrades, jusque sur des maisons particulières, et l'on disait à la population d'apporter la moindre ferraille usagée aux bacs de collectes officiels. Cela ne prouve pas que l'Allemagne se trouve aujourd'hui confrontée à un grave pénurie de fer. Mais cela signifie que le gouvernement anticipe le problème et ne laisse rien au hasard.

Il est certain que le Reich s'est constitué de vastes réserves de fer, comme d'autres matières premières vitales. Les statistiques

commerciales indiquent qu'au cours des trois années ayant précédé la guerre, les importations de minerai de fer connaît une croissance notable, cependant que les importations de ferraille et de fonte brute bondirent de 300 %. En outre, comme on l'a déjà noté, il est probable que d'importants achats effectués à l'étranger pour le compte direct des autorités n'aient jamais figuré dans les registres du commerce. Il est donc probable que l'Allemagne soit entrée en guerre avec du fer en quantité suffisante pour répondre à ses besoins sur une durée considérable.

Reste que Mars, le dieu de la guerre, entretient un appétit vorace pour le fer, tandis que l'industrie allemande, qui tourne à plein régime, a besoin de grandes quantités de fer et d'acier pour le renouvellement de son matériel. C'est particulièrement le cas des chemins de fer allemands, qui fonctionnent en surcharge. Peu avant l'éclatement de la guerre, on a lancé un vaste programme de construction pour pallier les manques chroniques de locomotives et de matériel roulant, et il est peu probable que ce programme ait été entièrement mis de côté.

Où l'Allemagne peut-elle trouver les ressources en fer nécessaires à tout cela ? Selon les estimations les plus optimistes, le Reich ne peut pas couvrir plus de la moitié de ses besoins sur la base de ses ressources propres. Le reste doit être importé. Comme le blocus britannique a fermé les voies d'approvisionnement maritimes, la seule source étrangère accessible est la Suède. Même avant la guerre, les mines de fer suédoises de première qualité apportaient à l'Allemagne presque la moitié de ses importations de minerai de fer. De toute évidence, le pays se doit de maintenir cette source vitale d'approvisionnement à tout prix. Durant mon séjour en Allemagne, les dirigeants donnaient clairement à comprendre que l'Allemagne ne reculerait devant rien si la Suède mettait fin ou diminuait notamment les envois de minerai de fer dont dépendent tellement l'industrie et la machine de guerre allemandes. Il s'agit d'un facteur majeur de l'invasion de la Scandinavie par l'Allemagne, qui a commencé au moment où j'écris.

Sur le long terme, la Russie pourra éventuellement contribuer à couvrir le déficit en fer du Reich, si les techniciens allemands parviennent à amener la Russie à un niveau d'efficacité industrielle satisfaisant, comme ils ont semble-t-il commencé à le faire. Cependant, cela relève de ce que les Allemands appellent *Zukunftsmusik* — « musique du futur, » sans doute à un horizon de deux ans. Dans l'intervalle, il est intéressant de noter que l'Allemagne continue d'importer du fer depuis le Luxembourg. Chose plus intéressante encore, certaines sources indiquent que du minerai de fer produit dans le département français de Lorraine continue d'entrer en Allemagne en échange de houille allemande, dont ont besoin les mines de fer françaises pour fonctionner. Ce commerce de contrebande transite apparemment par la Belgique, et les deux parties ferment les yeux sur son existence. Ces informations, bien que réfutées par le gouvernement français, n'ont rien d'improbable. Des échanges de ce type se produisirent au cours de la dernière guerre, et constituent un lieu commun historique. Même à travers les lignes de front les plus acharnées, ce type de troc se produit habituellement dès lors que les bénéfices mutuels sont suffisamment importants.

Le problème allemand du fer et de l'acier, bien que grave, n'apparaît pas insoluble. Mais il est peu probable de voir surgir une pénurie aigüe dans un avenir proche.

Nous en arrivons au problème central du pétrole, le défaut le plus marqué de la cuirasse industrielle de l'Allemagne. Mes sources indiquent que la consommation normale de carburant du Reich en temps de paix s'établit entre cinq et six millions de tonnes. Au cours des dernières années, l'Allemagne a mené des efforts herculéens pour réduire sa dépendance aux approvisionnements étrangers. Des forages avancés financés par des fonds du gouvernement ont permis la découverte de champs de pétrole, qui ont augmenté la production de pétrole brut domestique d'au moins 300 %. L'Allemagne produit également de grandes quantités de [benzol](#), un sous-produit de la houille. Plus important que tout, de nouveaux procédés chimiques ont rendu possible l'extraction à grande échelle de pétrole des vastes

dépôts allemands de **lignite**, ou charbon brun. On estime que, sur la base de ces sources combinées, l'Allemagne produisait au début de la guerre du carburant pour moteur à des quantités de l'ordre de trois millions de tonnes par an — à peu près la moitié de ses besoins en temps de paix.

L'Allemagne est désormais en guerre, et si sa machine de guerre opérait à pleine capacité, la consommation de pétrole augmenterait à au moins 12 millions de tonnes par an. Mais au moins jusqu'à l'invasion de la Scandinavie, la *Blitzkrieg*, goulue de pétrole, n'a été lancée qu'au début, et a pris fin avec la clôture de la brève campagne de Pologne. À partir de ce moment, la guerre est devenue une *Sitzkrieg*, qui ne consomme que très peu de pétrole. Dans le même temps, les économies les plus strictes ont été imposées. Les automobiles particulières ne circulent plus ; bus et camions fonctionnent avec un mélange qui contient quelque 30 % d'alcool de pomme de terre, et une vaste flotte de navires marchands est bloquée à quai, si bien qu'elle ne consomme plus le moindre carburant liquide. Des estimations fiables indiquent que grâce à ces mesures, la consommation de pétrole d'Allemagne est passée en dessous de ses niveaux normaux d'avant-guerre.

Mais cette drôle de guerre ne peut pas se poursuivre indéfiniment, et l'Allemagne pourrait à tout moment se retrouver à consommer du pétrole en quantités colossales. L'Allemagne est-elle prête à subir un tel choc ? Le Reich a sans aucun doute accumulé de vastes réserves de pétrole. Durant des années, ses importations ont notamment dépassé ses besoins courants, surtout si l'on tient compte de sa production nationale. En 1936, les importations ont totalisé 4 200 000 tonnes ; en 1937, 4 300 000 ; en 1938, elles sont montées à presque 5 000 000 tonnes, et pour la première moitié 1939, elles ont dépassé les 2 700 000 tonnes, ce qui indique qu'environ 5 500 000 tonnes auraient pu être importées si la guerre n'avait pas éclaté en septembre.

Voilà pour les chiffres officiels du commerce, qui n'excluent pas la possibilité d'importations supplémentaires directement négociées

par l'État. Cependant, il est improbable que ces dernières aient pu être très importantes. Le pétrole est plus difficile à cacher et à stocker que la plupart des autres matières premières. Pendant mon séjour en Allemagne, j'ai entendu des rumeurs de vastes bassins cachés, mais j'ai tendance à ne pas y croire.

Quelle que soit la taille des réserves pétrolières du Reich, le blocus a porté un coup dur au pays en interdisant toute importation de pétrole en provenance des deux Amériques, des flux qui représentaient en moyenne 80 % du total. Il est intéressant de noter qu'en 1938, la Roumanie n'a fourni à l'Allemagne que 700 000 tonnes de pétrole, et que la Russie lui en a fourni la quantité insignifiante de 33 000 tonnes. C'est pourtant sur ces deux pays que l'Allemagne doit compter pour éviter une disette de pétrole qui lui serait sans doute fatale.

La Roumanie à elle seule ne pourrait pas vraiment régler le problème. Les champs de pétrole roumains sont en déclin. En 1938, les exportations de pétrole roumain, tous pays confondus, étaient de moins de 5 000 000 de tonnes, et ces exportations étaient réparties selon des accords précis, conclus non seulement avec l'Allemagne, mais aussi avec la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et les pays des Balkans. Malgré une bonne dose de diplomatie à la dure, l'Allemagne n'est pour l'instant pas parvenue à amener la Roumanie à allouer au Reich plus que son volume prévu de 1 200 000 tonnes. En outre, le pétrole roumain n'est parvenu en Allemagne qu'en très petites quantités durant les très froids mois de cet hiver, le Danube ayant gelé et la navigation des péniches étant devenue impossible.

Si l'Allemagne devait envahir et conquérir la Roumanie, les champs de pétrole de ce pays seraient à disposition du Reich. Mais une telle invasion, même réussie, pourrait causer à l'Allemagne plus de torts que de gains. Puits de pétrole et raffineries ne manqueraient sans doute pas d'être détruits bien avant leur prise par les Allemands, et on estime qu'il faudrait une année pour remettre les puits en production, et peut-être plus encore pour les raffineries. En outre, l'ensemble de la région des Balkans pourrait se retrouver

en état de guerre, ce qui est la dernière chose que veut actuellement l'Allemagne, car elle perdrait ainsi une source majeure de denrées alimentaires et de matières premières, au moins pour une période considérable.

La clé du dilemme pétrolier allemand semble résider en Russie. Les champs de pétrole soviétiques de la Caspienne, aux abords de Bakou, sont parmi les plus riches au monde, avec une production annuelle de trente millions de tonnes. La plus grande partie de cette production est directement consommée en Russie, mais un important surplus est dégagé, dont une grande partie pourrait être envoyée en Allemagne. La principale difficulté est celle du transport, soit en traversant la Mer Noire et en remontant le Danube, soit par voie ferrée sur une grande distance et à grands frais. La possibilité existe aussi que les flottes et armées anglo-françaises, alliées aux Turcs, puissent couper la route de la Mer Noire, et même détruire ou s'emparer directement des champs de pétrole de la Caspienne. Cela porterait de fait un coup très dur aux espoirs allemands. Selon un tel scénario, la seule source russe praticable serait les champs de pétrole polonais en zone occupée par la Russie, dont la production annuelle n'est que d'un maigre 500 000 tonnes.

L'Allemagne est confrontée à d'autres problèmes de matières premières, mais aucun ne semble aussi grave que celui du pétrole. La Russie peut fournir du minerai de manganèse en abondance — avec du temps. Le cuivre, le plomb, le chrome et la bauxite (minerai de base de l'aluminium) peuvent se trouver en Europe centrale et dans les Balkans. Du zinc en grande quantité a été acquis en Pologne occupée. Le nickel, l'étain et quelques alliages rares ont été totalement bloqués par le blocus allié, hormis les mines de nickel de Finlande; mais il est quasiment certain que l'Allemagne avait anticipé ces perturbations en stockant des quantités suffisantes à couvrir ses besoins probables. Le *Buna* synthétique a largement permis d'éviter une pénurie de caoutchouc.

Aussi, à moins que la machine de guerre allemande s'immobilise par manque de pétrole, il semble que le Reich puisse résister face au

blocus, du point de vue des matériels de guerre industriels, jusqu'à ce que les communications avec la Russie soient améliorées et que son géant voisin de l'Est entre en pleine production d'ici un à deux ans. Naturellement, cela suppose que les relations russo-allemandes se maintiennent sur leurs bases actuelles. Si Staline devait abandonner sa politique pro-allemande, la situation changerait du tout au tout et les perspectives allemandes concernant les matières premières deviendraient des plus sombres.

Passons à l'alimentation. Nous avons déjà couvert cette phase de manière si exhaustive dans les pages précédentes qu'il ne reste ici que peu à ajouter. Des sources fiables indiquent que le froid quasiment sans précédent de l'hiver dernier a abîmé ou gâté une proportion considérable des réserves alimentaires du Reich en pommes de terre, choux et autres légumes. C'est un coup dur. Outre qu'il bouleverse le calendrier du rationnement alimentaire pour les humains, il faut s'attendre à de grandes difficultés dans le maintien de la vaste population de porcs d'Allemagne, largement nourris aux pommes de terre et à la betterave. S'il faut se résoudre à abattre un vaste pourcentage des porcs allemands, cela va en cascade empirir les pénuries de matières grasses, qui constituent le problème alimentaire le plus grave de l'Allemagne.

Nous en arrivons au quatrième et dernier facteur dans notre analyse de la situation et des perspectives de guerre pour l'Allemagne. Il s'agit du moral. C'est le point le plus difficile à évaluer, car la psychologie nationale relève du domaine des « impondérables, » qui ne peuvent être ni pesés statistiquement ni comptabilisés numériquement. Avec tant d'incertitudes ou d'inconnues à considérer, le mieux que nous puissions faire semble être d'établir une sorte de bilan avec ses actifs et ses passifs.

Selon les apparences extérieures, le troisième Reich est aussi formidablement préparé psychologiquement que le sont ses armes. Durant sept longues années, Adolf Hitler et Paul Joseph Goebbels, maîtres reconnus en l'art de la propagande, ont systématiquement forgé un peuple naturellement discipliné en un unisson psychique

incroyablement réceptif. Le résultat a été que, derrière la machine militaire la plus puissante au monde, nous discernons un mécanisme psychique plus formidable encore, un peuple entier, fort de 80 000 000 âmes, soudé en un rouleau compresseur vivant au service de Mars, au sein duquel chaque individu a sa place désignée et fonctionne comme unité réglementée dans le cadre d'une synthèse complexe telle que les Allemands sont peut-être les seuls à pouvoir la concevoir et l'exploiter. L'histoire humaine n'a sans doute jamais vu son égale — et son efficacité a déjà été prouvée de manière spectaculaire. Quiconque a étudié sur le terrain l'Allemagne en guerre en est ressorti profondément impressionné. Mais une réflexion approfondie mène à penser qu'un effort aussi prodigieux et intensif a forcément un prix. Ce prix est la tension psychique. Le peuple allemand s'est endurci et renforcé au vu de l'adversité qu'il a subie pendant toute une génération. Au cours de sept dernières années, il a été psychologiquement bien entraîné, comme un boxeur qui se prépare à un championnat ou une équipe de football pour le gros match de la saison. La question est : Sont-ils vraiment « en pleine forme, » ou ont-ils été un peu surentraînés ? À l'examen des réflexes engourdis de l'Allemand moyen, je n'ai pu m'empêcher de m'interroger : avais-je affaire à un peuple resté physiquement vigoureux, mais spirituellement fatigué ?

Je ne connais pas la réponse à cette question. Il est probable que l'avenir seul pourra le dire. À titre personnel, je pense que le moral allemand est fort — mais cassant. Pour prendre une autre comparaison, je pense qu'il est semblable à une bande de caoutchouc, sur laquelle on peut beaucoup tirer sans qu'elle montre le moindre signe de faiblesse - et puis clac !

Pour illustrer mon propos, voyons ce qui s'est produit au cours de la dernière guerre. Jusqu'à la toute fin, la psychologie allemande resta extraordinaire. Pour éviter toute apparence de partialité, je vais citer un auteur britannique qui a étudié ce sujet précis au cours de ces années critiques.

Harold Nicolson dit : « Je me souviens comment, au cours de la

dernière guerre, le moral magnifique du peuple allemand dans son ensemble nous rendit à tout moment difficile l'évaluation de l'état de l'opinion publique allemande. Une branche spéciale de notre *Foreign Office* fut créée dans le seul dessein d'évaluer la véritable situation au sein de l'Allemagne. Cette branche interviewait des visiteurs neutres, scrutait chaque organe de la presse allemande, analysait les lettres venant du pays, trouvées sur des Allemands morts ou capturés. Non seulement ces lettres ne contenaient-elles pas la moindre trace d'affaiblissement de la volonté nationale, mais les femmes qui écrivaient à leur homme sur le front ne se plaignaient que rarement de la rude épreuve à laquelle elles étaient soumises. Ce ne fut qu'au moment de l'effondrement final que nous apprîmes à quel point les conditions avaient réellement été terribles. Au cours de ces quatre années effroyables, le moral du peuple allemand fut superbe. Il maintint sa confiance envers ses dirigeants, inébranlable, jusqu'au dernier moment ; son obéissance envers son gouvernement resta entière ; pas un mot ne lui échappa sur les souffrances qu'on lui faisait endurer. » Et M. Nicolson de conclure : « Les choses vont se passer de la même manière durant cette guerre. Je ne fais pas partie de ceux qui croient en un soulèvement soudain du peuple allemand. Nous ne pouvons pas douter des dimensions ou de la solidité du moral allemand. Nous pouvons nous interroger, en revanche sur sa durée. »

Je suis fondamentalement en accord avec ce commentateur britannique quant à l'existence d'un point de rupture définitif et soudain du moral allemand, mais je pense que nous sommes pour l'instant loin de ce point. C'est sur sa conclusion que je suis en désaccord. M. Nicolson pense que l'histoire va se répéter à coup sûr ; que si les Allemands sont confrontés à une situation désespérée, ils jetteront l'éponge et se rendront sans condition, comme ils le firent en 1918. Il se peut, bien entendu, que les choses se produisent ainsi. Mais à l'issue de mon séjour en Allemagne, j'envisage une possibilité plus terrifiante.

En parcourant l'Allemagne, je vis souvent un slogan peint sur

des murs d'usines. On y lisait : *Wir Kapitulieren Nie !* En français : « Nous ne capitulerons jamais ! »

Dans *Mein Kampf*, Adolf Hitler affirme que l'effondrement de l'Allemagne au cours de la dernière guerre fit suite à un « coup de poignard dans le dos » frappé par les communistes, pacifistes et autres « indignes d'être allemands. » Cette version de l'histoire a été martelée en Allemagne, au point que tous les nazis y croient désormais dévotement, ainsi que pratiquement toute la nouvelle génération. On leur enseigne systématiquement que l'Allemagne est imbattable. Et on leur enseigne également que si, par quelque malchance presque inconcevable, l'Allemagne tombait, tout le reste devrait tomber également, car la vie après cela ne vaudrait plus d'être vécue.

Cette doctrine catastrophique peut s'expliquer au lecteur étaisien comme « la politique de Samson. » Aux yeux des Allemands, elle pourrait être plus intelligible en parlant d'« esprit de Hagen le Taciturne ». Voici pourquoi, d'abord sur la base d'un épisode tiré de ma propre expérience, puis d'une incursion dans le folklore teutonique.

Au cours de cet été déprimant de l'année 1923, je rencontrais un groupe d'hommes qui se désignaient eux-mêmes sous le nom paradoxal de « national-bolcheviks. » Ils apparaissaient comme des candidats des plus improbables à ce titre, car il s'agissait d'officiers prussiens typiques, portant monocle et autres attributs de leur caste. Mais ils étaient on ne peut plus sérieux. Voici, en substance, ce qu'ils me dirent au sujet de la campagne de « résistance passive » qui était menée à l'époque contre l'invasion par la France de la Ruhr : « Nous savons ce que veut la France — anéantir le Reich. Et la France a les moyens d'y parvenir. Mais même si le Reich disparaît, le peuple allemand restera. Et les Allemands deviendront alors collectivement un Samson moderne ; incapable de se libérer, mais assez puissant pour provoquer le désordre et détruire. Si ce Samson moderne devait faire tomber le temple de l'Europe, il enterrerait sous ses ruines toutes les nations européennes. »

Je n'ai pas oublié cette conversation avec des hommes désespérés. Je n'oublie pas non plus le *Niebelungenlied*, sans doute la révélation la plus claire de l'âme populaire teutonique primitive. Richard Wagner l'a immortalisé dans l'*Anneau de Nibelung*, proclamé par Hitler expression musicale suprême du génie germanique. Dans le *Niebelungenlied*, le héros de qui occupe le devant de la scène est Siegfried le Glorieux. Mais on y trouve un autre personnage, tout aussi symbolique. Il s'agit de Hagen le Taciturne. Hagen est celui qui, par loyauté fanatique, tue Siegfried et précipite en définitive la destruction générale appelée *Götterdämmerung* — « Le Crépuscule des Dieux. »

J'ignore si, en dernière extrémité, le peuple allemand voudra, ou pourra, déclencher une orgie de destruction générale. Mais je pense que cette éventualité est possible. J'ai nettement perçu des sous-entendus sinistres au cours de mon séjour au sein du troisième Reich. Deux des nazis les plus éminents que j'ai interviewés m'ont clairement laissé entendre que si l'Allemagne se retrouvait dos au mur, ils n'hésiteraient pas à précipiter un chaos généralisé.

Cependant, malgré cette fureur teutonique, il semble que cette folie ne soit pas dépourvue d'une certaine méthode. La plupart des Allemands refusent d'admettre la simple possibilité de la défaite. Ceux qui l'admettent y ajoutent des remarques s'apparentant à : « Si nous ne gagnons pas, il n'y aura pas de vainqueur. » Cela signifie en pratique : « Si on mène cette guerre jusqu'à une fin funeste, toute l'Europe sera plongée dans le chaos et la ruine. Alors, une fois tout le monde au fond du fossé, nous autres Allemands, avec notre sens inné de l'organisation et de la discipline, notre capacité à travailler dur, et notre talent pour nous serrer les coudes, pourrons nous extraire de ce fossé avant les autres. » La morale de ce raisonnement était, bien sûr, qu'en dépit des événements immédiats, les Allemands seraient destinés à l'emporter sur le long terme.

Ainsi, semble-t-il, l'espoir serait éternel au sein de l'âme hagnienne !

## Chapitre 23

# Ma sortie des ténèbres

Revenir d'Europe en guerre vers les États-Unis est un voyage des ténèbres vers la lumière. On ne recommence à respirer librement qu'une fois le Vieux Monde déchiré par la guerre englouti bien en dessous de la ligne d'horizon.

Je suis reparti d'Europe par le même chemin que j'avais emprunté pour y entrer — par le col du Brenner et l'Italie. Il s'agissait dans les grandes lignes du voyage inverse par rapport à celui de mon arrivée, quatre mois auparavant. La grande différence tenait au fait qu'au lieu de la mi-automne, nous étions en plein cœur de l'hiver le plus froid depuis de nombreuses années. Je quittai Berlin par une soirée perclue d'un froid arctique. La vague de froid record était à son paroxysme. Relais gelés, signaux pris dans la glace, tuyaux de vapeur obstrués, et un générateur électrique défectueux perturbèrent tellement les horaires de l'Express Berlin-Rome habituellement réglé comme une horloge que ce voyage fut marqué par l'inconfort extrême et des retards interminables.

Une fois passé le Brenner, les choses s'améliorèrent. Je laissai les grands froids derrière la puissante barrière des Alpes ; ainsi que cette sinistre atmosphère de guerre dont on ne mesure véritable-

ment l'influence qu'une fois soustrait à son étreinte. Lorsque je finis par descendre de mon train à Gènes, mon port d'embarquement, je fus accueilli par une douce brise maritime. L'âpre saveur de sel qu'elle convoyait constitua un avant-goût de mon voyage sur l'océan jusqu'au pays.

Gènes est désormais le port d'embarcation emprunté par presque tous les Étasuniens revenant au pays. Notre loi de neutralité interdit aux navires étasuniens de faire escale dans les ports français ou britanniques, si bien que l'Italie du Nord est la sortie neutre la plus proche tant pour l'Europe occidentale que pour l'Europe centrale. La compagnie *United States Lines* a par conséquent établi un service régulier entre Gènes et New York, et lors de mon embarquement à bord du *Washington*, je me retrouvai en compagnie de compatriotes venus aussi bien depuis la Grande-Bretagne que de Russie ou des Balkans.

Cela m'offrit une excellente occasion de comparer mes réflexions avec celles de compatriotes revenant de nombreux territoires européens, surtout d'Angleterre et de France, des pays au sujet desquels j'étais particulièrement curieux. Le résident en Allemagne en guerre est coupé de tout contact, comme par un sceau hermétique, avec ce qui se passe de l'autre côté des lignes de front. Si rigide est le voile de la censure qu'en Allemagne, on ne perçoit qu'une idée vague et évidemment déformée de l'*« autre côté. »* Et voici que pour la première fois, je pouvais découvrir ce qu'Anglais et Français disaient et ressentaient. Et je découvris tout cela, non pas à la source de propagandistes étrangers, mais de la part de mes propres concitoyens.

À bord du *Washington*, chaque aspect du confort matériel fut un baume pour moi, habitué à un strict rationnement, de la nourriture surabondante aux précieuses broutilles comme trouver de petits pains de savon dans la salle de bains ou se voir remettre un étui d'allumettes en papier à chaque achat de cigarettes. Il existe tant d'aspects sympathiques dans le mode de vie étasunien, que l'on considère comme acquis sans y réfléchir, jusqu'à en être subitement

privé pour se voir plongé dans un environnement étrange où il faut s'agiter, prévoir et presque se battre pour obtenir le strict nécessaire pour vivre. Plus satisfaisant encore est le sentiment de se retrouver parmi les siens, qui ne sont ni inquiets, ni harcelés, ni rongés par les haines nationalistes. Oui, c'était merveilleux de me retrouver une fois encore dans l'atmosphère des États-Unis.